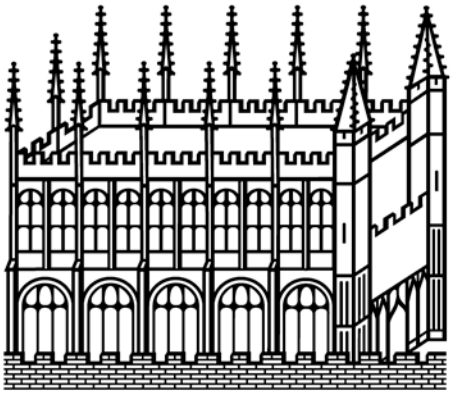

Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

UNS. 105 C. 27

TRAITEZ DE PIETÉ, COMPOSEZ

Par M. HAMON,

Pour l'Inſtruction & la conſolation des Religieuſes du P. R.

A l'occaſion des differentes épreuves auſquelles elles ont été expoſées.

A AMSTERDAM,
Chez NICOLAS POTGIETER, Libraire
C. vis-à-vis la Bourſe. 1727.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
2 AUG 1958
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

LE ſeul nom de M. Hamon fait l'éloge de tout ce qui eſt ſorti de ſa plume, ou pour mieux dire, de ſon cœur : & tous ſes Ouvrages portent un caractere de piété, d'onction, & de lumiere ſi reſpectable, qu'on ne peut aſſez ſentir l'obligation qu'on a à M. Nicole, de s'être donné la peine de les recueïllir lui-même, & d'avoir enrichi le Public d'un threſor dont il joüit depuis long-temps.

On peut voir l'eſtime qu'ils méritent dans les excellentes Préfaces qu'il a miſes à la tête de *la Priere continuelle ; du Tableau des qualités & des devoirs des Paſteurs ; de l'Explication du Cantique des Cantiques ; & des Traités de Piété.*

On en jugeroit encore mieux par un autre Ouvrage admirable, qui a pour titre, *Soliloques ſur le Pſeaume* 118. s'il n'étoit pas devenu ſi rare. C'eſt une effuſion de cœur tout-à-fait tendre & lumineuſe. Cet Ouvrage a été écrit d'abord en latin, & dans un goût digne de la piété & de la beauté du génie de ſon Auteur.

M. Hamon avoit fait pour les Religieuſes du Port-Royal les Traitez que l'on donne aujourd'hui. On ſçait que

l'amour de la vérité & de la juſtice les avoit expoſées aux épreuves les plus rudes, & les plus capables d'accabler la foibleſſe humaine, & de tenter la piété même. La Providence avoit rendu ce ſaint homme le compagnon & le témoin de leurs ſouffrances, & il les avoit ſuivies avec un zele & une charité infatigables dans toutes les circonſtances differentes de leurs humiliations. Une foi vive & éclairée lui fit chercher dans les grands principes de la Religion, dont il avoit une parfaite connoiſſance, les conſolations ſolides & abondantes qu'on ne manque jamais d'y trouver, & qui remplacerent avec avantage toutes les privations où l'on réduiſoit ces fidelles Epouſes de Jeſus-Chriſt.

M. Hamon, en leur communiquant les penſées que Dieu lui avoit données ſur leur état, ne fit que leur mettre en main ces armes de lumiere & de juſtice dont l'Apôtre veut que tous les Chrétiens ſoient revêtus; & qui ne ſont autre choſe que la charité, la douceur & la patience. Elles s'en ſervirent avec ſuccès, & elles ont triomphé aux yeux de Dieu & des Anges. Heureux ceux qui les employeront après elles pour la défenſe de la vérité, avec la même humilité &

la même confiance ! La vérité les délivrera, & ils regneront éternellement avec elle.

On croit faire plaiſir au Lecteur de lui donner ici un petit Abregé de la vie de M. Hamon. Il eſt tiré du Nécrologe de Port-Royal des Champs.

M. Hamon étoit Docteur en Médecine de la Faculté Paris. Dés ſa jeuneſſe il s'étoit acquis par ſon ſçavoir & ſon éloquence une grande réputation dans le monde; & il avoit ſujet de prétendre à quelque établiſſement fort avantageux : mais touché tout d'un coup de l'Eſprit de Dieu, & perſuadé de la vanité de ce que l'on appelle fortune, il réſolut d'abandonner entierement la ſienne, & de ſe retirer dans quelque ſolitude. M. de Harlay depuis Premier Préſident du Parlement de Paris, dont il avoit été Précepteur, ayant appris ſon deſſein, & ne pouvant ſouffrir ſon éloignement, le preſſa d'accepter un Bénéfice qu'il avoit à une de ſes Terres à la campagne, où il lui auroit été libre de vivre ſeul, & auſſi retiré qu'ailleurs. Mais cette ſorte de retraite ne parut pas à M. Hamon convenir aux mouvemens de pénitence que Dieu lui inſpiroit, parce qu'elle ne l'éloignoit pas aſſez du monde, ni des prétentions qu'il pouvoit y avoir.

Il chercha donc un autre conſeil, & Dieu qui connoiſſoit la ſincerité de ſon cœur, lui en fit trouver un tel qu'il le deſiroit en la perſonne de M. Singlin, qu'il prit pour ſon Directeur, & qui le détermina à entrer dans la voye que Dieu avoit déja commencé de lui marquer. Il rompit genereuſement tous les liens où l'on vouloit l'engager, & il vint âgé de trente-trois ans ſe retirer dans cette ſolitude, pour y vivre caché & inconnu au monde. Sur le champ il vendit ſon bien de patrimoine, & en diſtribua le prix aux pauvres, ſans ſe rien reſerver, voulant être pauvre lui-même le reſte de ſes jours pour l'amour de Jeſus-Chriſt.

D'abord il s'occupa au travail de la campagne, labourant la terre, & s'employant à d'autres choſes pénibles & laborieuſes. Dans la ſuite du temps il ſe trouva obligé de rentrer dans l'exercice de la Médecine : mais comme il ne s'y rendit que dans la ſeule vûë du ſervice qu'il pouvoit rendre aux pauvres & aux Religieuſes de la Maiſon, il avoit de la peine à ſouffrir qu'on l'engageât dans des viſites de malades de conſideration & du monde ; & il en évitoit l'occaſion de tout ſon pouvoir. Son humilité le

portoit à mépriſer abſolument cette eſtime generale que ſa réputation lui avoit acquiſe ; & l'éloignement qu'il avoit du monde, lui faiſoit fuir toutes les occaſions de commerce avec les perſonnes qui en avoient l'eſprit ou les maximes. Il étoit exact au contraire à tout ce qui pouvoit regarder l'employ auquel ſa charité l'avoit engagé ; toujours prêt à aſſiſter ſes malades, ſoit de jour, ſoit de nuit ; toujours diſpoſé à en ſouffrir les foibleſſes & à les diſſimuler, ſans jamais ſe laſſer ou témoigner de l'ennui dans les plus opiniâtres maladies, où ſouvent il trouvoit de quoi exercer ſa patience, après y avoir épuiſé ſes remedes.

Son habileté & ſa grande experience ne le rendoient ni plus hardi, ni moins défiant de ſoy-même. Dans les maladies les plus importantes, il étoit toujours diſpoſé à prendre conſeil, ſans faire diſtinction des perſonnes. Il joignoit à ſes ſoins beaucoup de prieres pour les malades qu'il traitoit ; & on l'a vû ſouvent, lorſqu'il en avoit de conſiderables, aller en ſortant du Monaſtere dans l'Egliſe, où il paſſoit quelque temps à prier, afin d'attirer la Bénédiction de Dieu ſur les remedes qu'il avoit ordonné, ou pour lui demander ſa lumiere, lorſqu'il étoit in-

déterminé ſur ce qu'il avoit à faire.

Dans les voyages qu'il faiſoit à la campagne, pour viſiter les malades, il portoit toujours un Livre, ſoit pour prier, ſoit pour lire. Il ſembloit pourtant que ce ſecours fût inutile pour entretenir ſa piété ; parce que tout ce qu'il voyoit l'appliquoit à Dieu, & qu'il trouvoit dans les choſes mêmes les plus indifferentes de quoi s'édifier, & des ſujets de louer Dieu, d'admirer ſa puiſſance, de tirer des Inſtructions & des Regles pour la conduite de ſa vie. On s'étonnoit même quelquefois juſqu'à quel point alloit ſa ſpiritualité, qui lui faiſoit trouver Dieu, & les plus hautes véritez de la Foi & de la Religion dans des choſes qui euſſent été à d'autres un objet de diſtraction, pour ne rien dire de plus.

Il faiſoit ordinairement toutes ſes viſites à pied, & ſouvent des quatre à cinq lieuës à jeûn. Il n'aſſiſtoit pas ſeulement les pauvres de ſon conſeil ; mais encore de ſa main, leur portant lui-même des remedes, & leur rendant dans l'occaſion les ſervices les plus bas. Il leur procuroit auſſi toute l'aſſiſtance qu'il pouvoit par les aumônes ; & comme il s'étoit réduit à n'en pouvoir plus faire de ſon bien, il y ſuppléoit en leur don-

nant tous les jours ce qu'il s'ôtoit à ſoi-même de la nourriture qu'on lui préparoit.

Non-ſeulement il aimoit les pauvres, mais il aimoit auſſi la pauvreté ; & il l'aimoit autant que les riches peuvent aimer les richeſſes. Il s'épargnoit tout à ſoy même ; ſes habits, & tout ſon exterieur, ne reſpiroient que la pauvreté & l'humilité. Il pratiquoit la mortification en toutes choſes ; & ſon zele pour *la pénitence*, lui en fourniſſoit des ſujets auſquels d'autres n'auroient jamais penſé. Il ne ſe chauffoit preſque jamais, ne faiſoit point de feu dans ſa chambre, même dans les plus grands hyvers, quoiqu'elle fût à un dernier étage, & dans *le galetas* du bâtiment. Il y eſt néanmoins demeuré juſqu'à la mort, malgré les grandes incommoditez, ſur tout dans les dernieres années de ſa vie, d'avoir à monter & à deſcendre auſſi ſouvent que ſon emploi l'y obligeoit. Il couchoit ſur un ais, dormoit très-peu, ſe levoit toutes les nuits pour aſſiſter à Matines, qu'il a ſonnées pendant pluſieurs années que nous n'avions point de cloches au-dedans. Il ne ſe recouchoit point après Matines, & c'étoit ordinairement cette heure-là qu'il prenoit pour écrire ; non-ſeulement parce qu'il en ſortoit rempli de ſaintes

penſées ; mais auſſi pour s'empêcher de dormir, regardant le ſommeil d'après Matines, comme un dangereux ennemi, qui favoriſoit ſa pareſſe, & lui déroboit un temps ſi propre à la lecture & à l'étude. De ſorte que la crainte qu'il en avoit lui faiſoit paſſer par-deſſus cette autre crainte d'écrire, qui lui cauſoit bien de la peine, & un ſcrupule qui l'a ſouvent porté à brûler ſes écrits après les avoir compoſez.

Il y avoit près de quinze ans qu'il rendoit à cette Communauté toutes ſortes de ſervices dans ſon emploi, lorſqu'il parut que Dieu vouloit donner la derniere perfection à ſa charité & à ſa vertu, en l'expoſant à une des plus grandes épreuves. Il avoit porté avec nous les premiers troubles arrivez à notre Maiſon ; & il s'y trouvoit trop lié pour pouvoir jamais l'abandonner dans quelque état d'affliction où elle pût être réduite. Mais Dieu voulut éprouver ſa foi & ſa fermeté en une autre maniere. L'occaſion s'en préſenta en 1664. qu'il ſe vit obligé de ſe retirer, & de quitter cette ſolitude, où il croyoit finir ſes jours, pour prévenir l'ordre qu'il devoit recevoir, comme on en étoit averti. Cette abſence, qui dura neuf mois, ne diminua rien de ſa charité pour ce Monaſtere ; &

il le fit bien connoître en ne retardant pas d'un moment ſon retour, ſi-tôt qu'il eût appris que l'on nous l'accordoit, en conſideration de la quantité de malades qui avoient beſoin de ſa préſence.

Comme il avoit préferé de ſe venir renfermer avec nous, à la liberté dont il avoit joüi par-tout ailleurs, il embraſſa auſſi toutes les ſuites de cet engagement. Il s'y aſſujettit même de telle ſorte, que pendant près de quatre ans il ne ſortit jamais de ſa chambre que pour aller à l'Egliſe aux heures qui lui étoient preſcrites; ne fit aucun voyage pour viſiter les malades à la campagne que rarement, & toujours accompagné d'un garde; & n'entra point dans le Monaſtere, ſans avoir la Touriere du dehors pour témoin de ſes paroles & de ſes actions. Il porta ce traitement avec une patience & une humilité, qui édifioient ceux-mêmes, qui en agiſſant de la ſorte, prétendoient ne faire que ſuivre leurs ordres

Toute ſon occupation dans le loiſir que lui donnoit cette captivité, étoit la priere & la lecture de la parole de Dieu, dont il faiſoit le ſujet de ſa méditation jour & nuit, & où il a puiſé la matiere de tant d'écrits lumineux & pleins d'onction, qu'il a compoſez pour la plûpart dans ce temps-

là, & qui préſentement édifient toute l'Egliſe.

Il joignit à la priere & à une ſi ſainte occupation un jeûne encore plus rigoureux qu'il ne l'avoit pratiqué auparavant. Il mangeoit ſeul, ce qu'il continua toujours depuis; ne vivoit que de pain de ſon, & gardoit dans tout le reſte de ſa nourriture une abſtinence ſevere qu'il n'a interrompuë, que lorſqu'il y étoit contraint par quelque maladie conſiderable. C'eſt ce qu'il fit dans les derniers jours de celle qui l'a conduit à la mort : ou plûtôt, comme nous avons ſujet de l'eſperer, à la véritable vie, & à un repos éternel, n'en ayant pris aucun ſur la terre pendant trente ſix ans qu'il a perſeveré dans une pénitence ſans relâche, & dans un exercice continuel de charité. Il eſt enterré dans le Cimetiere de dehors, comme il l'a ſouhaité; & l'on grava ſur ſa pierre ſépulcrale cette Epitaphe.

EPITAPHE.

ICi repoſe M. JEAN HAMON, Medecin, qui après avoir paſſé ſa jeuneſſe à acquerir les ſciences humaines & l'intelligence de l'Ecriture Sainte, ſe rendit très-habile dans la Langue grecque & la latine. Voyant croître tous les jours la réputation qu'il ſe faiſoit dans l'Univerſité de Paris, par ſon éloquence & ſon habileté dans l'art de la Médecine, il craignit avec ſujet les flateries ſéduiſantes de la renommée & l'orgueil de la vie. Saiſie tout-à-coup d'un ſaint tranſport, il diſtribua ſur le champ le prix de ſon patrimoine aux pauvres; & n'ayant encore que 33. ans, il ſe retira dans ce déſert, où depuis long-temps il avoit deſſein de ſe cacher. Là ſa premier occupation fut de cultiver la terre. Enſuite ayant repris ſa profeſſion de Medecin, il s'en ſervit pour ſoigner les membres infirmes de J. C. en la perſonne des pauvres, parmi leſquels il honora toûjours les Religieuſes comme les Epouſes de ſon Seigneur. Il continua l'exercice de cet art pendant 35. ans avec des peines & des fatigues incroyables, auſquelles il ajoûta un nouveau mérite par ſes veilles & les autres auſterités de ſa vie; portant des

habits-très pauvres, jeûnant preſque tous les jours, couchant ſur des ais, priant & méditant preſque continuellement la nuit & le jour, paſſant la plus grande partie des nuits à compoſer des Ouvrages qui reſpirent par-tout l'amour de Dieu. Tous les jours il faiſoit à pied, & très-ſouvent à jeûn juſqu'à 7. lieuës de chemin ou environ; allant de village en village viſiter les pauvres malades qu'il ſoulageoit en differentes manieres, les uns par ſes conſeils, les autres en leur rendant les ſervices les plus bas, ceux-ci par des remedes, & ceux-là par la nourriture dont il ſe privoit lui-même. Il paſſa 22. ans à ne manger que du pain de ſon, & ne boire que de l'eau, qu'il prenoit debout, ſeul & en cachette. Ayant vêcu toute ſa vie avec la même vigilance que ſi chaque jour en eût dû être le dernier, il la termina avec joye par une mort paiſible, comme il l'avoit ſouhaité, pour vivre éternellement, le 22. Fevrier 1687. âgé de 69. ans; au milieu des prieres & des larmes de ſes compagnons de ſolitudes, tout occupé dans un profond ſilence du ſouvenir des miſericordes du Seigneur, les yeux, l'eſprit & le cœur tournez vers Jeſus-Chriſt Médiateur entre Dieu & les hommes,

TRAITÉ
SUR
DIFFERENS SUJETS
DE PIÉTÉ.

DE LA CONDUITE QUE doit tenir un Chrétien dans les ſouffrances, & les tribulations qui peuvent lui arriver.

IL y a de la difference entre les menaces & les bruits d'une perſecution. Les menaces ne viennent que des perſonnes qui font ou qui deſirent le mal ; & les bruits peuvent ſe rependre ſans que ces perſonnes y ayent donné lieu, quelquefois même contre leur intention.

Rien n'arrive ſans l'ordre de Dieu ou ſans ſa permiſſion particuliere ; & nos ennemis inviſibles qui n'ont point d'autre occupation que de travailler à nous perdre, profitent de tous les évenemens pour en tirer quelque avantage contre nous ; nous ne devons donc pas regarder ces bruits comme purs effets du hazard quand ils viennent juſques à nous ; nous devons au contraire les recevoir dans l'eſprit de la foy qui nous rend toutes choſes utiles ; & pour faire échoüer les deſſeins que ces bruits donnent au demon occaſion de former contre nous, nous devons autant qu'il nous eſt poſſible, entrer dans le deſſein de Dieu, & les regarder comme des moyens que la Providence nous preſente pour nous procurer notre propre bien.

Le démon tâche de nous effrayer par la vûe du mal qu'on nous annonce, il s'efforce de nous inquieter & de nous fatiguer par l'incertitude des évenemens ; & en nous jettant dans l'impatience & dans le découragement, il eſpere que nous ſerons vaincus avant le tems même du combat, ou que du moins affoiblis par la crainte, nous ſerons hors d'état de ſoutenir l'attaque lorſqu'on nous la livrera. Le deſſein de Dieu au contraire eſt que nous nous tenions ſur nos gardes, que

nous ſoyons plus vigilans, que nous nous preparions à tout évenement, que nous ayons ſoin de nous fortifier par toutes ſortes de ſaints exercices, que nous nous revêtions des armes de lumiere (*a*) comme parle l'Apôtre, par l'uſage deſquelles nous évitons de tomber dans les tenebres, & nous ſurmontons le prince des tenebres même.

On doit donc regarder ces ſortes de *bruits* comme des embûches du démon; de même qu'on doit les enviſager comme des avertiſſemens de Dieu, qui veut nous éprouver, & reconnoître par la maniere dont nous recevons ces ſortes de nouvelles, ſi nous lui ſommes fidellement attachez. Un Capitaine ſe leve quelquefois la nuit pour voir lui-même ſi l'on fait bonne garde, & il ſe plaît à faire donner de fauſſes alarmes, pour juger par la contenance de ſes ſoldats, de leur courage & de leurs diſpoſitions. Dieu de même ſe ſert de ces bruits vagues pour nous éprouver, & pour nous faire ſentir à nous-mêmes quel eſt notre état; afin que ne nous trouvans pas aſſez forts pour reſiſter aux maux dont nous nous croyons menacez, nous ayons ſoin de remedier à notre foibleſſe pendant qu'il eſt encore tems.

Jeſus-Chriſt, dont toute la vie eſt l'inſtruction & le modele des Chrétiens, nous

(*a*) Rom. 13. 13.

apprend par ſa conduite de quelle maniere il faut écouter les bruits qui ſe répendent d'une perſecution prochaine. Les Phariſiens vinrent lui dire : Allez-vous-en, ſortez de ce lieu, car Herode a reſolu de vous faire mourir. Jeſus-Chriſt leur répondit : (*b*) Allez dire à ce renard: Je chaſſe les démons, & je rends la ſanté aux malades aujourd'hui & demain, & le troiſiéme je ſerai conſommé par ma mort ; cependant il faut que je continuë à marcher aujourd'hui & demain, car il ne faut pas qu'un Prophete ſouffre la mort ailleurs que dans Jeruſalem ; Jeruſalem, Jeruſalem, qui tuës les Prophetes, & qui lapides ceux qui ſont envoyez vers toi, combien de fois ai-je voulu raſſembler tes enfans, &c. le tems s'approche que vos maiſons demeureront déſertes, &c. Cette reponſe du Fils de Dieu nous donne une grande inſtruction, lorſque quelque perſecution eſt annoncée par le bruit public.

Premierement, elle nous apprend à nous élever au deſſus de nos ennemis, & à ne pas nous laiſſer aller à une crainte baſſe & ſervile. Car il eſt remarquable que Jeſus-Chriſt qui étoit la douceur même, & qui ne répondoit rien aux plus grandes injures de ſes ennemis, ne parle

(*b*) Luc 13, 31. & ſeq.

preſque point d'eux avec quelque force, que dans cette occaſion où on veut le faire craindre. Non ſeulement il ne craint *pas*, mais il parle avec une fermeté capable d'imprimer de la crainte ; voilà ce que nous devons imiter. Ce n'eſt pas que nous devions mépriſer ceux qui nous perſecutent ; car au contraire, quand c'eſt la foy qui nous releve ainſi le courage, nous nous *humilions* en même tems ; & il n'y a *rien* de ſi humble que ceux, qui pleins de confiance en Dieu ſeul, s'élevent au deſſus de la crainte du monde. Dans la confiance que nous avons en la protection de Dieu qui nous deffend, nous devons *tellement* mépriſer le mal que nos ennemis peuvent nous faire, que nous faſſions voir qu'il n'y a que lui ſeul que nous craignons.

C'eſt le renard que nous devons mépriſer, ce n'eſt pas Herode ; c'eſt-à-dire que nous ne devons faire aucun état de la politique artificieuſe dont nos ennemis ſe ſervent auprès des Puiſſances pour nous perdre, & qu'il faut que nous la foullions aux pieds dans le même tems que nous gemiſſons pour eux, & que nous les plaignons, comme l'exemple de Jeſus-Chriſt nous dit que nous ſommes obligez de faire.

Secondement ces bruits, au lieu de nous

attriſter & de nous decourager, ce qui eſt le deſſein du demon, doivent nous animer à perſeverer avec encore plus de ſoin dans l'exercice de la penitence & des bonnes œuvres; car que dit Jeſus-Chriſt à ceux qui lui annonçoient la mauvaiſe volonté d'Herode? Je chaſſe les demons & je rends la ſanté aux malades aujourd'hui & demain; cependant il faut que je continuë à marcher aujourd'hui & demain. Voyez-vous l'obligation où nous ſommes en pareille conjoncture, de ne nous point relâcher dans la pratique des bonnes œuvres, & de ne pas perdre un des momens que nous avons en notre diſpoſition pour faire le bien? Car comme il eſt dit dans l'Apocalypſe, que le Diable redouble ſes efforts pour nous perdre, quand il apprend qu'il n'a plus que peu de tems pour y travailler, *Quia modicum tempus habet*; (*c*) De même quand nous apprenons que Dieu veut peut-être abreger le tems de notre penitence, & que les hommes nous priveront de la liberté, nous devons hâter de faire tout le bien dont nous ſommes capables; parce que dans la ſuite nous ne pourrions pas faire ce que nous voudrions: heureuſes les perſonnes qui apprennent qu'on les cherche pour les faire mourir, dans le tems qu'elles ne

(*c*) Apoc. 12.

s'occupent qu'à chaſſer le démon de leur cœur, & à ſe guérir elles-mêmes ; car la perſecution eſt pour elles une couronne & *un* vrai ſujet de joye.

Voilà l'état où nous doit trouver la perſecution, ou du moins nous devons tâcher qu'elle nous y trouve. Ainſi que les nouvelles, ſemblables à celles que l'on diſoit au Sauveur, nous portent à commencer *tout de bon* à travailler à notre ſanctification, ſi nous ne l'avons pas encore fait ; & ſi nous avons déja commencé à le faire, qu'elles nous engagent à continuer. Diſons avec Jeſus-Chriſt, il faut que je continuë à marcher aujourd'hui & demain ; & apprenons de ces paroles, que quand *il ne* nous reſteroit que deux jours, ou que même nous n'en aurions qu'un, car il les diviſe peut-être exprès en diſant aujourd'hui & demain, nous devrions l'employer tout entier à nous fortifier contre nos ennemis, au lieu de le perdre à nous *livrer* à des idées effrayantes, & à nous rependre en plaintes inutiles.

Troiſiémement, au lieu de fuir lâchement la perſecution, comme font pluſieurs perſonnes, nous devons l'enviſa*ger* avec cette ſainte hardieſſe qui naît de *l'amour* de Jeſus-Chriſt & de ſa Croix. Le Sauveur dit que le troiſiéme jour il ſera conſommé par ſa mort : & quoiqu'il

ſçût bien qu'Herode ne le feroit point mourir, & ne contribueroit pas même à ſa mort, il ne laiſſa pas de parler de la ſorte, & de dire qu'il ſera conſommé, pour nous apprendre que quand même nous ſerions aſſurez que les nouvelles de la perſecution ſeroient fauſſes, nous ne devons pas laiſſer de nous en ſervir pour penſer ſerieuſement, & nous preparer à la mort : parce que quoi que la nouvelle ſoit fauſſe, elle peut nous ſervir à témoigner notre amour à Jeſus-Chriſt, comme nous le pourrons voir dans la ſuite. Quand nous apprenons donc que nos ennemis forment des deſſeins contre nous, nous ne pouvons rien faire de plus utile, que de penſer à notre fin qui peut être n'eſt pas éloignée. Il y a tant de perſonnes qui ne ſeront pas ſi heureuſes que de donner leur vie à Jeſus Chriſt qui eſt mort pour nous, & qui néanmoins mourront dans peu de tems, & peut-être avec des douleurs plus vives & plus aigues que ſi les hommes les faiſoient mourir. Diſons-nous à nous-mêmes, que nous pouvons être bientôt conſommez par la mort, qu'elle peut être proche ; & de quelque côt é qu'elle vienne, elle ne peut être fort cloignée ; cette penſée ſeule jointe à une éleine confiance au ſecours que nous devons attendre de Dieu, ſera capable de nous raſſurer.

Quatriémement, nous devons détourner notre vûë de la puiſſance des hommes pour n'enviſager que celle de Dieu, qui a tellement notre vie & notre mort entre ſes mains, que toute la mechanceté des créatures ne peut nous faire mourir plûtôt, ni dans un autre lieu, ni d'une autre maniere qu'il ne le voudra; & c'eſt ce que nous apprend ici Jeſus-Chriſt par ces *paroles*: Il ne faut point qu'un Prophete ſouffre la mort ailleurs que dans Jeruſalem. Le Seigneur vouloit marquer que ſon heure n'étoit pas encore venuë, & qu'il étoit impoſſible qu'il mourût autre part que ſur le Calvaire, qui étoit le *champ* de bataille que ſon Pere lui avoit deſtiné de toute éternité pour y triompher de la mort par ſa mort même.

Nous ne pouvons pas ſçavoir comme lui où nous mourrons, mais nous devons ſçavoir que quoique l'on puiſſe dire & l'on puiſſe faire, on ne peut changer le deſſein de Dieu ſur nous, & que par conſequent nous n'avons qu'à demeurer en paix, & attendre notre heure: il l'a marquée, & elle arrivera de la maniere qu'il l'a marquée, quelque oppoſition qu'il y ait de notre part ou de celle des autres. Diſons nous donc à nous-mêmes: De quoi nous mettons-nous tant en peine? ſi Dieu veut que nous mourrions à Jeru-

ſalem, nous ne mourrons que là ; les hommes ont la puiſſance de nous faire mourir, mais c'eſt Dieu qui leur donne cette puiſſance quand ils l'ont, & qui ne s'en dépouille pas lui-même en la leur donnant ; ils peuvent faire, comme dit ſaint Auguſtin, ce que peut faire un champignon, *Quod fungus malus*, qui eſt de faire mourir, mais ils ne le feront que quand l'heure ſera venuë pour le faire, & que la nôtre ſera de même venuë pour la ſouffrir.

Cinquiémement, nous n'avons pas de charité pour ceux qui nous perſecutent, & nous ne les aimons pas même comme nous y ſommes obligez, ſi nous ne ſommes pas plus ſenſibles au mal qu'ils ſe font à eux-mêmes, qu'à celui que nous en recevons; car ſi nous avons de la foi, nous ne pouvons ignorer que le mal qu'ils nous font eſt le fondement du plus grand bien que nous puiſſions recevoir de Dieu, n'y ayant point de beatitude au de-là de la huitiéme : & que la ſatisfaction qu'ils ſe donnent en nous faiſant perſecuter & en nous perſecutant eux-mêmes, eſt l'effet de la plus grande colere de Dieu ſur eux, n'y ayant point un plus grand aveuglement & de plus grande miſere, que de haïr dans ſes propres freres les dons de Dieu ; que ſi nous les aimons

comme nous le devons, puiſqu'ils ſont auſſi nos freres ; il eſt impoſſible que nous n'ayons de la douleur de voir le mal qu'ils ſe font à cauſe de nous : nous n'en ſommes pas la cauſe, mais du moins nous en ſommes l'occaſion.

Qui ne ſeroit pas fâché de voir qu'un inſenſé nous auroit arraché notre épée d'entre les mains. & s'en ſeroit tué malheureuſement, quoiqu'il ait eu deſſein *de nous* en tuer nous-mêmes ; mais quand ce malheur n'arriveroit point à notre occaſion, il ſuffit qu'il arrive à nos freres pour en devoir être touchez : perſonne ne ſe noye & ſe tuë devant nous & à nos yeux, que nous n'en ayons de l'horreur.

Si les ſentimens de la charité ſont auſſi vivans en nous que les ſentimens de la nature, ils nous feront jetter un cri de douleur ; & nous dirons avec Jeſus-Chriſt & par ſon eſprit : O Jeruſalem, Jeruſalem. Nous ne pouvons pas ajoûter le reſte, parce que nous n'avons jamais rien fait pour les ſauver, mais ou moins nous aurions compaſſion de leur perte, & nous les plaindrions.

Remarquons que Jeſus-Chriſt ne parle plus de ſa mort, mais ſeulement de celle de ſes ennemis qui devoient le faire mourir ; qu'il ne ſe plaint point du mal qu'ils veulent lui faire ſouffrir, mais ſeulement

de celui qu'ils ſe font à eux-mêmes. Car il n'y a rien de ſi vrai : que nous ne pouvons jamais plaindre nos ennemis quand nous nous plaignons nous-mêmes ſi aiſément ; il ne faut point ſe plaindre ſoi-même, afin de les plaindre. Lorſque nous nous plaignons, nous nous mettons au hazard de perdre notre couronne, & nous les aigriſſons encore, ce qui eſt augmenter leur perte : au lieu qu'en les plaignant, & n'ayant pour eux que des ſentimens de douceur & de tendreſſe, nous nous ſauvons indubitablement, & nous faiſons ce que nous pouvons pour les ſauver.

Jeruſalem, Jeruſalem, voyez-vous avec quelle impetuoſité & quelle force ce torrent de charité ſort de ce divin cœur tout enflammé d'amour pour nous : Jeruſalem, Jeruſalem ! Voilà ce qui a été cauſe que les premiers Chrétiens n'avoient qu'une douleur en ſouffrant, comme le remarque Tertulien : c'eſt qu'ils ſçavoient bien que ceux qui les faiſoient ſouffrir de la ſorte en ſeroient rigoureuſement punis : *Quòd nulla Civitas impunè latura ſit ſanguinis noſtri effuſionem.* Voilà ce que nous devons imiter, voilà les ſentimens que nous devons avoir quand nous ſouffrons, ou que nous apprenons qu'on veut nous faire ſouffrir.

En

En ſixiéme lieu, puiſqu'enfin ils veulent ſe perdre, nous devons nous ſervir de leur perte même pour nous ſauver, & pour concevoir une plus grande horreur du peché, de l'amour du monde, & de nous-mêmes; lavons nos mains dans leur ſang, s'ils ſont toujours obſtinez à vouloir répandre le nôtre. Penſons à cet étang de feu & de ſouffre dans lequel ils courent ſe précipiter. Penſons à l'étrange abandonnement où ils ſont, à la vengeance que Dieu tirera de leur crime. De telles penſées nous fortifient & nous diſpoſent à demeurer fermes; c'eſt ce que Jeſus-Chriſt nous apprend en diſant à tous ſes ennemis & aux habitans de Jeruſalem : Le *tems* s'approche que vos maiſons demeureront deſertes. (*d*) Craignons de ne pas reconnoître le tems de la viſite de Dieu, de peur qu'il ne nous abandonne de même qu'il les a abandonné.

Faiſons reflexion ſur les excellentes *leçons* qu'une ſimple nouvelle, quoique fauſſe, donne à Jeſus-Chriſt occaſion de faire aux Chrétiens. C'eſt uniquement pour notre inſtruction que ce divin Sauveur voulut qu'on lui dit une telle nouvelle & qu'il voulut faire une telle réponſe. Quand on nous dira la même choſe, & que la perſécution va fondre ſur nous,

(*d*) Luc. 13 35.

nous devons mettre toute notre confiance en Dieu, afin de ne rien craindre de tout le mal que nous peuvent faire les hommes ; nous devons demeurer fermes dans la voye de Dieu & nous animer encore davantage à y courir.

Nous devons regarder la mort de plus près, afin de nous accoutumer peu à peu à ne la pas craindre ; nous devons mépriſer toute la puiſſance des hommes, afin de rendre hommage à celle de Dieu qui fait toujours ce qu'il veut, nous devons redoubler notre charité pour nos ennemis, ce qui eſt le moyen de ſurmonter tous leurs efforts, & de n'en être jamais vaincus. Enfin nous devons faire de ſerieuſes & utiles réflexions ſur leur perte, afin d'éviter la nôtre, & de nous confirmer de plus en plus dans la bonne voye.

Qu'heureuſes ſeroient les nouvelles de la perſécution, ſi elles faiſoient en nous un effet ſi ſalutaire. Elles nous meriteroient ſans doute la grace d'en être délivrez, comme le furent les trois jeunes hommes de la fournaiſe de Babilone : ou elles nous meriteroient la grace de la ſouffrir d'une maniere digne de Dieu, ce qui ſeroit encore une plus grande grace : nous ſerions délivrez avec de telles diſpoſitions à la vuë de tout le monde comme le furent ces trois Iſraëlites à la gloire du peu-

ple de Dieu, où nous le ſerions inviſiblement avec les ſept Machabées, ce qui ſeroit pour nous un plus grand triomphe & une délivrance complette. Une ſeule *nouvelle* de perſécution qui viendroit à nous lorſque nous ſommes dans des diſpoſitions ſi relevées & ſi dignes de Jeſus-Chriſt, ſuffiroit pour nous procurer une abondance de biens : Que nous en perdons tous les jours ſans y penſer ! & que *Dieu* nous demandera un grand compte de toutes les occaſions favorables qu'il nous preſente ſi ſouvent & ſi gratuitement, ſans que même nous y prenions garde, ſans que nous ayons ſoin de l'en loüer & d'en tirer aucun avantage.

Peut-être que Dieu aura attaché à une telle nouvelle qu'on nous dira, toutes les graces qu'il veut nous faire, & nous perdrons peut-être ces biens précieux, faute d'ouvrir les yeux pour les voir & les mains pour les recüeillir. Il paſſe devant *nous* pendant que nous penſons à autre choſe, & nous le laiſſons ainſi paſſer. Il ſe peut faire que nous n'aurons point d'autre part à la perſécution, que cette nouvelle que nous en apprenons, & que nous viendrons enſuite à mourir les mains & le *cœur* vuide ; au lieu que ſi nous l'avions reçuë dans des diſpoſitions dignes de Dieu, il nous auroit recompenſé, comme ayant

effectivement ſouffert perſécution pour ſon ſaint Nom. Quand nous ſommes prêts de faire quelque choſe pour lui, il eſt toujours prêt de nous en donner la recompenſe, & il ne prend jamais garde ſi les mains ſont vuides quand le cœur eſt plein.

Car comme dit ſaint Auguſtin, une bonne volonté ſuffit à elle-même & ſuffit à Dieu, parce que la plenitude du ſalut y eſt; Nous aurions été recompenſez pour des maux que nous n'aurions pas ſouffert, ſi nous avions été dans une vraye diſpoſition de les ſouffrir. C'eſt auſſi ce que dit ſaint Cyprien des Confeſſeurs qui n'étoient pas morts par les mains des bourreaux. Pour ce qui les regarde, ils ont ſouffert ce qu'ils ont été obligez de ſouffrir; Celui qui devant Dieu s'eſt preſenté aux tourmens & à la mort, a enduré véritablement tout ce qu'il a voulu endurer. *Quod in illis eſt, toleraverunt quidquid tolerare parati & prompti fuerant, qui ſe tormentis & morti ſub oculis Dei obtulit, paſſus eſt quidquid pati voluit.*

Nous pouvons dire de même que ceux, qui ayant appris qu'ils vont être perſecutez, ſe ſoumettent à l'ordre de Dieu, adorent ſa conduite, & ſe mettent dans l'état où il faut être pour recevoir la Croix de Jeſus-Chriſt, l'ont reçuë déja quand ils viendroient à mourir ſans la recevoir;

cette nouvelle, peut être fauſſe, qu'ils ont appriſe, a été pour eux l'occaſion d'une véritable victoire ; ils ont vaincu ſans voir les ennemis, & ils ont triomphé ſans combattre par cette humble & ſincere acceptation de tous les maux qu'il plairoit à Dieu de leur envoyer, tant eſt vrai ce que dit le même ſaint Cyprien, que la foi qui eſt préparée au martyre ne peut être ſans récompenſe des Martyres. *Sine præmio non erit fides quæ erat ad Martyrium parata.*

Tout eſt ſi grand dans l'Egliſe, que les moindres choſes y deviennent grandes, pourvû que notre foi ſoit grande ; & il n'y a pas juſqu'à une ſimple nouvelle dont Dieu ne puiſſe ſe ſervir pour nous délivrer de nos ennemis avec magnificence, & nous faire entrer dans la plenitude de ſon ſalut. Mais ſi l'exemple de Jeſus-Chriſt eſt trop relevé pour nous, parce que nous ſommes foibles quoyque nous ſoyons obligez de l'imiter, imitons du moins ſon Apôtre & tâchons de pratiquer dans ces nouvelles de captivité & de perſécution que nous apprenons tous les jours, ce qu'il a pratiqué ſi glorieuſement dans de ſemblables rencontres. Apprenons à imiter le maître, en imitant ſon fidele Diſciple, afin que notre foi étant ſoutenuë par de ſi grands exemples, ne nous abannne point dans le beſoin

Saint Luc dans les 20 & 21 chapitres des Actes, nous dit que ce grand Apôtre ayant appris avec certitude qu'il alloit être exposé à une furieuse persécution dans la ville de Jerusalem, s'éleva par la grandeur de sa foi audessus de tous les maux qu'il apprenoit de jour en jour lui être préparez. Au lieu de reculer comme il en étoit prié instament par les Fideles des endroits où il passoit, il a la sans differer, où il croyoit être appellé par Jesus-Christ pour y être crucifié avec lui, si telle étoit la volonté du Seigneur. L'exemple de saint Paul nous apprendra à imiter celui de Jesus-Christ. Nous allons voir avec quel esprit nous devons recevoir les nouvelles des maux dont nous sommes menacez, & de quelle maniere il faut s'y préparer. Je ne ferai que rapporter les propres paroles du saint Historien de l'Apôtre qui a été témoin oculaire de sa grande foi, & qui ne dit rien que ce qu'il a entendu sortir de sa bouche.

Voici ce que dit saint Paul à ceux d'Epheſe. (a) Je m'en vais à Jerusalem, sans que je sçache ce qui m'y doit arriver, sinon que dans toutes les villes par où je passe, le saint Esprit me fait connoître que des chaines & des afflictions m'y sont préparées; mais je ne crains rien de tout

(a) Act. 20. v. 22. &c.

tes ces choſes, & ma vie ne m'eſt pas plus précieuſe que mon ſalut : il me ſuffit que j'acheve ma courſe avec joie, & que j'accompliſſe le miniſtere que j'ay reçû du Seigneur Jeſus, qui eſt de prêcher l'Évangile de la grace de Dieu. Saint Luc ajoute que l'Apôtre & lui étant arrivé à Tyr, ils y trouverent des Diſciples qui diſoient par l'Eſprit à ſaint Paul qu'il n'allât point à Jeruſalem; & comme on l'en prioit avec *encore* plus d'inſtance à Ceſarée, enſuite de la prédication d'Agabus, il répondit : Que faites vous de pleurer ainſi & de m'attendrir le cœur ? je vous déclare que je ſuis prêt de ſouffrir à Jeruſalem, non-ſeulement la priſon, mais la mort même *pour* le nom du Seigneur Jeſus.

On voit une parfaite imitation de Jeſus-Chriſt dans ces belles paroles de ſaint Paul. Ayant appris des nouvelles ſi aſſurées de ſa prochaine captivité, il ne craint point ; voilà le premier ſacrifice de ſa confiance & de ſa foi. Et comme Jeſus-Chriſt témoigna à ceux qui lui firent part du prétendu deſſein d'Herode, qu'il falloit qu'il continua de marcher, ſaint Paul témoigna auſſi la même choſe dans une pareille conjoncture, en diſant qu'il lui ſuffit d'achever ſa courſe. Jeſus-Chriſt ne diſcontinue point de chaſſer les démons & de rendre la ſanté aux malades. Et ſaint

Paul ne ſe met en peine que d'accomplir le miniſtere dont il étoit chargé, qui conſiſtoit à prêcher l'Evangile de la grace de Dieu, qui eſt l'Evangile de notre liberté & de notre ſanté.

Jeſus-Chriſt parle de la mort qu'il devoit ſouffrir à Jeruſalem, & ſaint Paul dit qu'il eſt prêt d'y ſouffrir la priſon & la mort même. Jeſus-Chriſt eſt plus touché de compaſſion du mal des autres que du ſien propre, & les larmes des Diſciples font plus d'impreſſion ſur l'eſprit de ſaint Paul, que la crainte de ſa propre captivité & de ſes chaînes. Ce grand Apôtre n'eſt point affligé de ce qu'il doit ſouffrir pour l'Evangile, mais de ce que les autres s'affligent pour lui; & ſans doute il étoit encore plus affligé de l'aveuglement des Juifs qui lui rendoient le mal pour le bien, puiſqu'il dit ailleurs qu'il étoit ſaiſi d'une triſteſſe profonde, & que ſon cœur étoit preſſé ſans ceſſe d'une douleur violente, deſirant non-ſeulement de mourir, mais d'être anathême pour ces barbares qui le perſécutoient par tout, & qu'il appelle ſes freres. L'exemple de ſaint Paul a quelque choſe que nous ne pouvons pas trouver dans celui que nous préſente un Dieu homme auſſi vraiment Dieu que vraiment homme: Jeſus-Chriſt ſçavoit tout ce qui lui devoit arriver, mais ſon

l'Apôtre qui n'étoit qu'un homme, ne le ſçavoit pas. Ce qui nous eſt d'ordinaire plus penible dans ces ſortes de nouvelles, eſt l'incertitude où l'on eſt des differentes eſpeces de maux dont on peut être affligez.

Et c'eſt ce que l'Evangile ſemble marquer dans l'endroit où il eſt dit, (*a*) que les hommes ſécheront de frayeur dans l'attente des maux dont tout le monde ſera menacé. Car ſouvent l'attente des maux nous eſt plus penible que les maux mêmes. Nous trouvons donc en cela notre conſolation dans ſaint Paul qui étoit un homme comme nous, & qui étoit dans l'ignorance comme nous de tous les maux qui lui devoient arriver, quoiqu'il apprît de tous côtez qu'il lui en arriveroit de très grands. Le ſaint Eſprit lui faiſoit dire dans toutes les villes par où il paſſoit, qu'il ſeroit chargé de chaînes à Jeruſalem, & qu'il y ſouffriroit beaucoup, ſans vouloir lui ſpecifier ce qu'il y ſouffriroit: d'où nous pouvons conclure que ces nouvelles ſurprenantes & qui effroient la nature nous ſont utiles pour nous reveiller de notre aſſoupiſſement ordinaire, & qu'il ne nous eſt pas moins avantageux de n'en ſçavoir pas plus, afin que nous nous tenions toujours dans une humble dépen-

(*a*) Luc 21. 26.

dance de la miſericorde de Dieu & de ſa conduite ſur nous.

Qui aura la preſomption de vouloir penetrer dans l'avenir, pour ſçavoir ce qui lui doit arriver, puiſque ſaint Paul n'y penetre point, & qu'il demeure de bon cœur dans l'ignorance comme nous ? Qui s'inquietera de cette incertitude où nous ſommes de toutes choſes ? puiſque ſaint Paul y eſt auſſi bien que nous, & qu'il ſemble qu'il s'en glorifie à la face de l'Egliſe, *ſans que je ſçache*, dit-il, *ce qui me doit arriver.*

Il ne nous eût pas dit ſi librement quelque grande revelation qu'il auroit euë, de même qu'il nous dit ſon ignorance, qui en effet nous eſt plus utile que n'auroit été une revelation. Ce grand Apôtre ſe vante de ne ſçavoir pas ce que nous deſirerions de ſçavoir, & il eſt ravi au contraire d'apprendre dans toutes les villes ce que nous n'apprenons qu'avec peine, que de grandes afflictions lui ſont préparées.

Cette connoiſſance que Dieu nous donne par les nouvelles qu'il nous en fait apprendre nous inquiete, & nous ne ſommes pas moins inquietez par l'ignorance où il nous laiſſe de tout le reſte ; au lieu que ce grand Saint glorifioit également Dieu, & par la connoiſſance qui lui étoit donnée de ſes chaînes, & par l'ignorance

où il étoit de toutes les circonſtances qui les devoient accompagner.

Plût à Dieu que nous puſſions imiter la tranquillité de ſaint Paul au moins dans l'ignorance où il étoit du genre d'afflictions qu'il avoit à ſouffrir, & que nous fuſſions contens comme lui de ne ſçavoir point ce que Dieu veut faire de nous, nous contentans de ſçavoir qu'il *deſire de* nous faire ſouffrir. Que le ſacrifice que ce grand Apôtre faiſoit à Dieu continuellement de cette ignorance ſi utile, lui étoit agréable? puiſque le Seigneur l'avertiſſant ſi ſouvent qu'il devoit ſouffrir, ne l'avertiſſoit pas de ce qu'il ſouffriroit. *Dieu* ſe fait comme un plaiſir de lui donner ſans ceſſe & par toutes ſortes de perſonnes les nouvelles de ſa prochaine captivité, & de ne lui en pas faire dire d'avantage ; *Dans toutes les villes*, dit-il, *par où je paſſe, le Saint Eſprit me fait connoître que des chaînes & des afflictions me ſont préparées ſans que je ſçache ce qui me doit arriver.* Cela n'étoit pas fortuit, & cette conduite que nous admirons dans l'Apôtre & qui nous cauſe de l'inquietude, étoit digne de la ſageſſe de Dieu : le ſacrifice que Job faiſoit au Seigneur chaque fois qu'il apprenoit la perte de quelqu'un de ſes biens, ne pût être plus agréable à Dieu, que celui que lui faiſoit ſaint Paul à chaque

avertiſſement qu'il recevoit des maux qu'il devoit ſouffrir. Le premier ſçavoit préciſément quel étoit celui de ſes biens qu'il avoit perdu, l'Apôtre ignoroit quel étoit le genre de peines dont ſon corps devoit être affligé. Le vrai moyen de plaire au Seigneur quand nous apprenons de ſemblables nouvelles, eſt de mépriſer tout ce que peuvent faire ſouffrir toutes les puiſſances de la terre, & de ne craindre que Dieu, c'eſt de ne point s'inquieter des menaces des hommes, & de ſe repoſer ſur le ſecours du Ciel.

Saint Paul *ne craint point toutes ces choſes*, & le ſaint Eſprit ordonne qu'il en apprenne ſi ſouvent des nouvelles, afin de nous apprendre à nous-mêmes la fermeté de ſon Apôtre, & combien il lui eſt agreable de voir une ame intrepide au milieu des plus terribles menaces. Il n'a point voulu qu'il ſçût quels maux il devoit ſouffrir, afin que ſe préparant à ſouffrir toutes ſortes de maux pour l'amour de Jeſus-Chriſt, il en reçût la recompenſe; il n'eût pas dit, *je ne crains rien de toutes ces choſes*, & il n'eût point parlé ſi generalement, s'il eût ſçû en particulier quelles étoient les choſes qu'il devoit ſouffrir. Sa patience eſt d'autant plus grande, que ſa connoiſſance eſt moins étenduë; & il ſouffre devant Dieu toutes ſortes de maux

maux, parce qu'il ne ſçait point quels maux il doit ſouffrir; il lui ſuffit d'achever ſa courſe, c'eſt-à-dire, qu'il lui ſuffit de porter par tout la Croix de Jeſus-Chriſt & de la planter par tout, ne l'honorant pas moins par la grandeur de ſes ſouffrances, que par le miniſtere de ſa parole; *la courſe de ſaint Paul* conſiſtoit à faire toujours du bien & à ſouffrir toujours du mal. Heureuſes les ames qui peuvent dire comme lui, *cela me ſuffit.* Car ſi nous étions contens de ſouffrir, nous ſerions contens de tout, & nous ne nous plaindrions jamais de rien : celui qui veut bien ce qui eſt de plus rude & de plus fâcheux, eſt ſatisfait de tout.

Voilà le modele que nous devons ſuivre lorſque le demon veut nous effrayer par de fauſſes nouvelles de perſecution, ou que Dieu veut nous avertir de nous y préparer par de veritables. Si nous recevions ces nouvelles dans la paix de Dieu, & dans la joye du ſaint Eſprit, qui ſont deux vertus inſeparables l'une de l'autre, nous receverions la perſecution dans des diſpoſitions toutes ſaintes; elle nous deviendroit très-avantageuſe, & il pourroit arriver, comme nous avons dit, que nous receverions la récompenſe de la perſecution, ſans avoir été perſecutez. Ces nouvelles que l'on apprend dans l'ordre de Dieu ſont utiles aux forts, parce que

leur donnant occaſion de ſe préparer à tout, & de commencer leur ſacrifice, ils commencent auſſi de jouir des fruits de la victoire avant le tems même du combat, ce qui leur fera remporter une victoire plus entiere & plus parfaite. Mais ces nouvelles ne ſont pas moins utiles aux foibles, & leur ſont encore plus neceſſaires parce qu'elles ſont pour eux un avertiſſement de ſe fortifier par la penitence pour ſe mettre en état de pouvoir vaincre un ennemi qui eſt plus fort qu'eux, & auquel ils voyent bien qu'ils ſont incapables de reſiſter ſans recevoir un grand ſecours : c'eſt ce qui le rend plus vigilant & plus fervant dans la priere, qui eſt le premier moyen que nous avons pour obtenir du Seigneur un puiſſant ſecours.

Comme notre ennemi a vingt mille hommes, & que nous n'en avons pas même dix mille, nous avons le tems de conſulter en repos devant Dieu ce que nous avons à faire ; car on ne conſulte jamais bien quand on eſt preſſé. Ce ſont ces nouvelles qui nous font prendre le loiſir & le repos ſans lequel nous ne reconnoîtrions pas même que nous ſommes les plus foibles ; ce ſont elles qui nous obligent d'aller demander la paix de bonne heure, non pas à l'ennemi qui nous veut perdre, mais à ce grand Roy qui peut nous ſecourir & nous ſauver, ſi nous

avons la paix avec lui : il n'y a point d'ennemis qui ſoient aſſez forts pour nous vaincre ; de même qu'il n'y en a point quelque foible qu'il ſoit, qui ne triomphe de nous, ſi nous avons rompu la paix avec Dieu. C'eſt donc une grande miſericorde que le Seigneur nous fait de nous donner avis que les ennemis viennent fondre ſur nous, afin qu'avant de les avoir ſur les bras, & d'en être accablez, nous ayons *le tems* de faire la paix avec lui, ce qui ſera le moyen de nous deffendre avec vigueur, & de remporter la victoire. Si nous avions été ſurpris, étant foibles comme nous ſommes, il eſt viſible que nous aurions été vaincus, au lieu que ces nouvelles que nous apprenons, ſi nous en faiſons un bon uſage, nous ſauvent la vie, parce qu'elles nous donnent le moïen de nous aller mettre ſous la protection de Dieu qui nous rendra invincibles, parce qu'il eſt abſolument impoſſible d'être jamais vaincu avec lui. On ne peut être que vaincus en l'abandonnant, & on ne peut que vaincre en le ſuivant, c'eſt pourquoi ayant appris que nos ennemis nous cherchent, allons nous jetter entre ſes bras : c'eſt là où ils ne ſçauront nous ſuivre & nous les vaincrons.

Quand donc nous avons apris des nouvelles de perſecution, nous n'avons qu'à faire ce que nous voyons que l'on fait

dans les villes qui craignent un ſiége : comme perſonne ne demeure oiſif & qu'on s'occupe inceſſamment à ſe fortifier & à faire l'exercice, afin de n'être pas neuf quand il faudra prendre les armes pour repouſſer l'ennemi, nous n'avons qu'à faire la même choſe ; fortifions-nous ſans ceſſe par la penitence, & donnons-nous le jour & la nuit aux exercices de la guerre ſpirituelle, comme nous le conſeille ſaint Proſpert dans ſes beaux vers.

Exercere fidem divinis convenit armis
Conſilioque omnes anticipare minas.

En reconnoiſſant humblement devant Dieu que nous ſommes foibles, nous éludons les artifices de nos ennemis, & nous devenons les plus forts, voilà comme il faut les prevenir.

Accoûtumons-nous à ne les pas craindre, & à mépriſer tout ce que les hommes peuvent faire contre Dieu ; voila l'exercice de notre foy. Imitons Jeſus-Chriſt & ſon Apôtre, & revêtons nous de toutes ces grandes vertus dont ils nous ont montré l'exemple dans une ſemblable conjoncture.

Outre l'exemple de l'Apôtre, nous avons les armes dont il s'eſt ſervi : ce ſont *ces armes de lumiere*, qui nous feront vaincre toute la puiſſance des tenebres, & qui nous rendront ſemblables à ce ſoldat de

la foi dont parle Tertullien, *totus de Apoſtolo armatus.*

(a) *Que la verité ſoit la ceinture de nos reins.* L'attachement à la verité tient le cœur ferme comme la ceinture ſoutient le corps, que la juſtice ſoit notre cuiraſſe : il n'y a point de meilleure deffenſe de la charité, que l'humilité qui eſt toute notre juſtice. Selon que nous l'aprend Jeſus-Chriſt dans l'Evangile, que nos pieds ſoient bien mu*nis*, afin que nos propres déſirs qui ſont comme les pieds de l'ame, ſelon ſaint Auguſtin, ſoient bien ſoumis à la juſtice, & qu'ils ne nous expoſent pas à nos ennemis, comme le craignoit David, *ne tradas me à deſiderio peccatori*; ſervons-nous *ſurtout* du bouclier de la foy, pour pouvoir repouſſer & éteindre tous les traits enflammez du malin eſprit; parce que d'un côté la concupiſcence eſt toujours foible quand la foi eſt forte, & que de l'autre nous n'avons qu'à demeurer fermes dans la foi de nos peres pour être aſſurez de la victoire. La foy qui eſt la dot des Vierges, comme dit ſaint Ambroiſe, *fides dos virginum*, eſt auſſi l'armure la plus naturelle des Vierges parce que cette vertu fait toute leur richeſſe, auſſi bien que toute leur force. Prenons encore le caſque qui eſt l'eſperance du ſalut, parce qu'il eſt impoſſible que nous per-

(a) Epheſ. 6.

dions jamais Jeſus-Chriſt pendant que nous n'eſpererons qu'en ſa grace ; enfin prenons l'épée du Saint Eſprit qui eſt la parole de Dieu ; car il n'y en a point une autre qui lui ſoit ſemblable, *non eſt huic alter ſimilis*, cette parole divine qui a créé le monde & qui tuëra l'Ante-Chriſt à la fin du monde, ſera elle-même notre victoire.

Ayons toujours entre les mains une telle épée, & nous ne ſerons jamais vaincus. Que cette parole ſainte ſoit toujours la regle de tous nos ſentimens & de toute notre conduite, & nous aurons toujours entre les mains cette épée qui nous rendra invincibles contre tous les efforts de tout le monde & de tout l'enfer. Nous aurons toujours cette épée entre les mains, lorſque nous invoquerons Dieu en eſprit & en tout tems par toutes ſortes de ſupplications & de prieres, & que nous nous employerons avec une vigilance & une perſeverance continuelle à prier pour tous les Saints, car la parole de Dieu eſt une ſource de prieres : d'où vient que l'Apôtre joint immédiatement la priere à l'épée ſpirituelle. Si nous faiſons proviſions de tels armes, ſi nous nous exerçons de la ſorte à ce combat, il n'y aura point d'ennemis qui puiſſent nous vaincre ; mais il ne faut pas oublier dans le bruit d'un ſiege de nous fermer de tous côtez de bonnes mu-

railles, comme firent ceux de Bethulie : *muris circumdederunt vicos ſuos* ; car il n'y a rien qui ſoit effectivement ſi avantageux dans ces ſortes de combats, que de s'accoutumer à la ſolitude, qui eſt un fort rempart qui nous met à couvert de nos ennemis.

Quand on eſt bien enfermé on eſt bien fort : bouchons toutes les avenuës de nos ſens, en demeurant toujours recueillis, & joignons à la muraille de cette ſolitude interieure cette autre muraille de la pauvreté, de laquelle ſainte Claire ſe ſervoit pour fortifier ſes Monaſteres. Campons-nous ſur le haut des montagnes qui ſont à l'entour de Jeruſalem, & qui ſont pour nous ; faiſons proviſion de bled pour le combat, *frumenta in preparationem pugnæ.* Car comme dit ſaint Auguſtin, quand on ſe nourrit comme il faut de la parole de Dieu durant la paix, on ſe trouve fort durant la guerre ; & ſaint Ambroiſe a grande raiſon de dire que la méditation de la loi, fait que nous ne ſuccombons point à la perſecution, & que les grandes adverſitez n'ont point la force de nous abattre. *Legis meditatio facit ut tempora tribulationis, tempora quibus humiliamur aliquibus adverſis ſuſtinere & tolerare poſſimus, ut neque humiliato nimis neque dejecto frangamur affectu.* Surtout ne ſortons point de la voye étroite, *ubi anguſtum iter.* Car il y a plus à comp-

rer ſur un petit nombre de perſonnes qui demeurent fermes dans le chemin étroit du ſalut, que ſur la multitude qui court dans la voye large. Enfin écoutons le grand Prêtre des Juifs qui nous aſſure de la victoire ſi nous continuons de nous préparer toujours de la ſorte à ſoutenir la guerre qu'on nous veut faire. *Scitote quoniam exaudiet Dominus preces veſtras, ſi manentes permanſeritis in jejuniis & orationibus in conſpectu Domini.*

Si ceux de Bethulie n'euſſent point appris qu'on venoit les aſſieger, & qu'ils n'euſſent eû aucune nouvelle de leurs ennemis, il eſt certain qu'ils ne ſe fuſſent pas ſi bien preparez. Ces nouvelles leur furent bien avantageuſes, puiſqu'elles les empêcherent d'être vaincus. Tâchons de tirer le même avantage de celles que nous apprenons tous les jours & de ces bruits qui courent ſi ſouvent d'une plus grande perſecution; preparons-nous au combat comme ils le firent, mais preparons-nous-y d'une maniere ſpirituelle, parce que nos ennemis ſont des eſprits, & que les armes avec leſquelles nous les pourrons vaincre ſont ſpirituelles. Ceux qui reçoivent les plus grands coups dans cette guerre, en conſervant toujours la foi, ſont les plus forts; & ceux qui y meurent ſont veritablement victorieux, puiſqu'on ne ſur-

(*b*) Judith 4. 12.

monte ici qu'en ſouffrant ; accoutumons-nous à ſouffrir ce qu'il y a de plus penible dans la perſecution, en ſouffrant ce qu'il y a de plus mortifiant dans la penitence; accoutumons-nous à ſouffrir de nos ennemis, en ſouffrant de nos freres. Nous ne demeurerons victorieux de nos ennemis qu'à proportion que nous les aimerons ; c'eſt pourquoi aimons-les, la charité eſt notre victoire & la recompenſe de la victoire. Nous ne pouvons vaincre qu'en aimant, & nous ne pouvons être couronnez que par l'amour.

Ne craignons donc point nos ennemis qu'il faut aimer : nous ne pouvons les aimer quand nous les craignons, & nous ne pouvons les vaincre ſans les aimer: que les bruits des perſecutions éloignent en nous l'amour du monde qui nous affoiblit & qui nous fait vaincre par nos ennemis qui ſeront toujours auſſi foibles contre nous que nous ſerons pauvres. Evitons la préſomption de ceux qui ſe promettent trop de leur force, & la timidité de ceux qui ne ſe promettent pas aſſez de celle de Dieu.

Ne cherchons pas trop l'occaſion du combat, & ne la fuyons pas trop, attendant en tout l'ordre de Dieu, & eſperant tout de ſa ſeule miſericorde. Car comme dit fort bien ſaint Cyprien, Dieu demande plûtôt de nous une humble con-

feſſion qu'une proteſtation trop hardie ; puiſque l'humilité eſt toute notre force : *Nos confitert magis voluit quàm profiteri.*

Prions Dieu de tout notre cœur, qu'en faiſant un ſaint uſage des nouvelles que nous apprenons & des bruits qui courent, nous entrions dans les ſaintes diſpoſitions qui ſont néceſſaires pour vaincre dans la guerre qu'on veut nous faire, puiſque Dieu ne nous parle ſi ſouvent de nos ennemis & de leurs deſſeins, qu'afin que nous nous preparions à les combattre.

Amen, amen : fiat, fiat.

DES MENACES.

LEs hommes peuvent nous faire ſouffrir pluſieurs ſortes de maux ; l'Ecriture cependant n'en parle d'ordinaire que comme de ſimples menaces ; comme ſi ce qu'ils peuvent faire contre nous ſe reduiſoit à de ſimples paroles. Ne craignez point, diſent les Prophetes, ce que peut vous faire un homme pecheur, *ne timueritis à verbis peccatoris* ;(*a*) il n'y a rien de ſi commun que ce que Dieu dit aux Prophetes. Ne craignez point leurs diſcours, ne craignez point leurs paroles ; ne craignez point leurs viſages ; ce qui paroît encore plus extraordinaire, eſt que Dieu ayant dit à Ezechiel de n'avoir aucune crainte

(*a*) Ezechiel 2. 6.

des mechans, *tu ergo fili hominis ne timeas eos*, il ajoute, ne craignez point ce qu'ils peuvent vous dire, *neque ſermones eorum metuas*; comme ſi les menaces qu'ils font étoient un auſſi grand mal que celui qu'ils peuvent nous faire.

Il me ſemble qu'on peut tirer de là une grande inſtruction, & que cela nous apprend que tous les maux que les hommes peuvent nous faire, lors même que *leur puiſſance* eſt auſſi grande que leur haine, ne ſont point de veritables maux, & qu'ils n'en ont que l'apparence; car outre que le plus ſouvent ce n'eſt que notre imagination qui nous effraye, & qui nous fait ſouffrir par les idées fâcheuſes que nous donne la crainte naturelle que nous avons de toutes ſortes de ſouffrances lors même que vous ſouffrons effectivement quelque mal, c'eſt ſi peu de choſes, il dure ſi peu de temps, & il eſt tellement au dehors de nous, lorſque Dieu nous arme de ſa patience, que les Saints ne le conſiderent que comme un ſon qui frape les ſens, & qui diſparoit preſque auſſitôt. Saint Paul nous aſſure qu'il n'y a rien de ſi leger, & il en parle comme d'un moment, (*a*) *momentum & leve*; & il dit ailleurs que tous ces combats ſe paſſent au dehors, (*b*) *foris pugna*: ce qui me fait juger que l'Ecriture ſe plaît à appeller du

(*a*) 2. Cor. 4. 17. (*b*) 2. Cor. 7. 5.

nom de paroles tous les maux exterieurs ; excepté le peché, pour nous apprendre que comme une parole n'eſt qu'au dehors, n'eſt qu'un peu d'air agité, & ne ſubſiſte que dans le tems qu'on la prononce : de même tous les maux de cette vie ne ſont qu'au dehors de nous, ſi nous nous tenons au dedans de nous mêmes avec Dieu : ſelon le conſeil de ſaint Auguſtin, ils ſont tres legers, ſi nous les comparons à la grandeur des recompenſes qui les ſuivent, & ils ne deviennent qu'un moment, ſi nous les comparons à l'Eternité.

Si nous pouvions avoir la même idée de tous ces maux dans le tems que nous les ſouffrons, que nous en aurons après que nous les aurons ſoufferts, & qu'il n'y aura plus de tems pour nous les faire paroître longs, nous trouverions en effet qu'il n'y auroit rien de plus juſte que ces expreſſions du Saint Eſprit, qui nous apprennent à mépriſer les maux du monde, & nous dirions avec les grands Saints de l'ancien Teſtament en nous exhortans les uns les autres, s'il falloit ſouffrir, *ne timueritis à verbis viri peccatoris*, ce ſont les ſens qui nous trompent & qui ſont trompez, ou plûtôt qui ne ſont pas capables de comprendre la route, mais c'eſt la foi qui ne peut nous tromper, & qui ne peut être trompée ; comme elle nous éleve au deſſus des ſens, nous ne jugeons

pas

pas des choſes ſelon que nous les reſſentons, mais ſelon ce qu'elles ſont, en nous détachant des fauſſes idées de la nature, pour demeurer inviolablement attachez à *la* verité qui les condamne.

Que ſi les grands maux du monde, ſelon le langage des Saints, ne doivent être regardez que comme des paroles qui frapent l'air; que ſera-ce que des menaces qui ne ſont que menaces, & qui ſouvent *ne* ſe trouvent ſuivies d'aucun effet? De quelle maniere faudra-t-il regarder de ſimples paroles qui ne nous font aucun mal, excepté celui que nous voulons nous faire nous-mêmes? Cependant la foibleſſe de l'homme eſt ſi grande, *que* nous craignons juſqu'à des paroles, & qu'il n'eſt ſouvent beſoin que de la moindre menace pour nous vaincre. C'eſt notre crainte qui nous ſurmonte: ce n'eſt qu'une menace qui n'auroit eû aucun effet ſi nous l'avions mépriſée, & qui nous *abbattant*, fait que nous ſommes vaincus avant le combat.

C'eſt pourquoi on peut regarder les menaces comme un inſtrument de perſecution: & comme le Diable s'en ſert pour nous affoiblir, il eſt bon de nous *fortifier* contre ce mal apparent qui ne laiſſe pas d'avoir contre nous des ſuites auſſi fâcheuſes, que ſi c'étoit un vrai mal. Car comme le peché nous a rendus ſi foi-

bles, qu'il ne faut pas même d'adverſaires pour nous vaincre, à plus forte raiſon il n'y a point d'adverſaire quelque foible qu'il ſoit, qui ne puiſſe nous vaincre; Saint Cyprien rapporte qu'à la premiere perſecution qui s'eleva de ſon tems, une grande partie des Fideles ſuccomba aux premieres menaces de l'ennemi, *ad prima verba minantis inimici maximus fratrum numerus fidem ſuam prodidit.* Ce qui peut nous apprendre que quand on aime le monde on eſt foible par tout, & que les plus grands avantages qu'on peut avoir, ou à cauſe du tems ou à cauſe des lieux, ne ſervent de rien, ſi nous demeurons toujours imparfaits, & que nous n'ayons point de ſoins d'avancer dans la pieté. Quand nous ſerions au tems de ſaint Cyprien, qui a été un tems de la plus grande ſainteté de l'Egliſe; quand nous aurions ce grand Saint à notre tête, ou que la perſecution nous trouveroit même dans la compagnie des Apôtres, ſi nous ne renoncions entierement à notre amour propre, nous ſuccomberions. Judas a ſuccombé & ſans perſecution; il n'en a point fallu pour vaincre Ananie & Saphire au tems des Apôtres; à plus forte raiſon la perſecution les eût vaincus, ſi elle les eût trouvez dans la malheureuſe diſpoſition où ils étoient de ſe partager entre Dieu & le monde. Enfin ce ne fut point la perſecu-

tion qui ſurmonta ce grand nombre de Fideles dont parle ſaint Cyprien, il ne fallut que des paroles pour les vaincre, parce qu'ils aimoient toutes leurs aiſes & toutes leurs commoditez, comme remarque ailleurs ce même Saint.

Ne nous laiſſons donc pas ſurprendre comme eux par des menaces, ſi l'on nous en faiſoit. Fortifions-nous contre la parole des hommes par la parole de Dieu-même, qui nous commande de mépriſer également tout ce qu'ils peuvent nous dire, & tout ce qu'ils peuvent nous faire; *ne timueritis à verbis eorum.* Quoiqu'ils diſent, ils ne peuvent rien faire que ce que Dieu veut. Si nous le craignons lui ſeul, ceux qui nous haïſſent deviendront pour nous les inſtrumens de ſa miſericorde, & il ſe ſervira d'eux au contraire pour faire couler avec abondance ſes plus grandes graces ſur nous. Si un raſoir pouvoit ſe vanter ou ſe menacer du mal qu'il nous feroit, le craindrions-nous en effet, puiſque nous payons celui qui s'en ſert pour nous guerir ? C'eſt une comparaiſon dont ſe ſert ſouvent ſaint Auguſtin ; que le raſoir diſe tout ce qu'il voudra ; il ne peut avoir de mouvement par lui-même, & je ne le crains point entre les mains d'un medecin qui eſt ſi habile & qui m'aime tant, qu'il a voulu en faire le premier eſſai ſur lui-même, pour me

donner la force de les ſouffrir. C'eſt par la vertu de ces grandes inciſions que notre divin Medecin a faites ſur lui, que nous pouvons guerir par de ſi petites inciſions qu'il fait ſur nous.

Qu'avons nous donc a craindre des menaces de ces raſoirs, qui veulent effectivement nous faire du mal, mais qui ne peuvent nous en faire, ſi nous avons une ferme foi en Jeſus-Chriſt? S'ils font ce qu'ils diſent, je ſuis gueri : s'ils ne peuvent le faire, ou qu'ils n'en ayent pas même la penſée, de quoi me metai-je en peine? pourquoi n'y ayant point de ſujet qui doive me troubler, me troubles-je ſans ſujet?

La confiance en Jeſus-Chriſt qui nous donne la hardieſſe d'attendre nos ennemis de pied ferme, ſans nous inquietter, ſans même faire trop d'attention à ce qu'ils diſent, ou à ce qu'ils font, deſarmera les démons dont ils ſont les inſtrumens : parce qu'en effet ils n'ont jamais de force contre nous que par la foibleſſe de notre foi, car quand elle eſt forte, nous les vainquons. Les demons eux-mêmes, & ceux qui peuvent agir ſous eux, ne ſont que des raſoirs qui n'ont aucun droit de nous menacer, parce qu'ils n'ont aucune puiſſance. Il n'y a que Dieu ſeul qui peut nous menacer, & qui peut nous perdre : il n'y a que ſes menaces qu'il faut crain-

dre ; mais il ne nous menace que pour nous ſauver, au lieu que les hommes qui ne nous menacent point de ſa part & pour l'amour de lui, ne nous menacent que pour nous perdre.

Fortifions-nous donc par les menaces de Dieu, afin de ne nous point affoiblir par les menaces des hommes. Aimons ce que promet le Tout-puiſſant, & nous mépriſerons facilement les menaces & les promeſſes que lui peut faire le monde qui eſt ſi impuiſſant. C'eſt ſaint Auguſtin qui nous le dit : *Ama quod promittit Omnipotens, time quod minatur Omnipotens ; & vileſcit omnis mundus, ſive promittens, ſive terrens.* Comme il n'y a rien à eſperer après le *Ciel*, il n'y a rien à craindre après l'enfer ; il faut donc que l'eſperance de poſſeder Dieu nous faſſe regarder toutes les autres eſperances, comme viles & mépriſables, & que la crainte de le perdre nous délivre de toutes ſortes d'autres craintes. Qui craint comme il faut de perdre Dieu, ne craint plus rien. On ne ſe plaint point d'un autre bruit lorſqu'il tonne, & que le tonnere eſt ſi fort qu'il fait tout trembler : On peut dire même *qu'on* ne s'aperçoit pas de tout autre *bruit.* Car en effet, quand on entend quelque choſe de terrible, on n'entend plus rien autre choſe.

C'eſt pourquoi ſi la crainte des juge-

mens de Dieu, & la terreur de ſes menaces demeuroient vivement gravez dans le fond de notre cœur, nous ſerions inſenſibles à toutes les craintes & à toutes les menaces du monde ; & nous ne nous laiſſerions point ſurmonter par une parole non plus qu'Eliſée, duquel l'Ecriture dit, *nec ſuperavit illum verbum aliquod.* (*a*) Voilà comme les Saints ſont puiſſans & redoutables, non pas parce qu'ils ſçavent ſe vanger, mais parce qu'ils ſçavent ſouffrir : C'eſt cette grande crainte de Dieu qui les empêche de craindre les hommes, d'où vient que l'Ecriture dit de ce Prophete : *in diebus ſuis non pertimuit principem, & potentiâ nemo vicet illum* : (*b*) perſonne ne l'a ſurmonté, parce qu'il n'a redouté perſonne ; il n'a rien appréhendé, parce qu'il n'a rien eſperé ſur la terre ; perſonne ne le ſurmonta en puiſſance, parce qu'il fut toujours prêt de tout ſouffrir. Car comme dit ſi bien ſaint Auguſtin, ce ne ſont pas ceux qui demeurent expoſez à toutes ſortes de violences, & qui les ſouffrent avec patience & avec joye, qui ſont vaincus, mais ce ſont ceux qui cedent à l'injuſtice par la crainte qu'ils ont de les ſouffrir : *non itaque calcatur ab hominibus qui perſecutionem patitur, ſed qui perſecutionem timendo infatuatur.* C'eſt ainſi que perſonne n'a été plus puiſſant que les Pro-

(*a*) Eccli. 48. 14. (*b*) Eccli. 48. 13.

phetes, parce qu'ils ont mépriſé les menaces des hommes, & qu'ils n'ont jamais craint perſonne plus que Dieu, *potentiâ nemo vicet illum.* (*a*)

Voilà ce qui a fait les grands Evêques & les grands Martyrs, c'eſt que tous les maux qu'on leur pouvoit faire ne leur paroiſſoient point des maux : car il eſt impoſſible que les menaces ne nous ſoient ſenſibles, quand nous craignons les choſes dont on nous menace ; mais quand nous les mépriſons par la foi, qui ne nous met devant les yeux que la puiſſance de Dieu, les menaces des hommes ne ſont que de vaines paroles, & il ne nous eſt pas bien difficile de les mépriſer. C'eſt *ainſi* qu'un Prefet de l'Empereur ayant menacé ſaint Baſile de le dépouiller de tout, & de l'envoyer en exil, ce grand Saint lui répondit avec une froideur que lui donnoit ſon ardente charité : ſi vous avez quelque autre menace à faire, faites-la-nous, car pour ce qui eſt de celle-là, elle ne me regarde point. Un pauvre n'a rien à perdre, & celui qui aime Dieu le trouve par tout : ſi vous avez beſoin de cet habit tout uſé & tout déchiré, & de quelques livres qui ſont tout mon bien, je vous les abandonne de bon cœur. *Si quid aliud habes id nobis minare ; horum enim omnium quæ commemoraſti nihil nos attingit, &c.*

(*a*) Eccli. 48. 13.

niſi fortè laceris & detritis his pannis indiges ac paucis libellis in quibus omnes mihi facultates & copiæ ſunt, &c. Saint Gregoire de Nazianze qui rapporte cette belle hiſtoire, remarque que le Prefet demeura effrayé lui-même, loin d'avoir épouvanté ſaint Baſile ; & on pouvoit appliquer à ce grand Evêque une parole d'un Poëte.

Meruit que timeri non metuens.

Ainſi ſaint Baſile, plus puiſſant que les grands de l'Empire & que l'Empereur même, triomphoit ; non par une victoire de vanité, ce qui lui eut été impoſſible, mais par la victoire de la verité, comme le dit admirablement ſaint Gregoire de Nice ſon frere, qui nous apprend que cette grande intrepidité ne venoit que de ſon détachement & de ſa parfaite pauvreté. Comme il n'aimoit rien de tout ce qu'on pouvoit lui ôter, il ne donnoit aucune priſe ſur lui ; ſes ennemis qui étoient ceux de la foi ne ſçavoient par où le prendre, *nihil in ſe haberet quo teneretur.* Il n'y a rien effectivement de ſi mou & de ſi lâche que les riches, comme dit ſaint Chriſoſtome. Un des meilleurs moyens de reconnoître ſi nous ſommes véritablement pauvres de Jeſus-Chriſt, ſeroit de voir ſi nous ſommes timides. Tremblons-nous devant les grands du monde : manquons-nous de force & de courage pour leur réſiſter,

lorſqu'il s'agit de l'interêt de Dieu & de la juſtice, nous aurions fait cent fois le vœu de pauvreté, que nous ſoions riches devant Dieu, & que nous devrions beaucoup apprehender d'être un jour condamnez avec les riches.

Les menaces n'étonnent donc jamais les pauvres, quand ils ſont véritablement pauvres. Mais ce n'eſt pas aſſez qu'elles ne puiſſent nuire aux ſerviteurs de Jeſus-*Chriſt*, il faut qu'elles leurs ſervent. Le Diable n'eſt pas aſſez vaincu s'il ne perd où il croyoit gagner : Il eſperoit nous abattre en nous faiſant menacer, il penſoit à nous affoiblir, il faut donc que les menaces contribuent à nous encourager & à nous fortifier ; cela eſt facile, ſi nous faiſons en ſorte qu'elles nous éloignent encore d'avantage de l'amour du monde & de nous même ; car comme il étoit facile au Roy d'Iſraël lorſqu'Eliſée l'avoit averti que les Syriens étoient en embuſcade dans quelque lieu, de les éviter & de ne ſi laiſſer pas ſurprendre : auſſi quand nous avons appris que nos ennemis nous menacent de nous priver de quelque commodité ou de nous dépoüiller de quelque *bien*, nous n'avons qu'à en retirer notre *affection* & nous ſommes en aſſurance. Dieu ſoit beni, nos ennemis ſont pour ainſi dire, nos Prophetes : Ils nous découvrent eux mêmes tous leurs deſſeins,

c'eſt à nous à prendre nos précautions.

Leur propre colere les trahit, & leurs menaces nous inſtruiſent. Si nous demeurons attachez au bien periſſable qu'il prétendent nous enlever, nous tombons effectivement dans leur embuſcade, & nous devenons leurs Captifs; ce qui nous eſt d'autant moins pardonnable, que nous en étions avertis & que nous le ſçavions de leur propre bouche. Mais ſi leurs menaces nous ouvrent les yeux, ſi elles nous engagent à rompre promptement nos chaînes, nous nous mettrons en ſureté en leur abandonnant les lieux vuides, il n'y ſera rien demeuré qui ſoit à nous, quand nous en aurions retiré tout notre affection.

Comme nous ne ſommes pas aſſez forts, recourons à Dieu qui eſt toute notre force, c'eſt le ſecond avantage que nous pouvons retirer des menaces de nos ennemis, puiſque ces menaces nous obligent de demander à Dieu avec plus d'inſtance ſa protection dans un tems où il eſt encore plus facile de reconnoître le grand beſoin que nous en avons, & que nous voyons de nos propres yeux. Car ſi ces menaces ne nous ſervoient qu'à nous rendre plus vigilans, & qu'elles ne nous rendiſſent pas auſſi plus affectionnez à la priere, elles nous ſerviroint de peu, parce qu'il eſt inutile de veiller ſi l'on ne prie, & qu'on peut dire que nous ne veillons effective-

ment qu'à proportion que nous prions. Les menaces de nos ennemis nous rendent plus attentifs à la priere ; c'eſt-à-dire quand nous nous défions davantage de *nous*-mêmes, & que nous mettons toute notre confiance en Dieu. Ce que ſaint Auguſtin comprend en deux paroles. *Cavete vigilando & orando.*

Ces menaces ne nous ſont-elles pas bien avantageuſes, puiſqu'elles nous ſont *une* occaſion de renoncer plus parfaitement au monde, & de recourir avec plus d'ardeur à Dieu par la priere de la foi, ce qui eſt le vrai moyen de vaincre le monde? (*a*) C'eſt ainſi que Nicanor ayant menacé les Juifs qu'il ruineroit le Temple & *qu'il* abateroit l'Autel, fût cauſe qu'ils prierent Dieu avec plus de ferveur, ce qui obligea Dieu de ſe vanger de cet homme ſacrilege. Non-ſeulement cet impie ne ruina pas le Temple, comme il en avoit menacé, mais ce fut parce qu'il en avoit menacé, qu'il ne le ruina pas: Dieu s'étant voulu ſervir de ſon impieté pour porter ſon peuple à une plus grande pieté afin de lui faire miſericorde ſelon le deſſein qu'il en avoit ; ainſi les menaces de cet impie qui ſe vantoit de raſer le Temple, contribuerent en leur maniere à conſerver le Temple, parce qu'elles engagerent les Juifs à prier Dieu avec plus de zele, ce

(*a*) 2. Mac. 14. 33.

qui étoit neceſſaire pour le conſerver.

C'eſt ainſi que le ſage Roy Ezechias ſe ſervit avantageuſement des menaces & des blaſphêmes de Sennacherib. (*a*) Car au lieu de s'affoiblir par les lettres inſolentes & impies de ces miſerables, il les porta dans le Temple & les preſenta à Dieu; il ne s'arrêta point à répondre à ce ſuperbe qui étoit le plus fort, ce qui n'eût ſervi de rien, mais il ſe confondit devant Dieu où il étoit le plus foible, il plaida ſa cauſe avec les lettres mêmes de ſon ennemi, & la gagna en la préſence de Dieu lorſqu'elle pouvoit paroître toute perduë en la préſence des hommes. Les menaces de Sennacherib furent très utiles à Ezechias, & je ne ſçai s'il eût obtenu ſi favorablement une ſi grande victoire ſans ce ſecours.

Quand les Princes des Prêtres eurent menacé les Apôtres, ceux-ci ne manquerent pas d'en faire le rapport aux Fideles, comme d'une choſe qui leur étoit avantageuſe, pour attirer la miſericorde de Dieu. Après qu'on les eût laiſſez aller, dit ſaint Luc (*b*) ils vinrent trouver leurs freres, & ils leur raconterent tout ce que les Princes des Prêtres & les Senateurs leurs avoient dit; Ce qu'ayant entendu, ils éleverent tous leurs voix à Dieu dans l'union

(*a*) 4. Reg. 19. 11.
(*b*) Act. 4.

d'un

d'un même eſprit, & ils lui dirent : Seigneur, vous êtes le Dieu qui avez fait le ciel & la terre, & maintenant donc, Seigneur, conſiderez leurs menaces, donnez à vos ſerviteurs la force d'annoncer votre parole avec une entiere liberté, & étendez vos mains pour faire des guériſons miraculeuſes & des prodiges. L'Egliſe eſt redevable de cette ſainte & admirable priere aux menaces des Juifs. Que de benedictions n'attirerent-elles pas ſur ces grands Saints, que de charité, que d'amour, que de zele, que d'actions de graces, que de foi! Ils éleverent tous leur voix, c'eſt à-dire ils prierent avec plus d'inſtance, car avant cela ils prioient toujours; la priere fut plus fervente & plus enflammée, parce qu'ils éleverent leurs voix; & elle fut plus generale, parce qu'ils l'éleverent tous. Voyez comme Dieu ne nous exauce jamais davantage, que lorſque les hommes nous menacent; car lorſque le monde a plus de dureté pour nous, c'eſt alors que le Seigneur nous témoigne plus de bonté. Lorſqu'ils eurent achevé leurs prieres, le lieu où ils étoient aſſemblez trembla, ils furent tous remplis du ſaint Eſprit; & ils annoncerent la parole de Dieu avec hardieſſe. Il faut remarquer que non-ſeulement tout ce qu'ils avoient demandé leur fut accordé, mais qu'ils recûrent encore plus qu'ils n'a-

voient demandé, puiſqu'ils recûrent une nouvelle abondance du ſaint Eſprit, & que le lieu où ils étoient aſſemblez trembla ; Dieu ayant voulu leur témoigner, même par un miracle ſenſible, combien leurs prieres & leur foi lui étoient agréables.

Le Seigneur n'eſt pas changé, & il ne ſera pas moins miſericordieux aujourd'hui, ſi nous avons la même foi. Quand nos ennemis nous menaceront, ayons recours à lui comme firent ces Saints, il nous exaucera de même ; nous ne meritons pas qu'il faſſe un tel miracle devant nous, peut-être même ne nous ſeroit-il pas utile ; mais au lieu de miracles viſibles, il en fera d'inviſibles. Le plus grand des miracles eſt qu'il donne ſon Eſprit à des hommes qui en ont un qui eſt ſi oppoſé au ſien. Prions-le quand on nous menace, & il nous donnera cet Eſprit Saint avec abondance, ce qui nous tiendra lieu de tout autre miracle.

Ne perdons point les avantages que nous preſentent les menaces que nous font nos ennemis, que notre foi nous les rendent toutes utiles, qu'elles nous ſervent à ne mettre plus notre confiance qu'en Dieu, & à ranimer notre priere qui eſt ſi languiſſante. Quand ils parleront plus haut, & qu'ils éleveront leur voix pour nous confondre devant les hommes, élevons la nôtre pour nous humilier devant Dieu.

Peut-être que notre affliction nous tiendra lieu de merite, comme diſoit autrefois ſaint Bernard, peut-être que notre peu de bonne volonté ſe trouvera excuſé devant lui par leur mauvaiſe volonté; puiſque nous n'avons rien à lui offrir, offrons-lui les menaces de nos ennemis & prions-le de ſuppléer par le mal qu'on veut faire ou qu'on nous fait, à tout le bien que nous ne faiſons pas, & que nous devrions faire. Diſons-lui avec ce peuple affligé, dont la déſolation nous eſt exprimée d'une maniere ſi touchante dans les Machabées: Vous ſçavez, Seigneur, les deſſeins qu'ils forment contre nous; comment pourrons-nous ſubſiſter devant eux, ſi vous-même mon Dieu ne nous aſſiſtez? (*a*) *Tu ſcis Domine quæ cogitant in nos; quomodo poterimus ſubſiſtere ante faciem eorum, niſi tu Deus adjuves nos?*

Saint Ambroiſe avoit grande raiſon de dire qu'on procuroit un avantage ſolide aux Fideles en les menaçant; que perſonne craigne, diſoit il, que perſonne n'ait peur, on fait plus de bien aux vrais Chrétiens quand on les menacent: *nemo metuat, nemo formidet, plus confert Fidelibus qui minatur.* On leur fait plus de bien, parce que plus les ſerviteurs de Dieu ſont menacez, plus ils ſe détachent du monde, plus ils s'uniſſent au ſouverain bien; c'eſt

(*a*) 1. Mac. 3. 58.

pourquoi au lieu que les menaces affoiblissent les personnes qui ont peu de foi, & les mettent en danger d'être vaincus à l'heure du combat, elles fortifient au contraire ceux qui ont beaucoup de foi, & elles les mettent en état de vaincre; les menaces lient les uns, & delient les autres. Ce sont pour les foibles, comme des paroles enchantées qui leur ôtent toute la force; & ce sont pour les autres, comme la voix d'une trompette qui les animent au combat & qui leur donne plus de courage & de force.

Le Demon en nous menaçant, prétend nous detourner de l'attention que nous devons toujours avoir à Dieu, il voudroit fixer insensiblement nos yeux sur le monde, il travaille à nous intimider afin de diminuer notre confiance en Dieu; il ne peut être maître de notre cœur, s'il n'y excite quelque passion qui l'applique au monde, parce que ce sont nos passions qui établissent en nous le regne du monde qui est le sien. Il est perdu quand une ame n'a de desirs, de crainte que pour Dieu seul. Car Dieu étant tout notre trésor, il est aussi toute notre force; c'est pourquoy quand l'ennemi ne peut faire autre chose, il a toujours recours aux menaces qui lui donnent le moyen de s'approcher plus près d'une ame, & de s'en rendre le maître, si elle ne se tient pas assez sur ses gardes.

Mais ſi au contraire, au lieu de ſe diſſiper par des craintes & des plaintes inutiles, on ſe receuille encore davantage; ſi l'on ſe jette avec confiance entre les bras de Dieu qui les tient toujours ouverts pour nous recevoir, le Demon eſt vaincu, il n'a plus de reſſources. (*a*) Imitons donc ces aveugles de l'Evangile, qui commençoient déja en quelque façon à voir clair, parce qu'ils imploroient le ſecours de Jeſus-Chriſt, d'un ton de voix qu'ils élevoient d'autant plus haut, qu'on vouloit les empêcher de crier; non-ſeulement ils ne ceſſerent point de demander miſericorde, mais les obſtacles qu'on vouloit apporter à leur priere les engagerent à la continuer avec plus d'ardeur. Le Demon nous fait menacer pour nous empêcher de prier, prions encore avec plus d'inſtance; il veut nous faire penſer à autre choſe qu'à Dieu, uniſſons nous encore davantage au Seigneur par nos penſées & par nos deſirs; il veut nous donner de l'inquietude, cherchons notre repos en Dieu; il tâche d'affoiblir notre confiance en Jeſus-Chriſt, eſperons en notre Sauveur avec une nouvelle confiance, ſouvenons-nous continuellement qu'il eſt le maître & le ſouverain Seigneur de tous les demons & de tous les hommes, fortifions notre eſperance par les menaces mêmes que l'ennemi

(*a*) Matth. 3. v. 30.

nous fait faire, pour l'affoiblir ; enfin regardons ces menaces comme d'heureux preſages pour la victoire que nous avons à remporter ſur lui. J'ai une grande confiance qu'il n'eſt pas le maître de mon cœur puiſqu'il l'afflige de ſi loin ; je ne ſuis point fâché de le voir faire. Quand c'eſt le Diable qui aſſiege, dit admirablement ſaint Ambroiſe, c'eſt un grand préjugé que c'eſt Jeſus-Chriſt qui eſt aſſiegé. Or s'il eſt aſſiegé dans nous & avec nous, nous n'avons qu'à lui demeurer fideles, & certainement nous ſerons delivrez ; *Ubi diabolus aſſidet, ibi Chriſtus includitur, & murorum ſpiritualium ſepta deffendit* : C'eſt pourquoy nous n'avons qu'à mépriſer toutes les menaces de perſecution qu'on peut nous faire, & demeurer fermes dans la pratique de cette parole de l'Evangile, que Jeſus-Chriſt repete trois fois dans le même endroit pour nous en montrer l'importance. (*a*) *Ne les craignez point, ne craignez point ceux qui tuent le corps, & qui ne peuvent tuer l'ame*, ainſi ne craignez point. Dieu nous en faſſe la grace par ſa ſainte miſericorde ; car nous n'aurons jamais rien à craindre ſi nous ne craignons que lui. Amen.

(*a*) Matth. 2. v. 26. &c.

DE LA SEPARATION *des perſonnes qui nous ſont utiles pour notre ſalut, & des diſpoſitions dans leſquelles il faut la ſouffrir.*

EN conſiderant les ſeparations paſſées & celles dont on menace encore, il m'eſt venu dans la penſée qu'on ne poſſede point la charité par les ſens, & que les perſonnes qui nous ſervent devant Dieu, ne nous étant utiles que par la charité qu'elles ont pour nous & que nous avons pour elles, cette vertu peut ſe conſerver toute entiere dans l'abſence que nous ſouffrons, comme elle ſe conſervoit quand nous craignions. Il eſt vrai que quand on a de l'affection pour une perſonne vertueuſe & habile, on ne peut ſe paſſer d'avoir quelque commerce avec elle, & que c'eſt d'ordinaire la communication qu'on a avec ceux qui ſont à Dieu & qui prennent ſoin de nous, qui nous porte davantage à Dieu. Mais il n'eſt pas impoſſible d'entretenir ce commerce durant l'abſence, ſans ſe parler & ſans s'écrire pourvû que nous parlions d'eux à Dieu, & qu'ils lui parlent de nous.

Comme je m'occupois de cette penſée, j'ai trouvé dans ce que je devois lire de

l'Ecriture ces belles paroles : *Dilige proximum tuum, & fide conjungere cum illo.* (a) Cette rencontre ſi heureuſe m'a paru un effet de la providence, & j'ai connu par là que nous ne pouvons avoir de veritable union avec les perſonnes que nous cheriſſons que par la foi qui nous lie avec elles, & que cette foi qui eſt au deſſus des ſens, eſt le ſeul ſujet & le ſeul motif des ſaintes affections, comme la cupidité qui ne s'attache qu'aux ſens, eſt la ſeule cauſe des paſſions. Or comme la foi, ſelon le témoignage de l'Apôtre, ne regarde point les choſes viſibles, mais celles qui ne ſe voyent pas : *fides argumentum non apparentium:* (b) il eſt clair que l'abſence des perſonnes que nous aimons en Dieu, au lieu d'empêcher l'union que nous pouvons avoir avec elles, augmente plutôt cette même union, en la détachant des ſens qui s'accordent ſi peu avec la foi, qui doit être néanmoins la ſeule regle de cette union comme l'Ecriture le dit, *fide conjungere*; ſi donc la foi eſt néceſſaire pour aimer comme il faut, & ſi l'on n'aime veritablement & legitimement que par la foi, comme on ne vit que par elle, *juſtus ex fide vivit*, il n'eſt point néceſſaire que les perſonnes ſoient preſentes, & que nous les voyons, pour demeurer unis avec el-

(a) Eccli, 27. 18.
(b) Heb. 11. 1.

les ; puiſque la foi qui fait cette union eſt indépendante des ſens.

Au contraire, on pourroit dire que la preſence nuit ſouvent à cette union ; & que comme il faut être très-parfait pour demeurer élevé au deſſus des ſens, lors même qu'on en fait uſage, il eſt auſſi très-difficile quand on rencontre dans une même perſonne l'objet de la foi & celui des ſens, de ne ſuivre que le jugement de *la foi* & non point celui des ſens ; il eſt très-difficile de n'être uni que par la foi à une perſonne avec laquelle on eſt uni par les ſens, en la voyant, en lui parlant, & en jouiſſant de la douceur de ſa converſation. C'eſt pourquoi il eſt bien plus aiſé en pluſieurs rencontres, de ne ſe ſervir point des ſens, que de les moderer & de les regler. Quand l'amitié eſt veritable, l'abſence la purifie, & la rend toute de foi & toute ſpirituelle ; au lieu que la preſence la rend ſouvent, ſi on ne veille beaucoup ſur ſoi-même, toute humaine & toute ſenſuelle.

Et en effet, ſi l'on prend garde à l'experience qu'on peut avoir, on trouvera ſouvent que les perſonnes religieuſes qui ont le plus de liaiſon & le plus de familiarité avec celles qui les conduiſent, qui les voyent toujours, & qui leur parlent toujours, au lieu de profiter de plus en plus des exemples de toutes ſortes de vertus

qu'elles ont continuellement devant les yeux, elles en profitent moins. C'eſt que cette union n'eſt qu'exterieure, ce n'eſt que la nature, ce n'eſt que la coutume, & c'eſt pour cela que toute l'imperfection des ſens & de la nature s'y rencontre; & au lieu d'y trouver de l'avantage, on n'y trouve ſouvent que ſa ruine. On n'avance que par la foi, tout le reſte n'eſt qu'amuſement & que tromperie. Qui ne verroit qu'une fois l'année ſa ſuperieure, mais qui ne verroit que Jeſus-Chriſt en la voyant, qui s'humilieroit devant elle comme devant Jeſus-Chriſt, qui trembleroit devant elle dans le fond du cœur comme devant Jeſus-Chriſt, demeureroit plus unie avec elle, & en remporteroit plus d'édification que celle qui la voyant tous les jours, ne trouveroit en elle que ſa propre ſatisfaction & ſa propre conſolation: nous nous accoutumons à ce que nous voyons, & nous ne conſiderons point ce que nous croyons; les ſens l'emportent au deſſus de la foi qui demeure comme opprimée ſous l'activité des ſens. C'eſt ce que l'Ecriture dit; *Souvenez-vous de votre pere & de votre mere, parce que vous êtes au milieu des grands, de peur que Dieu ne vous oublie en leur preſence, & que devenant inſenſé par la trop grande familiarité que vous aurez avec eux, vous ne tombiez dans la confuſion, & que vous ne ſouhaitiez alors de n'être point né. Memento*

patris & matris tuæ, in medio enim magnatorum conſiſtis ; ne forte obliviſcatur te Deus in conſpectu illorum, & aſſiduitate tua infatuatus improperium patiaris, & maluiſſes non naſci. Eccleſiaſt. chap. 23.

Que veut dire cela ? Dieu nous oublie-t-il parce que nous voyons notre pere & notre mere ? *ne obliviſcatur in conſpectu illorum.* Quel eſt le ſens de ces paroles ? c'eſt à dire que Dieu nous oublie & qu'il nous abandonne, parce que nous ne voyons ceux qu'il nous donne pour peres & pour meres que des yeux du corps, & non pas des yeux de la foi ; il nous oublie en leur preſence, *in conſpectu illorum*, parce que nous ne conſiderons que leur preſence. Ce ne ſont pas eux-mêmes que nous devons voir en les voyant, c'eſt Jeſus-Chriſt que nous devons voir ; ce ſont des Ambaſſadeurs de Jeſus-Chriſt qu'il nous envoye, c'eſt donc un crime de les traiter comme des particuliers, puiſqu'ils ſont toujours revêtus de la dignité & de l'autorité de Jeſus Chriſt qu'ils repreſentent ; & c'eſt encore ce que dit l'Ecriture, *In medio enim magnatorum conſiſtis*, ce ſont des Princes & des Grands avec qui nous ſommes. Elle avoit dite auparavant que nous devions nous ſouvenir de notre pere & de notre mere, & elle ajoute auſſi-tôt, que nous converſons avec des Princes ; c'eſt que nos peres & nos meres ſpirituels

qui nous engendrent à Jeſus-Chriſt, & qui nous ſont envoyez comme Ambaſſadeurs de Jeſus-Chriſt, ſont veritablement des Princes, mais de la Cour de Jeſus-Chriſt. Car ſi les Ambaſſadeurs des Rois de la terre ſont grands Seigneurs, que ſera-ce des Ambaſſadeurs du Roy du Ciel?

Nous ſommes donc coupables de ce que nous ne conſiderons nos peres & nos meres, que comme des perſonnes particulieres, que nous connoiſſons & que nous voyons tous les jours, nous arrêtant à leurs qualitez naturelles, & à ce qu'ils ſont aux yeux du monde qui ne juge que des apparences, & ne nous arrêtant pas à ce qu'ils ſont aux yeux de Dieu qui les a comme revêtus de ſa grandeur, afin que ne pouvant le voir, nous l'honorions en leurs perſonnes que nous voyons; mais au lieu de ſuivre le jugement de la foi, nous ne ſuivons que celui des ſens, & nous diſons comme les Juifs: Ne les avons-nous pas parmi nous, & ſous nos yeux? *Nonne parentes ejus apud nos ſunt?* Car s'ils ont des deffauts, comme perſonne n'en eſt exempt, nous les remarquons; s'ils nous déplaiſent en quelque choſe, nous nous en eloignons; s'ils nous plaiſent, nous nous y attachons; s'ils ont beaucoup de merite, nous nous en elevons; s'ils paroiſſent en avoir moins, nous

nous les mépriſons ; en un mot, nous conſiderons en eux ce que nous voyons & ce que nous entendons, & nous ne conſiderons point Jeſus-Chriſt que nous y croyons, parce que les ſens ſont tout vivans en nous, & que la foi y eſt preſque morte.

C'eſt pourquoi comme nous ne voyons point Jeſus-Chriſt en eux quand ils nous parlent pour lui, auſſi Jeſus-Chriſt ne les écoute point quand ils lui parlent pour nous, & il nous oublie comme nous l'oublions : *Ne obliviſcatur te in conſpectu illorum.* L'Ecriture ajoute, *& aſſiduitate tuâ infatuatus improperium patiaris, & maluiſſes non naſci.* C'eſt cette aſſiduité des ſens qui nous remplit de folie ; c'eſt-à-dire que ne vivant point par la foi qui eſt notre ſageſſe, auſſi-bien que la ſource de notre juſtice, nous ne reſpectons point nos peres & nos meres, parce que nous ſommes accoutumez à les voir ; & au lieu de nous élever au deſſus des ſens par l'aſſiduité de la foi, nous laiſſons étouffer les ſentimens de la foi par l'aſſiduité des ſens ; c'eſt ce qui nous rend fous & dignes de la colere de Dieu, & des reproches qu'il nous fera dans le jour de ſa vangeance, *aſſiduitate tua infatuatus improperium patiaris.* Alors on voudroit n'avoir jamais vêcu, parce qu'on n'aura eſtimé que la vie des ſens, *& maluiſſes non naſci.* Et il faut obſerver que

l'Ecriture, pour marquer combien eſt conſiderable le peché de ceux qui ne jugent de leurs ſuperieurs que par les ſens, ſe ſert de l'expreſſion même de laquelle s'eſt ſervi Jeſus Chriſt po r marquer la grandeur du crime de Judas qui le trahit, il vaudroit mieux pour lui qu'il ne fût jamais né ; *Bonum erat illi ſi non natus fuiſſet homo ille* ; (*a*) ce qui nous doit bien faire connoître que ce n'eſt pas une legere faute de conſiderer humainement les perſonnes qui nous tiennent ſa place, & d'abandonner les ſentimens de la foi pour ne ſuivre que ceux de la nature.

Voilà ce que c'eſt que de n'aimer point ſes ſuperieurs comme il faut, & de ne vouloir pas nous unir à eux par la foi, *fide conjungere* ; il n'eſt pas neceſſaire de voir en particulier tous les deſordres qui arrivent de cette union ſi ſenſuelle que nous preferons à l'union de la foi ; car il eſt impoſſible d'aimer ainſi les perſonnes même les plus ſaintes, que cette amitié ne ſe reſſente de la chair & du ſang qui en eſt eſt le fondement ; quelque eſtime que nous ayons pour elle, il arrivera bien des rencontres ou nous nous plaindrions de leurs manieres. Quand elles ne feront pas ce qu'il nous plaît, nous en aurons du mécontentement ; quand elles nous répondront un peu fortement, nous en au-

(*a*) Matth. 26. 24.

rons de la triſteſſe ; quand nous croirons qu'elles auront plus d'affection pour d'autre que pour nous, nous en aurons de la jalouſie ; ſi elles nous témoignent en quelque occaſion qu'elles ſont ſatisfaites de nous, nous en aurons de la vanité ; ſi au contraire elles nous temoignent qu'elles ne le ſont pas, nous tomberons dans l'abatement : nous voudrions leur parler ſouvent, mais c'eſt dans le fond pour nous ſatisfaire, & non pas pour plaire à Dieu; *Semper dicentes, & nunquam ad ſcientiam veritatis pervenientes.* Nous ne pouvons les quitter, parce que nous ne nous quittons point nous-mêmes ; enfin, la chair eſt la chair, & ce qui eſt ſelon la chair ne peut être ſelon l'eſprit.

Si donc l'union que l'on peut avoir par les ſens avec les plus grands Saints eſt ſi défectueuſe, pourquoi tomberions-nous dans le découragement quand nous ſommes reduits à la ſeule union de la foi, qui eſt toujours avantageuſe dès que nous avons de la foi ? Qu'on nous ôte tant que l'on voudra les perſonnes que nous aimons, nous demeurerons unis avec elles ; & ſi nous n'avons point la foi, demeurons avec elles tant que nous voudrons, nous ne ſerons point veritablement unis avec elles.

Fide conjungere, c'eſt la foi qui nous unit à Dieu & aux amis de Dieu, & ce ſont

les ſens qui nous en ſeparent. Renonçons donc aux ſens & à la vie des ſens qui nous empêchent d'être unis avec ceux-mêmes qui ſont preſens, vivons de la vie de la foi qui nous vient unir avec ceux-mêmes qui ſont abſens.

Les membres de Jeſus-Chriſt ne vivent que par la foi, & ils ne ſont unis entre eux que par la foi; cette excellente vertu les détache de l'amour des choſes viſibles qui les feront mourir, & c'eſt le commencement de leur vie: la foi les porte à l'amour des choſes inviſibles, & c'eſt où ils trouvent toute leur vie. Les membres de Jeſus-Chriſt ne peuvent être unis entre eux que par la foi, parce qu'ils ne peuvent être ſeparez du monde & d'eux mêmes que par la foi. Cette ſéparation fait leur union; car il ſeroit impoſſible qu'ils demeuraſſent unis aux autres, s'ils demeuroient attachez à eux-mêmes & au monde; & ils ſont eux-mêmes ce monde pour lequel Jeſus-Chriſt ne prie pas, s'ils demeurent toujours fortement attachez à eux-mêmes. C'eſt donc la foi qui ôte tous les empêchemens qui ſont contraires à cette ſainte union que nous avons avec les perſonnes que nous aimons en Dieu; & c'eſt la foi qui fait cette union, ſoit que nous les voyons ou que nous ne les voyons pas; s'ils ſont preſens la foi nous empêche de nous laiſ-

ſer tromper par leur preſence ſenſible, & elle nous fait regarder Dieu en eux; s'ils ſont abſens, cette même foi nous les rend preſens, & nous donne des yeux ſi perçans que nous les pouvons toujours voir quelque part qu'ils ſoient, quand ils ſeroient aux extremitez de la terre. Rien n'eſt éloigné à la foi qui penetre juſqu'au plus haut des Cieux & juſqu'au plus profond de la terre. Ceux qu'elle unit ne peuvent être diviſez par tous les efforts des hommes; parce que la foi eſt plus forte que tous les hommes, & que la maniere dont elle nous unit enſemble, étant au deſſus des ſens, eſt au deſſus de la nature.

Qui peut nous ôter la liberté d'aimer ce que nous aimons, qui peut nous empêcher de penſer à ce que nous aimons? Qui peut nous deffendre de nous ſouvenir devant Dieu de nos peres & de nos meres cõme dit l'Ecriture, *Memento patris & matris*; Qui peut trouver mauvais que nous nous preſentions devant lui avec eux, & que nous lui demandions qu'il nous donne encore notre pain par l'entremiſe de leurs prieres? Quand ils nous voyoient dans quelque foibleſſe lorſque nous étions devant eux, ils prioient pour nous; à preſent qu'ils ne peuvent *nous* voir, & qu'ils ne ſçauroient connoître à quelles foibleſſes nous ſommes le plus expoſez & de quelles tentations nous ſommes le plus aſſiegez, ils prient Dieu

qu'il nous delivre de toutes nos foibleſſes, & qu'il nous donne la force pour réſiſter à toutes les tentations ; ne pouvant ſçavoir le mal de chaque jour, ils prient tous les jours pour tous nos maux. Ce n'étoit pas leur préſence qui les appliquoit à prier Dieu pour nous, c'étoit leur pieté, & la miſericorde de Dieu ſur nous,

Adreſſons nous donc à Dieu, & le prions qu'il ne nous prive pas de la charité de nos peres & de nos meres, demandons-lui par nos larmes qu'il ne nous retranche point le ſecours de leurs larmes, ſupplions-le humblement que ſi la violence de nos ennemis viſibles nous a arrachez d'entre leurs bras, l'envie de nos ennemis inviſibles ne puiſſe jamais nous arracher du milieu de leur cœur. Un moyen aſſuré d'obtenir leurs prieres eſt de prier pour eux & de prier pour nous : C'eſt ainſi qu'étant orphelins, nous aurons l'avantage d'une protection de Dieu plus particuliere, comme il nous en aſſure lui-même par ſes Ecritures : *orphano tu eris adjutor* ; & c'eſt ainſi que nous ne ſerons pas même orphelins, parce que nous reſſentirons un plus grand ſecours de nos peres & de nos meres dans leur abſence par la ferveur de leurs prieres continuelles, que nous n'en reſſentions peut-être en leur préſence ; parce que par nos fréquentes importunitez nous les empêchions ſouvent de prier.

Il eſt vrai qu'ils ne nous parlent plus, mais ils parlent à Dieu, afin de l'engager à nous parler ; la parole de Dieu eſt bien plus que celle d'un homme ; on peut dire auſſi qu'au lieu qu'auparavant ils étoient entre Dieu & nous, c'eſt à préſent Dieu qui eſt entre nous & eux ; ils le prioient de ſe ſouvenir de nous, & c'eſt lui qui les fait à préſent reſſouvenir de nous ; en un mot, Dieu eſt comme devenu notre Ambaſſadeur auprès d'eux, parce que nous ne pouvons pas nous-mêmes nous adreſſer à eux.

La priere donc qui eſt le premier organe de la foi, eſt un moyen très efficace pour nous tenir toujours unis à eux par l'eſprit de la foi: *Fide conjungere.* Nous pouvons dire que nous ſommes avec eux quand ils prient pour nous & que nous prions pour eux; & que ſi nous ne ſommes pas enſemble dans un même lieu, nous ſommes enſemble, ce qui eſt bien davantage, en la préſence de Dieu & de Jeſus-Chriſt, qui eſt le centre & l'union de tous ſes membres ; nous ne ſommes qu'un entre nous, quand nous ne ſommes qu'un avec lui.

Cette unité infinie qui conſomme toutes les diverſitez qui ſe rencontrent dans notre mortalité, ſi nous tâchions d'entrer dans elle, non ſeulement nous rend preſentes les perſonnes dont on nous a éloignez, mais même nous fera une même choſe avec elles. Ne demeurons point dans nous-

mêmes, nous n'y rencontrerions qu'une ſolitude horrible ; mais demeurons en la préſence de Dieu où nous trouverons tous ce que nous avons perdu.

Quittons-nous nous-mêmes, en nous eſt le lieu & l'origine de toutes les contrarietez qui peuvent nous ſeparer les uns des autres, & nous n'y trouvons que de l'adverſité ; mettons-nous devant Dieu & nous ne trouverons que de l'unité, ſoyons aſſurez que nous trouverons tout dans cette unité qui eſt en Dieu & qui eſt Dieu même ; nous ne trouverons rien & nous perdrons tous dans cette diverſité qui eſt en nous ; quand un membre du corps eſt uni au chef il eſt uni à tous les membres, parce qu'il y a quelque choſe du chef dans tous les membres ; les yeux, quoique ſeparez quand ils voient, ſont unis dans le même rayon de lumiere ; ſi vous aimez la verité qui eſt par tout en quelque lieu que ſoient nos freres, vous êtes avec eux, dit S. Auguſtin ; *ſimul enim fixiſtis aciem in lumine veritatis*, quoi-que nous ſoïons éloignez les uns des autres, tout ce qui eſt parfaitement un, peut nous réunir ; Que les membres de J. C. ne vivent donc que de la verité qui les délivrera de la diverſité de leur ſituation. Que les membres de Jeſus-Chriſt ne vivent que de la charité qui les aprochera tous les uns des autres, & qui les rendra parfaitement un, quand elle ſera devenuë parfaite ; en quelque lieu que nous ſoyons,

la verité & la charité nous conduiront à l'unité, & cette verité eſt Dieu qui n'eſt que verité & charité ; voila le lieu Saint où il n'y a point d'abſens, parce que tout ce qui eſt s'y trouve ; & qu'on peut dire que tout ce qui ne s'y trouve point, n'eſt point, parce qu'il ſe trouve hors de la verité qui comprend tout, & hors de la charité qui aſſemble tout.

Qui pourra nous ſeparer de nos meres, ſi nous demeurons de cette maniere avec elles, ſi nous aimons toujours la verité qu'elles aiment, ſi nous conſervons toujours la charité dont elles ſont remplies, ſi nous nous tenons en la préſence de Dieu devant lequel elles ſe tiennent jour & nuit, & ſi nous prions pour elles, lorſque ſans doute elles prient pour nous ? Penſons au bien que Dieu leur a fait, & l'en remercions ; penſons au bien qu'elles nous ont fait, & les en remercions en la préſence de Dieu qui s'eſt ſervi d'elles pour nous le faire ; ſi nous cherchons des paroles, outre que nous avons celles de Dieu dont elles ſe ſont nourries & dont elles nous ont nourries nous-mêmes, nous pouvons nous ſouvenir de celles que nous avons entenduës d'elles en pluſieurs rencontres ; tâchons d'en tirer le fruit que nous n'en avons pas encore tiré ; qu'elles nous diſent encore au dedans de nous-mêmes ce qu'elles nous ont dit dans le tems

paſſé ; c'eſt-là où perſonne ne peut les faire taire : Ruminons, pour ainſi dire, ces paroles que nous avons appriſes de leur bouche de vie, écoutons-les encore, mais avec plus de reſpect.

Ces paroles, quand elles ont été dites la premiere fois, ne faiſoient que paſſer ; mais à preſent que nous les avons reçûës dans notre cœur, elles peuvent durer toujours ſi nous voulons ; autant de paroles & autant d'enſeignemens que nous avons appris d'elles, ſi nous avons de la gratitude, ſont autant de nœuds qui forment cette union ſainte, & qui ſerrent nos cœurs par des liens d'une charité qui ſoit plus forte que la mort même.

Comme on eſt uni au monde par les effuſions de la cupidité, on eſt uni à Dieu & aux ſerviteurs de Dieu par les mouvemens de la charité ; ces mouvemens purs qui ſont formez dans l'ame par le ſaint Eſprit qui la remplit, ſont autant de chaînes qui nous uniſſent avec nos meres & avec nos ſœurs, & qui de pluſieurs cœurs n'en font qu'un, ſelon qu'il eſt dit dans les Actes ; *Cor unum & anima una* ; eſperons pour elles & craignons pour elles, n'ayons de la joye que pour reconnoître les graces que Dieu nous a faites par leur entremiſe, n'ayons de la triſteſſe que pour ſentir les maux de l'Egliſe qui les attriſtent ; ayons de la douleur de ce qu'elles ſouffrent mais que ce ſoit une douleur qui ne ſoit

pas indigne de leurs ſouffrances, & qui ne nous empêche pas d'en conſiderer le poids. C'eſt ainſi que ſaint Paul qui n'étoit pas ſeulement unis à ſes amis particuliers, *mais* qui portoit toute l'Egliſe dans ſes entrailles, comme le dit ſaint Jean Chriſoſtome, ſe rejouiſſoit de tous les biens & s'affligeoit de tous les maux, dans les vœux & les actions de graces qu'il offroit continuellement à Dieu pour elle. Quand on lit ſes Epitres avec attention, on n'y trouve que ſa joye & que ſa douleur, que ſa crainte & ſon eſperance, que les deſirs de ſon cœur & les mouvemens ardens de ſon ame qui lui faiſoient reſſentir en lui-même tout ce qui arrivoit à tous les Fideles. On voit dans tous les écrits de ſaint Paul la charité de ce grand Apôtre; ſi nous tâchons de l'imiter en quelque choſe, comme il nous y exhorte lui-même, nous reſſentirons comme il faut une abſence qui eſt ſi glorieuſe à l'Egliſe, & la foi qui nous tiendra lieu de la preſence des perſonnes que nous aimons, nous unira fortement à elles par autant de differentes chaînes, que la charité formera en nous de mouvemens, en nous rendant communs tous leurs biens & tous leurs *maux*.

Il y a encore un moyen de s'unir par la foi aux perſonnes qui ſouffrent, c'eſt de ſouffrir avec elles, ſi l'occaſion s'en pre

ſente, & de nous diſpoſer du moins à ſouffrir en mortifiant nos paſſions & en travaillant à ruiner en nous l'amour propre, qui nous donne toujours tant d'éloignement pour les ſouffrances.

Si on avoit horreur des chaînes, on auroit ſans doute peu d'union avec les perſonnes qui en ſont chargées; afin qu'il y ait de l'union il faut qu'il y ait de la reſſemblance. C'eſt ce qui fait que ſaint Paul exhorte tous les Chrétiens à regarder la mort de Jeſus-Chriſt comme un exemple qu'ils doivent imiter en ce qu'ils pourront pour lui devenir ſemblables, (*a*) *complantati ſimilitudinis mortis ejus*; c'eſt ce qui fait qu'il loue les Fideles de Macedoine, d'avoir reçu le même traitement de ceux de leur Païs, que les Fideles de Jeruſalem avoient reçu des Juifs: (*b*) *Eadem paſſi eſtis & vos à contribulibus veſtris.*

Nous avons une grande union avec les Saints quand nous ſouffrons comme eux; & cette reſſemblance dans les ſouffrances, contribue ſans doute beaucoup à cette union de la foi dont nous parlons, *fide conjungere.*

Tâchons donc d'imiter nos peres & nos meres & nos ſœurs en toutes choſes, & imitons-les avec joye, afin qu'ayant rendus notre vie conforme à la leur, &

(*a*) Rom. 6. 5.
(*b*) Theſſal. 2. 14.

que

que participant à preſent à leurs ſouffrances, nous participions un jour à leur gloire, qui ſera le prix & le comble de notre union.

J'ai oublié de dire que l'auteur de l'Imitation de Jeſus-Chriſt, (*a*) remarque que ſaint Laurent vainquit le ſiécle en foulant aux pieds tous ſes attraits, & en ſurmontant encore l'attachement qu'il pouvoit avoir pour ſon Evêque, lorſqu'il ſouffrit en paix pour l'amour de Jeſus-Chriſt d'être ſéparé du Pape ſaint Sixte qu'il aimoit d'une affection ſi ardente; d'où il me ſemble que l'on peut tirer deux grandes inſtructions: la premiere, qu'on renonce au monde imparfaitement, ſi l'on s'attache humainement à ceux qui nous conduiſent dans ce renoncement même, puiſqu'il dit clairement que ce bienheureux Martyr vainquit autant le ſiécle en ſurmontant l'attachement qu'il avoit pour le bienheureux Pape, qu'en foulant aux pieds tous les attraits du ſiécle; la ſeconde, eſt que le martyre de ſaint Laurent fut peut être la récompenſe de ſon détachement; car pour mourir patiemment en ſoutenant les interêts de la verité, ſaint Auguſtin demande comme une condition eſſentielle de ſurmonter le monde en vivant ſaintement. Il eſt viſible que ce qui fait la plus grande & la derniere partie de la

(*a*) Imit. L. 2. chap. 9.

victoire que l'on remporte contre le monde, doit auſſi contribuer le plus à la gloire du martyre. Et en effet ce ne fut qu'après la mort du ſaint Pape, que ce grand Diacre fut honoré du martyre. Ce fut un heritage qu'il ne reçût qu'après la mort de ſon pere, & il le reçut auſſi-tôt après ſa mort; pour nous apprendre qu'il n'avoit beſoin que de cette mort qui nous devoit faire paroître ſon détachement afin d'obtenir la couronne du martyre.

Les prieres que ſaint Sixte faiſoit continuellement pour ſon fidele Diſciple, furent plus puiſſantes après qu'il fut ſéparé de lui par la mort; l'on peut dire que ſa preſence les rendoit plus foibles. Que ſi l'on objecte que ſaint Paul deſiroit de voir les Romains, afin de leur communiquer quelque grace & de ſe conſoler avec eux, il eſt aiſé de répondre que c'étoit une conſolation toute de foi, comme il dit lui-même, conſolation que l'on peut recevoir durant l'abſence même, quand on a une grande foi; (a) *Simul conſolari in vobis per eam quæ invicem eſt fidem veſtram atque meam*; il déſiroit de les voir pour les confirmer, *ad confirmandos vos*; étant donc bien confirmez & bien enracinez, il n'eut plus beſoin de les voir.

Saint Philippe fut peu de temps avec

(a) Rom. 1. 12.

l'Eunuque, parceque ſa foi s'affermit en peu de tems. Quoique Jeſus-Chriſt eut été long-tems avec ſes Apôtres, leur foi fut toujours foible, & il fallut qu'il s'en ſepara pour la rendre forte. Quand la foi eſt forte, peu de tems peut ſuffir; & quand elle n'eſt pas forte, nul tems ne ſuffit, & l'abſence eſt ſouvent neceſſaire pour la fortifier, parce qu'en ôtant de devant nous ce qui repaiſſoit les ſens par les apparences trompeuſes de la chair, il ne reſte plus que ce qui peut nourrir l'eſprit par la ſolidité de la foi. C'eſt alors qu'ayant tout perdu au dehors, nous retrouvons tout au dedans; c'eſt alors que n'ayant plus de mere, nous avons plus d'ardeur à recourir à notre pere, qui au défaut de ces meres, nous porte lui-même entre ſes bras, & qui fait par lui-même avec une plus grande abondance de ſon eſprit, à cauſe de ſa puiſſance, ce qu'il faiſoit par elles avec moins de perfection à cauſe de leur indigence.

On ne peut donc pas ſe plaindre de l'abſence d'une mere, quand il nous reſte toujours un tel pere; car quoiqu'en effet cette abſence ſoit tres-fâcheuſe, & que nous perdions beaucoup en perdant une mere qui nous étoit ſi utile; cette perte ſera bien réparée, ſi Jeſus-Chriſt nous fait la miſericorde de vouloir la reparer lui-même; rien ne manque quand

Jeſus-Chriſt ſupplée à ce qui manque ; s'il ſupplée à l'abſence de nos meres, cette abſence ne nous nuira point ; jettons nous donc dans ſon ſein, il nous offre de paſſer avec nous le tems que nous aurions paſſé avec elles, il veut nous donner ce qu'elles nous donneroient : il nous dit en quelque maniere ce qu'Elcana diſoit à Anne, que l'époux eſt toute à ſon épouſe ; *Numquid non ego melior tibi ſum quàm decem filii* ? (*a*) Jeſus-Chriſt nous dit, je ſuis plus que vos meres ; je vous les ai ôtées pour les recompenſer, & je vous recompenſerai, ſi vous ſouffrez comme il faut que je vous les aye ôtées. Je ſerai votre pere en vous ſoutenant, & je ſerai votre mere en vous conſolant ; vous trouverez tout en moi, quand vous ne trouverez plus rien dans toutes les Creatures, mettez toute votre confiance en moi, & je vous ferai trouver en moi tout ce que vous perdez ; n'aimez que moi & vous n'aurez beſoin de perſonne.

Comme il n'y a point d'abſence qui puiſſe empêcher que nous ne ſoyons tous membre d'un corps dont J. C. eſt le chef, il n'y a point auſſi d'abſence & d'éloignement qui nous puiſſent ſeparer les uns des autres, & nous priver de la ſainte union que nous avons enſemble. Les membres de Jeſus Chriſt ne ſont pas

(*a*) 1. Reg. 1. 18.

joints par les liens de la nature, ce n'eſt pas le voiſinage & la proximité des lieux qui fait leur union, ce n'eſt pas la vûe & la communication naturelle qui les attachent les uns aux autres; c'eſt le Sang de J.C. qui les anime tous quelque part qu'ils ſoient; c'eſt la grace de ſon eſprit qui les lie, & qui de pluſieurs cœurs n'en fait plus qu'un; voilà ce qui les rend proches les uns des autres, quelqu'éloignez qu'ils ſoient; c'eſt pourquoi l'Apôtre appelle ſouvent du nom de communication la grace qui opere dans les ames indépendament de toute autre communication, *Communicatio Spiritûs ſancti*; c'eſt donc cette communication ſainte qui ne peut être empêchée par quelqu'abſence que ce ſoit, & qui empêche même qu'on ne ſoit abſent. On ne peut être abſent de Dieu quand on eſt à Dieu: non ſeulement on n'eſt point abſent de lui, mais il demeure en nous, & nous demeurons en lui. Or il eſt conſtant que nous avons avec nos freres la même union que nous ayons avec Dieu, & qu'à proportion que nous ſommes à lui nous ſommes à eux; quand nous ne ſommes pas éloignez de notre chef, nous ne le ſommes pas de nos membres, parce que quand nous l'aimons nous les aimons.

Nous n'ignorons pas que dans le corps, lorſqu'il ſe porte bien, il n'y a point d'abſence entre les parties même qui paroiſ-

ſent les plus reculées, parce qu'elles demeurent toutes dans l'union de la nature; les pieds ſont loin du cœur & des entrailles par le dehors, mais ils en ſont bien proches par le dedans; quelqu'éloignez que ſoient les membres les uns des autres, la communication de la nature n'eſt jamais interrompuë, s'il n'y a de l'interruption dans la nature même, & ſi quelque cauſe étrangere n'en renverſe l'économie. Comment les pieds & tout ce qu'il y a de moins noble dans le corps pourroient-ils être abſents des parties les plus nobles, puiſqu'il n'y a point de moment où ils n'en reçoivent leur ſubſiſtance? Ils ſont animez par la chaleur des entrailles, ils vivent du ſang & de la vie même du cœur, chaque mouvement du cœur eſt pour eux, & ils reſſentent ce mouvement dans l'inſtant même qu'il ſe fait; de maniere que quand il ſeroit, par impoſſible, dans le centre même du cœur, ils ne jouïroient point plutôt de ce bienfait de la nature.

La grace eſt plus puiſſante que la nature. L'union de la grace qui eſt toute ſpirituelle, eſt bien plus efficace que celle de la nature qui eſt toute terreſtre; cette unité à laquelle nous ſommes appellez dans le Corps de Jeſus-Chriſt & qui regne dans la diverſité de tous les tems & de tous les Païs, ne peut rien avoir de ſemblable dans

tout ce que nous voyons de la nature.

Jeſus-Chriſt étoit le même hier qu'aujourd'hui. *Chriſtus heri & hodie idem.* S'il eſt le même dans tous les tems, il eſt le même dans tous les lieux; & ce que dit l'Apôtre, qu'en Jeſus-Chriſt il n'y a point de difference de condition, de ſexe & de nation, nous fait bien voir qu'il n'y a point de diverſité qui puiſſe empêcher l'effet de cette bienheureuſe unité à qui rien n'eſt contraire, & que notre ſeul amour propre détruit. Si donc il n'y a rien d'abſent & d'éloigné dans les corps que forme la nature, & qui ſont tous materiels, à plus forte raiſon il n'y à rien d'abſent dans le Corps de Jeſus-Chriſt, qui eſt formé par ſa grace toute puiſſante & toute ſpirituelle; en quelque lieu que nous ſerons, étant de ce corps nous ſommes enſemble; quelque part que nous ſoyons nous ne ſommes qu'un; c'eſt pourquoi nous devons ſans ceſſe nous élever audeſſus de la nature qui nous perd, & ne nous attacher qu'à la foi qui nous ſauve. Ecoutons l'Apôtre qui nous commande *de nous ſervir du monde comme ne nous en ſervant pas, de pleurer comme ne pleurant pas, & de nous réjouir comme ne nous réjouiſſant pas, parce que le monde ne fait que paſſer, præterit enim figura hujus mundi.* C'eſt ainſi qu'il faut pleurer, parce que les afflictions de ce monde ne ſont que des afflictions d'un

jour, C'eſt ainſi qu'il faut ſe réjouir, parce que la joye qu'on peut recevoir dans le monde eſt comme la joye d'un ſonge qui ne dure qu'une nuit ; il faut ſe réjouir comme ne ſe réjouiſſant pas, parce qu'un tel bonheur eſt effectivement comme s'il n'étoit pas, Cette maxime eſt generale, & cette grande regle de l'uſage du monde comprend tout ce qui peut être du monde. La preſence ſenſible en eſt, puiſque le monde y a droit, & qu'il peut nous l'ôter ; quand nous ſommes donc enſemble, ſoyons-y comme n'y étant pas ; parce que nous pouvons dans peu n'y être plus. Soyons preſens comme ne l'étant pas, parce que cette preſence ſenſible eſt comme une apparition d'un moment ; ſoyons abſens comme ne l'étant pas, parce que cette abſence finira bientôt ; ſoyons abſens comme ne l'étant pas, parce que dans le tems même que dure cette abſence nous ne laiſſons pas de demeurer toujours unis dans l'eſprit de J.C. qui lie tous les membres de Jeſus-Chriſt. Les enfans de lumiere ſont en plein jour au milieu de la nuit, comme dit ſaint Cyprien, & on peut dire de même que les enfans de l'unité de l'Egliſe ſont preſens entre eux lors même qu'ils ſont abſens.

Comme on ne prend pas garde quand le bras demeure bien attaché à l'épaule qui eſt ſon lien naturel, dans quelle ſcitua-

tion il peut être d'ailleurs, & ſi la main ſe porte au viſage ou aux pieds, parce que dans les divers mouvemens & les differentes flexions dont elle eſt capable, elle n'eſt pas toujours dans le même lieu, quoiqu'elle ſoit toujours en ſa place ; il en eſt de même des perſonnes qui nous conduiſent, & deſquelles Dieu ſe ſert comme de ſes mains pour nous diſtribuer ſes biens ; on peut les éloigner quant à l'exterieur, mais comme elles ne s'éloignent pas de Dieu, & qu'elles demeurent toujours attachez à nous par les liens de la charité que les hommes ne peuvent rompre, elles ne changent point dans tous leurs mouvemens, & l'on peut dire que demeurant toujours interpoſées entre Dieu & nous par la ſollicitude ſainte qu'elles ont continuellement de notre ſalut, elles demeurent toujours dans leur lieu naturel.

C'eſt ce lieu d'une charité éminente qu elles occupent dans le corps de Jeſus-Chriſt, qui nous eſt avantageux & qui nous les rend toujours preſentes par l'aſſiſtance que nous en recevons continuellement devant Dieu en leur abſence même, & non pas le lieu ſenſible & materiel, où elles demeuroient tellement avec nous, que nous ne pouvions pas toujours être avec elles, & que le plus ſouvent nous en étions éloignez même en

leur preſence. Nous les voyions dans ce lieu ſenſible des yeux du corps, & nous les voyons dans ce lieu de la foi & de la charité des yeux du cœur; nous les voyions ſouvent ici ſans que cela nous ſervit, parce que nous nous voyions nous-mêmes, nous ne les voyons jamais là ſans une grande utilité pour nous, parce que nous ne voyons que Dieu en elles; lorſque nous ne les voyons qu'en Dieu, & c'eſt ſanctifier le Seigneur que de les voir de la ſorte, nous demeurerons ici avec elles d'une maniere ſenſible & toute humaine, elles demeurent là avec nous de même que les Anges demeurent avec nous & de même que Dieu y demeure d'une maniere qui eſt d'autant plus efficace qu'elle eſt moins ſenſible.

Le Saint Eſprit eſt le lieu des Saints, comme le dit admirablement ſaint Baſile, tout autre lieu leur eſt étranger, & ils y demeurent comme n'y demeurant point; parce qu'ils demeurent tout entiers où eſt tout leur amour : car ils ſont où ils aiment au dedans, & non pas où ils habitent au dehors; ils ſont où ils aiment & où ils puiſent ce ſaint amour qui les rend heureux. Si nous deſirons donc de ne nous éloigner point de nos meres, n'éloignons pas de nous le Saint Eſprit en le contriſtant, & nous demeurerons toujours avec elles; ce lieu eſt grand, il contient tous

les membres de Jeſus-Chriſt ; ce lieu eſt ſaint, il n'y entre rien d'étranger, ce lieu eſt aſſuré, on n'y craint rien que d'en ſortir ; ce lieu eſt divin, il nous rend pour *ainſi* dire des Dieux ; nous ſerons indignes de ce lieu ſi auguſte, ſi nous penſons à d'autres lieux ; nous ne le connoiſſons pas & nous ne le meritons pas, ſi nous deſirons quelqu'autre choſe. Le Saint Eſprit ne peut être le lieu de ceux *qui* demeurent en eux-mêmes ; il faut être hors du monde qui ne peut recevoir cet Eſprit ſaint, ſi nous voulons être en *lui*, & y trouver un refuge contre toutes ſortes d'ennemis.

Voilà donc un moyen indubitable de demeurer toujours avec les perſonnes qui ſont à Dieu, & c'eſt un moyen bien facile, puiſqu'il ne faut qu'aimer. Si nous voulons avoir plus d'accès auprès d'elles, aimons davantage, ayons plus de charité, ſi nous voulons en être plus proches, il n'y a que des degrez de charité dans ce lieu ſaint qui eſt toute notre charité, on n'y entre & on n'y avance que par la charité.

Imitons parfaitement nos meres, & nous ſerons unies parfaitement à nos meres ; toute autre union ne ſert de rien, & toute autre union n'eſt point union ; car comme il n'y eut qu'une femme qui toucha effectivement Jeſus-Chriſt (*a*) lorſ-

(*a*) Matth. 9. 21.

qu'il étoit accablé d'une grande foule de peuple qui l'environnoit de tous côtez, parce qu'il n'y eut qu'elle qui s'en approcha par la foi : de même quand nous demeurerions toujours avec les perſonnes qui nous conduiſent, ſi nous n'avions ſoin d'entrer dans leur eſprit, & de nous conformer à la ſainteté de leur vie, nous ſerions auprés d'elles par la proximité du corps, & nous ſerions bien loin d'elles par la diverſité & l'éloignement de l'eſprit ; mais enfin nous ne ſerions pas avec elles ne tâchans pas de nous remplir de l'eſprit de Dieu qui eſt le lieu des Saints.

DE LA PRIVATION *du Sacrement de Penitence.*

De la Confession.

LA ſainteté & la puiſſance de Dieu paroiſſent tellement dans nos myſteres & dans les moindres Ceremonies de ſon Egliſe, qu'il n'y a rien qui n'y ſoit grand & qui n'y ſoit ſaint : c'eſt pourquoi les choſes mêmes qui y paroiſſent les plus communes, & qu'on pourroit croire de peu de conſequence, meritent un reſpect particulier ; parce que comme elle eſt animée par le ſaint Eſprit qui la conduit, cet Eſprit ſaint rend grand ce qui ſeroit bas par ſa nature, n'y ayant rien de tout ce qui vient de Dieu qui ne ſoit grand.

C'eſt

C'eſt ce qui eſt cauſe que nous ne devous pas ſeulement reſpecter l'Egliſe, mais encore tout ce qui eſt de l'Egliſe ; & ce ſeroit mal-fait de négliger rien de tout ce qu'elle approuve & qu'elle pratique, lors même qu'elle ne nous impoſe pas une néceſſité particuliere de le pratiquer. Encore donc que la Confeſſion pour les pechez legers qui échapent à la fragilité humaine dans les perſonnes les plus juſtes, ne ſoit pas abſolument néceſſaire, & qu'il fût moins ordinaire dans les premiers ſiécles d'avoir recours à la puiſſance des clefs pour ces ſortes de pechez ; neanmoins comme c'eſt à preſent la pratique commune de s'en confeſſer, il eſt fort louable de le faire ; & on ſeroit digne de blâme de s'en eloigner par la moindre averſion, & de ne pas honorer cet uſage qui n'a rien que de conforme à l'eſprit de l'Egliſe, pourvû cependant qu'on n'en abuſe pas, de même que nous abuſons ſouvent par notre faute des choſes mêmes qui ſont les plus ſaintes.

Mais comme la ſainteté de Dieu paroît en ce qu'il peut nous ſanctifier par les moindres partiques & les moindres ceremonies de l'Egliſe, ſa puiſſance auſſi ne paroit pas moins en ce qu'il peut ſe paſſer des choſes mêmes qui paroiſſent les plus neceſſaires & les plus eſſentielles, n'ayant beſoin de rien pour nous ſauver quand il

le veut, que de lui-même & de ſa ſeule volonté, qui eſt la ſource de la vie, & qui ſupplée abondamment à tous les moyens ordinaires qu'il nous a donné pour operer notre ſalut.

C'eſt pourquoi comme ce ſeroit manquer de reſpect pour l'Egliſe, que de croire qu'on n'auroit point beſoin des moindres remedes qu'elle nous offre pour la gueriſon de notre ame, ce ſeroit auſſi manquer de reſpect pour Dieu que de nous perſuader que nous ne pouvons nous paſſer des plus grands, lorſqu'il veut ſelon le bon plaiſir de ſa ſageſſe que nous nous en paſſions, & qu'il lui plaît d'y ſuppléer par ſon eſprit.

Le Baptême eſt le plus néceſſaire des Sacremens, c'eſt la premiere porte du ſalut & de la vie éternelle, & Jeſus Chriſt dit dans l'Evangile, que ſi l'on ne renaît de l'eau & du Saint Eſprit, l'on ne peut entrer dans le Royaume de Dieu; *Niſi quis renatus fuerit ex aquis & Spiritu ſancto, &c.* Cela n'empêche pas néanmoins que pluſieurs Cathecumenes ayant été ſurpris par la perſecution, & n'ayant pû recevoir ce Sacrement de la main des Miniſtres de JeſusChriſt, ne l'ayent trouvé encore plus heureuſement dans le ſang qu'ils ont répandu pour ſa Religion; car comme il ne ſervoit de rien à ceux qui nioient ſon nom d'avoir été baptiſez &

d'avoir reçû tous les Sacremens de l'Egliſe ; il ne nuiſoit point auſſi à ceux qui confeſſoient le Nom du Seigneur, de n'en avoir pas reçu un ſeul, & de n'avoir pas *même* été baptiſez. Ils trouvoient tous les Sacremens dans la Confeſſion libre de leur foi, & ils étoient incorporez dans l'Egliſe par le Saint Eſprit, qui eſt le lien qui unit tous ſes membres.

Quand on a l'eſprit de Jeſus-Chriſt, on *ne* peut être ſéparé de Jeſus-Chriſt, il n'y a rien à craindre pour ceux qui l'aiment ; & quand on l'aime ſi parfaitement qu'on ne craint point de perdre la vie pour ſon ſervice, & qu'on s'expoſe avec confiance aux plus grands tourmens *pour* l'honorer, il ne peut y avoir d'empêchemens pour le ſalut. Si donc le Baptême ſe trouve dans la Croix de Jeſus-Chriſt, il n'y a point de Sacrement qui ne s'y trouve ; & cet inſtrument de notre ſalut renferme tout ce qui eſt néceſſaire pour nous ſauver.

Ce ne ſont pas ſeulement les Martyrs qui ont été ſauvez ſans recevoir le Baptême, mais tous ceux qui étant inſtruits de nos myſteres & qui les croyant, ont deſirez de tout leur cœur de le recevoir, n'ont *pas laiſſé* d'être ſauvez ſans l'avoir reçû, *lorſqu'ils* ſe ſont trouvez dans l'impoſſibilité d'être baptiſez ; c'eſt la foi de l'Egliſe, & cette créance eſt fondée ſur ce que

dit ſaint Pierre : qu'on ne peut refuſer l'eau du Baptême à ceux qui ont reçu le ſaint Eſprit. C'eſt pourquoi l'Empereur Valentinien étant mort ſans pouvoir recevoir le Baptême, comme il l'avoit demandé, & que ce Prince avoit beaucoup de pieté & d'amour pour l'Egliſe, ſaint Ambroiſe ne fait point difficulté de dire qu'il l'a reçu devant Dieu. Comment ſeroit-il poſſible, dit ce grand homme, que l'Empereur n'eût point reçû la grace du Saint Eſprit, ayant reçu le Saint Eſprit ? que ſi l'on a de la peine à croire qu'il ait reçu la grace ſans avoir été baptiſé, il faut donc croire que les Martyrs mêmes ne ſont pas ſauvez quand ils ſont morts Cathecumenes. Si vous répondez qu'ils ont été baptiſez par leur ſang, je vous repondrai moi, que Valentinien a auſſi été baptiſé par ſa pieté & par la volonté qu'il a eu de recevoir le Baptême ; *Qui habuit Spiritum tuum, quomodo non accepit gratiam tuam ; aut quia ſi ſolemniter non ſunt celebrata myſteria hoc movet, ergo nec Martyres ſi Cathecumeni fuerint coronentur ; quòd ſi ſuo abluuntur ſanguine, & hunc ſua pietas abluit & voluntas.*

C'eſt ce qui fait dire que n'ayant pû être baptiſé par les hommes, il avoit été baptiſé par Jeſus-Chriſt. *Ille te baptiſavit, quia humana tibi officia defuerunt*; Quoi, dit-il, *il n'auroit point reçu la grace qu'il a deſirée ? il*

n'auroit point reçu la grace qu'il a demandée ? il l'a reçu puiſqu'il l'a demandée ; non habet ergo gratiam quam deſideravit , non habet quam poposcit ? quia popoſcit, accepit. C'eſt la volonté, dit-il encore, qui nous ſauve : c'eſt le deſir des Sacremens , c'eſt la demande que nous en faiſons. *Dicite mihi quid aliud in nobis eſt , niſi voluntas , niſi petitio ?* Il ne craint point même de dire, en adreſſant la parole à cet Empereur qu'il regarde comme un ſaint , qu'il a reçu quelque choſe de plus, en n'ayant pas été baptiſé par les Paſteurs de l'Egliſe, parce qu'il a été baptiſé par Jeſus-Chriſt même ; *plus adeptus es , qui minora te amiſiſſe credebas.* C'eſt être bien éloigné de croire que la ſeule volonté de Dieu & la grace du Saint Eſprit ne ſuffiſent pas dans de telles occaſions , que de dire qu'elles donnent même davantage , *plus adeptus es.*

Aprés une autorité ſi expreſſe , en parlant du Baptême qui ne peut être reïteré & qui eſt d'une néceſſité abſolue, je ne crois pas , quand il ſeroit queſtion de crimes mêmes capitaux , que dans l'impoſſibilité de ſe confeſſer à un Prêtre , ſi on étoit touché de Dieu, & ſi l'on avoit de veritables ſentimens de penitence , on dût avoir la conſcience inquietée lorſqu'on ſe confeſſeroit à Dieu même , & qu'on mettroit toute ſon eſperance dans ſa ſeule miſericorde : cela eſt ſi clair, qu'il n'y a

point de Theologiens qui n'en demeurent d'accord, & ce n'eſt pas une opinion particuliere, c'eſt le ſentiment & la foi de toute l'Egliſe; comme la volonté ſincere de recevoir le Baptême dans une perſonne qui a un veritable amour de Dieu, contient l'effet du Baptême lorſqu'on ne peut le recevoir; il faut dire de même que la Confeſſion ſe trouve dans la volonté de ſe confeſſer, quand il ne tient point à nous que nous ne nous confeſſions. Mais ſi l'impuiſſance de trouver un Prêtre pour ſe confeſſer ne venoit que de la fidelité qu'on voudroit garder à Dieu, & du ſoin qu'on auroit de ſa conſcience, il y auroit encore bien moins de difficulté: non ſeulement nos pechez nous ſeroient pardonnez ſans confeſſion, mais nous en receverions une plus grande indulgence de J. C. & il nous diroit comme il a dit à la femme pechereſſe, (*a*) qu'il nous pardonne beaucoup, parce que nous aimons beaucoup. Rien ne peut nuire quand on eſt fidele à Jeſus-Chriſt; non ſeulement on ne peut rien y perdre, mais on y gagne, & il y a de la gloire; il y a même pour ces penitens un avantage que n'auroient pas les Cathecumenes dont parle ſaint Ambroiſe. Ceux-ci mouroient ſans Baptême en confeſſant le nom de Jeſus-Chriſt, mais ce n'étoit pas en punition de l'avoir

(*a*) Luc. 7. 47.

confeſſé qu'ils ne recevoient point le Baptême ; les Juges ne ſe mettoient point en peine s'ils avoient été baptiſez ou non ; ſouvent ils n'en ſçavoient rien , & même *ils ne* le demandoient pas. Mais dans le cas dont il s'agit , non ſeulement on ne ſe confeſſe point en rendant témoignage à la verité & à la juſtice, mais ce n'eſt que parce qu'on rend ce témoignage qu'on eſt empêché de ſe confeſſer. Ce manque de confeſſion n'eſt point *ici* un accident , c'eſt une punition de la part des hommes à cauſe de la fidelité qu'on a pour Dieu , par conſequent c'eſt une gloire & un merite. Dans cette impuiſſance où l'on eſt de ſe confeſſer , non ſeulement il n'y a point de crime qui ne ſoit remis , mais j'oſe dire même que le refus ſeul qu'on fait d'admettre le penitent à la confeſſion , eſt capable de le laver , s'il le ſouffre dans un eſprit d'humilité & de reconnoiſſance.

Si ſaint Leon dit que l'amour de la juſtice contient en ſoi toute l'autorité Apoſtolique & la validité des Canons ; *Verus recti amor habet in ſe Apoſtolicas autoritates & Canonicas ſanctiones* ; cette belle parole doit encore avoir plus de lieu quand on eſt privé de l'effet de l'autorité Apoſtolique & des Canons pour l'amour même de la juſtice ; l'abſolution ne manque jamais quand on ſouffre pour la juſtice, il n'y a

point de bain qui nous lave mieux que celui de la ſouffrance. La Croix de Jeſus-Chriſt ne laiſſe point de taches quand on la porte comme il faut : c'eſt pourquoi je ne m'étonne pas de ce que les Martyrs d'Afrique écrivant à ſaint Cyprien, diſent hardiment qu'on revenoit la conſcience pure & nette des Tribunaux où l'on avoit confeſſé le Nom de Jeſus-Chriſt : ils ne diſoient pas qu'on y alloit avec une conſcience pure, mais qu'on en revenoit la conſcience purifiée. *Quid glorioſius quàm immaculatam conſcientiam de confeſſione nominis reportaſſe.* Il n'y a point de remede à toute ſorte de ſcrupule, pareil à la Croix de Jeſus-Chriſt.

Mais lorſqu'il ne s'agit pas même de la confeſſion des crimes, & qu'il n'eſt queſtion que de celle des pechez legers & ordinaires à la fragilité humaine, que nous demandons avec inſtance, & qu'on ne nous refuſe que parce que la crainte de Dieu nous empêche d'accorder ce qu'on nous demande d'ailleurs : je ne vois pas ſur quoi le ſcrupule que l'on auroit, pourroit être fondé ; il y a des perſonnes qui ſe confeſſent trés-rarement des pechez legers ; dès que ce n'eſt pas par un eſprit d'orgueil, je ne voudrois pas les condamner ; que s'il n'y a point de mal de ne ſe point confeſſer lorſqu'on eſt libre de le faire, comment y auroit-il du mal de ne

s'en point confeſſer lorſqu'on ne le peut, & qu'on n'eſt dans cette impuiſſance que parce qu'on ne veut pas offenſer Dieu ; il n'y a point de mal à ne ſe point confeſſer de ces ſortes de pechez, parce que la confeſſion de ces fautes venielles n'eſt point de precepte ; mais dans le cas preſent il y a un grand bien de ne s'en point confeſſer, parce qu'on nous en empêche, & qu'on nous fait ſouffrir cette peine pour l'amour de la juſtice. Tout ce qu'on ſouffre pour elle, eſt glorieux & meritoire ; les plus grands maux où nous pouvons tomber pour la deffenſe de ſes interêts, deviennent alors les plus grands biens ; & quand il arrive que nous ſommes privez pour elle des plus grands biens, nous y gagnons encore, parce qu'elle nous recompenſe à proportion de ce que nous ſouffrons & de ce que nous perdons.

Saint Ambroiſe nous apprend que quand Job fut réduit ſur le fumier & qu'il eût tout perdu, il ne fut jamais moins pauvre ; parce qu'alors ſa richeſſe étoit d'avoir confondu le Demon, & glorifié Dieu par la ſoumiſſion & la tranquillité avec leſquelles il avoit perdu les grands biens qu'il poſſedoit ſur la terre ; ce qui fait dire au ſaint Evêque, que ce n'étoit pas là un abandonnement de Dieu ; *Non dereliquit ſanctum Job in cujus patrimonium jus tirannidis adverſario tribuit.* C'étoit pour

enrichir Job de nouveau patrimoine, que le Seigneur avoit permis au Demon de lui faire perdre le ſien : *in cujus patrimonium*; parce que c'eſt gagner beaucoup que de perdre quand on perd quelque choſe pour l'amour de Dieu. Je dirai de même que s'il y a du merite à ſe confeſſer, comme il ne faut pas en douter, il y a double merite à ne ſe point confeſſer quand c'eſt pour l'amour de lui qu'on ne ſe confeſſe pas. Je dis trop peu : car je ne doute point qu'il n'y en ait au centuple à ſe priver de cet avantage, puiſqu il y en a eu à quitter un champ ou une maiſon, (*a*) qui ne meritoient pas même le nom de biens.

Dieu ne permet point que nous ſoyons tentez au-delà de nos forces ; & non ſeulement la tentation ne nuit pas, comme nous enſeigne l'Apôtre, mais elle nous eſt utile ſi nous ſommes fideles : (*b*) *Faciet etiam cum tentatione proventum, ut poſſitis ſuſtinere* ; s'il faut en faire ſon profit pour n'y point ſuccomber, il y a donc du danger qu'on n'y ſuccombe à la fin quand on n'en fait pas ſon profit. On veut nous tenter en nous retranchant la Confeſſion, c'eſt donc le deſſein de Dieu, que nous gagnions par ce retranchement même qu'on nous fait, & que nous nous en ſervions pour lui être

(*a*) Matth. 19. 29.
(*b*) 1. Cor. 10. 13.

plus agréable : *Faciet cum tentatione proventum, ut poſſitis ſuſtinere.* Que ſi nous n'entrons point dans ce deſſein de Dieu, il faut craindre qu'à la fin nous ne ſuccombions à la tentation ; car comme l'enſeigne ſaint Paul, on ne reſiſte avec force à la tentation qu'à proportion qu'elle nous eſt utile : *Faciet proventum, ut poſſitis ſuſtinere.* Non ſeulement nous ne devons point en avoir de ſcrupule, mais nous en devons avoir plus de confiance de ce qu'il nous ſoutient malgré une telle épreuve.

Mais ſommes-nous privez de la confeſſion, puiſque nous pouvons toujours nous confeſſer à Jeſus-Chriſt qui eſt le Grand Prêtre, & qui ne peut jamais nous manquer, quand tous les autres Prêtres nous manquent. Nous ne ſommes pas tant privez de la confeſſion que nous ſommes délivrez de l'attache que nous avons à la confeſſion ; nous, nous confeſſons peut-être peu à Jeſus Chriſt, nous ne demandons qu'à nous décharger aux pieds de ſes Prêtres du fardeau de nos pechez qui nous inquiétoient plus qu'ils ne nous humilioient.

Nous avons plus de ſoin de nous ſatisfaire, que de lui offrir le ſacrifice d'un cœur contrit ; voulez-vous donc ſçavoir pourquoi en partie il a permis qu'on nous ait ôté la confeſſion : c'eſt que ſouvent elle nous nuiſoit & que nous en abuſions :

la preuve en eſt évidente ; c'eſt qu'encore à preſent nous ne pouvons nous en paſſer. Si nous nous étions confeſſez ſouvent à Jeſus-Chriſt, nous ne trouverions pas extraordinaire de nous voir réduits à cette ſeule confeſſion qui eſt ſi conſolante & ſi efficace quand on la fait comme il faut.

Je ne doute point que ceux qui ont à preſent du ſcrupule de ne ſe point confeſſer, n'en euſſent auſſi auparavant quand ils s'étoient confeſſez, & ils pouvoient être mieux fondez. Comme les Prêtres ſont des hommes, ils peuvent quelquefois croire que nos fautes ſont plus grandes qu'elles ne ſont, ce qui n'eſt pas un mal ; mais aſſez ſouvent ils les croyent moindres qu'elles ne ſont, ce qui en eſt un. Nous nous imaginons qu'ils ne nous entendent pas, ce qui eſt contre la ſimplicité ; nous croyons quelquefois qu'ils ſe trompent, ce qui eſt contre l'humilité ; nous avons peur même de vouloir les tromper, ce qui eſt un pur ſcrupule. Quel remede à cela ? ſinon de nous confeſſer à Jeſus-Chriſt qui nous entend avant que nous parlions, & qui par ſa grace fait que nous pouvons nous entendre nous-mêmes ; car le plus ſouvent c'eſt nous qui ne nous entendons pas. Confeſſons nous donc à Jeſus-Chriſt que nous ne pouvons tromper, parce que c'eſt la verité même. Mettons-lui la ſonde entre les mains,

& que ce ſoit lui qui nous faſſe connoître la profondeur de nos playes, ſa main eſt bien plus ſûre que la nôtre, nous n'avons que faire de craindre, il n'ira point trop avant, & il ne peut nous bleſſer; au contraire il n'y a point de mal qu'il ne gueriſſe en le touchant: il ne nous effraye que pour nous raſſurer davantage, & il ne nous donnera de la confiance que pour nous faire craindre plus ſaintement.

Nous reſſemblons à ces enfans qui étant déja un peu grands, voudroient demeurer toujours attachez au ſein de leur nourrice; il faut les en retirer par force pour les ſevrer & leur donner une nourriture plus ſolide, qui les fortifiera & qui les fera croître; *Si attendis hominem & eum quæris imitari, & ex illo pendere, adhuc lacte vis nutriri*; ce ſont les paroles de ſaint Auguſtin. Que ſi ce grand Docteur ne peut ſouffrir qu'on ait de l'attache à un homme, lors même qu'on cherche à l'imiter; ſouffriroit-il qu'on en eût lorſqu'on ne cherche qu'à lui parler? Nous avons tant de fois parlé aux Miniſtres de Jeſus-Chriſt ſans que nous en ſoyons plus avancez; parlons à preſent à Jeſus-Chriſt, ſa parole a plus de force que celle d'un homme. Enfin ſi nous avons de la ſanté, ce retranchement de la confeſſion l'augmentera & nous donnera plus de force; ſi nous ſommes encore malades, c'eſt un

remede pour nous guerir; ſi nous avons fait quelque progrès dans la vertu, c'eſt une recompenſe; ſi nous ſommes encore imparfaits c'eſt une peine; mais en la ſouffrant nous ſatisferons à Dieu pour nos pechez, & elle nous tiendra lieu de penitence.

Que ſi nous croyons que l'humiliation de ſe confeſſer à un homme, ne puiſſe être ſuppléée par une autre voye, nous avons moyen de nous confeſſer avec encore plus d'humilité que ſi nous nous confeſſions à un Prêtre: confeſſons-nous à nos freres, puiſque nous ne pouvons plus nous confeſſer à nos peres. Il me ſemble que je ſerois auſſi long tems qu'on voudroit ſans aller à confeſſe, pourvû que je connuſſe une perſonne qui fût à Dieu, & qui voulût bien me donner conſeil quand je lui demanderois, afin que je ne fuſſe point réduit à me juger moi-même. Mais vous me direz, cette perſonne n'auroit pas la lumiere du Prêtre; quand cela ſeroit, vous avez toujours ce que vous demandez, quand on ne cherche qu'à ſe faire juger pour éviter le jugement de Dieu. Je ne craindrai point de dire qu'on ne ne peut jamais être mal jugez. Les Abbez ne s'abaiſſent-ils pas juſqu'aux pieds de leurs hôtes pour les laver, quoique ces hôtes ne ſoient que des Laïques? Y auroit-il plus de difficulté, quand la né-

ceſſité y ſeroit, de ſe faire laver les pieds par un autre que de laver les leurs ? Mais je ne veux parler que des Laïques. Si néanmoins l'humilité eſt d'obligation *pour* les perſonnes de tout état ; s'il y a eu des Prêtres & même des Evêques qui ont conferez de leur interieur avec ſainte Thereſe, & qui lui ont demandez avis, quoiqu'il n'y eût point pour eux de néceſſité particuliere, & qu'ils puſſent avoir recours aux Miniſtres de Jeſus-Chriſt ; qui trouvera étrange qu'un Laïque étant dans l'impuiſſance d'ouvrir ſa conſcience à un Prêtre, l'ouvre à un autre Laïque qui aura peut-être plus de lumiere & plus de vertus que pluſieurs Prêtres ; il n'y a que le mépris des Clefs qui eſt à craindre. Pourvû que je reſpecte la puiſſance des Prêtres & que je l'aime, il n'y a point de Laïque qui dans le beſoin & dans le cas preſent ne me tienne lieu d'un Prêtre pour me juger : outre que j'ai le miniſtere divin de Jeſus-Chriſt, comme j'ai dit, qui eſt le Prince des Prêtres.

Vous me direz, un Laïque ne vous donnera point l'abſolution ; il eſt vrai, mais Jeſus-Chriſt me la donnera ; je ſerai abſous, parce que j'ai en lui la foi qui *eſt ſuffiſante* pour me guerir, ſelon qu'il eſt dit ſi ſouvent dans l'Evangile *Fides tua te ſalvam fecit* ; votre foi vous a ſauvé. Je ſerois abſous inviſiblement par le déſir que

j'ai d'être abſous viſiblement de la main du Prêtre, comme le dit ſaint Ambroiſe; *Quid aliud in nobis eſt niſi voluntas, quia qui poposcit accepit.* Voulez-vous que je vous le diſe en un mot; je ſerai abſous par le merite de la cauſe pour laquelle je ne ſuis point abſous. Cela ſuffiroit quand j'aurois commis pluſieurs crimes, cela ſuffiroit quand même je n'aurois pas été baptiſé; à plus forte raiſon cela ſuffit pour des pechez legers, qui dans la rigueur & ſelon la doctrine conſtante de l'Egliſe n'ont pas beſoin même d'être abſous. Jeſus-Chriſt nous a dit de nous adreſſer aux Prêtres, il eſt vrai, mais il ne s'eſt pas fait de préjudice à lui-même, il ne s'eſt pas lié les mains quand il leur a donné la puiſſance de nous délier. Quand le Pere de famille commanda à tous ſes ſerviteurs d'obeïr au maître d'hôtel & de ne s'adreſſer qu'à lui, il ne faut pas preſumer qu'il veuille ſe dépouiller de ſon autorité, & qu'il entende qu'on lui obéiſſe contre ſes ordres. Il ne faut pas croire, quand il appellera quelqu'un, que ce ſoit un crime de lui répondre & de lui obéir, parce qu'on n'en aura pas parlé au Maître d'hôtel, ou que ce ſera contre l'avis de cet Officier. Un maître ne fait part de ſon autorité à ſon ſerviteur, que pour être mieux ſervi; quand il la communique, il ne s'en défait pas, au contraire, c'eſt pour la faire valoir davantage qu'il la communique.

Je m'étonne qu'on ne parle que d'abſolution, comme ſi c'étoit le ſeul avantage qu'on reçoit en ſe confeſſant à un Prêtre. Il ne nous abſout pas ſeulement, mais il *prie pour* nous afin que nous ſoyons abſous de Dieu même, ce qui eſt bien plus néceſſaire ; car il peut arriver ſouvent que ce qui eſt abſou ſur la terre n'eſt point abſou dans le ciel ; parce que les Prêtres dont la puiſſance d'ailleurs eſt indubitable ne rempliſſent pas leur miniſtere comme *il faut* ; il ne ſert de rien qu'ils nous délient lorſque nous demeurerons toujours liez devant Dieu, de même qu'il ne nous nuit point d'être liez par eux quand Dieu nous délie ; c'eſt pourquoi les Conciles & les Peres ordonnoient préciſément aux Prêtres de conſulter Dieu avant que de nous juger ; afin de ne point prononcer de ſentence qui ne ſoit conforme à la ſienne, autrement on ne pourroit pas douter qu'elle ne fût caſſée. C'eſt ce qui eſt cauſe que les bons Prêtres prient Dieu jour & nuit pour leurs pénitens afin qu'ils concourent avec eux pour les guerir, ſelon cette belle parole de ſaint Leon à l'avantage de la Confeſſion auriculaire : *Sufficit illa confeſſio quæ primùm Deo offertur, tum etiam Sacerdoti qui pro delictis pœnitentium precator accedit.* Ce n'eſt donc pas ſeulement l'abſolution du Prêtre qui nous eſt utile, c'eſt auſſi ſa priere qui peut nous ſervir

beaucoup, pour nous rendre ſon abſolution plus efficace, en nous obtenant de Dieu la grace d'une veritable converſion. C'eſt pourquoi ſi lorſque je ne rougis point de découvrir mes miſeres & mes imperfections à une perſonne Laïque, elle m'ouvre les entrailles de ſa charité à proportion que je lui ouvre mon cœur, & qu'elle leve continuellement les mains en haut pour demander à Dieu qu'il me faſſe miſericorde, je ne ſerai pas privé de tous les avantages de la Confeſſion, lors même que je ne puis pas me confeſſer à un Prêtre.

Ayons donc plus de foi & moins de ſcrupule; car ſi nous avons une véritable foi, nous ne ſerons troublez de rien, comme dit admirablement bien ſaint Ambroiſe, *nunquam fides vera turbatur*. Ne craignons pas avec excès les pechez que nous reconnoiſſons avoir commis, quoique nous ne nous en confeſſions qu'à nos freres; craignons davantage les pechez que nous n'avons point connu en nous confeſſant à un Prêtre, & que nous ne connoiſſons point encore: ce ſont ceux-là qui ſont à craindre, & qui perdent la plus grande partie des perſonnes qui prétendent avoir quelque crainte de Dieu. Ce n'eſt pas ſouvent ce que nous confeſſons, mais ce que nous ne confeſſons point qui devroit nous faire trembler. Nous ne

devrions point avoir ſcrupule ordinairement de ce qui nous en fait, & c'eſt principalement où nous n'en n'avons point qu'il ſeroit fort bon d'en avoir. Nos ſcrupules & nos craintes ſont mal reglez, & il ſeroit utile de les renverſer, afin de craindre ce que nous ne craignons point, & de ne point craindre ce que nous craignons. Ne craignons point le mal que les hommes prétendent nous faire, ne craignons que le mal que nous pouvons nous faire nous-mêmes; il n'y a que ce mal qui en ſoit un véritable, tous les autres maux ſont même des biens quand nous ne les regardons point comme des maux. Souvenons-nous de cette belle parole de ſaint Auguſtin : Entre un juſte Juge & votre conſcience, ne craignez que votre cauſe. *Inter Judicem juſtum & conſcientiam tuam noli timere, niſi cauſam tuam.* Quand Dieu nous ferme la porte, il n'y a perſonne qui nous l'ouvre; quand il nous l'ouvre, il n'y a perſonne qui nous la ferme, comme nous en aſſure ſaint Jean. Diſons donc hardiment avec ſaint Paul: (*a*) *Quis nos ſeparabit à charitate Chriſti?* Quand il fait le dénombrement de toutes nos tentations, & qu'il dit : Sera-ce la tribulation qui nous ſéparera de Jeſus-Chriſt? ſera-ce la faim? ſera-ce la nudité? il ne s'eſt point aviſé d'y ajoûter, Se-

(*a*) Rom. 8. 35.

ra-ce le manque de Confeſſeurs devant leſquels nous puiſſions nous accuſer de nos pechez? car il ſçavoit bien que quand nous manquons de Confeſſeurs, nous pouvons toujours nous en accuſer devant Jeſus-Chriſt. Et il dit ailleurs qu'il n'y a point de condamnation pour ceux qui l'aiment.

La confiance qu'on a en Dieu donne une grande liberté de conſcience ; nous ſçavons ce que Jeſus-Chriſt dit dans l'Evangile de l'action de David, qui dans la neceſſité mangea les pains de propoſition, qu'il n'étoit permis de manger qu'aux Prêtres. La neceſſité excuſe tout ce que fait une bonne conſcience ; & c'eſt où a lieu ce que dit ſaint Auguſtin, *Ama, & fac quod vis.* Aimez, & faites ce que vous voudrez. Theodoret étant allé aux cavernes des Solitaires afin de donner la ſatisfaction à un bon vieillard d'aſſiſter à la celebration des divins Myſteres, ſe ſervit des mains d'un Diacre comme d'Autel, & les celebra devant lui. Saint Satyre frere de ſaint Ambroiſe, étant ſur la mer, & le vaiſſeau s'étant briſé, emvelopa l'Euchariſtie dans un mouchoir, & la mit autour de ſon cou en ſe jettant dans la mer. Saint Auguſtin rapporte que la mere d'un certain Acaſius lui appliqua l'Euchariſtie ſur les yeux, afin de lui ouvrir les paupieres qui avoient toujours été fermées. Il y a incomparablement moins de ſujet de

ſcrupule à faire beaucoup de choſes que nous craignons, & à demeurer en paix dans notre état, qu'à tout ce que je viens de rapporter.

Ce qui eſt dit dans l'Evangile a un grand ſens, (*a*) que le Fils de l'homme eſt auſſi le maître du Sabat; il n'y a jamais de danger de le ſuivre par où il nous mene quand ce ſeroit au milieu des plus grands perils; & il a toujours du peril de nous éloigner de lui le moins du monde, quand ce ſeroit pour éviter le perir & demeurer en un état qui nous paroitroit plus aſſuré, puiſque nous ne pouvons avoir d'autre aſſurance que Jeſus-Chriſt. *Ipſi gloria in ſæcula ſæculorum. Amen.*

(*a*) Matth. 12. 8.

AUTRE TRAITE' ſur la Confeſſion.

LEs plus grands maîtres de la vie ſpirituelle demeurent d'accord qu'on ne connoit que trop par experience que la plûpart des perſonnes mêmes qui veulent vivre dans la piété, profitent peu de la confeſſion des pechez veniels; parce que d'ordinaire on va les confeſſer ou pour ſe décharger la memoire de ſes fautes, ou par coutume, ou par ſcrupule; & il n'y a rien de ſi ordinaire, comme ils le remarquent, que de voir des perſonnes qui ſont

à Dieu, ſe confeſſer fort ſouvent de ces ſortes de pechez ſans aucun amandement.

Quand il n'y auroit donc que cette ſeule raiſon, nous devrions reconnoître que Dieu eſt juſte, & le remercier en même tems du ſoin qu'il prend de notre ſalut; lorſqu'en permettant qu'on nous prive de la conſolation de confeſſer nos pechez à ſes Miniſtres, il nous empêche d'abuſer d'un remede que nous nous étions nous-même rendu inutile. Dans la medecine ſpirituelle, les remedes qui ne nous ſervent point nous nuiſent; parce que nous ayant été ordonnez pour nous ſervir, nous les fruſtrons de leurs effets, ce que nous ne pouvons faire ſans quelque peché. Car ſi les Medecins ſont mécontens d'un malade, qui eſt cauſe que leurs remedes, qui ne ſont qu'une production de la nature, n'operent point; peut-on croire que Dieu ſoit ſatisfait de nous, lorſque nous mettons un empêchement effectif à des remedes qui ſont les fruits de ſa mort? Et s'il n'eſt pas permis, lorſqu'il ne s'agit que d'une ſanté que nous avons commune avec les bêtes, de rendre inutiles des remedes de peu de conſequence & qui croiſſent dans nos jardins; que ſera-ce ſi lorſqu'il s'agit de guerir en nous les foibleſſes qui nous empêchent d'avancer vers le Royaume du Ciel, nous uſons inutilement des remedes que Dieu même nous a

donné pour recouvrir une ſanté parfaite, & qui ſont pour ainſi dire compoſez avec le Sang de ſon propre Fils.

Quand donc le Seigneur, en rendant la privation où l'on nous a mis avantageuſe aux biens de l'Egliſe, n'auroit pas tiré ſa gloire de cette privation même, il nous étoit peut-être utile à chacun en particulier qu'on nous retrancha la Confeſſion, afin de nous apprendre à nous confeſſer *plus* utilement ; il faut eſperer de la miſericorde de Dieu, qu'après avoir paſſé un tems ſi long ſans nous confeſſer, nous nous confeſſerons mieux un jour ; & ce pain de penitence nous nourrira davantage, parce que l'uſage que nous en ferons alors aura été precedé d'un jeûne très-long. C'eſt ainſi qu'il arrive très ſouvent, que les Medecins voyant que certains remedes n'operent pas, non ſeulement en ordonnent de contraires, mais qu'ils retranchent encore au malade quelques alimens qui leur ſont inutiles dans l'état preſent ; & il n'eſt pas extraordinaire de voir que ceux qui ne ſe fortifioient point en mangeant, ſe fortifient en jeûnant.

Notre plus grand ſoin eſt de nous confeſſer, au lieu qu'il devroit être de nous corriger. Les premiers Chrétiens ſe confeſſoient moins, & ils étoient Saints : nous nous confeſſions très-ſouvent, & nous étions tres imparfaits. C'eſt une

double preuve & une pleine conviction que la ſainteté ne conſiſte point ſeulement à ſe confeſſer à un Prêtre, puiſque tant de perſonnes qui ne font autre choſe ne ſont pas ſaintes, & que tant d'autres qui ne l'ont fait que rarement ont été très-ſaintes. Ce que je dis n'empêche pas que je n'avoüe que cette confeſſion des pechez legers eſt ſainte & loüable, mais il faut avouer auſſi que tout ce qu'elle peut avoir de plus utile & de plus ſanctifiant ſe rencontre dans ce retranchement même de la confeſſion, & que par conſequent en le ſouffrant comme il faut, outre les autres grands avantages qu'il nous apporte, il nous fait encore recevoir le fruit de la confeſſion même dont il nous prive, ce qu'il n'eſt pas difficile de faire voir.

Un des principaux avantages de la Confeſſion eſt qu'elle nous donne le moyen de nous humilier & de nous abaiſſer devant le Miniſtre de Jeſus-Chriſt; car comme nous avons affaire à un ennemi ſuperbe, qui ne s'eſt pas humilié ſous la main de Dieu: nous le couvrons de confuſion en nous humiliant ſans ceſſe ſous celle d'un homme.

Or il eſt bien clair que nous ne pourrions jamais être tant humilié en nous confeſſant, que nous le ſommes à préſent ne nous confeſſant point. Il n'eſt pas beſoin

beſoin de le prouver, & nous le reſſentons.

Dans la primitive Egliſe on n'impoſoit point de pénitence pour les pechez *legers*; & depuis qu'on les a confeſſez, on n'en a jamais impoſé de publique. Nous craignons Dieu, grace lui en ſoit renduë : nous ſommes foibles, mais nous cherchons à nous ſauver. Au même tems qu'onn nous ôte la confeſſion, on nous impoſe la même penitence qu'on impoſe pour les plus grands crimes. Nous faiſons penitence avec les adulteres & les homicides, & nous ne ſommes pas même traitez comme eux; on eſt plus indulgent à leur égard, & l'on nous refuſe ce qu'on leur accorde. Je ne m'en tiendrai pas même à ce que diſoit l'enfant prodigue, que les mercenaires dans la maiſon de notre pere ont du pain : j'ajouterai qu'on diſtribue ſon pain avec abondance à ſes plus grands ennemis, & qu'on refuſe les miettes qui tombent de la table à ſes enfans.

Il eſt donc certain que nous ne pouvons pas être humiliez davantage; & ſi nous ne cherchons à nous confeſſer que pour nous humilier, nous avons beaucoup plus que nous ne demandons : nous n'avons qu'à faire un bon uſage de l'humiliation que Dieu nous preſente; n'en cherchons point d'autre. Nous nous humi-

ions, ſi vous voulez, devant un Prêtre; mais nous voilà humiliez devant toute la terre. Nous faiſons une legere penitence en particulier, mais nous en faiſons une très-grande en public. Nous pourrions accomplir en un jour la ſatisfaction qu'on nous ordonneroit pour nos pechez, au lieu que celle qu'on nous a ordonné dure des années entieres, & n'eſt pas encore finie. Il n'y a donc point de confeſſion qui puiſſe produire une moiſſon ſi abondante d'humilité & de toutes ſortes de mortifications, que ce retranchement même de confeſſion dont nous nous plaignons.

Nous ne pouvons pas dire que nous perdons au change; on nous ôte la confeſſion, mais on nous augmente la penitence, qui eſt la fin de la confeſſion. Car pour ce qui eſt de l'abſolution de nos pechez, nous en parlerons enſuite, & nous ferons voir que nous ne ſommes pas privez de ſon effet. Il n'y a que la ſeule confeſſion au Prêtre que nous perdons; quoique nous ne la perdions pas même, puiſque nous la deſirons; mais ce défaut, qui n'eſt pas le nôtre, eſt tellement recompenſé par le comble de la ſatisfaction, qu'on ne peut pas dire que nous perdions rien.

Si nous voulions dire nos fautes pour les faire connoître, on les dit pour nous;

nos moindres imperfections ſont relevées & on prêche ſur les toits ce que nous ne diſions qu'à l'oreille. On ne les dit pas ſimplement, on les exagere; on ne les exagere pas ſeulement, on les augmente, & on invente tous les jours des pechez dont nous ne ſommes point coupables, afin de nous les reprocher. Nous ne nous accuſerions point avec zele comme on nous accuſe, nous oublirions pluſieurs de nos fautes; nos ennemis ont bien meilleure mémoire que nous: non ſeulement ils n'oublient rien de toutes les fautes que nous pouvons faire, mais auſſi on peut dire qu'ils n'oublient rien de toutes celles que les perſonnes les plus méchantes peuvent faire.

Dieu diſoit autre fois à ſon peuple qu'il n'auroit qu'à s'aſſeoir & le regarder faire, parce qu'il combattroit lui-même à ſa place, & ſurmonteroit ſes ennemis devant ſes yeux: nous pourrions dire la même choſe, quoiqu'en notre maniere bien differente; fions-nous de notre humiliation à ces Confeſſeurs, qui ne veulent point que nous nous confeſſions, nous n'avons qu'à nous aſſeoir & les regarder faire. Il n'y a point de tels Confeſſeurs que ceux là, & qui puiſſent nous humilier de la ſorte; laiſſons les dire, ils ne diſent pas à la verité ce que nous avons fait, mais ils diſent ce que nous pou-

vions faire ſi nous n'euſſions pas été prévenus par la miſericorde de Jeſus-Chriſt. Ecoutons-les ſans nous troubler ; ils ſe perdent en nous confeſſant de la ſorte ; plaignons-les : mais ſi nous acceptons cette même confeſſion avec humilité nous nous ſauvons. Cette confeſſion qui eſt un ſi grand crime pour eux, devient pour nous une vertu, & elle ſera ſi efficace qu'elle ſuppléra devant Dieu à notre peu de vertu. Je vous avoue que la ſeule part que je puis avoir à cette confeſſion d'humilité me porte à eſperer avec plus de confiance que Dieu me pardonnera tous mes pechez.

Ecoutons avec une humble patience les calomnies qu'ils publient contre nous de tous côtez. C'eſt un grand remede que Dieu applique ſur nos playes par le miniſtere de nos ennemis & qui n'a pas moins de force que la confeſſion, à l'égard des fautes legeres, pour ne dire pas qu'il en a beaucoup davantage. Recevons-le avec un eſprit de penitence, parce que c'eſt pour nos pechez, ſelon ce qui eſt écrit : (a) *Omne quod tibi applicitum fuerit accipe, & in dolore ſuſtine, & in humilitate tua patientiam habe :* Recevons le remede de cette ſalutaire confeſſion avec un eſprit de paix, parce que c'eſt Dieu qui nous l'ordonne, recevons-le avec un eſprit de

(a) Eccli. 2. 4.

joye, parce qu'il eſt capable de nous guerir ; recevons-le avec un eſprit de compaſſion, parce qu'il bleſſe mortellement ceux qui nous gueriſſent. Ces Confeſſeurs calomnieux ne ſçavent pas le bien qu'ils nous font, ni le mal qu'ils ſe font à eux mêmes ; c'eſt pourquoi nous ſommes bien obligez de les aimer & de prier beaucoup Dieu pour eux.

Regardons dans la peinture publique qu'ils font de nous, ce que nous devons à Dieu, & liſons ſes miſericordes dans leurs menſonges ; c'eſt lui qui nous a empêché de faire tout le mal qu'ils nous reprochent & que nous n'avons pas fait, & nous lui en devons chanter un double cantique, parce qu'il nous a preſervé par ſa ſeule grace de tous ces maux, & qu'il ne laiſſe pas de nous faire recueillir tout le bien qui en peut naître, en nous humiliant par le reproche qu'on nous en fait. Ce ſont des viperes auſquelles il a ôté pour nous tout le venin, en nous rendant innocens de tous ces crimes. : & il en a compoſé un excellent antidote, afin de nous guerir des maux réels que nous avons par le ſeul fantôme des maux que nous n'avons point & dont ſa grace nous a delivrez.

Je ſoutiens donc que ſi nous ſouffrons comme il faut toutes les calomnies que l'on publie contre nous, nous en rece-

vrons un très grand avantage pour notre ſalut, & que telles accuſations ſeront plus recompenſées au jugement de Dieu que de ſimples confeſſions; voilà comment nos ennemis nous rendent avec uſure ce qu'ils nous ôtent; & nous ſubſtituent pour nous laver de nos pechez, une confeſſion plus puiſſante que celles dont ils ont entrepris de nous priver; voilà comme nous ne ſommes point privez de l'humiliation qui peut naître d'une ſainte confeſſion, parce qu'ils nous humilient incomparablement plus en nous empêchant de nous confeſſer.

Il y a un autre grand avantage dans la confeſſion des pechez legers qu'on fait au Prêtre, c'eſt qu'on y condamne le peché; & qu'on s'accoutume à le traiter en ennemis, & le regarder avec horreur. C'eſt ce qui rend le confeſſion très-utile même pour les pechez les plus legers, qui nous font toujours plus de mal que nous ne penſons, & il eſt plus facile d'en être perſuadez quand on a recours au medecin & qu'on ſonde avec lui les playes qui d'abord ne nous paroiſſoient pas ſi profondes. Nous en reconnoiſſons mieux l'importance quand il nous éclaire par la lumiere de l'Evangile & qu'il nous preſente la parole de Dieu, qui eſt le miroir où nous en voyons la difformité. On ne peut donc pas douter que l'aveu que nous

en faiſons devant un Prêtre qui eſt le Miniſtre de Jeſus-Chriſt, & qui tient ſa place dans le Tribunal de la Penitence où il nous parle & nous juge de ſa part & en ſon nom, ne nous ſoit effectivement très-utile; qu'il ne nous reveille de notre aſſoupiſſement, & qu'il ne nous donne une plus grande averſion & un plus grand éloignement de toutes les cauſes du peché, & des moindres occaſions qui peuvent nous y faire tomber.

Mais dans l'état où nous nous trouvons, nous ne ſommes pas privez de ce ſecond avantage de la Confeſſion non plus que du premier. Si la condamnation du peché ſe trouve dans la Confeſſion, comme dit ſaint Auguſtin, *delicti improbatio*, elle ſe trouve auſſi pour nous hors de la Confeſſion; nous le condamnons d'une maniere ſi publique & ſi ſolemnelle, qu'elle eſt connuë de toute la terre; & c'eſt cette condamnation même qui eſt cauſe qu'on nous refuſe la Confeſſion, & qui y ſupplée d'une maniere bien efficace. Lorſque nous nous confeſſons à un Prêtre, nous ne condamnons que quelques pechez communs & ordinaires dont nous nous accuſons; & nous pouvons préſumer que cette condamnation eſt bien foible, puiſque nous l'avons faite ſi ſouvent, & que nous ſommes toujours retombez dans les mêmes fautes. Mais la condamnation que

nous portons contre le peché en ne nous confeſſant pas, eſt bien d'une autre importance ; ce n'eſt pas ici un peché de foibleſſe que nous condamnons, c'eſt un peché qui bleſſe la verité dans ſes principes.

Il eſt bien aiſé de condamner nos pechez de foibleſſe, & il ne nous en coûte rien ; mais nous avons beſoin d'une aſſiſtance toute particuliere de Dieu, pour porter une condamnation que nous ſoutenons par le ſacrifice general de nos biens, de notre liberté, de notre repos, de notre honneur devant les hommes. Enfin Dieu a tellement beni cette condamnation, qu'il nous a fait la miſericorde de nous délivrer juſqu'ici du peché que nous condamnons.

La condamnation que nous porterions contre nos pechez aux pieds d'un Prêtre, ne ſeroit que pour nous ; au lieu que celle que nous portons à preſent, eſt utile à nos freres & peut ſervir à toute l'Egliſe. Dieu nous fait, tout indignes que nous ſommes, la miſericorde de vouloir ſe ſervir de nous pour faire voir que c'eſt un crime énorme que d'offenſer la verité & la juſtice, & pour avertir ceux qui le craignent qu'on leur tend un piége qui eſt capable de les perdre. Nous les avertiſſons plus efficacement ; & dans la ſuite notre voix ſera d'autant plus intelligible, que nous ſouffrirons de plus grands maux & avec plus de patience ; ce retranchement même que

nous ſouffrons les avertit qu'il y a plus de mal qu'on ne penſe à faire ce qu'on exige de nous. Il eſt vrai que je ne me confeſſe pas de mes pechez à un Prêtre ; mais en recompenſe je confeſſe la verité, qui eſt une confeſſion bien plus noble & bien plus neceſſaire dans les conjonctures où je me trouve : je ne confeſſe pas mes pechez en ſecret, mais je confeſſe la verité en public. Nous ſommes captifs, & nous ne pouvons pas nous confeſſer ; mais la verité n'eſt point captive ; & nous avons cette conſolation dans l'injuſtice que nous ſouffrons, que nous ne retenons point la verité de Dieu dans l'injuſtice, comme parle l'Apôtre, & que nous apprenons à nos freres à ne l'y point retenir. (*a*) *Nobis non confitentibus Eccleſia confitetur* : enfin ſi nous ne confeſſons point nos pechez, l'Egliſe les confeſſe pour nous.

Il y a un troiſiéme avantage dans la Confeſſion des pechez veniels ; c'eſt que non ſeulement elle nous donne le moyen de nous accuſer, moyen qui eſt un des plus aſſurez pour nous juſtifier, ſelon cette parole : (*b*) *Narra ſi quis habes, ut juſtificeris.* mais qu'elle nous fait encore accuſer notre ennemi inviſible, ce qui le déſarme, & rend tous ſes deſſeins inutiles ; comme il eſt l'auteur & le premier inſtigateur du mal que font les hommes, quand nous

(*a*) Rom. 1. 18. (*b*) Iſai 43. 26

nous accuſons nous le décelons, & il n'y a rien qu'il craigne tant que de ſe voir découvert ; car il eſt par là hors d'état de nous tromper, & la confuſion où il ſe trouve le fait fremir de rage. Notre accuſateur & l'accuſateur de tous nos freres, comme il eſt appellé dans l'Apocalipſe, ne peut ſouffrir d'être accuſé ; il hait notre Confeſſion, parce qu'elle nous décharge de nos pechez, & qu'elle lui ôte un des moyens qu'il a pour nous nuire : ce moyen eſt l'accuſation qu'il pouvoit intenter contre nous ; & comme le diſent les Peres, il ne peut plus nous accuſer lorſque nous nous accuſons nous-mêmes. *Si ſe accuſaverit juſtus, vocem parati accuſatoris excludit, qui ſolet aſervare peccata, & uniuſcujuſque exagerare flagitia.*

Mais s'il faut avoüer que cet avantage de la Confeſſion eſt bien conſiderable, il n'eſt pas difficile auſſi de montrer que nous n'en ſommes pas privez dans le cas preſent. Si ſelon les Peres, en confeſſant nos pechez, nous découvrons les artifices que le diable employe pour nous porter au peché, *qui delicta ſua non tacet, videtur in ſe dolviſſe quod fecit, in diabolo prodidit quod ſuaſit* ; nous les découvrons bien davantage dans le tems que nous déſirons nous confeſſer, & que nous ne le pouvons point. Car outre que dans les paſſages des Peres que nous venons de rapporter, il n'eſt

pas parlé ſeulement de la Confeſſion qu'on peut faire à un Prêtre, mais auſſi de celle qu'on fait à Dieu : nous pouvons dire que quand il ne s'y agiroit que de cette pre*miere* Confeſſion, nous ne laiſſons pas dans la privation qu'on nous fait ſouffrir, de déclarer notre ennemi d'une maniere encore plus honteuſe pour lui ; il aimeroit bien mieux être décelé aux pieds d'un Prêtre, qu'à la face de toute l'Egliſe. Comme il eſt ſuperbe, cette Confeſſion, ou cette accuſation publique dans laquelle ſes manſonges ſont découverts, lui eſt tout-à-fait inſuportable, il ne peut ſouffrir que le miſtere de ſon iniquité ſoit mis au jour, & que tout le monde le voye. Et comme les perſonnes ſuperbes ſouffrent avec moins de peine une confuſion particuliere qu'une honte & une confuſion publique, je ne doute pas que cet orgueilleux eſprit n'aimât beaucoup mieux que nous nous confeſſaſſions ſouvent à un Prêtre, que de voir que ſes artifices ne ſont pas ignorez. & qu'on a la hardieſſe de l'accuſer & de le confondre à la face de toute la terre ; que s'il eſt queſtion de nous accuſer nous-mêmes, on peut dire, comme nous l'avons *déja* dit, que nous n'avons pas beſoin d'une Confeſſion particuliere qu'on nous ôte la liberté de faire, puiſque notre pénitence eſt publique. Il eſt vrai que la

Confeſſion peut contribuer à exciter en nous une plus grande douleur de nos pechez ; mais notre douleur eſt devenu encore plus grande lorſqu'on nous a refuſé avec tant d'injuſtice ce grand remede de notre douleur ; car il eſt certain que c'en eſt un pour une Ame qui eſt vivement touchée des ſentimens d'une forte componction, que de s'accuſer ſoi-même de tous ſes pechez.

DE L'ABSOLUTION.

MAis parce qu'on peut objecter qu'encore que la Confeſſion ſoit en effet ſuppléée par tous les grands avantages que nous venons de rapporter, & par pluſieurs autres, il eſt vrai néanmoins de dire, que nous ne recevons point l'abſolution du Prêtre ; il eſt néceſſaire de faire voir que l'opinion de ceux qui la regardent comme la fin unique de la Confeſſion, eſt fauſſe. Il eſt certain que nous ſommes obligez d'être plus touchez de l'interêt de Dieu que du nôtre. Ceux qui n'ont recours au Sacrement de Penitence, que pour ne plus penſer à leurs pechez, ne trouvent pas dans une telle confeſſion le remede à leurs ſcrupules, au contraire ſouvent elle les augmente ; mais ce remede conſiſte dans la ſincerité d'une penitence

penitence humble dans l'amour de l'obeiſſance, dans la confiance qu'on a en Dieu. Ce n'eſt pas toujours le meilleur de chercher ainſi l'abſolution du Prêtre, *qui*, quoiqu'il ait reçû la puiſſance de nous délier, ne nous délie pas ſeul, la grace de Dieu étant encore plus néceſſaire que le miniſtere de l'homme, l'abſolution dans le Sacrement venant du Prêtre & de Dieu ; (*a*) *Quodcumque ſolveritis ſuper terram erit ſolutum & in cœlis* ; nous ſommes déliez & ſur la terre & dans le ciel. Je peux donc dire que ſi l'on m'empêche de recevoir l'abſolution du Prêtre, or ne peut m'empêcher de la recevoir de Dieu, lorſque la raiſon pour laquelle je ne ſuis point abſous par les hommes, eſt que je ſuis fidele à Dieu.

Mais je ne m'arrête pas là ; je ne parlerai point ici de la cauſe pour laquelle je ne ſuis point abſous, quoiqu'elle puiſſe ſuppléer ſeule avec le vœu du Sacrement, non ſeulement à l'abſolution du Prêtre, mais à la reception de l'Euchariſtie même & des autres Sacremens; car ſi S. Cyprien dit que c'eſt l'Evangile qui fait les Martyrs, & que cette grande prerogative d'honneur depend de la cauſe pour laquelle on meurt; on ne peut douter que ce qui pourroit ſuffire pour faire des Martyrs, peut bien ſuffire auſſi pour nous obtenir

(*a*) Matth. 26. 19.

la remiſſion de nos fautes ; je ne dirai donc rien de cette cauſe pour laquelle on nous refuſe également la confeſſion & l'abſolution, & qui ſuffit pour nous combler de toutes ſortes de conſolations ſpirituelles. Je me contenterai de rapporter les diverſes manieres dont nous pouvons recevoir le pardon des pechez veniels ſans le miniſtere du Prêtre ; elles ſont toutes de l'Ecriture & des Peres.

Il me ſemble qu'on peut les réduire à la foi, à la penitence, à l'aumône & aux bonnes œuvres, à la confeſſion qu'on fait à Dieu de ſes pechez, à la priere, à la loüange de Dieu, qui eſt la plus excellente priere, à l'humilité & aux ſouffrances: voilà autant de ſources vivantes du pardon de ces ſortes de pechez que le Saint Eſprit nous a ouvertes lui-même ; nous n'avons qu'à aller hardiment puiſer les eaux de graces dans ces ſources de benediction & de ſalut, lorſqu'on nous ferme les Tribunaux de la penitence où nous les recevions auparavant ; la cour ſpirituelle de la juſtice de Jeſus-Chriſt n'a pas moins été inſtituée pour nous nourrir, & pour nous deſalterer, que pour nous juger.

Jeſus-Chriſt employe ſi ſouvent dans l'Evangile ces belles paroles ; votre foi vous a ſauvé, qu'il ne faut pas douter que notre foi ne puiſſe nous guérir, comme

elle guériſſoit lorſque Jeſus-Chriſt étoit ſur la terre. Or comme la maladie de l'ame & toute ſa langueur conſiſte dans le *peché*, il n'eſt pas moins clair que pour être gueris il faut que nos pechez nous ſoient remis par la foi: c'eſt donc la foi qui nous vaut alors l'abſolution; & il ne nous eſt plus permis d'en douter, puiſque Jeſus-Chriſt qui eſt la verité même nous l'enſeigne. La foi nous délivre de nos pechez, ils ne nous lient donc plus, nous en recevons donc l'abſolution; ſi nous n'en recevons point en effet l'abſolution par une foi vive & animée, ils ne nous ſont pas remis, ils nous lient donc encore; s'ils nous lient encore, nous ne ſommes pas libres, ni pour agir ni pour marcher, & nous ſommes encore malades; comment donc Jeſus-Chriſt nous diroit il? allez & marchez, votre foi vous a guérie.

On pourroit appuyer cette verité ſur l'autorité des Peres grecs & latins; mais comme ils ſont ſur ce ſujet du ſentiment de ſaint Ambroiſe, je croi qu'il ſuffira de nous étendre ſeulement ſur ce qu'il en dit; *vide fidem prærogativam medicinæ*, dit ce Saint ſur ces mêmes paroles de l'Evangile que nous avons rapportées. Voyez comme la foi eſt notre medecine & comme elle eſt ſouveraine pour nous guerir; non ſeulement elle nous abſout de nos pechez qui ſont toute notre maladie, mais

il n'y a rien qui nous donne cette abſolution avec plus d'avantage. On ne peut pas ſe confeſſer continuellement à un Prêtre, & il ne le faut pas même; mais on peut continuellement vivre avec la foi, & il le faut; car c'eſt un precepte de l'Apôtre, (*a*) *Juſtus autem meus ex fide vivit*, & encore ailleurs: (*b*) *Nous ne conſiderons point les choſes viſibles, mais les inviſibles*; parce que les choſes viſibles ſont temporelles, mais les inviſibles ſont éternelles. Voilà la plus naturelle deſcription qu'on puiſſe faire de la vie de la foi. Si nous ſommes dans la proſperité, craignons beaucoup, & la foi qui nous fait vivre nous remet tous les pechez que nous n'avons pas pû éviter en ne vivant pas toujours de la foi; ſi nous ſommes dans l'adverſité, rejouiſſons-nous de ſouffrir les maux de la terre pour un Dieu qui les a ſouffert pour nous le premier: & cette foi qui nous fait vivre de la vie des Saints nous purifie. Reglons toutes nos actions & tous nos ſentimens ſur les maximes de l'Evangile, reglons toutes nos actions ſur la parole de Dieu qui en eſt la regle; & la foi qui nous fera vivre en nous conduiſant par ſon eſprit, ira juſqu'à nous ſoutenir contre des tentations qui nous feroient tomber dans des pechez conſiderables.

Regardons les biens & les maux du

(*a*) Rom. 7. (*b*) 1. Cor. 4. 18.

monde par les yeux de la foi. Regardons nos amis & nos ennemis par ces mêmes yeux ; & cette foi operant par la charité qui nous fera vivre en nous éclairant de ſa lumiere, nous lavera. Veillons ſur nos ſens, ſur ce qui eſt dans nous comme ſur ce qui eſt autour de nous ; & la foi qui nous fera vivre en nous faiſant ouvrir les yeux & nous empêchant de nous endormir, nous délivrera de nos pechez. Voyez quelle eſt la prerogative de cette medecine qui eſt ſi univerſelle, qu'elle a lieu dans toute ſortes de tems, dans toute ſortes de lieux, à l'égard de toutes ſortes de perſonnes, & qui eſt ſi efficace qu'elle peut nous guérir de tous nos maux ; *vide fidem prærogativam medicinæ.*

Mais vous me direz, ſaint Ambroiſe parle en cet endroit de maladie, montrez-moi qu'il parle de la délivrance du péché, & qu'il diſe nettement que la foi rompt ſes liens : Je vous reponds d'abord que ce ſaint Docteur dit qu'il faut avoir recours à la foi qui nous décharge du fardeau le plus peſant ; *Confugere ad fidem quæ onera gravia allevare conſueverit* : or il eſt viſible qu'il n'entend parler que du fardeau de nos pechez ; parce qu'il n'y en a point de ſi peſant. Si la foi donc nous décharge, elle nous delivre du peché ; car quand eſt-ce que nos pechez nous chargent, ſi ce n'eſt quand ils nous lient ? & quand

eſt-ce qu'ils nous lient, ſi ce n'eſt quand ils nous chargent ? Mais ſi vous voulez encore quelque choſe de plus formel, voici ce que dit ſaint Ambroiſe ſur ces paroles du Prophete : Rompons nos chaînes ; (a) *Dirumpamus vincula noſtra.* Il ne dit pas qu'il faille rompre d'une maniere ſenſible des chaînes qui ne ſont point ſenſibles ; mais que nous devons rompre ces liens inviſibles de nos pechez qui nous ſerrent & que nous devons rompre par la confeſſion de nos mœurs & par la profeſſion de notre foi ; *Non manu utique viſibili vincula dicit eſſe rumpenda, ſed inviſibiles criminum nexus morum confeſſione & fidei profeſſione ſolvendos.*

Il n'y a rien de plus exprès que ces paroles que nous donnent l'idée d'une confeſſion & d'une abſolution dont nos ennemis ne peuvent nous priver, & qui ne dépendent que de Dieu ſeul. Cette confeſſion des mœurs d'une perſonne veritablement mortifiée, dont toute la vie & principalement le ſilence & la ſageſſe, prêchent l'Evangile & nous repreſentent Jeſus-Chriſt, eſt un grand remede. Cette profeſſion de foi, qui briſe nos chaînes & qui nous délivre des liens de nos pechez, lorſque nous ne rougiſſons point de l'Evangile, & que nous aimerions mieux mourir que de rien dire & de rien faire

(a) In Pſ. 118 8.

qui fût contraire à ſa ſainteté, a en effet une grande prérogative, & il n'y a rien de ſi puiſſant. Voilà une admirable Confeſſion qui ſe fait ſans parler; voilà une excellente abſolution & bien efficace qui ſe donne ſans Prêtre, mais non pas ſans Jeſus-Chriſt. *Dicit inviſibilis criminum nexus morum confeſſione, & fidei profeſſione ſolvendos.*

La penitence eſt une autre grande ſource du pardon de nos pechez. Par la penitence j'entends ici la converſion véritable du cœur qui s'y fait par le changement de ſes inclinations; de même que les bonnes œuvres & les ſouffrances par leſquelles nous ſatisfaiſons à Dieu pour nos pechez, dans la douleur vive de l'avoir offenſe avec tant d'ingratitudes, après qu'il s'eſt donné à nous avec tant de bonté, juſqu'à vouloir mourir afin de nous préſerver de la mort. Il eſt certain que cette penitence peut effacer nos pechez, & qu'elle ſuffit avec le deſir du Sacrement pour nous meriter le pardon de nos pechez, lorſqu'il ne nous eſt pas permis d'avoir recours à l'Egliſe pour nous ſoumettre à ſon jugement, & honorer la puiſſance des clefs qui lui a été donnée par le véritable Medecin, comme l'appelle ſaint Ambroiſe, afin de concourir avec lui pour guerir les maladies de ſes enfans. Voici ce que dit encore ce ſaint Docteur: *vera medicina gerere pœnitentiam*: c'eſt la véritable

medecine de faire penitence. Elle nous guerit donc, puiſque le propre effet de la medecine eſt de nous guerir. Or comme nous ne pouvons pas être gueris que nos pechez ne ſoient remis, parce que ce ſont eux qui nous font malades, il s'enſuit qu'elle en obtient la rémiſſion. La penitence eſt une ſource de graces, comme le dit le même ſaint, *gratia ex pœnitentia* : car en effet le pardon eſt toujours une grace quand on ne mérite point le pardon. Or il eſt certain que le pardon que Dieu accorde à ſes ſerviteurs, & même à ſes grands amis, ne doit pas être imputé à leur vertu particuliere, mais à ſa ſeule miſericorde.

L'abſolution que donne le Prêtre eſt efficace, mais elle ſuppoſe néceſſairement la converſion du cœur. J'admire les gens qui pour ſe mettre la conſcience en liberté, au lieu de s'appliquer à ſe connoitre afin de s'humilier & de travailler avec fruit à leur ſalut, ne demandent qu'à ſe confeſſer. Ce n'eſt pas la confeſſion ſeule qui nous ſauve quoiqu'elle ſoit neceſſaire, mais c'eſt la converſion du cœur & la converſion des mœurs que nous avons promiſe ; car enfin on peut être ſauvé en un beſoin ſans confeſſion, mais il eſt impoſſible de l'être ſans converſion.

Les bonnes œuvres ſont encore une ſource de pardon, qui n'eſt peut-être pas moins ample que celle dont nous venons

de parler. Il eſt certain. & tout le monde en convient, que les bonnes œuvres jointes à la douleur du peché, expient les pechez legers & en obtiennent la rémiſſion ; ainſi y ayant deux choſes dans le peché, l'action mauvaiſe & la coulpe, l'action mauvaiſe eſt détruite par la bonne qui obtient auſſi la remiſe de la coulpe.

A l'égard des fautes mortelles, on ne peut douter que les bonnes œuvres ne ſoient neceſſaires pour détruire les mauvaiſes habitudes qui reſtent après qu'on a fait des actions criminelles, pour ſatisfaire à la juſtice de Dieu, & pour obtenir une augmentation de douleur & de charité qui peut ſuppléer le défaut du Sacrement dans le cas de neceſſité. C'eſt pourquoi Dieu dit par ſon Prophete (*a*) Que lorſqu'un méchant ſe convertira & fera le bien, il ne ſe reſſouviendra plus de ſon injuſtice, *ſi fecerit judicium & juſtitiam*, ce qui cõmprend en abrégé toutes ſortes de bonnes œuvres, *Vita vivet & non moritur* ; il eſt clair qu'il ne peut vivre de la vie de la grace qu'il ne ſoit délivré de la vie de corruption, & de ſon peché ; je ne me reſſouviendrai plus, dit le Seigneur, de toutes ſes iniquitez : Elles lui ont donc été remiſes ; car Dieu ſe reſſouvient de tout ce qui eſt encore & de tout ce qui ſubſiſte en quelque ſorte ; il ne ſe reſſou-

(*a*) Ezech. 8. 21.

vient plus de ſes pechez ; ils lui ont donc été pardonnez par toutes les ſortes de bonnes œuvres qui ſont décrites dans ce même Chapitre.

Il eſt juſte de dire un mot de l'aumône en particulier, puiſqu'elle tient le premier rang entre ces bonnes œuvres. Saint Ambroiſe remarque qu'elle nous délie puiſſamment, & qu'elle briſe les fers de nos pechez ; (*a*) *Donnez aux Pauvres*, dit-il, *aſſiſtez les foibles, rachetez les captifs, & vous avez rompuës vos chaînes. Eroga pauperibus, debiles elevate, redime captivos, & ſolviſti vincula tua.* Il explique dans le même endroit la nature de ces biens, en diſant, que ce ſont nos pechez qui nous lient ;(*b*) *Vôtre lien eſt vôtre avarice, votre lien eſt votre concupiſcence, votre lien eſt votre orgüeil.* Si l'Aumône rompt ces liens elle nous délie, elle nous en obtient le pardon ; pourquoi donc ne cherchons-nous pas à obtenir par nos aumônes la miſericorde de Dieu ? & de quelque maniere que nous ſoyons abſous, c'eſt toujours Dieu qui nous abſous, & c'eſt lui que nous offenſons, quand nous refuſons ſon indulgence.

Il eſt vrai que c'eſt lui qui nous parle par la bouche des Prêtres, & qu'il nous pardonne par leur miniſtere ; mais pourquoi refuſons-nous de l'entendre, quand il

(*a*) In Pſ. 118. (*b*) Ibid. T. 8.

veut nous parler auſſi par une autre voix ; & pourquoi ne voulons-nous point de la rémiſſion de nos pechez, quand elle nous doit coûter quelque choſe de plus qu'une parole ? On ne mérite point un ſi grand don, quand ont en fait ſi peu d'état ; & c'eſt ſe rendre indigne de la miſericorde de Dieu, que de la mettre à un ſi bas prix. Nos pechez ont une infinité de cauſes ; c'eſt donc un effet de la miſericorde de Dieu, que nous ayons auſſi pluſieurs ſources de la rémiſſion de nos pechez. Nous ſommes ſi ſecs & tellement environnez de tous côtez, que nous n'avons pas trop de toutes ces fontaines de vie & de ſalut. C'eſt pour cela qu'Iſaïe dans ſon Cantique ne nous invite pas ſeulement à puiſer dans une ſeule, mais dans pluſieurs. *Hauriamus aquas in gaudio de fontibus ſalvatoris.*

Les trois ſources ſuivantes regardent davantage l'exercice de la piété que l'Apôtre dit être utile à tous, & par conſequent il ne faut pas douter que l'indulgence qu'elle nous fait obtenir ne ſoit bien efficace. Nous pouvons trouver les ſources de la penitence & de l'aumône au milieu des ruës, & nous y avons ſouvent occaſion d'exercer la foi. Mais pour ce qui eſt de la confeſſion qu'on doit faire à Dieu de ſes pechez, & du ſacrifice de priere & de loüanges qu'il faut lui offrir, il eſt néceſſaire de rentrer au dedans de ſoi même,

& de ſe renfermer dans cette chambre dont il eſt parlé dans l'Evangile. Ces ſources d'eau vive qui nous lavent de la ſoüillure de nos pechez, ne ſe trouvent que dans la ſolitude ; mais on les y trouve toujours, quand on a ſoin de s'éloigner un peu du monde afin d'entrer dans le déſert. Si nous voulons donc recevoir le pardon de nos pechez bien promptement, nous n'avons qu'à fermer les yeux qui ne voyent que ce qui ſe paſſe, & ouvrir ceux du cœur & de la foi qui ne s'arrêtent qu'à des objets permanens ; ſortons du dehors, & rentrons au dedans. C'eſt là que ſaint Ambroiſe dit que Jeſus-Chriſt nous abſout : *eos qui intùs ſunt, Chriſtus abſolvit* ; C'eſt ſur ces paroles du Prophete, *egrediebatur foras, & loquebatur.* Si vous ſortez au dehors en vous occupant des créatures, tant que vous y reſterez attachez l'abſolution du Prêtre, quoique ſainte & donnée au nom & par l'autorité de Jeſus-Chriſt, ne vous ſervira de rien pour vous délivrer de vos foibleſſes. Car ſi vous vous répandez ainſi, vous ſortez ; ſi vous ſortez, vous n'êtes point au dedans, vous n'êtes point dans le ſanctuaire où on reçoit l'abſolution du grand Prêtre, ſelon ſaint Ambroiſe, *eos qui intùs ſunt, Chriſtus abſolvit.* C'eſt pourquoi je ne m'étonne point que des perſonnes religieuſes, qui oublient que leur profeſſion conſiſte à ſe tenir toujours en la préſence

ſence de Dieu, reçoivent tant d'abſolutions inutilement. Elles doivent être au-dedans, lors même qu'elles ſont obligées d'agir au dehors; & il arrive au contraire que le plus ſouvent elles ſont au dehors, lors même qu'elles croyent être au dedans. Comment Jeſus Chriſt nous abſoudroit-il ? nous ne penſons preſque point à lui. Nous allons trouver ſes Miniſtres afin d'en recevoir l'abſolution ; nous ſçavons bien qu'ils ne nous la donneront pas dans les ruës, & nous allons les trouver aux pieds des confeſſionnaux. Pourquoi traitrons-nous Jeſus-Chriſt avec moins de reſpect ? pourquoi ne l'allons-nous pas trouver où il eſt ? Son confeſſionnal eſt notre cœur ; ſi nous y allons, nous l'y trouverons ; il y eſt toujours le premier pour nous y attendre ; ſans lui nous n'entrerions pas dans notre cœur ; c'eſt là qu'il entend la confeſſion de nos fautes, & c'eſt-là qu'il nous donne l'abſolution, *eos qui intùs ſunt Chriſtus abſolvit.*

Comme la confeſſion qu'on fait à J. C. n'empêche pas qu'on ne ſe confeſſe à un Prêtre, celle que l'on fait à un Prêtre, ne nous doit pas empêcher non plus de nous confeſſer à J. C. Au contraire on peut dire qu'on ne ſe confeſſe jamais bien au Prêtre, ſi on ne ſe confeſſe à J. C. En nous confeſſant à lui, nous apprendrons mieux à nous confeſſer que par

quelque méthode qu'on pût nous donner. C'eſt un grand Maître que J. C. il peut apprendre tout au plus ignorant ; allons donc nous confeſſer à lui, comme l'Egliſe nous y invite par ces paroles de David, *Ploremus coram Domino qui fecit nos* ; & comme ce Prophete faiſoit ſi ſouvent. Saint Ambroiſe remarque que ce ſaint Roi faiſoit toute ſa conſolation de découvrir à Dieu les playes de ſon cœur, à cauſe qu'il ſçavoit que c'étoit le meilleur moyen de les guerir ; *qu'il obtiendroit le pardon de ſon peché en le confeſſant, & qu'il obtiendroit la juſtice en le condamnant ; ſcit in confeſſione eſſe veniam, & in peccati ſui condemnatione juſtitiam.*

Quand on ſe confeſſe à un Prêtre, c'eſt à Dieu qu'on ſe confeſſe dans la perſonne de ſon Miniſtre. On commence la confeſſion en diſant : Je me confeſſe à Dieu tout-puiſſant, & à vous mon Pere. Si donc notre fidelité pour Dieu devient une occaſion qui nous empêche de nous confeſſer au Miniſtre, croit-on qu'en ſe confeſſant à Dieu même avec un deſir ſincere de le faire à ſon Miniſtre ſitôt que l'occaſion nous en ſera ouverte, on n'obtienne pas le pardon des fautes venielles, & même des fautes conſiderables, quand on le fait avec une vive contrition & un deſir ſincere de ſe confeſſer.

C'eſt une malheurenſe coutume qu'ont

les gens du monde qui ne ſont point touchez de la crainte de Dieu ; quand leur Confeſſeur leur refuſe l'abſolution pour des choſes tres juſtes, d'en chercher un autre pour ſe faire abſoudre, comme s'ils pouvoient changer la juſtice en changeant de Juges. Faiſons ſaintement ce qu'ils font inutilement ; les hommes nous refuſent l'abſolution, & ils ne veulent pas même nous confeſſer ; confeſſons nous à Dieu humblement dans l'amertume de notre cœur, & nous ſommes aſſurez qu'il nous abſoudra, il n'eſt pas ſûr de changer de Paſteurs, mais il eſt toujours permis d'avoir recours au Prince des Paſteurs. Allons à Jeſus-Chriſt qui eſt le Paſteur de nos ames ; c'eſt le bon Paſteur qui eſt mort pour nous meriter le pardon ; il nous invite à nous confeſſer à lui, & il ne demande qu'à nous abſoudre.

Il ſçait que nous n'avons point de diſcernement, & que nous n'avons pas même la connoiſſance de nos pechez, & que dans le fond du cœur nous les aimons; c'eſt lui qui nous les fera connoître, c'eſt lui qui nous en donnera de la douleur, c'eſt lui qui nous les fera déclarer ; il eſt bien aiſé de ſe confeſſer à lui, puiſque nous ne pouvons nous confeſſer ſans lui.

C'eſt ce qui fait dire à ſaint Ambroiſe, (a) *que ceux qui ſont liez par les chaînes de*

(a) In Pſ. 118. 8.

leurs pechez, doivent ſe mettre à la ſuite de Jeſus-Chriſt qui nous délie ; qui eſt une ſource d'abſolution & la cauſe de notre redemption ; alligati vinculis Chriſtum ſequantur, hoc eſt. peccatorum & criminum remiſſionem, fontem indulgentiarum, redemptionis autorem. Car en effet comme ceux qui pourſuivent quelque grace à la Cour ſuivent la Cour, ſe preſentent devant le Roi le plus ſouvent qu'ils peuvent ; de même il eſt bien juſte de s'adreſſer à Jeſus-Chriſt, & en même tems bien avantageux de pouvoir s'y adreſſer pour lui demander qu'il nous pardonne. Nos playes demandent le Medecin, dit le même ſaint Ambroiſe, & le Medecin nous demande que nous lui découvrions nos playes, en lui faiſant la confeſſion de nos pechez, *vulnus medicum quærit, medicus confeſſionem excipit.* (*a*)

Il eſt néceſſaire de s'adreſſer aux Miniſtres de Jeſus-Chriſt ; qui en doute ? Mais quand on y eſt ſi attaché qu'on ne peut les perdre de vûë, c'eſt une marque qu'on cherche autre choſe que Jeſus-Chriſt ; & je ne m'étonne pas ſi toutes les abſolutions qu'ils nous donnent, nous ſervent ordinairement ſi peu ; parce que c'eſt plutôt notre ſatisfaction que nous cherchons que l'abſolution de JeſusChriſt, que nous ne negligerions pas de la ſorte ſi nous avions une veritable douleur de

(*a*) In Pſ. 112. 8.

l'avoir offenſé ; ſi nous avions une veritable confiance en lui, nous y aurions recours plus ſouvent, & nous nous conſolerions plus facilement quand nous nous verrions reduits à la néceſſité de nous paſſer de ſes Miniſtres & de n'avoir plus de Medecin que lui ſeul, qui nous ſuffit & ſans lequel il n'y a rien qui nous ſuffiſe ; autrement toute notre ſuffiſance ne viendroit pas de Dieu, d'où pourtant elle vient comme dit ſaint Paul : *Omnis ſufficientia noſtra ex Deo eſt.*

Les Juſtes ſe relevent des fautes dans leſquelles ils tombent tous les jours ; ils s'en relevent en regardant Jeſus-Chriſt humblement & en jettant les yeux ſur ſa Croix. Car comme une mere accoure pour relever ſon fils qui eſt tombé, quand il ſe met à pleurer & qu'il l'appelle ; de même Jeſus-Chriſt qui eſt plus proche de nous qu'une mere ne le peut être de ſon enfant, nous prend déja par la main pour nous relever, quand nous commençons d'ouvrir la bouche pour l'appeller ; c'eſt pourquoi l'Epoux dans le Cantique recommande ſeulement qu'on lui prenne les petits renards qui ruineroient ſa vigne s'ils étoient négligez ; il ne dit pas qu'on les tuë, parce que c'eſt les tuer en effet que de lui montrer : on les prend en s'accuſant humblement devant lui du mal qu'on a fait, & en le priant avec

confiance de nous fortifier par ſa grace ; afin de ne plus le commettre. Nous gueriſſons donc de nos maux en les montrant à Jeſus-Chriſt ; c'eſt pourquoi nous avons dit que la Confeſſion même que nous lui faiſions de nos pechez nous en obtiendroit le pardon, & étoit déja une ſource d'indulgence qui nous purifioit de nos taches ; car quand on ſe montre parfaitement à la lumiere, on eſt à l'heure même délivré de ſes tenebres ; mais comme notre confeſſion eſt ſouvent imparfaite, nous avons beſoin d'y joindre la priere qui la rend parfaite ; outre que ces deux ſources ſont tellement jointes enſemble qu'elles ne peuvent être ſéparées.

Car comme un pauvre en montrant ſa nudité avec une ſecrette honte & une certaine douleur peinte ſur ſon viſage, ne laiſſe pas de nous demander l'aumône, & même d'une maniere bien efficace, quoiqu'il n'ouvre ſeulement pas la bouche pour nous parler ; de même en nous confeſſant à Dieu de nos pechez, & en lui découvrant ſeulement nos playes avec la douceur & l'humilité des veritables pauvres, nous lui demandons de les guerir ; mais la grandeur de nos foibleſſes, & la longue durée de nos maux qui fait notre langueur, merite bien que nous employons toutes ſortes de prieres pour obliger notre Medecin de nous guérir.

Je ne dirai rien de la priere, ſinon qu'elle peut ſuffir pour nous obtenir la remiſſion de nos pechez, & qu'elle eſt une ſi grande ſource du pardon, que la confeſſion que l'on fait au Prêtre la ſuppoſe. Je ne rapporterai pas même tout ce que l'Ecriture en dit, ce qui ſeroit trop long : il ſuffit de dire que Dieu nous a promis par ſon Prophete que quand nous gemirions de nos pechez, il ne s'en ſouviendroit plus ; il eſt donc clair qu'il nous les pardonne, & que le gemiſſement qui eſt l'ame de la priere, ou plutôt la priere même, eſt ſuivi de la remiſſion de nos pechez. On ne peut donc pas nier que ce ne ſoit encore une ſource de pardon, & que ceux qui vont puiſer avec confiance dans cette fontaine de ſalut, ne retournent juſtifiez de même que le Publicain de l'Evangile. Dieu nous a promis ſolemnellement qu'il nous exauceroit lorſque nous le prierions, il nous pardonne donc quand nous prions ; il s'offre lui même de nous pardonner, il nous invite de venir boire à cette ſource de ſes graces, il ne refuſera donc pas de nous pardonner quand nous l'en prierons, & que déſirant recourir au moyen qu'il a établi pour nous pardonner, nous en ſerons privez par l'injuſtice des hommes.

Saint Ambroiſe nous apprend que le moyen d'être délivré des chaînes qui nous

lient même au dehors, c'eſt de prier. *Comprenez-vous*, dit-il, *quelles ſeront les mains qui vous délivreront, de quelle maniere vous vous rendrez libre, & vous vous mettrez en état de ne plus craindre vos Geoliers; levez-vous pour prier. Audis quemadmodum ſi ligatus fueris quibus manibus, quibus operibus ipſe te ſolvas, quemadmodum cuſtodes timere non poſſis, ſurge ad deprecandum.* (a)

Que ſi la priere eſt efficace pour nous obtenir cette eſpece de liberté qui nous eſt commune avec les gens du monde qui ne ſont pas libres de la liberté des enfans de Dieu, elle eſt incomparablement plus efficace pour nous obtenir cette ſeconde ſorte de liberté que le monde ne connoît pas; ſi la priere peut ouvrir les priſons viſibles, il ne faut pas douter qu'elle n'ouvre à plus forte raiſon les priſons inviſibles en nous mettant hors de la puiſſance du demon, comme Jeſus-Chriſt l'enſeigne ſi ſouvent.

Les priſons temporelles ſont un lieu de liberté pour les Saints; ce n'eſt pas ce qu'ils demandent à Dieu d'en être délivrez, ce ſont les priſons éternelles qui ſont l'objet de leurs craintes; & ils employent bien mieux leurs vœux, pour prier Dieu qu'il en retire leurs Geoliers, & qu'il les délivre de cette déplorable captivité qu'ils ne connoiſſent pas eux-mêmes,

(a) In Pſ. 118

L'Egliſe prioit afin que ſaint Pierre ſortit de priſon, mais ſaint Pierre ne prioit pas pour en ſortir; il eſt dit que l'Apôtre avec Silas loüoit Dieu étant en priſon, & peut-être c'étoit de ſa priſon même qu'il le louoit, mais il n'eſt pas dit qu'il demandât d'en être délivré. C'eſt pourquoi ce que dit ſaint Ambroiſe doit s'entendre des perſonnes foibles qui peuvent bien demander à Dieu qu'il les délivre d'une priſon, de même que d'une maladie, parce que ce peuvent être des tentations trop fortes pour eux; mais pour les Saints qui feroient une telle priere, ce ſeroit dans des rencontres extraordinaires, où ils auroient ſujet de croire que la charité qu'ils doivent au prochain les obligeroit à la faire : la priere nous arme, mais c'eſt particulierement contre le Démon; la priere fait violence à Dieu, comme parle Tertullien, mais c'eſt pour le Ciel. Les vices les plus enracinez cedent enfin à la priere, quand elle eſt faite comme il faut. L'invocation du Nom de Dieu a chaſſé les Demons de toute la terre, comme S. Ambroiſe dit qu'elle les chaſſe encore tous les jours du cœur des hommes: *orationibus excluduntur*; cette invocation puiſſante a arrêté le ſoleil au milieu de ſon cours, (*a*) & l'a comme lié au haut du Ciel.

(*a*) Joſué 10. 3.

Avons-nous donc de la foi, ſi nous craignons qu'elle ne ſoit pas ſuffiſante pour nous délier de nos pechez, & nous obtenir l'abſolution des fautes journalieres dont on ne peut ſe rendre exempt tant qu'on ſera en cette vie fragile & mortelle? La priere lie les demons, elle peut donc délier les juſtes; elle peut fermer l'enfer aux plus coupables, elle peut donc abſoudre les Saints, & par conſequent on a eu raiſon de dire qu'elle eſt auſſi une ſource de remiſſion & d'indulgence.

Dieu ne pardonne pas ſeulement à ceux qui s'accuſent eux-mêmes, & à ceux qui le prient, mais auſſi à ceux qui le louent; c'eſt pourquoi la louange de Dieu merite bien d'être miſe au rang de ces grandes fontaines & de ces piſcines ſpirituelles que Dieu nous ouvre tous les jours pour nous y laver & nous purifier de toutes nos fautes. Celui qui loue Dieu s'oublie ſoi-même, pour ainſi dire, lorſqu'il ne penſe qu'à lui, & qu'il s'anéantit devant ſes yeux, pour rendre quelque ſorte d'hommage à ſa grandeur infinie.

Il eſt donc bien aiſé de conclure que Dieu l'oublie encore moins qu'un autre, & que par conſéquent comme il n'y a perſonnes d'exempts de ces ſortes de liens; il le delie avec d'autant plus de plaiſir, s'il eſt permis de parler de la ſorte, que le pécheur n'a d'autre ſoin que

celui de lui plaire. Car il ne faut pas s'imaginer que loüer Dieu ſoit de dire de belles choſes ; on le louë quand on l'aime tellement, qu'on aime que lui & qu'on ſe plaît à tout ce qu'il fait, lors même qu'il nous chatie, *bene omnia feciſti ;* dans dans toutes ſortes de rencontres, c'eſt la plus grande loüange que nous ſoyons capables de lui donner. Mais quelque diverſité qu'il y ait dans la loüange dont l'Ecriture parle ſi ſouvent, il eſt certain qu'il n'y a rien qui ſoit ſi agreable à Dieu, & qui par conſequent nous puiſſe davantage éloigner de toute ſorte de maux, & nous approcher de toutes ſortes de biens ; il eſt certain qu'il n'y a rien de ſi juſte que cette loüange, car il n'y a rien qui ſoit ſi loüable que Dieu, ou plustôt il n'y a que lui ſeul qui ſoit loüable, de même qu'il eſt dit dans l'Evangile, *qu'il n'y a que lui qui ſoit bon*, & par conſequent, il n'y a rien qui puiſſe ſi bien nous délier ; car comme nous ne ſommes liez par toutes ſortes d'infirmitez & de pechez qu'à cauſe de l'injuſtice que nous commettons en pechant, nous ne ſommes deliez qu'à proportion que nous devenons plus juſtes, qu'en faiſant ce qui eſt plus juſte & qui plaît à Dieu davantage ; or il n'y a pas de doute que nous lui plaiſons davantage, en lui donnant cette loüange qui conſiſte principalement à l'aimer.

Saint Ambroiſe remarque admirablement que ſaint Paul & Silas ſe trouverent deliez en loüant Dieu. Non ſeulement Dieu ne ferme pas la bouche de ceux qui le louënt, comme dit Eſther, mais il leur delie les mains quelquefois comme il fit au grand Apôtre, afin de nous apprendre que ſa loüange eſt un plus grand inſtrument de la liberté de notre cœur, & qu'elle nous rend libres, ſi elle nous trouve libres deja, pour nous rendre encore plus libres : Ce n'eſt pas en vain, dit ſaint Ambroiſe, que *ſaint Paul & Silas ayant été mis en priſon, ſe levoient la nuit pour louër Dieu, ce fut leur devotion & ce devoir de pieté qui briſa leurs chaines*, mais ces dernieres paroles ne peuvent conſerver toute leur beauté dans notre langue; & ce qui fait particulierement à notre ſujet, c'eſt que le mot d'abſolution s'y rencontre, & l'expreſſion même dont il ſe ſert nous donne une veritable idée qu'on ne peut manquer d'abſolution lors qu'on ne manque point de devotion : *Non otioſe Paulus & Silas truſi in carcerem, media nocte ſurgebant : ideoque ubi non deficit devotionis officium adfuit etiam devotionis remedium.*

La cauſe que ce même Pere rapporte ailleurs de ce que Joſué prit la Ville de Jericho ſans combattre, fut qu'il adora Dieu en voyant un Ange. C'eſt, dit-il, ce qui fit tomber les murailles *Jeſus nave Ducem militiæ cœleſtis adoravit, & ideo ſine ferro*

vici

vicit, & ſine ulla obſidione deſtruxit urbem Jericho.

Ce qui peut donner occaſion de remarquer que la premiere Ville que prirent les Enfans d'Iſraël en entrant dans la terre promiſe, fut priſe d'une maniere toute differente de celle des autres, car ils ne firent rien que faire le tour de la Ville pluſieurs fois, en offrant à Dieu l'hymne de leur ſilence, comme il eſt appellé dans l'Ecriture, les Prêtres ſonnans à la fin les Trompettes du Jubilé, & le Peuple criant à haute voix : pour nous apprendre peut-être entre autre choſes, que les plus grandes victoires contre les démons ſe remportent par le ſilence des Saints, & par cette loüange continuelle qu'ils rendent à Dieu ; le cri du Peuple, qui d'abord étoit demeuré dans le ſilence, marque bien cette jubilation du cœur qui eſt ſans parole : *Motus gaudiorum non labiorum*, comme dit ſaint Bernard. Ces Trompettes, qui vous animent dans le combat & dont on ſe ſervoit dans le tems du Jubilé, qui étoit la figure de la remiſſion des pechez, peuvent bien marquer cette même loüange de Dieu, qui nous eſt un principe de force & de liberté : ce qui eſt d'autant plus probable, que c'étoient les Prêtres qui devoient ſonner ces Trompettes, puiſqu'en effet ils ne ſont établis que pour loüer Dieu & pour

le faire louër. Je ne ſçai ſi on ne pourroit point dire auſſi que comme il n'y a que cette premiere Ville qui ait été priſe de la ſorte par les armes du ſilence, par le bruit des Trompettes & le cri du Peuple ſans autres armes, afin qu'il parût que c'étoit l'ouvrage de Dieu, & non celui des hommes, cela nous marqueroit peut-être les premieres victoires de l'Egliſe qui n'ont été remportées que par la foi des Martyrs & des ſaints Confeſſeurs, ſans aucun moyen humain; ce qui étoit cauſe que comme il n'y avoit rien de l'homme, & que c'étoit Dieu qui faiſoit tout, toute la terre s'eſt convertie en peu de tems par un plus grand miracle que celui de la priſe de Jericho; au lieu que dans les ſiecles ſuivans & ſous les Empereurs Chrêtiens la puiſſance de l'homme s'étant trouvée jointe à celle de Dieu, l'Egliſe a fait beaucoup moins de progrès, & ſes victoires ont été plus imparfaites.

Pour ne me point éloigner de mon ſujet, il eſt certain que dans l'ancien Teſtament nous voyons que les plus grands coups de la puiſſance de Dieu dans les défaites des ennemis de ſon Peuple, ont parut lorſque ce Peuple combattoit en le louant ou qu'il ne faiſoit que le louër. C'eſt ainſi qu'Aza mit en fuite un million d'ennemis, (a) parce qu'il ne s'appuioit que ſur

(a) 2. Pa. 15.

le bras de Dieu qui n'eſt point plus fort avec nous, ou qui n'eſt point plus foible ſans nous.

C'eſt ainſi que Joſaphat ſurmonta les Mohabites & les Ammonites avec encore plus d'éclat, parcequ'il laiſſa faire Dieu ne prenant pour ainſi dire pour ſon partage, que de le voir faire & de le louër, (*a*) *Non eritis qui vos domicabitis, ſed tantum modo confidenter ſtate, & videbitis auxilium Domini &c.* Ce ſage & fidele Prince ayant eu plus de ſoin de dreſſer des cœurs de Levites pour louër Dieu que de ranger ſes Eſcadrons pour combattre, ce fut Dieu ſeul qui combatit ſes ennemis, & qui les vainquit. (*b*) *Dedit que concilium populo, & ſtatuit cantores Domini ut laudarent eum in turmis ſuis : Confitemini Domino quoniam bonus &c.* Et l'Ecriture remarque qu'aiant ainſi commencé à louër Dieu, Dieu ſe mit à combatre pour eux, & leur fit remporter une victoire, ſans qu'ils euſſent part au Combat.

C'eſt ainſi que les Machabées ont combatus & vaincus : (*c*) *Manu quidem pugnantes, Deum autem in cordibus invocantes &c.* Ce qui devroit nous faire rougir, en conſiderant combien étoit grande la foi de ces Princes dans le tems de loi, & combien la notre eſt foible dans le tems même de

(*a*) 2. Part. 20. 17. (*b*) 2. Part. 20. 21.
(*c*) Mac. 15. 27.

l'Evangile. Ce qui nous devroit faire reconnoitre humblement que c'eſt notre peu de foi, qui eſt cauſe de notre peu de force.

Il eſt viſible par ces exemples que Dieu en fait davantage quand nous en faiſons moins, & qu'il n'y a rien de plus aſſuré pour ſurmonter toutes ſortes de perils, que de ne pas s'appuyer ſur ce que les hommes peuvent faire pour nous, mais ſur le bras du Tout-Puiſſant, & de n'avoir point d'attention au milieu de nos grandes affaires & de nos plus grands maux, que de le ſervir & de le louër. Nous avancerions incomparablement davantage, ſi nous ne faiſions que louër Dieu, en nous déchargeant ſur ſa conduite de tant de ſoins inutiles qui nous empechent de le louër.

Dieu a moins de ſoins de nous, parce que nous en avons trop, ayons en moins & il en aura davantage; ce n'eſt pas nous qui nous ſauvons, c'eſt lui qui nous ſauve. Comme c'eſt lui qui eſt notre force, qu'il ſoit auſſi notre loüange; & nous ne perdrons plus notre force; que ſi nous ſommes foibles commençons de le louër, & il nous rendra fort; la loüange de Dieu encore plus puiſſante, pour nous faire ſurmonter nos ennemis inviſibles. Les hommes peuvent être vaincus par des armes materielles, mais les demons ne le peuvent

être que par des armes ſpirituelles. La gloire de Dieu les brûle, & ils ne peuvent ſouffrir la loüange qui la procure ; ils fuyent ceux qui le louent, & ces Peuples infideles qui fuyoient le Peuple de Dieu lorſqu'il chantoit ſes louanges, n'étoient que leur figure. *Celui qui chante une hymne, dit ſaint Ambroiſe, en ſe purifiant le cœur, & le chantant ſpirituellement, ſe delivre de toutes ſortes de Paſſions. Quid hymnum dicit puro corde & ſpiritualiter dicit, omne genus paſſionis excludit humanæ.* Saint Ambroiſe dit que la louange de Dieu qui nous délivre de nos paſſions, qui ſont la racine de nos pechez, nous délivre auſſi par conſéquent de nos pechez. Y a-t-il une meilleure abſolution que celle qui ne nous délie pas ſeulement des liens de nos pechez, mais qui en bouchant peu à peu la ſource d'où ils viennent empêche qu'ils ne nouslient comme auparavant. La louange de Dieu éloigne les demons, affoiblit notre concupiſcence, nous delivre de nos pechez, ſatisfait à Dieu pour nos pechez, & par conſequent ſupplée au bienfait de l'abſolution.

Ne nous croyons donc point privez des effets de l'abſolution, lorſque nous avons ſoin d'entrer ſouvent dans nous-mêmes, pour la demander à Dieu & la recevoir de ſa main : il nous dira : Vos pechez vous ſont pardonnez, ſi nous nous en confeſſions devant lui, ſi nous le prions de ne

nous imputer point notre folie, & ſi nous le loüons de la miſericorde qu'il nous peut faire, ne penſons plus à ce qui eſt au dehors, afin de ne penſer qu'à ce qui eſt au dedans. Car Dieu eſt au dedans, comme dit ſaint Ambroiſe, & certainement nous l'y trouverons: *Intus eſt Deus.* Faiſons-nous abſoudre tant que nous voudrons par le Miniſtere des Prêtres, ſi nous n'avons un deſir ſincere d'être à Dieu & de le chercher, nous ne ſerons point veritablement abſous: (a) *Cherchez-moi & vous vivrez*, nous dit le Seigneur par ſon Prophete. *Quærite me & vivetis.* Si nous ne le cherchons point nous ne vivrons donc point. Or il n'y a point d'abſolution dans la mort. Il s'enſuit déja que quelqu'abſolution que nous ayons reçû, en ne cherchant point Dieu nous ne vivrons point, & que par conſequent nous ſoyons abſous; il s'enſuit qu'encore qu'on nous la refuſe, ſi nous cherchons Dieu veritablement nous vivrons, & par conſequent nous ſerons abſous, car les vivans ne peuvent être liez devant Dieu, de même que les morts ne peuvent être libres & déliez. Qu'on nous abſolve, ou qu'on ne nous abſolve point; ſi nous demeurons dehors en aimant les creatures, ſaint Ambroiſe nous aſſure que Jeſus-Chriſt ne nous reconnoîtra point; *puiſqu'il ne reconnût point ſes plus proches*, dit-il, *parce qu'ils étoient dehors, & ce fut peut-*

(a) Amos 5.

être pour nous inſtruire, qu'il ne les reconnu point; comment pouvons-nous eſperer qu'il nous reconnoiſſe quand nous ſerons dehors. Si autem foris ſtantes nec ipſi agnoſcuntur parentes; & propter noſtrum fortaſſe non agnoſcuntur exemplum, quemadmodum non agnoſcimur ſi foris ſtemus.

Il nous reſte encore deux ſources d'indulgence que nous ne verrons qu'en paſſant, quoiqu'elles ne laiſſent pas d'être très admirables & efficaces pour nous laver; la premiere eſt celle de l'humilité, qui eſt ſi néceſſaire qu'on peut dire que les autres ne peuvent ſervir de rien ſans elle, & qu'elle eſt comme la clef qui les ouvre. Comme l'orgueil eſt le commencement du peché qui nous lie, ſelon que le dit l'Ecriture: *initum peccati ſuperbia*, & en même tems le plus grand des pechez; on peut dire au contraire que l'humilité eſt une diſpoſition prealable à l'abſolution du Prêtre & un moyen des plus efficaces pour ſuppléer à ſon défaut dans le cas de neceſſité. Nous n'avons que faire de craindre; quand nous ſerions humbles nous ſerons abſous. C'eſt ſaint Ambroiſe qui le dit en termes formels; *Cum repleta fuerit humilitas, peccatum ſolvitur.* Et c'eſt l'Evangile même qui nous l'apprend en nous propoſant l'exemple du Publicain, qui s'étant humilié devant Dieu s'en retourna juſtifié dans ſa maiſon. S'il s'en retourna juſtifié, il s'en re-

tourna donc abſous ; car il n'y a point de meilleure marque de l'abſolution, que la juſtice qui ne peut être liée, non plus que la parole de Dieu, puiſque c'eſt elle qui nous délie.

Ce qu'ajoute Jeſus-Chriſt après avoir parlé de l'humilité & de la juſtification du Publicain, fait bien voir combien cette vertu eſt efficace pour obtenir le pardon. *Omnis qui ſe humiliat exaltabitur* ; nous ne pouvons pas douter après cela qu'elle n'obtienne d'être délié, puiſqu'elle nous éleve ; être éxalté eſt quelque choſe de plus que de n'être plus pecheur ; l'abſolution ne marque que le pardon, au lieu que l'exaltation marque la récompenſe ; il n'eſt pas dit que tous ceux qui ſe confeſſent ſeront exaltez, ce ſeroit même beaucoup qu'ils fuſſent abſous ; mais il eſt dit que tous ceux qui s'humilient ſont exaltez. Cette ſainte exaltation dont il eſt parlé dans l'Evangile, & qui eſt l'exaltation des humbles, qui ne s'en élevent point eſt un veritable ſigne de la remiſſion qu'elle preſuppoſe. Car l'exaltation dans les perſonnes ſuperbes n'eſt pas une recompenſe, mais le plus grand de tous les châtimens de Dieu. La veritable exaltation & la veritable abſolution eſt pour les humbles, de même que toute ſorte de baſſeſſe & de captivité eſt le partage des ſuperbes.

Nous avons mis la Croix pour la der-

niere ſource d'indulgence, dans laquelle nous allons chercher le pardon de nos pechez, lorſque les Prêtres nous refuſent le Sacrement. Nous avons déja dit que les tribulations & les diverſes afflictions qui nous arrivent en peuvent être auſſi une ſource; mais on peut mettre cette difference entre la Croix & elles, que n'y ayant point de Croix ſans tribulation, toute triblation neanmoins ne merite pas de porter le nom de croix dans le ſens qui lui eſt particulier, & qui ſignifie ſeulement la perſecution qu'on ſouffre pour l'amour de la juſtice & pour la Croix de Jeſus-Chriſt; les pertes, les maladies & toutes les autres ſouffrances peuvent être ſantifiées par la Croix de Jeſus-Chriſt, quand on en fait un bon uſage en y joignant la patience & qu'on les rapporte à la Croix, car tout ce qu'elle touche & tout ce qui lui eſt uni devient effectivement ſaint; mais quand on eſt dans les ſouffrances, de quelque nature qu'elles ſoient pour la cauſe de Jeſus-Chriſt, & pour la deffenſe de la verité, c'eſt la Croix même de Jeſus-Chriſt que nous portons & dont il nous honore. C'eſt alors que nos ſouffrances ſont veritablement les ſiennes en un ſens tout particulier, & ſi nous ne nous déchargeons point de ſa Croix en l'abandonnant par la plus grande ing atitude & la plus grande infamie

du monde, nous avons part à la huitiéme béatitude de l'Evangile qui eſt le comble du plus grand bonheur & de la plus grande gloire qui puiſſe jamais arriver à un homme dans cette vie mortelle.

Cela ſeul fait aſſez voir que la Croix eſt une ſource d indulgence & de rémiſſion, & il ne ſeroit pas même beſoin de le prouver. Car comment ceux qui ſouffrent perſecution pour la juſtice ſeroient-ils heureux, s'ils n'étoient deliez de leurs pechez ? Comment ſeroient ils dans le plus haut degré de la beatitude, ſi Dieu ne leur pardonnoit pas leurs fautes ? Non ſeulement ceux qui portent la Croix de Jeſus-Chriſt avec humilité & avec joië ſont rendus participans du pardon general qu'elle a apporté à toute la terre, mais ils reçoivent une nouvelle force afin de ne plus tomber; & ſi la fragilité humaine leur fait commettre des fautes, elles ſont remiſes à l'inſtant, puiſqu'alors ils preferent Dieu à leur propre repos; que s'il arrive qu'on les condamne injuſtement pour la cauſe de l'Evangile, Dieu ouvre pour eux les treſors de ſes indulgences; & quand ils auroient été les plus coupables s'ils ſont parfaitement convertis & qu'ils ne cherchent que lui, ils leur pardonne, pour ainſi dire tout d'un coup dans ces grandes occaſions qu'ils doivent menager avec beaucoup de ſoin; & le Seigneur ſe

plaît à couvrir la difformité de leur vie paſſée par une grande abondance de ſes graces ; c'eſt alors qu'ils peuvent dire à leurs ennemis ces belles paroles de Tertullien dans la confiance qu'ils ont en la Croix de Jeſus-Chriſt qui fait tout leur merite ; *Cùm à vobis condemnamur, à Deo abſolvimur.* Dieu nous abſout quand vous nous condamnez. Comme les ames les plus belles ne ſont point ſans taches, elles ſont lavées plus parfaitement dans le ſang de l'Agneau, & elles deviennent encore plus belles par une plus grande miſericorde. C'eſt ainſi que Suzanne étant accuſée par les deux Vieillards fut non ſeulement délivrée par Daniel, qui inſpiré de Dieu fit connoître l'injuſtice du jugement rendu contre elle ; mais elle devint plus ſainte : Suſanne dit ſaint Ambroiſe, *Hominum damnata judicio, nutu abſoluta divino eſt.*

Nous ne connoiſſons pas aſſez la vertu de la Croix, & nos défiances la deshonnorent. Seroit-il croyable que e bon Larron y eût reçû le pardon de toutes ſes fautes, & que l'Epouſe qui a tout abandonné pour ſon Epoux n'y reçût pas le pardon des ſiennes ? Le Larron que les Peres diſent l'avoir été juſqu'à la Croix, peut faire voir aux épouſes ce qu'elles doivent eſperer de cette Croix, quand elles y demeurent attachées avec joye entre

les bras de leur Epoux, & qu'elles lui disent continuellement avec confiance dans le fond de leur cœur, (a) *Memento mei; Souvenez vous de moi.* Elles n'ont que faire *cùm veneris in regnum tuum*, lorſque vous viendrez dans votre Royaume; parce que Jeſus-Chriſt eſt entré dans ſon Royaume glorieux par ſes ſouffrances, de même qu'il veut les y faire entrer par les leurs. Si le Larron ſanctifié a pû voir du haut de la Croix ce Royaume que Judas n'a pû voir dans l'Euchariſtie, comme remarque ſi admirablement ſaint Ambroiſe: *In cruce regnum Domini mente conſpexit, quod in convivio Chriſti Judas videre non potuit;* ſeroit-il poſſible que les Epouſes qui ont tout quittez pour le voir, & qui l'ont vû ſi ſouvent en ſe repoſant avec S. Jean dans le ſein de leur Epoux, ne le viſſent pas ſur la Croix? ou étant ſi proches ſeroit-il poſſible que pour n'avoir point reçu l'abſolution de ces pechez que la fragilité que la nature leur fait commettre; cette abſolution, dis-je qu'on ne leur refuſe que parce qu'elles demeurent fidelles à leur Epoux, elles en euſſent moins de confiance en ce même Epoux.

Il eſt vrai que vous ne recevez pas l'abſolution par l'impoſition des mains du Prêtre; mais vous la recevez par l'impoſition des mains mêmes de Jeſus-Chriſt.

(a) Luc. 23.

Ne

Ne ſentez-vous pas ces mains adorables qui paroiſſent ſi peſantes à la nature & qui ſont en effet ſi legeres à ceux qui l'aiment ; elles ſont étenduës ſur vous depuis le matin juſqu'au ſoir, pour vous combler de toutes ſortes de benedictions ſpirituelles, ſi vous ne les repouſſez pas vous-même ; il n'y a point de benediction ſemblable à celle de l'Epoux, principalement quand il benit ſes Epouſes, & qu'il les benit ſur la croix.

Il ſuffit que vous reconnoiſſiez l'autorité de ſes Miniſtres qui eſt la ſienne, & que vous reſpectiez leur benediction qui eſt auſſi la ſienne ; mais s'il vous la refuſe avec injuſtice, demeurez en paix, vous recevez dans ce même tems la benediction de votre Epoux, qui vous benit parce que vous êtes à lui, parce que vous ſouffrez pour lui, & parce qu'on refuſe de vous benir.

Bûvez le ſang de l'Agneau qui rejaillit de la plenitude de ſon cœur dans le nôtre, pourvû qu'il ſoit vuide. Goûtez-le avec plaiſir dans la ſource même, Si votre amour n'eſt point tiéde, vous trouverez ce ſang tout bouillant. C'eſt comme on le boit ſur la Croix ; on ne le prend pas ſur l'Autel pour vous le donner, & vous ne le buvez pas dans le Calice ; mais y a-t-il un Autel preferable à celui ſur lequel

il s'eſt ſacrifié & eſt mort pour nous ? & y a-t-il un calice qui ſoit plus prétieux que ſon cœur ? Votre crainte eſt louable, parce que vous ne craignez rien que de perdre Jeſus-Chriſt ; mais vous pouvez vous raſſurer : écoutez ce que vous dit un des grands amis de votre Epoux ; *Nemo poteſt tibi Chriſtum auferre, perſonne ne vous peut faire perdre Jeſus-Chriſt*, dit ſaint Ambroiſe ; c'eſt pourquoi vous devez demeurer tranquille, ſi en effet vous ne craignez rien que de le perdre.

Il eſt donc certain que tout ce qu'on peut contre vous, ne peut vous nuire ; on ne peut vous perdre en vous ôtant les Sacremens, puiſqu'on ne peut vous faire perdre Jeſus-Chriſt, & qu'il eſt impoſſible que vous vous perdiez en ne le perdant pas, comme dit le même Pere. *Nemo poteſt perire cui non ablatus eſt Chriſtus.* Ce qu'on peut faire pour empêcher que Jeſus-Chriſt ne vous pardonne, eſt cauſe même qu'il vous pardonne. Ces abſolutions qu'on vous refuſe, vous font recevoir les fruits de l'abſolution ; on vous les refuſe, & votre Epoux vous ouvre tous ſes tréſors qui ſont toutes ſes playes ; & il verſe ſon ſang dans votre cœur par de grands canaux qu'il eſt impoſſible aux hommes de vous former, parce qu'il n'y a que lui qui les ferme, de même qu'il n'y a que lui qui les ouvre, *qui aperit & nemo claudit. qui*

claudit & nemo aperit. (*a*) Il eſt étonnant qu'ayant, comme nous avons, pluſieurs grands remedes pour nous guerir de nos bleſſures, que nous avons contre le demon & contre le monde, nous nous attachions tellement à un ſeul, que nous abandonnions tous les autres. Le plus ſouvent nous croyons avoir tout fait quand nous nous ſommes confeſſez; & la facilité de ce remede qui ne nous incommode pas, & que nous nous imaginons ſuffire à tous nos maux, eſt ſouvent cauſe que nous évitons les pechez avec moins de ſoin. Quand on aime ſon mal, & qu'on eſt tellement accoutumé au remede qui le doit guerir, qu'on ne peut s'en paſſer, je me trompe ſi on s'applique avec un grand ſoin à fuir les moindres occaſions qui peuvent nous y faire tomber. Preſque tous le monde veut bien ſe confeſſer, mais tout le monde ne veut pas s'humilier & faire penitence; & l'on pourroit ſe ſervir ici des paroles de ſaint Ambroiſe: *perfidia confiteri poteſt; credere non poteſt.* Nous n'avons pas de peine à nous confeſſer & à dire que nous ne vivons pas ſelon l'Evangile, mais nous en avons beaucoup à croire comme il faut à l'Evangile: c'eſt-à-dire à le pratiquer, en le prenant pour la regle de nos mœurs & de notre vie.

C'eſt ce qui eſt cauſe que ce remede

(*a*) Apoc. 3. 7.

qui eſt ſi excellent par lui-même, ne nous devient pas ſeulement inutile, mais dangereux; parce que nous y bornons toute notre confiance, & que nous ne nous étendons pas aux autres qui pourroient nous faire beaucoup de bien. La Confeſſion eſt comme le puits de Jacob dont l'eau eſt fort bonne, mais ce puits eſt profond; & quand nous y allons avec peu de diſpoſition, on auroit lieu de nous dire, *puteus altus eſt, neque in quo haurias habes*, (a) le puits eſt profond, & vous n'avez pas de quoi puiſer. On ne peut pas dire combien de perſonnes, faute de s'obſerver, ſont tombez dedans & s'y ſont noyez; ce puits n'en eſt pas moins utile pour nous ſi nous prenons garde à ce que nous faiſons; mais la chute des autres nous doit être un avertiſſement de ne nous pas endormir ſur le bord du puits, afin de ne point trouver la mort où les Saints trouvent la vie.

On a mis des gardes à ce puits pour nous empêcher d'en approcher. Nous devons regarder cette conduite affligeante de nos ennemis comme une punition de nos pechez; car il eſt certain que quand nous nous approchions avec foi, nous y trouvions Jeſus-Chriſt qui y parloit à la Samaritaine; mais néanmoins nous ne devons pas pour cela perdre courage; car ſi nous deſcendons juſqu'à la vallée de Be-

(a) Joan. 4. 11.

thulie, nous y trouverons pluſieurs ſources qui ne ſont point gardées & où nous pouvons étancher notre ſoif avec loiſir; il ne ſera pas même néceſſaire d'aller ſi loin; (*a*) *Prope eſt verbum in ore tuo & in corde tuo.* En quelque lieu que nous ſoyons, nous ſommes environnez de ces ſources d'eau vive qui coulent toujours, & nous les trouverons dans notre cœur, ſi nous ouvrons toujours les yeux, ſi nous nous humilions, ſi nous avons ſoin d'invoquer le Saint Eſprit; parce que c'eſt la charité qu'il y répand qui amolit la dureté de cette pierre, & qui fait rejaillir ces eaux de grace dans le deſert.

Il ne faut pas croire que nous ayons parlé de toutes les ſources d'eau vive dans leſquelles nous pouvons boire & nous laver, lorſque nous ſommes échauffez & que nous ſommes ſoüillez. Comme nous ne faiſons pas un pas en nous éloignant de Dieu, qui ne nous ſoüille, nous n'en faiſons pas un en nous approchant de lui qui ne nous lave. Ceux qui aiment Dieu avec ſincerité le trouvent; & comme tout coopere effectivement au ſalut des Elûs, ils trouvent par tout des fontaines. Que peut-il y avoir de ſi ſec qu'une machoire d'âne? Que peut-il y avoir de ſi mortel que ce qui a tué une infinité de Philiſtins? Cependant Dieu y fait trou-

(*a*) Rom. 10. 8.

ver de l'eau quand il veut, & les ſources de ſcandale ſont entre ſes mains des ſources de benedictions pour le ſalut de ſes Elûs.

Quand on a aſſez de force pour étouffer le lion, on y trouve quelque choſe de plus que de l'eau, ſelon que l'Ecriture nous le dit : (*a*) *de comedente exivit cibus, & de forti dulcedo.* Que ſi les ſources de maledictions deviennent des ſources de benedictions pour les Saints, il eſt aiſé de juger combien de benedictions ils remportent des ſources de benedictions.

Qu'ils ne s'inquiettent donc pas de ce qu'on leur a bouché une ſource ; puiſqu'ils trouvent par tout des ſources en ſi grande abondance, qu'on ne peut pas même les compter.

Mais je croi qu'une des plus univerſelles, des plus efficaces, & des plus delicieuſes, eſt la parole de Dieu, qui peut renfermer elle ſeule toutes les autres ; & l'on ne peut pas douter qu'elle n'ait la force de ſuppléer à l'abſolution du Prêtre, puiſque Jeſus-Chriſt a dit expreſſément dans l'Evangile ; (*b*) *jam mundi eſtis propter ſermonem quem locutus ſum vobis*, vous êtes déja pure à cauſe de la parole que je vous ai dite. Cette parole qui guérit les plus grands maux, & qui reſſuſcite les

(*a*) Juges 14. 14.
(*b*) Joan. 15. 3.

morts, comme nous l'apprenons de la bouche même de Jeſus-Chriſt, peut bien guerir les moindres maux & les maladies les moins mortelles. Qui doute que cette parole ne nous délie & ne puiſſe nous délivrer, puiſque nous ne pouvons être delivrez que par cette parole, & que de quelque maniere que nous ſoyons delivrez, c'eſt la verité qui nous délivre, ſelon qu'il eſt écrit; (*a*) *Veritas liberabit vos.* Que ſi tous ceux qui ſont délivrez, ſont délivrez par la verité, eſt-ce qu'elle ne délivreroit point les perſonnes que le Prêtre refuſeroit de délier, parce que ces perſonnes confeſſeroient la verité; on ſe guérit des bleſſures de la mort en penſant à la vie éternelle qui eſt par tout renfermée dans l'Ecriture. Si les cendres des Saints ont la force de guérir les plus grandes maladies de nos corps; penſez-vous qu'en nous humiliant devant la parole de Dieu & en l'adorant, elle ne guériſſe point les maladies de nos ames? Penſez vous que la connoiſſance de Jeſus-Chriſt ne ſerve de rien à nous guerir? Saint Ambroiſe aſſure que cette connoiſſance eſt notre veritable gueriſon; *cognitio Chriſti collatio eſt ſanitatis.*

Approchons nous donc de Jeſus-Chriſt en meditant avec foi ſa ſainte parole. Nourriſſons-nous-en comme ce même Pe-

(*a*) Joan. 8. 32.

re nous y invite ; & nous ſerons abſous en effet, parce que Jeſus-Chriſt eſt la remiſſion de nos pechez, *Accedite ad eum & abſolvimini quia remiſſio peccatorum eſt.* Faiſons-lui la belle priere que ce grand Saint lui fait ailleurs : Parlez-nous, ô Seigneur Jeſus, car nous ſommes malades, & votre parole eſt notre medecine ; parlez-nous, Seigneur, car nous ſommes aveugles, & votre parole eſt notre lumiere : parlez-nous, car nous ſommes tout couverts de taches, & votre parole eſt un bain de pureté qui nous lavera ; parlez-nous enfin, car nous mourons de ſoif, & votre parole eſt une ſource d'eau vive qui nous rafraichit & nous déſaltere. Vous nous parlez, Seigneur ; & quand vous nous avez parlé, nos fautes ſont effacées, & nous devenons innocens ; *Loquere Domine Jeſu, verbum tuum medicina eſt, verbum tuum lumen eſt, verbum tuum noſtræ colluvionis ablutio eſt ; verbum tuum foris eſt, tu loqueris & culpa lavatur.*

Mais ſi nous avons ſoin de joindre à la meditation de la verité l'exercice de la charité qui couvre la multitude des pechez (*a*) & qui eſt elle-même notre veritable liberté, lorſque nous aimons tellement Dieu que nous adorons en toutes choſes ſa volonté, il s'y trouvera que nous aurons dix ſources de vie pour oppoſer aux

(*a*) S. Petr. 4. 8.

dix playes d'Egypte qui ſont autant de ſources de mort, il faut pour cela que nous puiſions continuellement les eaux de la grace dans ces fontaines de ſalut, & que nous ayons ſoin de ſuppléer à l'abſolution des Prêtres par celle que Jeſus-Chriſt nous donnera, & que nous trouverons dans toutes ces ſources. Je ne vois pas après cela quel mal on nous aura fait de nous empêcher d'aller à confeſſe; puiſque d'ailleurs nous pouvons pratiquer le conſeil de ſaint Jacques, en nous accuſant humblement de nos fautes devant nos freres; mais comme ils ne peuvent pas nous abſoudre, ſi cela nous rend plus ſoigneux de nous adreſſer à Jeſus-Chriſt, & ſi nous y avons recours plus ſouvent dans toutes ſortes d'occaſions & avec plus de foi; ceux qui nous ont privé de la Confeſſion, au lieu de nous nuire, nous ont ſervi, quoique nous devions ſouffrir cette peine avec douleur & avec beaucoup d'humilité, en priant Dieu de nous rendre la liberté de nous proſterner aux pieds de ſes Miniſtres que nous honorerons en leurs perſonnes & qui nous abſoudrons en la ſienne, avec dautant plus de fruit, que nous nous y ſerons d'avantage préparez par toutes ſortes d'exercices de pieté. *Amen. Etiam Domine Jeſu, veni citò.*

Avantages de la Confeſſion qu'on fait à Dieu

LEs Heretiques des derniers tems & les mauvais Catholiques ſe ſont déclarez également ennemis de la Penitence, quoi qu'en diverſes manieres. Les Heretiques ont aboli entierement la confeſſion, qui eſt comme une entrée de la penitence & un de ſes premiers fondemens; les mauvais Catholiques ont retenu la confeſſion ſans penitence. Les Heretiques ſe contentent du repentir de leurs fautes; & ils veulent que la ſatisfaction ne ſoit pas neceſſaire, quoiqu'elle ait été toujours jugée d'une ſi grande importance: les mauvais Catholiques l'admettent bien, mais ils ne veulent point en faire, & toute leur ſatisfaction d'ordinaire va à reciter quelques Pſeaumes, ou à dire quelques prieres. Il n'y a que le repentir dont les uns & les autres demeurent d'accord; mais on peut dire contre les Heretiques que le repentir ſans œuvres n'eſt qu'une idée, & contre les mauvais Catholiques, que ſans l'amour de Dieu, qu'ils ne croyent point neceſſaire, ce n'eſt plus que des paroles.

Il n'y a que les fideles enfans de l'Egliſe qui reçoivent la penitence toute entie-

re ; ils ſont perſuadez qu'il eſt juſte de ſatisfaire à Dieu pour les pechez. Ils ſçavent qu'ayant beſoin d'être jugez ils ne peuvent pas être juges ; & que d'ailleurs, quand ils ne ſeroient pas même coupables, ils ne pourront être juges dans leur propre cauſe ; ils ſçavent que les Miniſtres de Jeſus-Chriſt ſont les Juges naturels de cette cauſe qui regarde les interêts de Jeſus-Chriſt ; ils ſçavent qu'il eſt impoſſible que le Prêtre juge de la lepre, & qu'il ordonne les remedes qui ſont neceſſaires pour la guerir ſi on ne va là lui montrer, c'eſt pourquoi ils ſe confeſſent au Prêtre ; mais comme ce n'eſt pas aſſez pour guerir de découvrir le mal au medecin, ſi l'on ne fait quelque remede ; ils ſçavent qu'il ne ſuffit pas de ſe confeſſer, ſi l'on ne fait des fruits dignes de penitence. Comme un arbre ne peut porter de fruit s'il n'a point de racine, ils ſçavent bien auſſi qu'ils ne peuvent ſatisfaire à Dieu pour leurs pechez, s'ils n'ont quelque amour de Dieu, qui eſt l'ame qui doit animer tout le bien que fait l'homme, & ſans laquelle ce qu'il fait ne meriteroit pas le nom de bien.

Voilà comme ils ſe repentent de leurs pechez, parce qu'ils aiment celui qu'ils ont offenſé. Voilà comme ils s'en confeſſent, parce qu'ils s'humilient devant lui. Voilà comme ils ſatisfont pour leurs pe-

chez par des actions de penitence, parce qu'ils déſirent de ſe guerir ; mais comme ils n'appre hendent pas ſeulement la mort de l'ame, mais qu'ils apprehendent auſſi ſa langueur, qui naturellement tend à la mort, & qui lui ouvre une grande entrée ; comme tout ce qui déplaît à Dieu leur déplait, ce ne ſont pas ſeulement les playes mortelles qui leur font peur, ils craignent juſqu'aux moindres playes qui peuvent toutes devenir grandes dans un corps ſi corrompu : ils ſçavent avec ſaint Baſile que la diſtinction des grands pechez & des petits pechez ne ſe lit point dans l'Evangile ; c'eſt pourquoi ils craignent tous leurs pechez ; ils deſirent d'apporter le remede à tous leurs maux ; c'eſt pour cela qu'ils ſe confeſſent de tous leurs pechez, afin d'apprendre le moyen de les guerir & de commencer à les guerir par la penitence qui en eſt le premier remede.

Mais comme nous tombons tous les jours dans ces pechez de fragilité que les plus juſtes ne peuvent éviter dans cette vallée de larmes, ainſi que nous l'enſeignent les Peres, & comme on ne peut pas aller ſi ſouvent à confeſſe, outre que cela ne ſeroit pas expedient pour pluſieurs raiſons, on ſubſtitue ſouvent la confeſſion que l'on fait à Dieu de ces ſortes de fautes à la confeſſion qu'on en feroit à l'homme

me. Car comme il eſt néceſſaire de panſer ſouvent les ulceres des corps, & d'en faire ſortir la corruption qui s'y forme inſenſiblement, il n'eſt pas moins néceſſaire de panſer ſouvent les ulceres des ames, afin de les deſſecher peu à peu, en les expoſant le plus ſouvent qu'on peut aux rayons inviſibles du Soleil de juſtice, qui eſt le Soleil de nos ames & qui les guerit.

Voilà comme Jeſus-Chriſt a la bonté de vouloir bien que l'homme concourre avec lui pour le ſalut de l'homme, afin de lier enſemble tous les membres de ſon corps par le nœud d'une plus grande charité, quoiqu'il ſoit lui ſeul le ſalut de l'homme & ſon veritable Medecin.

Que s'il arrive que ſes Miniſtres ne puiſſent y travailler, ou qu'ils le refuſent, Jeſus-Chriſt alors fait par lui-même d'une maniere que nous ne pouvons comprendre, tout ce qu'il auroit fait pour avancer notre ſalut par le moyen de ſes Miniſtres ; c'eſt ce qu'il faut bien comprendre ; (*a*) *Que celui qui plante n'étant rien, & celui qui arroſe n'étant rien, & que tout venant de Dieu* qui donne l'accroiſſement ; lorſqu'il ne ſe trouve perſonne qui plante, c'eſt Dieu qui plante ; lorſqu'il ne ſe trouve perſonne qui arroſe, c'eſt Dieu qui arroſe. Ce qui nous oblige

(*a*) 1. Cor. 3 7.

encore davantage à avoir continuellement recours à lui ; parce que nous ne pouvons plus avoir recours à d'autres qu'à lui, & que c'eſt lui ſeul qui met la main à nos playes pour nous guerir ; car ſi lorſque nous avions le plus de medecins il étoit néanmoins néceſſaire de lui découvrir ſouvent nos playes en particulier, quoique ce fût à lui-même que nous les découvriſſions en les découvrant à ſes Miniſtres ; combien eſt-il plus néceſſaire de le faire à preſent lorſqu'il n'eſt pas ſeulement notre premier Medecin, mais qu'il eſt notre ſeul Medecin ? & de lui confeſſer ſouvent nos pechez, ne pouvant plus les confeſſer aux Prêtres, puiſque nous étions même obligez en ce tems-là de lui en faire une confeſſion plus ſouvent qu'aux Prêtres ?

C'eſt de cette confeſſion qu'on fait à Dieu que j'ai reſolu de parler, en expoſant le grand nombre d'avantages qu'elle renferme.

Le premier avantage de cette confeſſion qu'on fait à Dieu, eſt de ce qu'on peut toujours la faire, & qu'il n'y a point de violence dans le monde qui ſoit capable de nous en empêcher ; nous n'avons pas toujours des Prêtres, mais nous pouvons toujours avoir Jeſus-Chriſt ; les Prêtres peuvent avoir d'autres affaires, mais Jeſus-Chriſt ne s'occupe que pour nous, &

ſa grande affaire eſt notre ſalut. C'eſt l'ouvrage qu'il a reçû de ſon Pere pour l'accomplir, comme il nous le témoigne lui-même dans l'Evangile. Nous pouvons importuner les Prêtres, mais nous ne pouvons importuner Jeſus Chriſt par quelque aſſiduité que ce ſoit ; & la ſeule importunité où l'on peut tomber à ſon égard, eſt de n'avoir pas recours à lui continuellement, & de ne le pas toujours prier.

Quand nous nous confeſſons aux hommes, nous ne pouvons faire que cela ; au lieu que la confeſſion qu'on fait à Dieu peut ſubſiſter avec toutes nos autres occupations qui n'en ſont que plus reglées & plus utiles ; ce ne peut être un empêchement de faire bien ce qu'on eſt obligé de faire, que de s'occuper avec Dieu ; puiſque c'eſt lui qui nous fait faire tout le bien que nous faiſons, il nous le fera encore mieux faire quand nous ſerons plus ſouvent avec lui, & nous ſerons plus ſouvent avec lui quand nous ſerons moins avec nous, ce qui arrive lorſque nous déplaiſant à nous-mêmes dans la vûë & le ſentiment de nos miſeres, nous nous accuſons devant lui.

Nous ne faiſons bien que ce que nous faiſons toujours, & une grande Sainte diſoit que le culte de Dieu que nous interrompons eſt indigne de Dieu ; & en

effet, comme nous ne pouvons nous diſpenſer de lui rendre l'honneur qu'il merite toujours, & que nous ſommes toujours obligez de lui rendre à cauſe de lui & à cauſe de nous qui ne pouvons nous paſſer de lui, c'eſt manquer que de ne pas continuer. Pour le moins on ne peut nier, quand notre culte eſt interrompu, que ce ne ſoit une défaillance de la nature quand ce n'en eſt pas une du cœur; il eſt donc clair que la confeſſion qui peut être davantage continuée eſt la plus utile & la plus parfaite, & qu'elle nous établit dans une pieté plus ſolide & qui eſt moins ſujette à la viciſſitude, & par conſequent à l'alteration qui eſt toujours l'effet du changement.

Ce qui eſt encore excellent, c'eſt que la confeſſion n'étant pas ſeulement un remede pour les pechez paſſez afin de nous en relever, mais auſſi un preſervatif contre les pechez à venir afin de n'y point tomber, il arrive ſouvent que la Confeſſion que l'on fait à Dieu dans l'amertume de ſon ame, eſt plus avantageuſe pour cela que la Confeſſion qu'on fait aux Prêtres, parce que celle ci n'eſt point accompagnée d'une auſſi vive douleur.

Je ne ſçais comment il arrive que la confiance qu'on a dans l'abſolution ſacramentelle fait qu'on gemit moins en la

preſence de Dieu, & qu'on n'approfondit point ſes playes; mais ſi une ame fidelle ne peut s'approcher du Sacrement, & ſi elle n'a plus d'autre moyen de ſe purifier de ſes taches que d'en gemir devant Dieu & de les lui expoſer, on ne peut dire quelle eſt ſon attention à les découvrir, combien elle s'applique à conſiderer leur difformité, avec quelle douleur elle ſe jette aux pieds de ſon Sauveur; elle y reſte dans le ſilence, comme la femme pechereſſe de l'Evangile, & ne lui parle que par ſes larmes; & ne voyant que ſa miſere & la bonté de ſon Dieu, elle s'anéantit devant lui juſqu'à ce que le Roy qui eſt aſſis ſur ſon trône pour rendre juſtice, comme parle le Sage, diſſipe tous ſes maux par ſon ſeul regard: *Rex qui ſedet ſuper ſolio judicii diſſipat omne malum intuitu ſuo.* Car quand le cœur eſt ainſi anéanti devant Dieu, ſa lumiere l'éclaire plus particulierement; elle lui fait remarquer juſqu'aux atômes qui l'obſurciſſent. On voit alors plus à découvert ſes deffauts, & on les évite davantage quand on les voit. Les démons qui n'apprehendent rien tant que cette lumiere, parce que leurs œuvres ſont mauvaiſes, ſont mis en fuite par la preſence de Dieu, & la parole du Prophete s'accomplit; *Ad nihilum deductus eſt in conſpectu ejus malignus*; le malin eſt anéanti en ſa preſence; le

diable n'ayant jamais moins de pouvoir ſur les hommes, que lorſqu'ils ſont plus anéantis devant Dieu.

Cet anéantiſſement où nous met la Confeſſion de nos fautes devant Dieu, eſt je crois la citadelle où ſaint Auguſtin veut que nous nous retirions, lorſqu'il dit que quand nos ſujets ſe revoltent contre nous, & que nos mauvaiſes habitudes nous font la guere, nous devons nous retirer dans nôtre fort, afin que de ce lieu éminent nous puiſſions les battre en ruine & les renverſer ; *Rebellantes adverſum ſe omnium malarum conſuetudinum innumerabiles turmas confugiens ad arcem Chriſtianæ militiæ, tanquam de loco ſuperiore proſternat.* Car s'il eſt vrai que nous nous tenons humiliez devant Dieu en nous accuſant, il tient nos ennemis humiliez devant nous en nous deffendant. C'eſt pourquoi notre fort eſt notre humilité, parce que nous ſommes invincibles quand nous ſommes humbles ; or notre veritable humilité conſiſte à demeurer ſoumis à Dieu, en reconnoiſſant ce que nous ſommes & ce qu'il eſt ; ce que nous pratiquons dans cette ſainte confeſſion, qui n'eſt rien que la vûë de ce que nous ſommes, par le reſſentiment de ſa miſericorde qui nous retient ; c'eſt ce qui rend cette confeſſion ſi ſalutaire, parce qu'elle ne comprend pas ſeulement le gemiſſement ſecret que

nous faiſons ſur le mal que nous avons commis, mais parce qu'elle donne lieu auſſi au cantique de louange que nous lui devons offrir pour tous les biens qu'il nous a fait. Car ſi la confeſſion de nos fautes étoit ſans cette autre confeſſion de ſes miſericordes ; elle pourroit nous porter dans le deſeſpoir, & ſi la confeſſion de ſes miſericordes étoit ſans celle de nos pechez, elle pourroit nous élever. Nous ne ſommes donc point invincibles en nous renfermant dans la ſeule vûë des miſericordes de Dieu, parce que nous demeurons encore expoſez au découragement ou à l'orgueil ; mais quand nous joignons ces deux vûës enſemble. quand celle de nos pechez eſt cauſe que nous n'avons plus aucune confiance en nous, & que celle de ſes miſericordes eſt cauſe que nous en avons une parfaite en lui, notre confeſſion eſt achevée, & notre fort eſt imprenable.

Nous n'avons donc qu'à nous y tenir toujours renfermez, & à ne point ſortir de ce lieu de refuge, où nous ſommes aſſurez de confondre nos ennemis, en nous confondant nous-mêmes. C'eſt les battre en ruine, comme le dit ſaint Auguſtin, *malarum conſuetudinum innumerabiles turmas confugiens ad arcem militiæ Chriſtianæ tanquam de loco ſuperiore proſternat.* Mais ce fort n'eſt pas ſeulement avantageux en ce

que nous ne pouvons avoir aucune affaire qui nous oblige d'en ſortir, ſi nous ne voulons, puiſque nous ſommes hors du commerce du monde, mais en ce qu'on ne peut nous en faire ſortir par force, & qu'il n'y a point de violence, ni des hommes ni des demons qui nous en puiſſent arracher. On peut nous ravir nos Paſteurs, & on peut nous empêcher de nous confeſter à un Prêtre, mais qui nous ravira Jeſus-Chriſt, & qui peut nous empêcher de nous confeſſer toujours au Prince des Paſteurs, qui eſt l'Evêque de nos ames, comme l'appelle ſaint Pierre ? (*a*) On peut nous fermer les Egliſes & toutes les entrées des Confeſſionnaux, mais le Tribunal où cette confeſſion ſe reçoit eſt dans un lieu ſi élevé, que les hommes n'y peuvent atteindre ; il eſt dans un lieu ſi déſert & tellement éloigné du monde, que les démons mêmes n'y ont pas d'accés, & ne ſçavent comment faire pour en approcher.

Quelque mal que les hommes nous puiſſent faire, ſi nous ſommes bien enracinez dans la charité de Jeſus-Chriſt, & que nous ſoyons immobiles dans l'eſperance de l'Evangile, comme dit l'Apôtre, (*b* nous empêcheront-ils d'avoir recours à Jeſus-Chriſt ; & au contraire la grandeur

(*a*) 1. Pet. 5. 4.
(*b*) Eph. 5. 17. Coloſſ. 1. v. 21.

même du mal qu'ils nous font, ne nous oblige-t-elles pas d'y avoir recours ? Tout ce qui me peut ſeparer de Jeſus Chriſt, m'en approche davantage ſi je lui ſuis fidele. Si on me fait peu de mal, on ne troublera pas ma joïe ; & ſi l'on m'en fait beaucoup, on me fera gemir, ce qui eſt une partie de la confeſſion que je dois offrir à Jeſus-Chriſt. Cette violence m'eſt une nouvelle occaſion de m'adreſſer à mon Sauveur & de lui confeſſer ma foibleſſe, ce qui me rendra fort lorſque je ne m'apuyerai que ſur ſa force; je lui dirai le mal que je ſouffre, il me dira que c'eſt pour le mal que j'ai fait & que je fais tous les jours, & il me fera reconnoître par la lumiere de ſon Evangile que tous ces maux me font des biens. Je lui dirai, Seigneur, vous ſcavez ce qu'il veulent nous faire ; comment pourrons-nous ſubſiſter devant eux, ſi vous ne nous aidez? *Tu ſcis, Domine, quæ cogitant in nos ; quomodo poterimus ſubſiſtere ante faciem eorum, niſi tu Deus adjuves nos* ? Et il me dira : Ne ſçavez-vous pas bien ce que je peux faire ? comment pourront-ils ſubſiſter devant vous, ſi je vous aide ?

Ce n'eſt donc pas le mal que nous peuvent faire les hommes qui eſt à craindre : c'eſt le mal que nous pouvons faire. Mais ſi nous ſommes une fois établis dans l'uſage de cette ſainte confeſſion, & ſi nous

ſommes véritablement humbles, le mal que nous faiſons ne nous empêchera point de la faire ; au contraire, la vûë de nos pechez nous engagera à recourir au remede qui les guerit : nous ne pouvons pas donc en être privez par nos pechez. Les fautes dans leſquelles nous pouvons tomber par l'envie & la malice des démons, doivent être le ſujet de nos larmes, & elles ſont la matiere de notre confeſſion. Que peuvent donc faire les démons pour m'empêcher de me confeſſer à Jeſus-Chriſt, ſi le mal même qu'ils me font faire eſt cauſe que je me confeſſe à JeſusChriſt ? Ils ne peuvent rien contre moi que par mes pechez ; & mes pechez me donnent occaſion d'acquerir une nouvelle force contre eux, lorſque j'ai recours à la miſericorde de mon Sauveur, & que je m'humilie devant lui en lui découvrant les playes de mon cœur.

Voilà deux grands avantages de cette confeſſion que nous faiſons à Jeſus-Chriſt, en ce que nous pouvons la faire en toute ſorte de tems, en toute ſorte de lieux, en toute ſorte d'occaſions, en ce qu'il n'y a aucune violence étrangere qui ſoit capable de nous empêcher de la faire, & qu'elle nous humilie, nous raſſure & nous éclaire, & qu'elle rend plus utile la confeſſion faite au Prêtre ; car ceux qui ſe confeſſent à Dieu comme il faut, ne manquent jamais

de reſpecter & d'aimer l'autorité de ſes Miniſtres. C'eſt une marque qu'on s'eſt bien confeſſé à Dieu, quand on eſt toujours prêt de ſe confeſſer aux hommes; s'il veut nous guérir & que nous ayons été nous proſterner à ſes pieds, il nous aura dit ſans doute ce qu'il dit au lepreux de l'Evangile, que nous allions nous montrer au Prêtre; (*a*) *Vade oſtendere te Sacerdoti*; & ſi une perſonne mépriſoit la confeſſion qui ſe fait à ſes Prêtres, ſous pretexte que celle qu'on fait à Dieu même eſt très-utile, ce me ſeroit une preuve qu'il ne ſe ſeroit pas confeſſé même à lui, puiſqu'il témoigneroit de l'éloignement de ſe confeſſer à ſes Miniſtres.

Car un des avantages de cette confeſſion ſainte qu'on fait à Dieu, eſt qu'elle nous rend plus humbles, & que par conſequent elle nous met en diſpoſition de nous ſoumettre à tous les hommes; tant s'en faut que nous euſſions de la peine de nous ſoumettre à ſes Miniſtres. La docilité eſt la premiere vertu que Dieu opere dans les ames, & la premiere marque d'un cœur qui a été renouvellé par ſa grace. Tous ne peuvent pas avoir les mêmes vertus, mais tous doivent avoir cette vertu, ſelon ce qui a été prédit; (*b*) *& erunt omnes docibiles Dei.* Or il y auroit de la té-

(*a*) Matth. 8. 4.
(*b*) Joan. 6. 65.

merité de preſumer qu'on obéit à Dieu, quand on n'eſt point dans la diſpoſition d'obéir aux hommes. Je conclue donc que comme ceux qui s'apuyent tellement ſur la confeſſion qu'on fait au Prêtre, qu'ils ne ſongent point à ſe corriger de leurs foibleſſes, ſe confeſſent rarement à Dieu, & c'en eſt une grande marque; ceux au contraire qui pratiquent bien cette confeſſion qu'on fait à Dieu, & qui s'accuſent devant lui de leurs pechez, ſont toujours prêts de s'en accuſer devant ſes Miniſtres, & ne s'en abſtiennent que malgré eux.

Il arrive quelquefois que la communication qu'on a avec les hommes dans la confeſſion Sacramentelle, fait qu'on s'y attache, & qu'on devient moins libre; au lieu qu'on eſt d'autant plus libre qu'on a plus de communication avec Dieu, ce qui eſt un grand avantage de la confeſſion qu'on fait devant lui ſeul, parce qu'il eſt toujours fâcheux de tomber dans ces ſortes d'ataches, puiſque la ſervitude n'eſt jamais bonne, & que c'eſt un grand precepte de l'Apôtre, de ne ſe point faire eſclaves des hommes; (*a*) *Nolite fieri ſervi hominum.* C'eſt pourquoi ces perſonnes ſont bien à plaindre de devenir malades par l'uſage du remede qui étoit capable de les guerir, & de ſe lier par la confeſſion même

(*a*) 1. Cor. 7. 23.

qui

qui a été inſtituée pour nous délier & nous rendre libres.

Il ne faut point craindre la même attache dans cette autre confeſſion, cette attache eſt au contraire à ſouhaitter ; car c'eſt une vertu de vouloir toujours être avec Dieu, au lieu que c'eſt un vice de vouloir toujours être avec les hommes ; c'eſt une vertu de ne pouvoir ſe paſſer de Jeſus-Chriſt, & de regarder comme la mort le moindre éloignement qui nous en ſépare ; de même que c'eſt un vice de ne pouvoir ſe paſſer des hommes, & de craindre trop d'en être ſéparé ; c'eſt enfin une grande vertu de mettre toute ſa force dans la force de Jeſus-Chriſt, & de s'y confier ; de même que c'eſt un grand vice de ſe fier à la vertu des autres, comme dit ſaint Baſile, ce qui eſt une ſuite de cette attache. Ce n'eſt point en ſe confeſſant à Jeſus-Chriſt, qu'on apprend toujours ſans arriver jamais à la ſcience du ſalut, comme dit l'Apôtre, & comme on le peut dire des perſonnes qui ne ſont jamais contentes ſi elles ne ſe confeſſent toujouts. Une parole de verité ſuffit à ceux qui aiment la verité, dit ſaint Baſile, mais rien ne peut ſuffire quand on ſe cherche ſoi-même, & qu'on ſe cherche juſques dans les choſes mêmes les plus ſaintes, & juſques dans la confeſſion de nos pechez où nous devrions renoncer à nous-mêmes.

La confeſſion qu'on fait à Dieu eſt ſi éloigné de ce défaut qui eſt ſi ordinaire dans les autres confeſſions, que nous avons moins de ſujet de l'y craindre que dans la communion même au Corps de Jeſus-Chriſt dans laquelle on peut aſſez ſouvent le rencontrer. Car il n'eſt que trop ordinaire que nous y connoiſſions encore J. C, ſelon la chair, & que nous nous en approchions d'une maniere toute humaine, de même que s'il n'étoit point encore reſſuſcité & aſſis à la droite de ſon Pere; au lieu que quand nous lui confeſſons nos pechez dans l'amertume de notre cœur, nous ne le conſiderons que comme reſſuſcité & monté au Ciel: c'eſt qu'il y a quelque choſe de ſenſible dans l'Euchariſtie, & qu'il n'y a rien que de ſpirituel dans cette ſainte confeſſion où les ſens ne peuvent avoir aucune part, ce qui eſt cauſe qu'elle eſt toujours utile, & n'eſt pas ſujette aux dangers des autres confeſſions. Car non ſeulement on peut s'y attacher aux perſonnes en les mettant à la place de J. C, que nous devons uniquement chercher dans tous ceux qui nous conduiſent; mais nous contractons auſſi avec une trop grande familiarité qui empêche que nous n'avancions dans la voïe du ſalut, en nous détournant inſenſiblement de J. C. qui doit être l'objet de toutes nos penſées & de tous nos deſirs. Il eſt certain qu'on

le voit moins quand on ſe plaît à voir un homme & qu'on s'y attache trop, quelque ſaint qu'il ſoit. Que ſi J. C. défendit à un de ſes Diſciples d'enterrer ſon pere, ce qui étoit neanmoins un devoir de pieté; parce que cette action, quoique ſainte, qui l'appliquoit à un pere de la terre, l'eût empêché de regarder celui du Ciel que nous devons continuellement regarder, ſelon la belle remarque de ſaint Ambroiſe; *Ideò prohibet ut Diſcipulus ſuus ſepeliat patrem, qui æterno Patri ſine ceſſatione debet eſſe intentus*; que peut-on dire de la familiarité qui eſt une ſuite naturelle de ces entretiens ſi continuels, & de ces confeſſions ſi ordinaires? Et n'eſt-il pas bien probable qu'en nous faiſant trouver de la joïe dans la converſation des hommes, où il y a pour le moins tant de paroles perduës, elle nous en fait moins trouver dans celle de J. C. & que nous lui ſommes d'autant moins familiers, que nous ſommes plus familiers avec ſes Miniſtres?

Mais parce que cet excès de familiarité, qui eſt néanmoins aſſez ordinaire, ne nous regarde point par la miſericorde de Dieu; il n'eſt point neceſſaire d'en parler. Cela n'empêche pas qu'il ne ſoit neceſſaire de ſe tenir beaucoup ſur ſes gardes, & d'avoir recours inceſſamment à la foi qui corrige les ſens, afin que nous ne voyons que Jeſus-Chriſt dans ſes Miniſtres qui nous le

repreſentent. Car inſenſiblement nous mettons l'homme à la place de Dieu, quoique l'homme ne nous puiſſe être utile qu'à proportion que c'eſt Dieu que nous y cherchons. On nous empêche d'être trop familiers, mais nous empêche-t-on de parler trop? Que de paroles & de diſcours inutiles portons-nous juſques dans le Tribunal de la penitence où ils ſont condamnez! On y accuſe quelquefois plus les autres que ſoi-même; on y ſatisfait quelquefois ſa paſſion contre ſes freres ſans qu'on s'en apperçoive, & on cherche de la conſolation dans ce lieu d'affliction volontaire & d'humiliation.

Je ne dis pas que ces fautes que nous y faiſons, doivent nous empêcher de nous confeſſer; je dis ſeulement que la confeſſion que nous faiſons à Dieu eſt exempte de ces fautes, & n'eſt point ſujette à tous ces perils, & qu'elle nous les feroit éviter dans le Tribunal de la penitence ſi nous y recourions plus ſouvent. Nous avons dit qu'on ne peut être trop attaché à Dieu, car on doit toujours lui être uni; & il ne faut pas moins s'attacher à ce divin Sauveur, que nous voyons que les enfans le ſont au ſein de leur mere. On ne peut être trop ſouvent avec Jeſus-Chriſt, puiſqu'il veut que nous nous tenions toujours en ſa compagnie, & que toute notre foibleſſe ne vient que de ce que nous ne ſommes

pas aſſez ſouvent avec lui. Enfin on ne peut trop parler à Jeſus-Chriſt, puiſqu'il ne nous recommande rien tant que de le prier toujours, & que la plus grande utilité du ſilence, qui eſt comme la baſe de la vie ſpirituelle, conſiſte en ce qu'elle nous donne le moyen de lui pouvoir toujours parler.

Qu'il eſt doux à un malade qui a de la peine à s'expliquer, de voir que ſon medecin comprend bien ce qu'il veut dire, & que même il approuve ſon ſentiment. Il eſt certain qu'il y a pluſieurs fautes qui ne paroiſſent au dehors que des atômes, & qui étant expoſées à cette lumiere interieure qui nous éclaire dans le ſilence du cœur, paroiſſent des poutres quand on les voit avec leur corruption originelle, & dans le centre même de l'iniquité qui eſt le fond de notre concupiſcence, où elles peſent incomparablement davantage, quand on les y voit avec leur ſuite naturelle & tous les effets qu'elles pourroient avoir; ſi Dieu n'étouffoit miſericordieuſement & de ſa propre main ces petits monſtres dans le ſein de leur mere, on n'en pourroit jamais ſoutenir la vûë, & elle ſeroit ſeule capable de nous donner la mort.

Quand on s'en confeſſe à Dieu, & qu'on ſonde en ſa preſence ces playes cachées qui ne paroiſſent rien au dehors

mais dont le fond néanmoins va juſques au cœur, il ne nous dit pas comme font quelquefois ſes Miniſtres, que ce n'eſt rien. Il connoit notre mal & il nous plaint, ce qui conſole toujours le malade ; ou plutôt c'eſt lui-même qui fait que nous nous plaignons, parce que c'eſt lui qui fait que nous ſentons notre mal. Car comme on ne peut prononcer ſon Nom ſans ſa grace, nous ne ſçaurions non plus en quelque maniere prononcer le nôtre en Chrétien, & comprendre ce que c'eſt que notre corruption & ce que nous ſommes ſans ſon ſecours ; & c'eſt également ſon Eſprit ſaint qui nous fait parler, quand nous diſons du cœur le Seigneur Jeſus, & quand nous reconnoiſſons en ſa preſence que nous ſommes conçûs dans l'iniquité, & qu'un joug peſant accable les enfans d'Adam. (*a*) *Ecce enim in iniquitatibus conceptus ſum*, &c. (*b*) *Et grave jugum ſuper filios Adæ.*

C'eſt donc un grand ouvrage, & en même tems une grande conſolation que nous avons dans la confeſſion ſecrette que nous faiſons à Dieu des fautes qui paroiſſent les plus legeres, de ce que contre l'ordinaire des Medecins qui ne s'appliquent pas beaucoup aux petits maux, il veut bien, ſi j'oſe ainſi parler, s'appli-

(*a*) Pſ. 50.
(*b*) Eccli. 40. 1.

quer aux nôtres, en faiſant que nous nous y appliquons. Sainte Catherine de Sienne en priant Dieu jetta les yeux ſur un de ſes freres qui paſſoit; ſi elle ne s'en fût confeſſée qu'à un Prêtre, on lui eût dit, ce n'eſt rien; mais parce qu'elle s'en confeſſa à Dieu, elle fut épouvantée de ce grain de ſable qui lui parut une montagne, & qui en effet eût pû devenir une montagne, ſi ſon Epoux ne l'eût abîmée par avance dans cette mer immenſe de ſes miſericordes infinies. Ce grand & ce divin Confeſſeur lui fit comprendre la faute qu'elle avoit faite en cela d'une maniere ſi vive & ſi penetrante, que la confuſion qu'elle en reſſentit ſurpaſſoit infiniment toutes celles qu'elle eût pû ſouffrir de la part des hommes. Voilà ce que c'eſt de ſe confeſſer à Dieu; on apprend à connoître ſes fautes & on comprend qu'il n'y en a point de petites, parce qu'elles pourroient toutes devenir grandes; s'il n'enlevoit à l'heure même cette ſemence maudite qui eſt née dans notre cœur, ou qui y a été jettée par notre ennemi dans le tems que nous dormions, & qui auroit pû rapporter des moiſſons entieres de toutes ſortes de corruptions.

Comme *notre cœur n'eſt pas en notre puiſſance*, ce qui eſt une parole de ſaint Ambroiſe que ſaint Auguſtin a tant louée,

s'il arrive, comme il n'arrive que trop ſouvent, que nous ne puiſſions pas même nous confeſſer, & que nous ne ſçachions pas ce que nous avons fait ni ce que nous devons dire, étant comme aveuglez & demeurans dans une entiere incertitude qui nous trouble & qui nous inquiete, nous n'avons qu'à nous adreſſer à ce Confeſſeur du cœur, qui nous connoît toujours incomparablement mieux que nous ne nous pouvons connoître, & il nous confeſſera; nous n'avons qu'à nous décharger de cette peine ſur lui, & ce ne ſera plus une peine, parce que toutes nos peines quand nous les avons abandonnées entre ſes mains, deviennent des conſolations, ſelon ce qui eſt écrit (*a*) *fulgura in pluviam fecit*. Ce n'eſt pas comme ces Confeſſeurs imprudents qui rencontrant des perſonnes ſimples qui ne peuvent pas ſe confeſſer, leur font cent demandes hors de propos, il ne nous dira rien que ce qu'il faut dire, mais il nous dira tout ce qu'il faut dire. Comme il eſt notre veritable Soleil, il n'a qu'à ſe montrer un peu à nous pour nous éclairer; diſons-lui donc ſimplement en cette rencontre; (*a*) *Amputa opprobrium meum quod ſuſpicatus ſum*; Je ne ſçai, Seigneur, ſi je vous ai offenſé en cela, & je ne ſçai même ce que j'ai fait, excepté que mes ſoup-

(*a*) Pſ. 134. 7. (*b*) Pſ. 118. 39.

çons & mes inquietudes me troublent ; mais je ſçai bien que vous ſçavez tout, & que vos miſericordes étant ſi grandes vous pouvez me pardonner également ce que j'ai fait, & ce que je ne me ſouviens pas d'avoir fait ; mais il n'eſt pas néceſſaire que je le ſçache, puiſque vous m'avez fait la miſericorde de m'apprendre qu'il n'y a point de mal que je ne puiſſe faire.

C'eſt ce qui fait que cette confeſſion ne laiſſe aucun ſcrupule dans l'ame, au lieu que la confeſſion faite au Prêtre en eſt ſouvent une ſource par l'abus de ceux qui font leur mal de leur remede, & qui prennent occaſion de s'inquieter de tout ce qu'ils diſent & de tout ce qu'on leur a dit. Car comme le plus ſouvent nos ſcrupules viennent de ce que nous oublions à dire au Confeſſeur, ou de ce que nous lui diſons mal, de ce qu'il ne nous comprend pas, ou de ce que même nous le voulons tromper, ceux à qui tout eſt ſuſpect, étant ſuſpect à eux-mêmes & ſe défiant de leurs propres intentions ; il eſt viſible que la confeſſion qu'on fait au Prêtre n'y peut remedier ; car en effet il n'y a point de Confeſſeur qui puiſſe remedier au défaut de notre memoire, & qui puiſſe empêcher que nous ne prenions mal les choſes, ou que nous le trompions ſi nous en avions la volon-

té, & le Confeſſeur lui-même ne peut s'empêcher quelquefois de nous tromper étant lui même ſujet à l'erreur comme le ſont les autres hommes.

Mais comme ce ne ſeroit pas un ſcrupule, mais une impieté, d'avoir la penſée que Dieu nous trompât ou que nous puiſſions le tromper, & comme il n'y a perſonne qui ne ſçache que Dieu n'oublie rien, & qu'il voit dans le fond de notre conſcience tout ce que nous pouvons y avoir nous-mêmes; quand nous nous confeſſons à lui, nous n'avons point ſujet d'avoir aucun ſcrupule, comme lorſque nous nous confeſſons à un homme mortel qui eſt encore environné d'ignorance & d'infirmité, parce qu'il eſt homme.

Nous voyons auſſi par experience que les ſcrupules ne ſe gueriſſent point toujours par les confeſſions ordinaires; car ſouvent on a encore plus de ſcrupule après s'être confeſſé, qu'on n'en avoit auparavant. J'ai entendu parler d'une perſonne qui recommença douze fois une confeſſion generale, & je ne ſçai ſi elle en fut plus avancée; car il ſe peut bien faire que s'étant confeſſée douze fois, elle ne fit pas une ſeule fois penitence: ce qui eſt néanmoins, ſelon cette belle parole de ſaint Bernard, un remede general contre toutes ſortes de peines & d'inquiétudes: *Pœnitentiam agere remedium doloris eſt.* Il y en a qui

ne ſont que ſe confeſſer toute leur vie, & qui ne ſe guériſſent non plus de leurs ſcrupules, que des pechez dont ils ſe confeſſent; au lieu peut-être que s'ils ſe confeſſoient davantage à Dieu avec une pleine confiance en lui avant que de faire uſage de la confeſſion ſacramentelle, ils y trouveroient plus de ſoulagement; car j'ai toujours oüi dire qu'un hydropique augmente ſon mal à force de boire, & qu'il ne ſe guerira jamais en bûvant.

Il ne faut pas oublier un grand avantage qui ſe trouve dans cette confeſſion ſecrette qu'on fait à Dieu; c'eſt qu'elle nous porte à faire penitence de nos péchez, & par conſequent à nous en corriger. Car pour moi, je croi que comme en general les ames n'ont point de maladies qui ſoient incurables, parce que Jeſus-Chriſt qui eſt leur Medecin eſt tout puiſſant, les maux qui demeurent ſans être guéris, ſont ceux qui demeurent ſans être panſez, & ſans qu'on faſſe penitence comme il faut. Or, cette confeſſion eſt comme une ſource de penitence; car les hommes ne nous repreſentent pas toujours la neceſſité de la faire; & quand ils en ſeroient bien perſuadez eux-mêmes, ils peuvent bien nous le dire, mais ils ne peuvent pas de même nous le faire bien comprendre, & ſurmonter la répugnance naturelle que nous y avons;

mais quand nous nous confeſſons a Dieu ; quand il prend lui-même le ſonde pour nous faire mieux ſentir la profondeur de nos playes, nous en demeurons tout d'un coup perſuadez ; & au lieu de reſiſter à ce qu'il commande de faire pour nous guerir, nous lui demandons nous-mêmes avec ſaint Paul : *Seigneur, que vous plaît-il que nous faſſions ?* (a)

C'eſt là un grand bien qui arrive de cette ſorte de confeſſion, qui ne regarde pas ſeulement notre utilité particuliere, mais celle de toute l'Egliſe. Car il eſt certain que tous ces maux ne viennent principalement que de ce que nous ne faiſons point penitence, & que c'en eſt là comme la premiere ſource ; & je ne ſçai ſi la grande confiance que nous avons en la confeſſion, qui d'ailleurs eſt ſainte & neceſſaire, n'y a pas beaucoup contribué. Il me ſemble qu'on a commencé de faire moins penitence quand on a commencé à ſe confeſſer plus ſouvent, & que dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, où la confeſſion n'étoit point d'un uſage ſi ordinaire pour les pechez veniels, on avoit bien plus de ſoins de faire penitence & de ſe corriger de ſes défauts. Il y a une infinité de perſonnes qui fondent toute l'eſperance qu'ils ont de ſe ſauver ſur la confeſſion, & qui ne connoiſſent point d'autre peni-

(a) Act. 8. ℣. 6.

tence,

tence, que celle dont on leur parle quand on les oblige à reciter quelques prieres après qu'ils ſe ſont confeſſez. Car enfin les gens du monde s'imaginent que les paroles de l'abſolution font tout, & les mettent en grace ſans avoir aucune diſpoſition pour l'amour de Dieu. Je ſçai bien qu'elles ne ſont pas ſeulement déclaratoires, comme on dit dans l'Ecole ; mais je ſçai bien auſſi qu'elles ne me convertiſſent pas ; elles exigent que je le ſois, & les mauvaiſes habitudes ne ſe peuvent détruire que ou peu à peu par des actions de vertus contraires, ou tout d'un coup par un miracle, ce qui n'eſt pas dans l'ordre commun de la grace.

Je ne m'étonne donc pas que les Papes ayent tant crié contre les fauſſes penitences, que ſaint Ambroiſe diſe que la vraie confeſſion, comme la vraye penitence, eſt bien rare ; *Rara confeſſio de peccato, rara pœnitentia, rara in hominibus verbi ejus aſſertio.* Nous avons encore bien plus occaſion de le dire, quoiqu'on ſe confeſſe à preſent plus ſouvent qu'on ne faiſoit de ſon tems ; jamais il n'y a eu tant de confeſſions, & jamais il n'y en a eu ſi peu ; car je ne croi jamais que la confeſſion ſoit vraye, quand la penitence eſt fauſſe, ce qui fait que ſaint Ambroiſe ne dit pas que la confeſſion ſoit moins rare que la penitence, quoique la plus grande partie de ceux qui s'accu-

ſoient à l'Egliſe de leurs crimes, le fiſſent avec ſincerité, mais ils ne le faiſoient pas de même avec une entiere réſolution de faire tout pour leur ſalut ; c'étoit leur penitence qui étoit defectueuſe, & qui rendoit leur confeſſion inutile. Voici comme il parle dans ce même endroit : *Eſt-ce qu'une perſonne peut plaire à Dieu, ſi étant dans l'iniquité, & l'injuſtice étant encore enfermé dans ſon cœur, elle dit ; qu'elle fait penitence c'eſt, comme ſi quelqu'un étant malade, vouloit paroître en ſanté, il en ſeroit encore plus malade : la fauſſe ſanté de l'ame qui n'eſt ſoutenue d'aucune vertu, ne lui ſert de rien, & ce n'eſt qu'une ſanté de parole.* Et un peu plus bas il ajoûte, *Jeſus-Chriſt a guéri ceux dans leſquels il a trouvé une confeſſion pure & ſimple, & où il n'y avoit rien de trompeur :* la confeſſion de ſon crime ne fut point un remede à Judas, lorſqu'il dit, j'ai peché en livrant le Sang Juſte ; parce que ce n'étoit point le feu du Ciel qui étoit dans ſon cœur, mais un feu étranger qui fut cauſe de ſon déſeſpoir, *il fut indigne du remede de la penitence ; parce qu'il n'étoit point converti dans le cœur, & que n'étant point touché de ſon peché, il ne fit point veritablement pénitence.* Car j'oſe dire que la miſericorde de Jeſus-Chriſt eſt ſi grande qu'il eût ſauvé même Judas, s'il l'eût attendu humblement. *Les Prêtres ne peuvent donc pas remettre le peché de ceux qui viennent à eux avec un cœur*

double, & qui ont encore l'affection du peché. Numquid poteſt placere Domino, ſi quis adhuc cùm verſetur in iniquitatibus & injuſtitiam in corde incluſam teneat, dicat ſe agere pœnitentiam; ſimile eſt ac ſi quis æger ſanum ſe ſimulet, magis ægrotabit; quia nihil illi prodeſſe poteſt ſimulatio ſanitatis, cùm verbo adumbretur, non ullo fulciatur ſubſidio virtutis. . . . Hos itaque ſanavit quibus puram & ſimplicem reperit confeſſionem, nihil malignum, nihil fraudulentum. Judas ad remedium pervenire non potuit, cùm diceret: peccavi quòd tradiderim ſanguinem juſtum, qui alienum ignem volvebat in pectore ſuo qui eum inflammavit ad laqueum. Indignus enim remedio fuit qui non intimo mentis converſus ingemuit, & ſedulò geſſit pœnitentiam; tantæ enim pietatis eſt Dominus Jeſus, ut & ipſi donaret veniam, ſi quis expectaſſet miſericordiam; hanc ergo culpam Sacerdotes non auferunt, neque peccatum ejus qui in dolo eſt adhuc in ſtudio delictorum eſt.

On pourroit tirer beaucoup de concluſions de ce beau paſſage contre les confeſſions ordinaires des gens du monde, qui ſe croyent en aſſurance quand ils ont dit tous leurs pechez à un Prêtre qui les abſout; quoique l'affection au peché ſoit encore vivante dans leur cœur, quoiqu'ils n'en gemiſſent point, qu'ils n'en faſſent point penitence, & qu'ils retombent toujours dans les mêmes pechez qu'ils confeſſent toujours, ce que ſaint Augu-

ſtin appelle ſe mocquer, & non pas ſe repentir ou faire pénitence ; *Si eſtis pœnitentes & non irridentes.* Mais comme je n'ai pas entrepris de parler contre ces ſortes de confeſſions qui ſe font aux Miniſtres de Jeſus-Chriſt avec ſi peu de diſpoſitions, mais ſeulement de montrer l'utilité de celle qu'on fait à Jeſus-Chriſt ; je me contenterai de dire qu'elle renouvelle dans le cœur l'eſprit de penitence, ce qui eſt une des grandes louanges qu'on puiſſe lui donner ; au lieu que les fauſſes confeſſions dont on abuſe contre l'intention de l'Egliſe en ſont la ruine, n'y ayant rien qui empêche davantage de faire penitence comme il faut, que d'être perſuadé qu'on n'a plus rien à craindre quand on a confeſſé tous ſes pechez à un Prêtre & qu'on en a reçû l'abſolution.

Dieu nous preſerve d'une telle opinion, & nous faſſe la grace de faire une veritable penitence. *Amen.*

DE LA PRIVATION de l'Euchariſtie.

ON a ſouvent douté s'il étoit plus utile de ſe retirer par reſpect de la Table de Jeſus-Chriſt & de s'en approcher rarement, que de ſuivre un ſentiment de confiance qui porte à communier plus ſouvent ; le jugement que les Saints Pe-

res ont rendu ſur ce ſujet, nous apprend qu'il eſt également loüable de faire l'un & l'autre, parce que le Centenier & Zachée ſont également louez dans l'Evangile. Ces Saints Docteurs nous enſeignent que ceux qui ſe ſentent plus portez à honorer Jeſus-Chriſt en le recevant, ne doivent point trouver mauvais qu'il y en ait d'autres qui l'honorent en ſe croyant indignes de le recevoir, & en le recevant moins frequemment. Je ne ſçai ſi les grands Saints qui ont eu un amour ſi ardent pour la ſolitude, qu'ils n'en ſortoient pas même pour aller chercher Jeſus-Chriſt dans les Egliſes, ne le recevoient pas avec autant d'effet en une autre maniere, & ſi cette Table ſainte à laquelle on peut le recevoir en tant de façons, n'étoit pas toujours dreſſée dans le deſert. Car comme ils aimoient ardemment ce divin Sauveur, s'ils ne l'euſſent pas trouvé dans la ſeparation même de l'Euchariſtie, ils auroient abandonné une habitation qui leur auroit été inſupportable ſans Jeſus-Chriſt; cependant ils ne l'ont pas abandonné, c'eſt donc une marque qu'ils l'y trouvoient, & qu'il leur communiquoit une plus grande abondance de ſainteté & d'onction, que pluſieurs autres n'en reçoivent dans les Egliſes en y communiant tous les jours.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit beaucoup plus

expedient à beaucoup de perſonnes de s'approcher de l'Euchariſtie avec confiance, que de s'en eloigner par reſpect. Mais il eſt difficile d'établir là deſſus des regles generales, parce que tout dépend de la diſpoſition particuliere de ceux qui communient & de l'utilité qu'ils en reçoivent, & que l'avantage de la Communion rare ou frequente ſe reconnoit mieux par le fruit que l'on en retire de l'une ou de l'autre, que par les raiſons qu'on pourroit apporter pour donner à l'une la preference ſur l'autre, il y a auſſi pluſieurs perſonnes qui pour ainſi dire, communient davantage en ne communiant pas; c'eſt-à-dire, auſquels il eſt plus avantageux de s'éloigner de l'Euchariſtie que de s'en approcher frequemment, parce qu'ils s'uniſſent davantage à Jeſus-Chriſt par cette humble crainte qui les anéantit en ſa preſence, & qui leur fait dire avec ſaint Pierre: Seigneur, retirez vous de moi, parce que je ſuis un homme pecheur, que par la conſolation qu'ils auront en le recevant. Il eſt certain que ce qui ſe fait plus humblement, ſe fait auſſi plus utilement, & que nous devons nous porter à pratiquer plus ſouvent ce que nous reconnoiſſons, qui peut nous fortifier dans la charité, & la faire croître davantage dans nos cœurs.

Mais dans l'état où nous nous trouvons

preſentement, il me ſemble qu'il eſt bien plus aiſé de décider cette queſtion, lorſque ce n'eſt point par nôtre choix particulier que nous ſommes éloigné de l'Autel ni par le choix des perſonnes qui connoiſſent notre conſcience, & qui ſcavent ce qui nous eſt le plus utile, & ſans leſquelles nous ne devons rien choiſir: lorſque ce n'eſt point une peine qu'on nous impoſe pour être le remede de nos pechez, mais que c'eſt une pure violence qu'on nous fait ſouffrir, parce que nous craignons d'offenſer Dieu, il n'y a perſonne qui puiſſe douter qu'un tel éloignement de l'Euchariſtie ne nous ſoit effectivement trés avantageux, car ſi les moindres obſtacles qui nous empêchent de communier quand nous les recevons comme venant de la main de Dieu, & comme un effet de la providence, peuvent nous ſanctifier ſi la ſeparation de l'Euchariſtie que les Prêtres nous ordonnent quand nous ſommes tombez dans quelque peché, a la force de le guerir, quand nous la ſouffrons humblement & en eſprit de penitence; que faudra-t-il dire de la ſeparation à laquelle on eſt reduit, parce qu'on eſt fidele à Jeſus-Chriſt.

Il n'eſt plus queſtion de notre avantage particulier, mais de celui de Jeſus-Chriſt & de l'Egliſe; & c'eſt en cela que nous ſommes bien plus aſſurez d'y trouver no-

tre avantage. Car s'il eſt vrai que nous ne pouvons mieux procurer notre propre utilité, qu'en ne regardant point tant à ce qui nous eſt utile, qu'à ce qui l'eſt au moindre de nos freres, ſur tout lorſque c'eſt l'interêt de l'Epoux & de l'Epouſe que nous preferons au nôtre; penſez-vous que nous abandonnions en effet notre interêt, & que nous n'y gagnions pas au double? Je ne doute point que ce qui eſt plus honorable à Jeſus-Chriſt, ne me ſoit plus utile: je ne doute point que ce qui eſt plus utile à l'Egliſe, ne me ſoit auſſi plus efficace, & que ce qui eſt plus efficace pour le ſalut de mes freres ne ſoit auſſi plus efficace pour le mien, c'eſt être avantageuſement privé de l'Euchariſtie, que de lever l'Etendart de la Croix, & de s'oppoſer comme une forte muraille pour la maiſon d'Iſraël; cette privation peut faire ouvrir les yeux à beaucoup de perſonnes qui les ont fermez, puiſqu'elle leur donne lieu de croire qu'on ſouffre pour une bonne cauſe, quand on ſouffre avec beaucoup de patience, de courage & de douceur; ce n'eſt point être ſeparé de Jeſus-Chriſt, que de faire profeſſion à la face de toute l'Egliſe, qu'on n'a point d'autre interêt que celui de ſa gloire; ce n'eſt point être ſeparé de Jeſus-Chriſt que d'avoir conſervé ſa conſcience pure

en confeſſant ſon ſaint nom, (*a*) *Immaculatam conſcienciam de confeſſionis nominis reportaſſe*; Ce n'eſt pas ſeulement la conſerver pure, mais la purifier encore davantage. Il eſt glorieux de ſe lever de ſa table pour aller à la tête de ſes Troupes; & il ne faut point craindre d'abandonner les délices de l'Euchariſtie, quand l'occaſion ſe preſente de ſouffrir quelque choſe pour ſon ſervice, ce n'eſt point l'Euchariſtie que Jeſus-Chriſt a mis à la tête des beatitudes de l'Evangile; c'eſt ſa Croix que s'il veut nous faire porter ſa Croix dans la ſeparation même de l'Euchariſte, nous ne devons non plus en faire difficulté qu'il en a fait de mourir pour nous, après nous avoir donné ſon corps. La Croix a ſuccedé à l'inſtitution de l'Euchariſtie; que l'amour de l'Euchariſtie ne nous éloigne donc pas de la Croix. C'eſt monter & faire un glorieux progrès dans la grace de l'Evangile, que de ſortir du Cenacle pour aller au Calvaire. Je ne crains point de le dire; il eſt plus avantageux de ſouffrir pour Jeſus-Chriſt qui eſt la verité, que de participer en paix à à ſon ſacré corps par la communion.

Mais qui n'admirera la miſericorde infinie de Jeſus-Chriſt il a bien vû que nous étions trop foible pour repandre notre ſang, & que nous n'étions pas en état de

(*a*) S. Cyp.

mourir pour ſon ſervice ; Qu'a-t-il fait, afinque nous ne fuſſions point comme des ſoldats inutiles qui n'auroient pas la force de porter les armes, ni le courage de combattre ſous ſes Enſeignes ? Il a permis que nous euſſions à ſouffrir la privation de l'Euchariſtie ; & jamais cet Auguſte Sacrement ne nous a peut-être été ſi utile lorſque nous l'avons reçû, qu'il nous l'eſt à preſent, en ne la recevant point : car en ſouffrant cette ſeperation dans un eſprit de paix, nous donnons en un ſens à Jeſus-Chriſt quelque choſe de plus, que ſi nous lui donnions notre propre vie.

Si nous avons de la foi, il me ſemble que nous entendrons qu'il nous dira : Ne craignez pas d'être ſeparé de ma table pour la confeſſion de mon Nom. C'eſt une grace que je vous fais qui eſt bien rare. Reparez une infinité de Communions ſacrileges qui me deshonorent, par une privation ſainte qui me glorifie. Vous ne pouviez rien faire pour moi, & je vous met entre les mains un moyen de faire pour moi ce que j'ai fait pour vous, & de me rendre avec magnificence ce que je vous ai donné de plus grand. Je vous ai donné mon propre Corps, & vous me le redonnez lorſque vous en êtes ſeparé pour mon ſervice, vous rendez à ma verité ce que vous avez reçû de ma charité, je n'ai pû vous rien donner de plus

grand, & vous ne pouvez auſſi me rendre rien de plus grand, car votre reconnoiſſance égale par la miſericorde que je vous ai faite, la grandeur même du don que je vous ai fait, conſolez-vous de votre foibleſſe. Vous ne pouvez pas me donner votre ſang & vous n'avez pas la force de mes Martyrs, voilà le mien pour y ſuppléer; toutes les fois qu'on vous empêchera de le boire, je vous tiendrai le même compte que ſi vous aviez repandu le vôtre. Le mien eſt infiniment plus précieux.

Vous me le donnez quand c'eſt pour l'amour de moi que vous ne le recevez point. Et il eſt repandu encore une fois, en quelque maniere au lieu du votre, lorſqu'il arrive, que contre mon ordre on empêche, que je ne le communique à mes membres, il ne coule pas de mes veines, mais il coule de mon cœur. Vous avez le merite tout entier de cette ſeconde effuſion qui ne ſe fait que pour vous, & qui eſt l'effet de ce même ſang que j'ai répandu ſur ma Croix. Vous ne me le donneriez pas à preſent en vous en privant, ſi je ne vous l'avois donné alors en mourant.

Vous vous en privez, parce que vous m'aimez; & vous n'en demeurez pas privez, parce que je vous aime encore davantage. Vous recevez par une plus grande effuſion de ma charité ce que vous ne

recevez point de mon Euchariſtie. (*a*) On vous prive du vin de mon Autel qui fait germer les Vierges ; & je vous donnerai avec abondance *le Vin de mon eſprit*, qui les enyvrent ſelon que je vous l'ai promis par les Diſciples de ma verité, qui ſont vos Peres : *Vinum ſpiritus.*

Voilà comme en ſouffrant d'être privez du Corps de Jeſus-Chriſt, & étant empêchez de boire ſon Sang, parce qu'on demeure fidele à ſa verité ; c'eſt ce même Sang qui lui rend un glorieux témoignage, & qui releve infiniment le nôtre qui eſt indigne par lui-même de lui être offert. Ce n'eſt point le ſang d'Abel, c'eſt le Sang de Jeſus-Chriſt qui eſt employé pour la confirmation de ſa verité : & ſi nous n'y mettons point d'obſtacles, les ſourds mêmes pourront l'entendre ; ce n'eſt point un ſang qui rende ſeulement témoignage ſur la terre : comme c'eſt le ſang d'un Homme-Dieu, il remplit également le Ciel & la terre de ſon témoignage, & c'eſt un témoignage tout-puiſſant, parce que c'eſt le témoignage du ſouverain Juge ; il a été un Epoux dans l'établiſſement de ſon Egliſe, quand les Martyrs ont répandu leur ſang pour ſa cauſe ; mais à preſent dans la fin des tems, il eſt tellement un Epoux de ſang, que c'eſt de ſon propre ſang : *Sponſus ſan-*

(*a*) Zach. 9. 17.

guinis

guinis, ſed ſui(*a*): Et il ne faut pas croire que ce ſang ſoit moins puiſſant que celui des Martyrs pour la deffenſe de ſon Egliſe, puiſque c'eſt lui qui a animé le ſang des Martyrs, & qui leur a donné la force de le repandre.

On ne peut donc douter que nous ne trouvions l'Euchariſtie éminemment dans cette ſeparation de l'Euchariſtie. Car comme il a déja été dit, quelle plus grande action de grace pouvons-nous rendre à Dieu, & qui lui ſoit plus agreable, que de lui rendre ſon Fils en nous privant de ſon Corps pour ſon amour, afin de lui en faire un nouveau ſacrifice qui ne nous ſanctifie pas moins que lorſqu'il s'offre pour nous ſur nos Autels, & que nous l'y recevons? Quand nous le recevons à l'Autel, nous le conſommons au dedans de nous; au lieu qu'à preſent en le recevant ſur la croix, il nous conſomme au dedans de lui. L'Epoux entre dans le cœur de ſes Epouſes à la Table de l'Autel, & il ſe cache dans elles. Ce ſont les Epouſes qui entrent dans le cœur de l'Epoux à la Table de la croix, & il les cache non ſeulement dans le ſecret de ſon tabernacle, mais dans le ſecret de ſa face pour y être inviſibles à tout le monde.

Les Peres nous apprennent qu'il faut

(*a*) Exode 25.

être mort & enſeveli afin de recevoir l'Euchariſtie comme il faut ; j'oſe dire que nous ſommes morts & enſevelis avec plus de perfection dans cette nouvelle Euchariſtie, nous y mourons davantage à nous-mêmes, & l'amour propre y a moins de lieu ; après avoir renoncé à toutes choſes pour l'amour de Jeſus-Chriſt, nous y renonçons encore à tout ce qui peut être de ſenſible en Jeſus-Chriſt, & c'eſt dans cette rencontre que nous pouvons dire avec l'Apôtre, (*a*) que nous ne le connoiſſons plus ſelon la chair, puiſqu'étant ſeparez de cette chair vivifiante, & étant empêchez de la recevoir, nous ne croyons pas moins qu'elle ait la force de nous vivifier, que ſi nous le recevions ; nous renonçons à la conſolation des enfans pour obéir à notre Pere, ſans regarder que ce qui lui eſt agréable.

Non ſeulement nous ne mangeons point notre pain à la ſueur de notre viſage, mais nous ſuons ſans le manger ; il nous fait la grace de nous faire travailler à ſon ſervice, & il nous fait encore une plus grande grace de nous ſoutenir ſans nous nourrir réellement de ſon corps, afin que nous ayons quelque part à la gloire de ſon Apôtre, *qui prêchoit l'Evangile ſans vivre de l'Evangile.* Comme nous avons peu de bien, ayant peu de

(*a*) 2. Cor. 5. 16.

vertu, il nous reſerve notre récompenſe toute entiere ; & il ne veut point que nous y touchions en recevant des conſolations paſſageres quoique ſaintes : c'eſt pourquoi il nous fait la grande miſericorde de nous faire ſouffrir quelque choſe pour l'Evangile, ſans nous donner le pain de l'Evangile qui eſt ſon ſaint Corps, quoiqu'il ſoit dû à ceux qui travaillent & qui ſouffrent pour l'Evangile.

Remercions donc Jeſus-Chriſt avec joye au milieu de notre douleur, pour toutes ces graces qu'il nous fait trouver dans cette nouvelle Euchariſtie. Nous devrions avoir un ſoin continuel de le remercier pour les obligations infinies que nous lui avons, & qui nous accablent ſous leurs poids, ſi nous avons encore quelque ſentiment. Il faudroit toujours chercher quelque nouveau moyen de lui témoigner notre gratitude, en diſant comme David avec une ſainte ſollicitude; (*a*) *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a fait ? Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* Nous avons laiſſé paſſer tant d'occaſions de le remercier, en voici une extraordinaire qu'il nous preſente. Cette ſeule action de grace que nous lui rendons, & cette unique Euchariſtie peut empêcher que nous ne ſoyons ingrats ; diſons donc auſſi avec le ſaint

(*a*) Pſ. 115. 2.

Prophete : *Je prendrai le Calice du ſalut & j'invoquerai le nom du Seigneur* ; (a) prenons le calice entre nos mains ; & au lieu de le porter à notre bouche, preſentons-le au Pere Eternel, en levant les bras de la foi, *cum quibuſdam fidei brachiis* ; & offrons-lui ce grand Sacrifice pour toutes nos néceſſitez particulieres & pour toutes celles de l'Egliſe Il eſt bien remarquable que le Prophete dit qu'il prendra le calice entre ſes mains, ſans ajouter qu'il le boira, comme il nous le dit particulierement en pluſieurs autres endroits, juſqu'à nous marquer qu'il l'enyvre. Il ſe contente ici de nous dire qu'il le prendra, & qu'il priera : ce qu'il a fait peut-être exprès pour nous faire voir que ce divin calice dans pluſieurs occaſions peut avoir ſon effet entier en nous, ſans que nous le bûvions. Le Prophete a voulu exprimer l'Euchariſtie d'une maniere generale, qui peut convenir à tous ceux qui la reçoivent veritablement, de quelque maniere qu'ils y participent ; car quoiqu'il ſoit très-veritable que nous en ſommes ſeparez, nous y recevons néanmoins toutes les plus grandes graces qui accompagnent la plus ſainte reception de l'Euchariſtie. Dieu a joint enſemble pour notre bien tous les avantages qu'on peut recevoir de la manducation réelle, & de la ſeparation de cet auguſte Sacrement. Nous pouvons

(a) Pſ. 115. 4.

le manger tellement que nous en ſerons raſſaſiez, & nous en ſommes ſeparez tellement que nous en ſerons recompenſez, ſi nous voulons nous pouvons recevoir le prix & le ſalaire du Centenier & de Zachée.

L'Euchariſtie, lorſque nous recevons réellement le précieux Sang de Jeſus-Chriſt, eſt comme un glorieux champ de bataille où les plus grandes vertus paroiſſent dans leur plus grand luſtre, étant toutes éteintes & embelies du ſang de l'Agneau : or il eſt aiſé de faire voir que toutes ces mêmes vertus n'ont rien de moins éclattant dans la ſéparation de l'Euchariſtie dont il s'agit à preſent ; & qu'au contraire elles peuvent avoir quelque choſe de plus vif, & de plus fort. Commençons par la foi ; c'eſt elle qui fait taire les ſens, & qui impoſe ſilence à la raiſon ; afin qu'elle cede à la grandeur de la Religion, & que toute la nature demeure comme captive & anéantie devant Jeſus-Chriſt anéanti.

Eſt-ce que cette ſéparation de l'Euchariſtie donne moins de lieu à la foi : Eſt-ce que nous y comprenons moins l'efficace de la parole de Dieu qui eſt auſſi puiſſante dans la bouche du Prêtre pour faire deſcendre du Ciel le pain des Anges, ſous l'aparence du pain des hommes, qu'elle a été puiſſante, pour ainſi dire, dans la bouche de Dieu même, pour

créer le Ciel & tous les Anges ; au contraire, il y a plus de foi à croire que l'Euchariſtie peut être ſuppléée par la foi, & que Jeſus Chriſt qui fait ſubſiſter miraculeuſement les accidens du pain ſous la ſubſtance même du pain dans ce Sacrement adorable, nous peut faire recevoir toute la vertu, & reſſentir toute l'efficace de ſon Corps, ſans que nous recevions ce ſaint Corps ; il exerce davantage notre foi quand il entre dans notre cœur les portes fermées, que lorſqu'il y entre en la maniere ordinaire.

Il faut adorer Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie en le recevant, comme nous enſeignant les Peres. Eſt-ce que nous ne pouvons l'adorer dans la ſéparation de l'Euchariſtie ? Au contraire, nous ne l'adorons pas bien en le recevant, ſi nous ne l'adorons que lorſque nous le recevons. Nous l'adorons, quand nous nous anéantiſſons devant lui avec plus d'humilité & de foi. Cette ſéparation nous eſt une inſtruction d'humilité & de foi : il eſt plus facile de nous humilier lorſqu'on nous humilie, & qu'on nous refuſe les miettes, qu'on ne refuſe pas même aux chiens, à qui on donne peut-être des pains entiers. Il n'eſt point dit que ſaint Pierre ſe proſterna aux pieds de Jeſus-Chriſt lorſqu'il entra dans ſa Maiſon, comme lorſqu'il lui dit ces belles paroles ; Seigneur, retirez-

vous de moi, parce que je ſuis un homme pecheur, *Exi à me, quia homo peccator ſum Domine.* Ce retranchement d'un pain ſi deſirable nous ſert donc à nous humilier & par conſequent à l'adorer.

Qui oſeroit s'approcher d'une table ſi redoutable, ſi celui qui a dreſſé ce banquet magnifique & qui eſt lui même ce banquet, ne nous commandoit d'en approcher; nous obéiſſons donc en communiant, nous obeiſſons à J. C. qui veut par-là nous témoigner combien il nous aime, en s'uniſſant ainſi à nous; nous obeiſſons à l'Egliſe qui deſire que nous nous fortifions par ce pain de vie qu'elle rompt tous les jours ſous nos yeux, & qui nous invite à le manger par la voix de tous ſes Docteurs qui ſont nos peres; nous obéiſſons aux perſonnes qui nous conduiſent & qui nous diſent de la part de Dieu de nous en approcher. Mais ſi l'on compare l'obéiſſance que nous rendons quand on nous ſepare ainſi de l'Euchariſtie, avec celle que nous pouvons rendre quand on nous commande d'en approcher, il ne ſera pas difficile de juger quelle eſt la plus grande. Abraham obéit à Dieu, voulant immoler ſon fils & en ne l'immolant point: mais certainement ſon obéiſſance parut plus grande quand il prit l'épée à la main, que quand il la remit dans le foureau. L'amour tendre qu'il avoit pour

ſon fils unique, releve incomparablement le merite de l'obéiſſance par laquelle il fut prêt de le ſacrifier à ſon premier Pere. Quoique nous obéiſſions à Dieu en communiant, notre ſoumiſſion éclate beaucoup davantage en ne communiant point, à cauſe du déſir particulier que nous avons de communier, & de joüir de ce grand bienfait de Dieu, & de ce tréſor infini des délices ſpirituelles.

Nous nous immolons nous mêmes en nous retirant de ce Sacrifice adorable, & nous repandons quelque choſe de plus que notre propre ſang, pour ainſi-dire, toutes les fois qu'étant veritablement alteré de cette ſoif de juſtice, on nous empêche de boire le Sang de l'Agneau; ce n'eſt point notre ſang qui nous fait vivre, c'eſt le ſang de Jeſus-Chriſt, c'eſt pourquoi nous ſacrifions notre propre vie autant qu'il eſt en nous, quand nous donnons ce qui eſt la cauſe de notre vie, & ce qui l'entretient. Il me ſemble que l'on pourroit dire alors, qu'on ne peut marquer un plus grand amour: (a) *Majorem caritatem nemo habet*, ce qui eſt vrai quand on n'aime que Jeſus-Chriſt dont on ſe prive pour la deffenſe de ſa verité. Car les perſonnes qui n'ont pas un veritable déſir de communier, parce que leur amour n'eſt pas ſincere, ne font pas un grand Sacrifice en ne communiant point; le preſent

qu'on donne n'eſt pas grand, qu'à proportion qu'on aime & qu'on donne. Mais pour ce qui eſt des Epouſes, il eſt certain qu'elles ne peuvent donner davantage qu'en donant même l'Epoux, parce qu'elles n'aiment rien davantage, ou plutôt parce qu'elles n'aiment que lui; leur Iſaac ne peut plus être immolé que par ſon amour : ce ſont elles donc qui s'immolent par le glaive de la douleur étant arrachées d'auprés de leur Epoux. Il n'y a point d'Ange ici qui retienne le bras d'Abraham. Le Sacrifice eſt conſommé par le commandement de s'éloigner du ſacrifice, & de n'y point participer ; ce ſacrifice d'amour ſe réïtere tous les jours ; que dis-je ? il ſe réïtere à toutes les heures du jour, & toutes les fois qu'on adore avec ſoumiſſion la main de Dieu qui nous éloigne de ſon Autel ; on n'auroit pas peut-être communié tous les jours, & Dieu tient compte à ſes Epouſes de s'être ſacrifiées tous les jours & à toutes les heures du jour.

Il eſt vrai qu'elles n'en meurent pas, & c'eſt au contraire ce qui les rend plus vivantes & plus agreables à Dieu, car leur vie eſt de lui plaire; elles ne laiſſent pas même de recevoir Jeſus Chriſt d'une autre maniere, mais cela n'empêche pas le merite de la ſeparation & l'accompliſſement du ſacrifice. Elles joüiſſent de l'avantage de

la vie, & de la gloire de la mort. Elles annonçoient la mort de leur Epoux en communiant, elles l'annonçent même davantage en ne communiant pas, parce qu'il ſouffre en elles ; & de plus elles annonçent auſſi leur mort, parce que leur Epoux dont on les ſepare eſt leur vie. Qui peut donc douter du merite particulier de cette ſainte obéïſſance qu'elles rendent à Dieu dans la ſeparation de l'Euchariſtie ? mais ce n'eſt pas une ſimple obéïſſance, c'eſt une obéïſſance qui honore tous les attributs de Dieu. C'eſt une obéïſſance de charité, parce qu'elle eſt utile & glorieuſe à l'Egliſe ; c'eſt une obéïſſance avantageuſe à ceux mêmes qui la blâment, parce qu'ils ſont d'autant moins coupable qu'on ne leur obéït point. C'eſt obéir à la verité, que de ne communier point de la ſorte, parce qu'on lui rend un fidele témoignage. C'eſt obéir à la juſtice, parce qu'on ne veut point condamner un innocent. Cette obéïſſance honore la puiſſance de Dieu, parce qu'on n'y a point d'égard au mal que nous peuvent faire les hommes, & qu'on préfere ſa crainte ſeule, à toute autre crainte ; elle honore ſa ſageſſe, parce qu'on choiſit le meilleur parti ; elle honore la ſainteté, parce qu'on n'a point d'autre vûë que de conſerver ſa conſcience pure.

Comme nous ſommes incapables de re-

mercier Dieu, & de lui offrir rien qui puiſſe être digne de lui, l'Euchariſte eſt notre vraye action de grace & la meilleure offrande que nous lui puiſſions faire pour reconnoître ſes miſericordes infinies ſur nous. Quelque grace que nous ayons reçûës du Pere Eternel, quand nous lui rendons ſon Fils, qui eſt la ſource de toutes les graces qu'il nous peut faire, nous ne ſommes pas ingrats & nous lui rendons tout. C'eſt pourquoi ce grand Sacrement eſt appellé du nom même d'action de grace, parce que ſoit que nous voulions remercier Dieu du bien qu'il nous a fait en particulier, ou de celui qu'il a fait à nos freres, n'étant pas moins obligé en quelque maniere de le remercier pour eux que pour nous, puiſque nous les devons aimer comme nous mêmes; nous n'avons qu'à recourir à l'Euchariſtie qui eſt toute notre gratitude & prendre Jeſus Chriſt entre nos mains afin de l'offrir au Pere Eternel, non ſeulement pour eux & pour nous, mais auſſi pour toute l'Egliſe.

Encore donc que toute notre gratitude ſoit attachée à l'Euchariſtie, il ne s'enſuit pas neanmoins que quand nous en ſommes ſeparez de la ſorte, nous demeurons ſans action de grace & ſans Euchariſtie; car comme les vœux de la Religion qui nous empêchent de pouvoir

rien offrir à Dieu de nouveau, lui ayant offert tout ce que nous ſommes, en nous conſacrant à ſon ſervice, n'empêchent pas que nous ne lui ſoyons encore plus agréables, parce que notre gratitude y eſt terminée, non pas par le defaut de notre amour, mais par l'excellence même de notre reconnoiſſance : de même quand nous ſommes dans l'impuiſſance d'offrir au Pere Eternel le Corps de ſon Fils en nous approchant de ſon Euchariſtie, parce que nous en ſommes ſeparez pour avoir voulu lui être fidelles en ne faiſant rien qui lui pût déplaire, tant s'en faut que nous demeurions ſans action de grace, qu'au contraire, nous n'avons jamais été plus reconnoiſſans. L'amour de Dieu ne peut nous priver de l'Euchariſtie qui eſt un effet de ſon amour. Cette impuiſſance où nous ſommes de pouvoir nous approcher de Jeſus-Chriſt nous en rend encore plus proches, parce que comme on ne peut s'éloigner de lui qu'en ceſſant de l'aimer, on lui demeure toujours en l'aimant toujours, & on s'unit encore à lui davantage en l'aimant avec plus de perfection.

C'eſt une heureuſe impuiſſance de n'avoir plus rien à donner ; parce qu'on a déja tout donné, c'eſt là une impuiſſance de riche & non pas de pauvre qui ne vient pas de l'affoibliſſement, mais de l'augmen-

l'augmentation & de la force de la vertu. Il n'eſt pas vrai même qu'on n'ait plus rien à donner ; nous avons montré qu'on ne peut faire à Dieu un plus grand don, que quand ſon amour nous oblige de lui rendre en quelque maniere ſon don même entier. C'eſt bien le remercier, que de nous priver pour ſon amour, de notre bonheur & du temoignage de ſon amour. On ne peut ſervir Dieu avec plus de fidelité & de déſintereſſement, qu'en voulant bien être traitez comme ſes plus mauvais ſerviteurs afin de le mieux ſervir. Il y a donc une grande Euchariſtie dans cette ſeparation de l'Euchariſtie. On peut dire la même choſe dans l'oblation que nous devons faire de Jeſus-Chriſt en le preſentant à ſon Pere, afin de ne demeurer point les mains vuides en ſa preſence, ſelon le commandement qu'il nous en fait par Moïſe. (*a*)

Or il eſt bien remarquable qu'il ne nous eſt pas commandé d'avoir toujours Jeſus-Chriſt ſur la langue & dans la bouche, comme il nous eſt commandé de l'avoir toujours dans le cœur & dans les mains. Il ne demeure pas même longtems ſur la langue & dans l'eſtomac quand on communie, au lieu qu'il doit toujours demeurer dans le cœur, afin que ſanctifiant continuellement cette

(*a*) Exod. 23. 15.

ſource de toutes nos actions, tout ce que nous faiſons puiſſe être ſaint. Et voilà comme Jeſus-Chriſt qui eſt l'ame de notre ame, & le cœur de notre cœur, peut dans quelque ſeparation que ce ſoit, être toujours entre nos mains, afin que nous l'offrions à ſon Pere, en ne faiſant rien que pour ſa gloire.

Mais ſi on ne vouloit pas offrir ſeulement Jeſus-Chriſt dans ce que nous pouvons faire pour ſon ſervice, mais auſſi dans ce qu'il fait pour notre ſalut, qui nous empêche de le prendre même ſur l'Autel en nous en approchant par la foi, dans quelque éloignement d'ailleurs que nous en ſoyons, afin de l'offrir au Pere Eternel? il s'y offre continuellement pour nous & avec nous. Joignons nous à lui & à ſon Egliſe; & l'offrons auſſi pour elle & avec elle. Qui nous ſeparera de l'Epoux & de l'Epouſe, lorſque nous nous y uniſſons par la foi, d'une maniere qui eſt d'autant plus efficace qu'elle eſt plus ſpirituelle & plus éloignée des ſens. Qui nous ſeparera de cette ſainte Euchariſtie, que nous recevons immediatement de la main de Jeſus-Chriſt, & que les hommes par conſequent ne peuvent jamais nous ôter? Qui nous ſeparera de cet Autel inviſible, & de ce ſacrifice continuel, où il n'y a rien d'extérieur & de ſenſible, & dont nous ſommes

nous mêmes les Prêtres ? Qui nous ſeparera de notre cœur qui eſt le lieu où nous l'offrons en nous y offrant nous mêmes, ſelon ce que dit ſaint Auguſtin : *Cujus ipſi inviſibile Sacrificium in cordibus noſtris eſſe debemus.*

Qui nous ſeparera en cette maniere du corps de Jeſus-Chriſt, qui nous empéchera de l'offrir toujours ? Sera-ce l'affliction qui nous unit à ſa Croix ? ſera-ce la perfection qui nous rend Jeſus-Chriſt preſent ? (*a*) Sera-ce les déplaiſirs, qui nous detachent de nous mêmes? Sera-ce la faim qui engraiſſe l'homme nouveau, en excitant en lui la faim de la juſtice ? Sera-ce la nudité, qui fait une partie de la robe nuptiale, & qui nous revête de Jeſus-Chriſt ? Sera-ce les perils, qui nous font recourir à Dieu ? Sera ce le fer & la violence la plus grande, qui eſt la conſommation & la plus grande gloire des membres de Jeſus-Chriſt, & qui les unit tellement à lui, qu'ils n'en peuvent plus être ſeparez ? Il n'y a donc rien qui nous empêche d'offrir tous les jours Jeſus-Chriſt en cette maniere, ſi tout ce qu'il y a d'épouvantable & de plus terrible dans le monde, n'eſt point capable de nous empêcher.

Ce qu'il y a de plus grand dans la re-

(*a*) Rom. 8. 35.

ception de l'Euchariſtie, eſt l'amour de celui qui ſe donne à celui qui le reçoit. C'eſt un banquet d'amour que celui de l'Euchariſtie, où celui qui aime mange davantage ; c'eſt une table de charité ; c'eſt la charité qui nous y convie ; c'eſt la charité qui nous y nourrit ; c'eſt la charité qui y eſt nourrie. Voyons donc ſi ceux qui en ſont ſeparez pour l'amour de Jeſus Chriſt, lui témoignent en effe moins d'amour que ceux qui s'en approchent quand il leur plaît, avec toute la liberté. Que de perſonnes s'en approchent tous les jours ſans amour. Mais comment pourroit-on ſouffrir une ſi rude ſeparation ſans quelque amour ? Je ne ſuis pas bien aſſuré ſi j'aime effectivement Jeſus-Chriſt quand je reçois le Sacrement de ſon Corps ; mais je ſçai bien que ceux qui ſe privent pour l'amour de Jeſus-Chriſt de cette ſouveraine conſolation de ſe nourrir de ſa chair & de ſon ſang, aiment Jeſus-Chriſt ; je croi qu'il y a plus d'amour où on eſt aſſuré qu'il eſt, & où il ſe faut faire une plus grande violence. Jeſus-Chriſt dit dans l'Evangile en parlant de la femme pechereſſe (*a*) *que celui qui reçoit un plus grand pardon a plus d'amour.* On peut dire de même que celle qui donne davantage, parce qu'on juge de l'amour par les effets. Or, ſans doute dans

(*a*) Luc. 7. 47.

l'occaſion preſente, celui qui eſt ſéparé du Corps de Jeſus-Chriſt fait beaucoup plus pour ſa gloire que celui qui le reçoit; je concluë donc que comme il aime davantage, il mange auſſi davantage dans ce grand feſtin de la charité de Jeſus-Chriſt, quoiqu'il paroiſſe en être éloigné extrêmement; c'eſt la grande maxime des Peres; *hunc cibum plus manducat qui plus amat.* Toute la difference qu'il y a, c'eſt que dans la ſeparation on mange l'Agneau Paſchal avec des laituës ameres, parce que la joye qu'on a de faire la volonté de Dieu & de l'honorer, eſt mêlée de la douleur que cauſe une telle ſeparation; au lieu que quand on eſt aſſis à cette ſainte Table on ne le mange qu'avec joye.

Voilà donc comme en effet on reçoit dans cette ſéparation de l'Euchariſtie les mêmes graces qu'on reçoit de l'Euchariſtie en communiant. On peut dire qu'on en reçoit même davantage ſi l'on eſt entierement ſoumis à l'ordre de Dieu, & ſi on honore ſa verité par un Sacrifice parfait de la volonté; que ſi nous croyons avoir beſoin de la reception de ce précieux ſang dans nos entrailles, afin de les échauffer & de nous animer du zele d'une ſainte devotion, ne l'avons-nous pas reçu bien des fois, & cela ne doit-il pas ſuffir pour reveiller notre foi, quand

elle s'endort ? Lorſque ſainte Julienne avoit communié, elle paſſoit une ſemaine dans un ſilence admirable, afin de goûter avec loiſir ce pain des Anges qu'il faut manger avec ardeur & avec empreſſement ; parce que les tiédes & les lâches n'y doivent point avoir de part, mais qu'il faut auſſi ruminer long-tems, parce qu'il ne peut être aſſez digeré, & que ſa vertu eſt infinie. Quelle difference y a-t-il d'avoir reçu le corps de Jeſus-Chriſt il y a ſix jours ou il y a ſix ans, puiſque Jeſus-Chriſt ne vieillit point, & que ce pain de la vie éternelle ne ſe conſume point ?

Le pain que mangea Elie lui donna la force de marcher quarante jours & quarante nuits, ſans qu'il eût beſoin d'autre nourriture, & Saint Ambroiſe nous aſſure que ſi nous nous raſſaſions comme il faut de cette viande incorruptible, elle ne ſuffira pas ſeulement pour nous faire marcher quarante jours, mais quarante années.

Reſſuſcitons en nous la grace de nos Communions paſſées, comme ſaint Paul ordonnoit à ſon Diſciple (*a*) de reſſuſciter en lui celle qui lui avoit été confiée par l'impoſition de ſes mains ; & nous trouverons un fond de graces inépuiſable où nous n'avons point encore touché.

(*a*) 2. Tit. 4. 6.

Nous recevons ce pain de l'immortalité, comme un pain commun & ordinaire, qui pourroit ne nous nourrir qu'un jour : nous avons une trop baſſe idée de ſa vertu infinie. Une miette de ce pain ſeroit capable de nourrir un monde entier, ce que nous en recevons en un moment peut ſuffire pour toute notre vie. Je ne conclue pas de là qu'il ne faut donc approcher que rarement de cette ſainte Table ; mais ſeulement que quand nous en ſommes ſeparez malgré nous, nous devons nous ſouvenir de ce que dit l'Eccleſiaſtique, *que peu de vin ſuffit à un homme ſçavant.* (*a*) *Quàm ſufficiens eſt homini erudito vinum exiguum* !

Pourquoi ne pouvez-vous pas dire auſſi, outre les autres ſens qui ſont marquez par ces paroles, que ce peu de vin nous indique peu de communions, ou même une ſeule communion qui ſeroit capable de nous ſoutenir long-tems, ſi nous en ſçavons faire un bon uſage ? Mais remarquez qu'encore qu'il recommande toujours la ſobrieté & la moderation, il ne dit pas qu'il faut prendre peu de vin, mais qu'il ſuffit d'en prendre peu ; ce qu'il ne dit pas même abſolument, car il ne parle ici que d'une perſonne qui a la ſcience du ſaint Eſprit, ce qui nous apprend que pouvant être neceſſaire de

(*a*) Eccl. 31. 22.

communier ſouvent dans pluſieurs occaſions, il ſuffit même d'avoir communié une ſeule fois, quand on ne peut plus communier, & qu'on nous en empêche, pourvû qu'on ſupplée à cette impuiſſance par la priere qui attirant l'eſprit de Dieu dans nous peut étendre tellement le fruit de cette unique communion, qu'elle ſuffira pour nous rendre ſaints.

Je croi que la ſcience dont parle le Sage eſt la priere continuelle, qui donne lieu à cette goutte de vin ſpirituel de nous enyvrer, en developpant ſa force par l'augmentation de notre foi: parce que, comme dit admirablement ſaint Cyprien, (*a*) *Nous recevons toujours autant de Dieu, que nous eſperons en pouvoir recevoir.* Il ne faut qu'agrandir notre cœur, & cette goutte deviendra un torrent de benedictions qui l'innondera heureuſement; il ne faut qu'avoir beaucoup de vaſes vuides, & ce peu d'huile ſuffira pour les remplir tous.

Les graces que nous pouvons recevoir d'une ſeule communion ne ſont bornées que par la médiocrité de notre foi & par le peu d'uſage que nous en faiſons. Il y en a qui vont ſouvent à la Table de Jeſus-Chriſt, parce qu'il les y convie par ſon amour; mais il y en a auſſi qui ne communient ſouvent que parce qu'ils ne

(*a*) 4. Reg. 3. 84.

communient pas bien une ſeule fois ; ils prennent preſque tous les jours cette divine nourriture, & ils demeurent toujours foibles & ſans nourriture, parce qu'ils ne la digerent jamais, & que ce n'eſt pas tant ce qu'on prend qui nous nourrit que l'eſprit avec lequel on le prend. Il n'y a point d'aliment ſi admirable qui puiſſe nourrir un mort ; il n'y a point d'aliment qui gueriſſe les maladies qui ont beſoin d'autres remedes ; il n'y a point d'aliment qui ſoit utile à ceux qui ne ſont pas en état de le recevoir ; c'eſt l'aliment qui nourrit, mais il faut vivre & avoir quelque ſanté ; il faut être diſpoſez à le prendre & à s'en ſervir, & alors il repare la nature & nous nourrit ſelon ſa qualité & la force de la nature ; mais comme l'Euchariſtie eſt un pain ſuperſubſtantiel, & un vin qui a une force infinie, il nous nourrit autant que nous ſommes en état d'être nourris, & en ce qui eſt de ſa nature & de ſon efficace il peut toujours nous nourrir davantage qu'il ne nous nourrit. Rappellons donc le tems paſſé, puiſque ſelon l'Apôtre, Jeſus-Chriſt ne paſſe point. Examinons notre conſcience & ſondons le fond de notre cœur ; nous y trouverons encore de ce pain ſi ſolide que nous n'avons pas achevé de digerer. Digerons le de nouveau par une foi toute nouvelle, & il nous donnera une nouvel-

le nourriture qu'on ne pourra jamais nous ôter. Si nous le digerons encore tous les jours, ce ſera en effet comme ſi nous communions tous les jours ; & nous éprouverons la verité de cette grande parole ; *Quàm ſufficiens eſt homini erudito vinum exiguum*, en admirant avec l'Eccleſiaſtique la force de ce vin incomparable qui ne vieillit point & qui demeure toujours nouveau ; car il ne ſe contente pas de dire qu'il ſuffit, mais il s'écrie dans le raviſſement du Saint Eſprit *Hô qu'il eſt vrai qu'il ſuffit, quàm ſufficiens eſt !* ce qui marque une ſuffiſance extraordinaire qui procede de l'abondance du don de Dieu qui ne ſe conſomme point & qui ne diminue jamais.

Si nous étions bien perſuadez de ces grandes veritez, & que nous euſſions cette foi vive qui ne s'étonne de rien, parce que rien ne lui nuit, & qu'elle tranſporte même les montagnes qui peuvent lui nuire, nous aurions beaucoup plus de ſoin d'aimer que de communier ; car on communie toujours en aimant, au lieu qu'on n'aime pas toujours en communiant. Dieu témoigne par ſon Prophete une affection particuliere pour ceux qui avoient plus ſoin de garder ſon Alliance, que de lui ſacrifier ; (a) *Qui ordinant teſtamentum ejus ſuper ſacrificia.* Ce qui ne

(a) Pſ. 49. 5.

nous permet pas de douter combien lui ſont agréables ceux qui ont plus de ſoins de faire ſa volonte & de lui obéir en toutes choſes, que de s'approcher de ſon Autel; car il eſt commandé de quitter l'Autel pour ſe reconcilier avec ſon frere, lors même qu'on ne l'a point offenſé : combien à plus forte raiſon eſt-il juſte de le quitter dans de telles rencontres, afin de n'offenſer point ſon pere ? Puiſque comme nous avons déja dit tant de fois, on ne le quitte pas même en le quittant.

En voici encore une autre raiſon. Quand il n'y auroit qu'une ſeule perſonne dans l'Egliſe qui communiroit en un jour, ſi nous avons la foi de la Communion des membres de Jeſus-Chriſt telle que nous devons l'avoir, nous communions, je dirai bien davantage, ſi nous ſommes dans une plus ſainte diſpoſition que ceux qui communient, nous communions plus qu'eux; c'eſt la liaiſon que nous avons avec le Chef & avec les membres, qui eſt la meſure & la regle de la nourriture que nous prenons dans ce ſaint Corps. Nous y vivons à proportion que nous aimons; c'eſt pourquoi je ne craindrai point de dire qu'il eſt impoſſible d'excommunier en effet des perſonnes qui aiment ceux qui les excommunient. Qu'on faſſe tout ce qu'on voudra, il n'y a point d'anathême pour l'amour ſelon l'Apô-

tre ; (*a*) il n'y a point de condamnation pour ceux qui aiment Jeſus-Chriſt, il n'y a que pour ceux qui ne l'aiment point ; & s'ils demeurent en cet état, il leur eſt impoſſible de l'éviter : *Quand Jeſus ferme il n'y a perſonne qui ouvre*, comme dit ſaint Jean : (*b*) *& quand il ouvre, il n'y a perſonne qui ferme.* Or il ouvre toujours à ceux qui l'aiment. Car il nous aſſure dans l'Evangile qu'il ne chaſſe point dehors ceux qui viennent à lui. *Et eum qui venit ad me non ejiciam foras.* (*c*) Lors donc que la charité nous ouvre les entrailles de Jeſus Chriſt ce qu'il y a de plus ſaint & de plus nourriſſant eſt pour nous, & nous trouvons dans ſon cœur ce qu'on nous empêche de pouvoir recevoir de ſes mains. Ne dites donc pas que vous ne communiez point, ſi vous aimez ceux qui communient, & celui qu'ils reçoivent en communiant. L'Egliſe ne prie pas non ſeulement en commun, comme dit ſaint Ambroiſe, elle communie auſſi en commun, de même qu'elle fait tout en commun. Parce qu'elle n'eſt point animée d'un eſprit particulier qui diviſe toutes les ſectes qui ſe ſeparent d'elle, mais de l'eſprit de ſon Epoux qui eſt un eſprit de paix, & le lien de tous ſes membres. Le Prophête ſe regarde comme participant au bien & à tous

(*a*) Rom. 8. 1. (*b*) Apoc. 27.

(*c*) Joan. 6. 37.

les

les avantages de tous ceux qui craignent Dieu : (*a*) *Particeps ego ſum omnium timentium te.* Nous pouvons dire de même en ſuivant le même eſprit, que nous participons à toutes les Communions qui ſe font dans l'Egliſe, & que ce qui eſt à elle eſt à nous, ſi nous ſommes veritablement à Jeſus-Chriſt à qui elle eſt. Tout eſt à nous, comme dit l'Apôtre : (*b*) *Omnia veſtra ſunt.* Dieu nous a tout donné, en nous donnant ſon Fils ; comme dit encore le même Apôtre, parce qu'il a tout donné à ſon Fils, & que tout lui appartient, l'ayant établi l'héritier de toutes choſes : (*c*) *Hæredem omnium.* Or il ne nous a pas fait ſeulement ſes co-héritiers, mais il nous a donné l'heritage même & l'heritier.

Pourquoi donc nous arrêtons-nous à de petites differences qui ne ſont point conſiderables? L'Epouſe a reçû l'anneau de l'Epoux ; qu'importe à quel doigt ce ſoit, puiſqu'elle l'a reçû & qu'elle eſt Epouſe? J'oſe dire que ſi elle n'eſt pas touchée comme il faut de la grandeur de cette gloire incomparable, elle n'y a pas fait de reflection elle même; c'eſt une marque qu'on n'a point aſſez d'attention a de ſi grandes choſes, quand on en a encore à de ſi petites.

Toute l'Egliſe eſt ſanctifiée par le corps

(*a*) Pſalm 63. (*b*) 1. Cor. 3. 21.
(*c*) Heb. 2.

de Jeſus-Chriſt qu'elle reçoit. Que m'importe, pour ainſi dire, par quelle porte il eſt entré, ſi c'eſt auſſi pour moi qu'il ſoit entré ; je n'en joüis pas moins de quelque côté qu'il ſoit entré. Ne regardons que Jeſus-Chriſt ; & que tout ce qui n'eſt pas lui ne nous ſoit rien. Si nous aimionsnos frerescomme nous mêmes, leurs vertus ſeroient les nôtres, & tous leurs avantages ne nous ſeroient pas moins utiles & glorieux que les nôtres. C'eſt une maxime des Payens, que tout eſt commun entre les amis : *Amicorum omnia communia* ; qui peut douter que Jeſus-Chriſt qui eſt la vertu de tous ſes membres, & qui fait tous les biens qu'ils font, ne ſoit commun à tous ſes membres, lors qu'ils ſont parfaitement unis & qu'ils ne font que pour Jeſus-Chriſt tout ce qu'ils font ? ſi nous avons donc une veritable charité nous devons croire que nous communions en effet, quand nous en voyons qui communient, ou même quand nous le ſçavons.

L'Egliſe qui a été rachetée par le ſang de Jeſus-Chriſt, trouve ſa force dans ce ſaint ſacrifice, où elle conſacre & offre à Dieu le même ſang qui a été repandu pour les pechez de tout le monde. Eſt-ce-à-dire donc que parce que dans les premiers ſiécles de l'Egliſe, il y avoit incomparablement moins de Prêtres qu'il

n'y en a à preſent, & que l'on offroit moins ſouvent cette Hoſtie ſainte, l'Egliſe alors avoit moins de force & de cette vigueur apoſtolique & ſacerdotale, comme parlent les Peres, qui eſt ſa veritable deffenſe.

Saint Leon écrit à l'Evêque d'Alexandrie que lorſque *dans une Fête ſolemnelle* une Egliſe n'eſt pas aſſez grande pour contenir tout le Peuple, il faut réïterer le ſacrifice ; *Cum ſolemnior feſtivitas conventum populi numeraſioris indixerit, & ad eam tanta Fidelium multitudo convenerit quàm recipere Baſilica ſimul una non poſſit, Sacrificii oblatio indubitanter iteritur.* Par où il paroît que lorſque l'Egliſe étoit aſſez grande ou que ce n'étoit point une fête plus ſolemnelle, il n'y avoit qu'un ſacrifice ; & ce Pape témoigne que c'étoit l'uſage de ſon Egliſe auquel il ſouhaitoit que celle d'Alexandrie ſe conforma, à cauſe de la liaiſon particuliere qui étoit entre ces deux Egliſes qui venoit de leurs bien-heureux Fondateurs ſaint Pierre & ſaint Marc.

Eſt-ce à dire donc, parce qu'apreſent il ſe dit quelque fois plus de Meſſe dans une pauvre Bourgade, ou dans des Villes qui ne ſont pas même Epiſcopales, qu'il ne s'en diſoit dans toute la Ville de Rome & dans celle d'Alexandrie qui étoient deux des plus grandes Villes du monde, que l'Egliſe eſt beaucoup plus fleuriſſante

qu'elle n'étoit alors ? Eſt-ce que nous avons plus de pieté en effet que les Chrêtiens de ce tems-là, parce que nous avons plus de Meſſes qu'ils n'en avoient, & que l'on en dit preſque juſqu'à la ruelle des lits ? Si notre foi s'eſt autant accruë que le nombre des Meſſes a augmenté, il eſt certain que nous ſommes plus ſaints. Il n'y a rien de ſi auguſte & de ſi ſaint que cet adorable ſacrifice, & l'on n'eſt pas Chrêtiens ſi l'on n'y a dévotion. Mais ce n'eſt pas la réïteration ſi frequente qu'on en fait, qui toute ſeule nous rendra ſaints. Dieu me preſerve d'en blâmer la réïteration & le grand nombre, je dis ſeulement que ce grand nombre ne ſuffit pas & que comme l'Apôtre nous enſeigne que Jeſus-Chriſt (a) *par une ſeule oblation a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il ſanctifie*, un ſeul ſacrifice qui repreſentoit cette admirable & divine oblation ſuffiſoit pour remplir de toutes ſortes de Benédictions les plus grandes Villes, lorſqu'on y aſſiſtoit avec un profond reſpect & dans les ſentimens d'une veritable adoration tels que ceux des Anges qui y aſſiſtent.

Nous pouvons dire des Communions ce que nous venons de dire des Meſſes ; ce n'eſt pas le grand nombre qui nous ſanctifie davantage, c'eſt la foi avec laquelle nous communions ; c'eſt cette ve-

(a) Heb. 10. 14.

ritable preparation d'humilité & de charité dans laquelle nous nous approchons de l'Autel, & qui eſt cauſe que lorſque nous y perſeverons, nous ne laiſſons pas de communier, quoique nous ne puiſſions plus recevoir réellement l'Euchariſtie. Comme une ſeule Meſſe qui ſe diſoit dans une Ville ſuffiſoit pour la remplir de graces lorſqu'on s'y préparoit comme il faut, une ſeule Communion ſuffiroit auſſi pour ſanctifier toute notre vie ſi nous avons un grand ſoin de conſerver la grace qu'elle nous a procurée, ou de la recouvrer par un eſprit de pénitence lorſque nous l'avons perduë.

Mais on pourra dire ; à quoi bon communier ſi ſouvent, ſi une ſeule communion peu ſuffire. Une ſeule communion pourroit ſuffire? mais l'Epoux & l'Epouſe n'ont point voulu que nous nous contentaſſions d'une ſeule communion ; ce n'eſt pas ce qui peut ſuffire qui doit être notre regle, c'eſt la volonté de Jeſus-Chriſt, c'eſt la doctrine des Peres, c'eſt l'exemple des Saints. On a voulu nous faire reſſentir, en nous obligeant de prendte plus ſouvent ce pain, qui eſt appellé *quotidien*, & qu'il ſuffiroit de prendre une ſeule fois, que nous avions dans nous un fond de maladie énepuiſable & de langueur qui eſt outre que l'on peut dire que ce qui ſuffiſoit pour nous, ne ſuffiſoit point à la charité que

J.C. avoit pour nous; c'eſt un myſtere d'amour que celui de l'Euchariſtie, auſſi bien que c'eſt un miſtere de foi & de la magnificence de Dieu. Il nous aimoit trop pour ſe contenter que nous le reçuſſions une fois, mais nous ne l'aimons pas aſſez, ſi nous ne nous en contentons, lorſqu'il y va de ſon ſervice. Il nous montre ſa magnificence & ſon amour en voulant que nous le recevions ſouvent ; & nous lui montrons le nôtre dans ces rencontres uniques, en voulant bien le moins recevoir. Mais comme il eſt impoſſible de ſurmonter ou d'égaler la magnificence de l'amour de J.C. en le recevant moins ſouvent, ou même en ne le recevant point, nous le recevons auſſi ſouvent d'une autre maniere, parce qu'il eſt impoſſible d'empêcher qu'il ne ſe donne quand il le veut.

C'eſt alors que nous trouverons dans une ſeule communion, ce que nous aurions trouvé en cent communions. Quand il veut venir à nous, nous ne devons penſer qu'à ſon amour. Quand on nous empêche d'aller à lui, nous ne devons penſer qu'à ſa puiſſance, & nous y trouverons tous les effets de ſon amour. Si nous ne connoiſſons plus J.C. ſelon la chair, on ne peut nous en ſeparer ; & nous le recevrons encore tous les jours ; voilà comment il ſuffit de l'avoir reçû une fois, & il ſuffit

à proportion qu'on le croit. Cette foi nous remplit d'une Euchariſtie toute ſpirituelle qui ne nous abandonne jamais, & dans laquelle nous trouvons un tréſor de toutes ſortes de graces. Toutes les fois que nous croyons comme il faut, l'avoir reçû, nous le recevons.

Toutes les fois que nous nous réjouïſſons de le voir recevoir aux autres, & que nous aimons parfaitement ceux qui le reçoivent, nous le recevons; toutes les fois que nous croyons fermement qu'il n'a beſoin de rien pour nous ſauver, & que c'eſt aſſez de ſon amour, nous le recevons; enfin toutes les fois que nous le prions avec ferveur, & que nous nous uniſſons à lui, nous le recevons.

Nos ſens ont trop de pouvoir ſur nous, & nous avons peu de foi hors des myſteres qui ne ſont point contraires à nos inclinations. Preſque dans tout le reſte, nous ne croyons pour ainſi dire que ce que nons voyons. Nous ne croyons point qu'on communie, que lorſqu'on ouvre la bouche pour recevoir la ſainte Hoſtie; nous ne croyons point être dans l'Egliſe, que lorſque nous y entrons par la porte viſible; & nous nous arrêtons tellement à ce qui frappe nos yeux, que nous penſons peu à *ce Tabernacle de Dieu avec les hommes*, dont les Egliſes exterieures ne peuvent être que la figure: ce qui eſt d'une dan-

gereuſe conſequence : car il s'en ſuivroit que cette parole de ſaint Jean. (a) *dehors les chiens & les impudiques : Foris canes & impudici*, ne ſeroit pas veritable, ſe pouvant faire que les Egliſes ſe trouveroient quelque fois preſque pleines de telles gens dans le tems même qu'il pourroit y avoir peu de Fideles, comme il arriva durant la perſécution des Ariens, qui les contraignoient de ſe retirer dans les forêts & ſur les montagnes. Cependant il eſt de la foi que ces bien-heureux exilez étoient en la preſence de l'Agneau & dans le veritalbe Tabernacle qu'ils compoſoient eux-mêmes ; au lieu que les Ariens & ceux dont parleS. Jean, n'étoient point actuellement dans l'Egliſe dans le tems même qu'on les y voioit. Je crois même que l'Apôtre à voulu marquer les impies & les perſonnes qui n'ont aucune penſée de leur ſalut, ſous le nom de chiens, pour nous faire mieux comprendre que comme nous ne croyons point que les bêtes aſſiſtent au ſacrifice, quoiqu'elles ſoient quelque fois dans l'Egliſe dans le tems même qu'on le celebre, nous ne devons pas croire auſſi que ceux qui n'agiſſent non plus par la foi que des chiens, qui ne penſent point à ce qui ſe paſſe devant eux, & qui ne déſirent rien de ce qu'ils voyent, y aſſiſtent effectivement.

(a) Apoc. 22 15.

Quand on ſe tient éloigné volontairement de la preſence de Dieu, & qu'on le fuit, on eſt dehors, quoi qu'on ſoit dedans. Et au contraire quand on ſe tient en ſa preſence, & qu'on lui rend un veritable culte, on eſt dedans quoiqu'on ſoit de hors. C'eſt la verité qui fait les veritables Adorateurs, & c'eſt la veritable adoration qui nous fait proſterner devant l'Autel en quelque lieu que nous ſoyons. Ce ne ſont point les lieux, comme le dit expreſſément ſaint Bernard, qui ſanctifient les Chrêtiens, ce ſont les Chrêtiens qui ſanctifient les lieux (*a*) *Quid enim lapides iſti potuerunt habere ſactitatis ut eorum ſolemnia celebremus ; habent utique ſanctitatem, ſed propter corpora veſtra.* On ne ceſſe donc point d'être ſaints quand on ne peut être dans l'Egliſe, puiſque ce ne ſont point les Egliſes qui qui nous rendent ſaints ; la ſainteté des membres de Jeſus-Chriſt eſt indépendante des prieres, *Numquid de lapidibus cura eſt Deo*, dit le même Pere. Nos Temples que nous devons reſpecter & que nous devons frequenter autant qu'il nous eſt libre de le faire, ne ſont que les ſeconds Temples. Le premier Temple eſt celui du ſaint Eſprit : (*b*) *Templum Spiritus ſancti quod iſtis vos* ; Que ſervoit donc aux Ariens de faire ſortir les Fideles des Temples, puiſ-

(*a*) S. Ber. Serm. 11. de Dedu,
(*b*) Cor. 3. 17.

qu'ils étoient eux-mêmes le Temple du Dieu vivant. Ces Heretiques les approchoient encore davantage de Dieu, & eux s'en éloignoient encore davantage. Il ne faut point ſe tromper. Dieu ne peut être ſans Temple, & par tout où il eſt, il y en a un. Qu'on demeure dans les Egliſes jours & nuit, tant qu'on voudra, ce qui eſt en ſoi bien loüable, il n'y a point de Temple où Dieu n'eſt point.

C'eſt la foi de ces grandes veritez qui rendoient les premiers Chrêtiens ſi intrépides, au lieu qu'une feüille qui tombe nous fait peur; c'eſt ce qui fait dire à ſaint Hilaire au nom des Fideles ces belles paroles ſi remplies de foi & de generoſité en parlant à Auxance: *Qu'il trouvoit plus d'aſſurance dans les Cavernes, dans les précipices & dans les priſons, que dans les Egliſes de Milan; Montes mihi & ſilvæ, & lacus & carceres, voragines ſunt tutiores*; Je conclus de là que comme il y en a pluſieurs qui ſont moins devant les Autels, y étant, que d'autres qui n'y ſont pas; de même il y en a pluſieurs qui communient moins en communiant, que d'autres qui ne communient point.

Mais ce qui doit nous donner plus de courage dans cette ſeparation formée de l'Euchariſtie, c'eſt qu'il pourroit bien arriver qu'elle fera une partie de la perſecution des derniers tems; aujourd'hui ce

ſont nos peres dont la religion a été ſurpriſe, qui dans la penſée que nous avons tort de ne leur point obéir ; nous font ſouffrir cette ſeparation en punition de notre prétendue deſobeiſſance, quoique nous ne puiſſions pas leur obéir contre la Loy de Dieu, & contre les lumieres de notre conſcience. Mais que ſçais-je ſi lorſque l'homme de peché viendra au monde, il ne voudra point nous arracher du pied des Autels où il pourra croire que ſera toute notre force ; il eſt dit de lui qu'il ſera aſſis dans l'Egliſe, ce qui n'a point été de tous ceux qui l'ont perſecuté avant lui. Saint Gregoire nous apprend qu'il aura une armée de Prêtres à ſa ſuite. Qui peut dire s'ils ne lui reveleront point les ſecrets de Jeruſalem, & s'ils ne lui conſeilleront point de couper les canaux qui arroſent Bethulie. (*a*) Quand je voi que Caïn commença par faire ſortir Abel de la maiſon ; (*b*) que l'enfant du Pere de famille fut chaſſé hors de la vigne, (*c*) que Jeſus-Chriſt fut crucifié hors de la ville, comme remarque ſaint Paul (*d*) *Extrà portam paſſus eſt* ; je crains quelque choſe de ſemblable à la fin des tems. Il ne faut rien aſſurer de ce qu'on ne ſçait point ; mais il me ſemble qu'il n'y a point de mal de

[*a*] Judith 7. 8. [*b*] Gen. 4. 8.
[*c*] Marc 13 8. [*d*] Heb. 13 12.

s'accoutumer à ſouffrir en paix une ſeparation qui nous eſt impoſée par des perſonnes à qui nous devons toutes ſortes de reſpects, que nous ſouffrons pour Jeſus-Chriſt à qui nous devons tout notre amour, & qui ſera peut-être une partie du ſupplice des derniers Fideles. Reſpectons cette croix qui pourra être porté par les ſaints. Il ſe peut bien faire que le ſacrifice du ſoir conſiſtera dans la ſeule élevation des mains que l'on tendra à Dieu inceſſamment pour lui demander du ſecours contre ſon plus grand ennemi, & que les fideles n'auront point d'autre hoſtie exterieure à lui offrir qne leurs propres corps; mais la joye qu'ils auront de voir Jeſus-Chriſt qui s'approche, moderera beaucoup la triſteſſe qu'ils pourroient avoir de ſe voir ſéparez exterieurement de Jeſus-Chriſt; & je ne ſçai même s'ils ſeront triſtes; car ils verront bien que c'eſt particulierement à eux que Jeſus-Chriſt dit dans l'Evangile; Regardez en haut & levez la tête, parce que votre Redemption eſt proche; (a) *Levate capita veſtra quia appropinquat redemptio veſtra.* Où ſont les captifs qui s'attriſtent quand on vient les délivrer? C'eſt un ſujet de joye, que de voir briſer ſes chaînes. Ils ſe contenteront de boire le Sang de Jeſus-Chriſt ſur la Croix, & ſi cela

[a] Luc 21 28.

eſt

eſt néceſtaire, iis s'abſtiendront de le boire à l'Autel pour un peu de tems, étant à la veille de le boire bientôt dans ſa ſource & ſans voile dans le Royaume de Dieu.

Cependant on ne peut pas dire abſolument qu'on demeure ſans Euchariſtie, lorſqu'on demeure avec perſeverance ſur la Croix; puiſque la croix eſt la fin de l'Euchariſtie, comme nous l'apprenons de Jeſus-Chriſt même qui nous le dit dans ſon inſtitution: (*a*) *Facite hoc in meam commemorationem*, faites ceci en memoire de moi. Le grand effet de l'Euchariſtie eſt de nous faire ſouvenir continuellement de Jeſus-Chriſt; or je croi que l'on ne s'en ſouvient jamais mieux que lorſque l'on ſouffre davantage pour ſon ſervice. C'eſt pourquoi comme cette ſeparation de l'Euchariſtie ne peut être ſans ſouffrancce, non ſeulement elle nous fait ſouvenir de la Croix de même que l'Euchariſtie, mais elle a encore cela de plus, qu'elle eſt elle même une Croix. On annonce la mort de Jeſus-Chriſt en communiant, & on doit être dans une telle diſpoſition qu'on la repreſente par la ſainteté d'une vie toute crucifiée; mais je ne ſçai ſi on ne pourroit point dire que dans cette ſeparation de l'Euchariſtie on la repreſente encore mieux, & qu'il y a

[*a*] Luc 21 19.

quelque choſe de plus effectif : car alors il me ſemble qu'une ame veritablement crucifiée au monde, & qui n'a point d'autre amour que celui de Jeſus-Chriſt, peut s'écrier dans le tranſport de ſon zele & dans le mouvement de ſa douleur ; *Deus, Deus meus, ut quid me dereliquiſti ; Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* (a)

Comme le Chef n'a pas ſeulement ſanctifié les ſouffrances de ſes membres, mais qu'il a voulu auſſi les figurer par les ſiennes ; que ſçait-on ſi cet abandonnement myſterieux n'eſt point une image du nôtre, & de la ſeparation de Jeſus-Chriſt dans laquelle on nous a mis ? Ce qui me le feroit croire davantage, c'eſt que Jeſus-Chriſt étoit abandonné de ſon Pere de telle ſorte qu'il ne l'étoit point ; & cela nous convient bien, parce que nous ſommes tellement ſeparez de Jeſus-Chriſt dans cet éloignement de l'Euchariſtie, que nous n'en ſommes point ſeparez. Cet abandonnement n'empêcha point que Jeſus-Chriſt ne demeurât parfaitement uni à ſon Pere, & qu'il ne lui fût auſſi agréable qu'auparavant ; il ne lui diſoit pas alors ſenſiblement comme ſur le Thabor, (b) *Celui-ci eſt mon fils bien-aimé dans lequel j'ai mis toute mon affection, Hic eſt filius meus dilectus in quo bene mihi compla-*

[a] Math 17. 46.
[b] Math 17. 5.

cui. Mais il lui diſoit effectivement, comme il eſt impoſſible qu'il ne le lui diſe pas toujours : & c'eſt ce qui nous doit conſoler, de ce que cette ſeparation au lieu d'empêcher que nous ne plaiſions à Dieu, eſt peut être cauſe que nous lui plaiſons davantage qu'auparavant ; & je n'en doute point, ſi nous ſouffrons cet abandonnement comme il faut & d'une maniere digne de celui dont Jeſus-Chriſt ſe plaignit.

Si nous nous en plaignons quelquefois, ce nous peut être encore une grande conſolation de ce que Jeſus-Chriſt s'eſt plaint de l'abandonnement où il fut lorſqu'il étoit attaché à la croix, quoique dans le même tems il demeurât parfaitement ſoumis à la volonté de ſon Pere. Comme il a été triſte dans le Jardin, & qu'il a dit ; *Que ce calice s'éloigne de moi, tranſeat à me calix iſte* : afin de compatir à la foibleſſe de ſes membres, & les excuſer devant ſon Pere, en les conſolant eux-mêmes par l'exemple de ſa charité qui le faiſoit parler comme eux : je croi auſſi que peut-être il ne s'eſt plaint de cet abandonnement à la croix, que pour conſoler ceux qui ſe laiſſant aller à quelques petits mouvemens paſſagers, ſe plaindroient de celui où ils ſont.

Il s'en eſt plaint afin que nous ne per-

[*a*] Math. 26 39.

dions pas courage dans notre foibleſſe, quand nous nous plaignons. Il s'eſt ſervi des paroles de notre foibleſſe, afin de nous faire ſentir les effets de ſa force dans notre foibleſſe même. Il ſe peut faire auſſi que par l'agonie au Jardin & par le délaiſſement à la croix, il nous a repreſenté cette derniere agonie & ce dernier délaiſſement dans lequel ſe trouvera ſon Egliſe à la fin des tems avant l'arrivée de ſon Epoux ; parce que la tentation ſera ſi grande, que s'il étoit poſſible les Elûs mêmes y ſuccomberoient.

Voilà comme cette ſeparation de l'Euchariſtie peut avoir quelque choſe de bien conforme à l'abandonnement de Jeſus-Chriſt ſur la croix, de même que le myſtere de la croix a quelque choſe auſſi de bien conforme au myſtere de l'Euchariſtie ; d'où vient qu'on ne peut ſeparer l'un de l'autre. Si on les honore tous deux comme il faut, le corps de Jeſus-Chriſt nous repreſente la croix, ſelon ce qu'il paroît par l'inſtitution même de l'Euchariſtie ; & la croix ne repreſente pas moins ce ſaint corps qui y eſt attaché. Les Crucifix qui ſont dans nos Egliſes nous font voir cette union qu'ils repreſentent, & dans le ſaint Sacrifice de la Meſſe, quand on éleve l'Hoſtie, ce ſaint corps y reçoit nos adorations dans la repreſentation de la croix. Lorſqu'on re-

çoit dignement l'Euchariſtie, non ſeulement elle repreſente la croix, mais elle nous en imprime l'amour dans le cœur, & nous la fait porter avec l'onction du même ſang qui a été repandu ; & quand on porte la croix comme il faut, il n'y a rien qui nous donne une ſi grande faim & une ſi grande ſoif de la juſtice éternelle qui eſt Jeſus-Chriſt ; & il n'y a rien qui nous donne une ſi grande union avec lui.

On peut conclure en voyant une perſonne qui communie ſaintement, qu'elle aime ſa croix & qu'elle la porte ; mais il me ſemble qu'on peut conclure avec encore plus de certitude en voyant une perſonne qui ſouffre avec joye & qui porte la croix de ſon Maître avec confiance & en levant la tête qu'elle ne la porte point ſans lui. On ne porte bien la croix de Jeſus-Chriſt qu'avec Jeſus-Chriſt, & & c'eſt la vraye marque qu'on l'aime. Comme on trouve donc la croix dans l'Euchariſtie, il n'eſt pas moins certain qu'on trouve l'Euchariſtie dans la croix. Voilà la grande conſolation des Chrétiens : que tout ce qu'on peut faire pour les ſeparer de Jeſus-Chriſt, les y unit encore davantage, s'ils ſont veritablement Chrétiens, & s'ils meritent de porter ce beau nom, que les Anges mêmes reſpectent dans nous. Nous n'avons rien à craindre que

notre propre volonté ; car il n'y a qu'elle qui nous ſépare de Jeſus-Chriſt, tout le reſte nous ſert, & nous ſert d'autant plus, qu'il détruit davantage notre volonté. Or comme il eſt naturel aux ames ſaintes de craindre cette ſeparation de l'Euchariſtie (*a*), & que les Peres nous enſeignent, que la ſeule choſe que nous devons craindre (*b*) eſt de meriter d'en être ſéparez ; outre les avantages que nous en pouvons retirer, celui-ci n'eſt pas des moins conſiderables ; c'eſt qu'elle peut nous faire faire un grand progrès dans la plus haute mortification Chretienne qui eſt le fondement de toutes les vertus.

O mon Dieu, ſervez-vous de ce grand remede pour achever de nous guerir. Nous avons peu fait penitence, & nous vous avons beaucoup offenſé ; que ce ſoit là le ſupplément de notre penitence. Que nous vous trouvions, Seigneur, en vous perdant ; & ſi l'on nous contraint de nous éloigner de vous, pour le moins ne vous éloignez pas de nous. Faites-vous un Autel de notre cœur à preſent que nous n'avons plus la liberté de nous approcher de votre Autel. Nous avons perdu nos Prêtres, faites-nous Prêtres nous-mêmes, ſelon que votre Apôtre nous l'apprend, que tous vos fideles doivent l'être.

(*a*) Pet. 24. 9.
(*b*) Act. 5. 10.

Que notre amour ſoit notre hoſtie, & que cette hoſtie ſe conſume continuellement devant vous, en nous offrant à vous, & en vous offrant pour nous. O Pere éternel ! on nous ôte la chair du Verbe, donnez-nous le Verbe qui s'eſt fait chair. *Si refici non poſſumus carne Verbi, reficiamur Verbo quod factum eſt.* Rendez-nous capables, mon Dieu, de cette nourriture ſolide des Saints, puiſque nous n'avons plus de lait & qu'on nous arrache de vos mammelles. Rendez-nous le Corps adorable de votre cher Fils, ou nous donnez une plus grande abondance de ſon eſprit ; Mais comme vos miſericordes ſont infinies, & que vous nous donnez plus que nous ne pouvons vous demander ; donnez-nous, Seigneur, donnez-nous cette chair ſainte, & élevez-nous juſqu'à votre Verbe par la Communion intime de votre Eſprit.

DE LA DISPERSION ou Separation.

A Parler proprement & ſelon le langage de la foi, il n'y a qu'une diſperſion qui ſoit à craindre ; c'eſt celle qui nous éloigne de Jeſus-Chriſt dont il eſt parlé dans le ſeiziéme chapitre de Saint Jean. Le tems va venir & il eſt déja venu, que vous ſerez diſperſez chacun

de ſon côté, & que vous me laiſſerez ſeul; mais je ne ſuis pas ſeul, parce que mon Pere eſt avec moi. On ne peut pas nier qu'on ne ſoit étrangement ſeul, quand on laiſſe Jeſus-Chriſt ſeul, c'eſt à dire, lorſqu'on demeure ſans Jeſus-Chriſt par une vie entierement oppoſée à ſon Evangile. C'eſt cette ſeule diſperſion que cherche le démon, parce que c'eſt la ſeule qui nous peut nuir. Quand ce loup cruel peut entrer dans la bergerie, cette diſperſion eſt la fin qu'il ſe propoſe dans toutes les violences qu'il exerce alors; il ravit les oüailles quand il les diſperſe; car quelque puiſſance que le ſouverain Paſteur lui ait accordé contre elles, pendant qu'elles demeurent bien unies avec lui & entre elles, il eſt toujours vrai de dire qu'il ne les a point ravies, & Jeſus-Chriſt nous aſſure dans l'Evangile que tant qu'elles lui demeureront fidelles dans cet etat, perſonne ne peut les ravir d'entre ſes mains.

Je trouve dans l'Ecriture trois ſortes de diſperſions, qui étant achevées nous ſeparent de Jeſus-Chriſt. La premiere eſt celle dont il eſt parlé dans l'Evangile, lorſqu'on eſt diſperſé chacun de ſon côté, (*a*) *ut diſpergamini unuſquiſque in propria*; & l'on peut l'appeller une diſperſion d'amour propre, lorſque chacun ne s'appli-

(*a*) Joan 16. 32.

que qu'à ſes interêts, & ne ſe met en peine que de ſoi-même. La ſeconde, eſt celle dont Dieu ſe plaint dans ſon Prophete ; lorſqu'il dit que ſes troupeaux ſont diſperſez ſur toute la face de la terre, (*a*) *ſuper omnem faciem terræ diſperſi ſunt greges mei.* On pourroit l'appeller une diſperſion de cupidité ou de l'amour du monde, parce qu'il eſt impoſſibble, quand on deſire avec paſſion les biens du monde, de demeurer unis avec Dieu & avec ſes freres. La troiſiéme, eſt celle dont il eſt parlé dans le Cantique de la ſainte Vierge, & à laquelle ſont livrez les ſuperbes qui s'élevent dans les penſées de leur cœur, *diſperſit ſuperbos mente cordis ſui* ; on peut l'appeller une diſperſion de diſtraction.

C'eſt lorſque nous ſommes tellement remplis de nous-mêmes, ce qui eſt le peché d'orgueil, que nous ſommes dans l'impuiſſance de nous appliquer à Dieu & aux affaires de notre ſalut : car quoique l'amour propre & l'amour des biens du monde nous mettent auſſi dans une diſtraction continuelle, cependant l'orgueil qui eſt le plus grand de tous les pechez & la ſource de tous les autres, nous éloigne beaucoup plus de Dieu, & cauſe une plus grande diſperſion dans le propre cœur de l'homme, outre que la

(*a*) Ezech. 34. 6.

curioſité qui eſt inſeparable de l'orgueil ne permet pas que nous rentrions jamais dans nous-mêmes ; & comme elle nous tient continuellemeut dans la diſtraction & dans la recherche des choſes ſenſibles, elle nous ſepare également de Dieu & de nous, ce qui eſt une épouventable diſperſion.

Outre ces trois diſperſions il y en a une autre qui eſt purement exterieure. C'eſt lorſqu'on ſepare ce que Dieu a joint, & qu'on diviſe des perſonnes qui s'étoient unies pour le ſervir, mais comme le bien qui vient de Dieu, eſt plus fort que le mal qui vient de l'homme ; l'union que Dieu opere peut ſubſiſter au milieu de la diviſion qu'opere l'homme. Car de même que le mariage n'eſt pas rompu, quoique l'homme & la femme qui ne pouvoient pas s'accommoder enſemble demeurent ſeparez par l'ordre de la Juſtice, l'alliance toute ſpirituelle & toute divine qui eſt entre les membres d'un même corps, par le nœud ſaint de la charité de Jeſus-Chriſt lorſqu'ils demeurent dans cette parfaite intelligence qui eſt l'ouvrage du ſaint Eſprit, ne peut être rompuë par une violence qu'on leur fait contre toutes les régles de juſtice. Que l'homme ne ſepare donc point ce que Dieu a joint, afin de ne pas s'attaquer à Dieu même, en lui déclarant la guerre ; neanmoins ſi l'homme

vouloit le ſeparer, malgré tous ſes efforts, ce que Dieu veut qui ſoit joint demeurera toujours uni.

C'eſt pourquoi cette diſperſion n'en a que le nom & l'apparence, & elle contribuë même à augmenter encore l'union que le ſaint Eſprit a formée. Non ſeulement les hommes ne peuvent empêcher les deſſeins de Dieu, mais il a coutume de les faire réuſſir par les obſtacles mêmes qu'on lui oppoſe; ainſi cette diſperſion exterieure ne ſepare point les perſonnes que Dieu a unies pour le ſervir; elles les unit au contraire davantage, & elles les met dans un état où elles le ſervent avec encore plus de perfection. Car quoique nous devions aimer les moyens ordinaires que Dieu a choiſis pour notre ſanctification, & dont il lui a plû ſe ſervir pour nous faire miſericorde, nous devons neanmoins regarder ſa volonté comme la premierce ſource de notre ſalut, ſelon que le Prophête nous l'enſeigne, (*a*) *& vita in volontate ejus.*

Dieu opere en nous, comme dit l'Apôtre, notre volonté & toutes nos actions; ainſi quoique toute action de pieté & de vertu par laquelle nous le ſervons & qui peut lui plaire, ſoit ſon action, & ne lui appartienne pas moins que la bonne volonté qu'il opere dans nous, & qui eſt auſſi

(*a*) Philip. 2 13.

la ſienne ; neanmoins le Prophête ne dit pas que notre vie eſt dans ſon action, comme il dit qu'elle eſt dans ſa volonté, (a) *& vita in volontate ejus* ; Il me ſemble que David parle ainſi, afin que nous ne ſoyons point troublez à la vuë des changemens qui peuvent arriver dans les choſes exterieures qui regardent notre ſalut; car Dieu nous ſauve tellement par les actions de pieté qu'il nous fait faire & qu'il fait lui même en nous, qu'il nous pourroit ſauver également & avec la même facilité par une autre ſorte d'actions toutes differentes & même contraires. Il s'eſt ſervi de l'uſage des Sacremens & de la demeure dans ce Monaſtere pour nous établir & nous fortifier dans la vie de ſon eſprit qui eſt la veritable vie ; cette vie neanmoins ne conſiſte point abſolument dans la participation exterieure des Sacremens & de ſa demeure dans ce Monaſtere qui nous eſt ſi avantageuſe, mais dans ſa volonté. Si le Prophête avoit dit ; notre vie eſt dans ce que Dieu fait pour nous, c'eſt-à dire dans un certain ordre & certains moyens dont il s'eſt ſervi juſqu'icy, pour nous ſanctifier : quand nous verrions qu'il ne feroit plus les mêmes choſes qu'il faiſoit auparavant, nous aurions peut-être peur que notre ſalut ne fût en danger, parce que les choſes qui

(b) Pſ. 27. 6.

lui

lui ſervoient comme de fondement, & ſur leſquelles il ſembloit l'avoir établie, auroient été renverſées. Dieu nous a épargné cette peine, & il a établi notre ſalut ſur un fondement éternel & immuable qui demeure toujours le même dans tous les changemens qui nous arrivent; *Vitain voluntate ejus*, c'eſt ſa volonté qui nous fait vivre. Demeurons donc toujours attachez à ſa volonté & quoique l'on puiſſe faire pour nous perdre, nous vivrons toujours, puiſque notre vie ne conſiſte point dans toutes les choſes qui peuvent dépendre de la puiſſance des hommes, & qu'ils peuvent nous ôter; mais ſeulement dans la volonté de Dieu & dans la nôtre dont nous ſommes toujours les maîtres, lorſque par un effet de ſa miſericorde nous l'avons ſoumiſe à celle de Dieu.

C'eſt ce qui nous met dans une grande liberté & qui rend les Serviteurs de Dieu invincibles lorſqu'ils ne cherchent que lui, & qu'ils ne s'attachent qu'à ſa volonté, qui eſt la grande regle de toute leur vie, & une ſource de force & de protection qui ne peut jamais leur manquer. Si l'on peut ſurmonter la volonté de Dieu, on ſurmontera auſſi ceux qui n'ont point d'autre fondement de leur vertu & de toute leur vie que cette ſainte volonté; mais que peut-on faire pour la ſurmonter, puiſqu'il eſt impoſſible de rien faire contre elle qui ne dépende d'elle? Ses

ennemis ne peuvent avoir de puiſſance que ce qu'elle leur en donne ; & elle ne leur en donne jamais que pour ſa propre gloire & pour le bien de ſes Elûs. Tout ce qu'il nous ôteroit devoit nous être ôté pour nous rendre plus riches, & toutes les graces dont il nous privent, ne ſervent qu'à nous en procurer de plus abondantes, ſi nous n'y mettons pas nous mêmes d'empêchemens, en cherchant plus ce qui nous plaît, que ce qui plaît à Dieu, & en nous attachant davantage à notre volonté qu'à la ſienne.

Il n'eſt donc point en la puiſſance des hommes de nous ravir d'entre les mains de Dieu, puiſqu'il ne leur eſt pas poſſible de nous ôter la pieté ; il n'y a que les dehors qui dépendent d'eux ; & quand Dieu leur permet de nous les ôter, ce n'eſt que pour fortifier le dedans, & pour nous faire porter plus de fruits par le retranchement des branches inutiles ; nous n'avons qu'à les laiſſer faire, comme Jeſus Chriſt nous l'ordonne dans l'Evangile (a) *Si quelqu'un veut vous prendre votre robe, laiſſez lui encore emporter votre manteau;* Par conſequent notre robe & notre manteau ne ſont point néceſſaires, puiſqu'on nous ordonne de le laiſſer prendre; C'eſt ce qui nous couvre & nous eſt utile, mais ce n'eſt point ce qui

(a) Mat 7. 40.

nous fait vivre devant Dieu ; car ſi cela l'étoit, nous ſerions contraints de conſerver une telle vie, au dépend de notre vie même ; toutes les choſes exterieures qu'on nous fait perdre ne font point notre vertu ; elles peuvent ſeulement en être les marques, comme dit ſaint Ambroiſe : *Dimittas ei & pallium, id eſt inſigne Philoſophiæ tuæ tradas* ; Et lorſqu'il explique ces paroles du Cantique : *Ils m'ont ôté mon manteau* : *Tulerunt pallium meum* : il (a) entend par ce manteau les actions exterieures qui ſont comme les envelopes naturelles de la pieté, & qui nous étant ôtées rendent la pieté plus ferme & plus ſolide, en nous faiſant chercher Jeſus-Chriſt avec une ſimplicité plus grande & d'une maniere plus parfaite ; *Tulerunt ei pallium, hoc eſt actus corporales ; involuerunt ſuſtulerunt, ut nudamenti ſimplicitas quærunt Chriſtum.*

Notre maiſon n'eſt donc que comme notre manteau qui nous couvre au dehors & qui nous empêche d'avoir froid : mais le bras de Dieu n'eſt pas racourci, comme parle l'Ecriture, & il peut nous échauffer par une autre voye ; les Sacremens nous étoient quelque choſe de plus intime que notre maiſon, & que les perſonnes que nous pouvions le plus aimer. C'étoit ſi vous voulez comme notre ro-

(a) Can. 5. 8.

be ; ſi aprés nous avoir pris cette robe de ſalut, on veut encore prendre notre manteau, nous n'avons qu'à nous tenir dans les termes de notre régle, qui eſt l'Evangile, qui ne nous donne point d'autres conſeils que de les laiſſer faire : *Dimitte & pallium* : Parce que nous avons une autre robe qui eſt Jeſus-Chriſt, dont nous ſommes revêtus interieurement devant Dieu & devant ſes Anges, & qui nous couvre avec d'autant plus de perfection, que nous ſommes plus nuds devant les hommes, & qu'il n'y a que lui ſeul qui nous couvre : c'eſt pourquoi nous devons demeurer en paix ſelon cette parole d'un Pere : la paix de Dieu doit toujours ſurmonter où eſt ſa grace ; *Ubi Domini gratia, ibi debet eſſe pax Domini.* Nous ſerions inexcuſables de perdre la paix de Jeſus-Chriſt dans le tems de ſes plus grandes miſericordes, lorſque non ſeulement il nous fait celle de connoître ſa grace & de l'aimer, mais auſſi de travailler pour elle, & ce qui eſt encore une plus grande miſericorde de ſouffrir pour elle ; *Ubi Domini gratia, ibi debet eſſe pax Domini* ; Il me ſemble même que ce ne ſeroit point aſſez de nous conſerver dans la paix lorſque nous ne perdons rien en effet ; mais que nous devrions être dans la joye, parce qu'alors nous gagnons beaucoup en accompliſſant la volonté de Dieu, qui fait ſeule tout notre bonheur.

Il eſt vrai que la ſeparation des membres d'un même corps, qu'on arrache les uns d'avec les autres & qu'on diviſe par force, eſt bien ſenſible; mais lorſque cette douleur, dont la charité de Jeſus-Chriſt doit être le principe, n'eſt pas portée trop loin, elle eſt une marque de ſanté, & non pas le ſimptome d'une maladie. L'union des membres du corps de J.C. eſt plus réelle que l'union des membres de nos corps qui n'en eſt que la figure. Mais il y a cette grande difference entre ces deux unions, que celle de nos corps eſt toute ſenſible, au lieu que celle du corps de Jeſus-Chriſt peut ſubſiſter dans ſa plus grande perfection, ſans qu'il y ait rien au dehors de ſenſible & de materiel qui l'entretienne. Comme cette liaiſon qui joint les membres de Jeſus-Chriſt enſemble eſt formée par ſon eſprit, & par conſequent toute ſpirituelle dans ſon principe, il arrive ſouvent que toutes les autres liaiſons lui ſont un obſtacle, & l'empêchent d'arriver à ſa derniere perfection : c'eſt pourquoi quelqu'union qu'il y ait entre les membres de notre corps, & quelque ſanté qu'ils ayent, leur diviſion eſt leur ruine, & on les détruit quand on les ſépare; Mais quand les membres de Jeſus-Chriſt joüiſſent d'une bonne ſanté, en les ſeparant au dehors, on les unit encore plus au de-

dans ; & les dernieres violences qu'on employe pour les diviſer & les diſperſer de tous côtez, ne ſervent qu'à fortifier l'union du Saint Eſprit, qui eſt l'ouvrage de la charité qu'il répand dans nos cœurs: car s'il y avoit auparavant quelque choſe de plus lâche & de moins ſerré par l'interpoſition d'une matiere étrangere qui affoibliſſoit & relâchoit les ligamens du Saint Eſprit, cette grande ſeparation qui eſt un grand remede entre les mains de Dieu, en purifiant le corps & fortifiant en nous la chaleur de la grace, remet toutes les parties dans leur ſituation naturelle, & eſt cauſe que tout le corps n'eſt plus qu'un ſeul cœur & une ſeule ame, parce que cet amour étranger & partial qui l'affoibliſſoit & le diviſoit ne s'y rencontre plus.

Les membres du corps de Jeſus-Chriſt doivent être toujours unis, mais c'eſt de l'union de la foi qui ſubſiſte toujours au milieu de toutes les ſeparations qui en eſt le remede. On peut ſe paſſer de toute autre ſorte d'union ; mais il eſt impoſſible de ſe paſſer de cette union de la foi qui eſt animée par la charité : & quelqu'autre union qui s'y rencontre, il n'y en a point de veritable ſans elle : c'eſt cette union que le Sage a tant de ſoin de nous recommander ſans laquelle toutes les autres ne peuvent nous être utiles ; *Dilige proximum*

tuum, & fide conjungere cum illo. (*a*) Il ne dit pas uniſſez-vous à vos freres en demeurant avec eux dans un même lieu ; mais uniſſez-vous avec eux par la foi qui ne dépend d'aucun lieu, & qui nous detache de l'amour de toutes ſortes de lieux. Il ne dit pas uniſſez-vous à vos freres par la ſatisfaction de les voir ſouvent ; mais uniſſez-vous avec eux par la foi qui ne dépend point des yeux ni des autres ſens, qui le plus ſouvent lui ſont contraires. Il ne dit point uniſſez-vous à vos freres, en vous entretenant ſouvent & familierement avec eux, *parce que le Royaume de Dieu ne conſiſte point dans les paroles* ; (*b*) elles ſervent de peu à la foi, & il n'y a rien qui lui ſoit ſi utile que le ſilence ; mais il dit *uniſſez-vous avec eux par la foi* qui vous ſepare de toutes les choſes qui peuvent vous empêcher de les aimer. *Dilige proximum tuum & conjungere fide cum illo.*

Il n'eſt point neceſſaire de parler & de voir, pour croire & pour vivre de la foi ; il ne faut qu'entendre parler Dieu qui nous parle plus ſouvent & plus utilement dans la ſolitude & dans le ſilence. Or il eſt certain que l'on entend Dieu avec plus de facilité, quand on n'entend que lui ſeul, & que perſonne ne faiſant du bruit auprès de nous, nous ne nous en faiſons

(*a*) Ecc.. 27. 18.
(*b*) Cor. 1. 4. 20.

point à nous-mêmes ; ce qui eſt encore plus néceſſaire, puiſque notre ſilence nous eſt toujours plus utile que celui des autres ; il eſt vrai que la charité ſe nourrit par les devoirs que nous nous rendons les uns aux autres : mais cependant il eſt écrit que la *charité naît d'un cœur pur*, *Charitas de corde puro.* (*a*) Quand vous n'auriez jamais occaſion de rendre aucun office de charité à vos freres, n'aimez point le monde, & vous les aimez. Soyez indifferens à toutes ſortes d'évenemens, ne regardant en toutes choſes que la volonté de Dieu, ne ſoyez attachez à rien, ce qui eſt la vraye liberté ; ſoyez prêt de tout faire, de tout quitter & de tout ſouffrir, ce qui eſt la veritable ſainteté ; & quoique vous faſſiez ou ne faſſiez point pour vos freres, vous les aimerez avec ardeur.

Ce ne ſera donc point la ſeparation exterieure qui nous empêchera d'aimer nos freres, & d'etre unis avec eux, puiſque notre union n'eſt que dans l'affection qui nous lie enſemble, & qui ne peut nous être ravie par tout ce que nos ennemis peuvent faire contre nous, mais ſeulement par ce que nous pouvons faire contre nous-mêmes ce ſont nos attaches particulieres qui ſont cauſe de notre diſperſion ; lorſqu'en demeurant enſemble nous n'avons pas aſſez d'affection les uns pour les autres,

(*a*) 1. Thim 15.

quandla charité manque, l'union manque; &lesAnges en voyant des ſentimens ſi differens & ſi oppoſez dans les membres d'un même corps, les regardent comme diviſez de quelqu'autre maniere qu'ils ſoient unis; l'unité des lieux n'empêche point la diverſité des ſentimens du cœur, de même que l'union des cœurs n'eſt point empêchée par la diverſité des lieux. On aime ſes freres par tout où on peut recevoir le Saint Eſprit, & on eſt unis à eux dans tous les lieux où on les aime; le peu d'intervale qui eſt entre les cordes d'un luth, n'empêche point qu'elles ne reſonnent en même tems, & qu'elles ne concourrent enſemble pour former la même harmonie & ſatisfaire nos oreilles. Quand ces cordes ne ſont point tenduës & qu'elles s'entretouchent, ou que n'étant point ſur le luth elles ſont pliées enſemble; on peut dire que dans cette grande union, elles n'en ont plus aucune pour la muſique, qui eſt la ſeule union qu'on leur demande; il faut donc les ſeparer pour les unir, & c'eſt cet éloignement & cette juſte proportion que l'art leur donne, qui les rend capables de produire cette belle harmonie que nous entendons quand on les touche.

Laiſſons-nous donc conduire à Dieu, & n'ayons d'autres ſoins que de repondreàla

grandeur de ſes miſericordes ſur nous, par de continuelles actions de graces: ne nous mettons point trop en peine, s'il nous éloigne ou s'il nous approche, ne nous occupons que du ſoin de le loüer.

Adorons la profondeur de ſes jugemens, & les adorons dans le lieu où il nous met (a) *Cantibiles mihi erant juſtificationes tuæ in loco peregrinationis meæ.* C'eſt une illuſions de croire que nous loüerions mieux Dieu, ſi nous étions à la place d'un autre; loüons-le à la nôtre, & que chacun le loue à la ſienne, afin qu'il ſoit loüé de tous cotez, par toutes ſortes de perſonnes, & en toutes ſortes de rencontres; & qu'ainſi l'harmonie des Saints de la terre, ſi cela ſe peut, ne ſoit non plus interrompuë, que l'harmonie des Saints du Ciel; Car quoique la loüange que nous donnons à Dieu ici bas ſoit très imparfaite & beaucoup au deſſous de celle que lui donnent les Bienheureux, nous faiſons neanmoins en quelque maniere une partie de ce grand Concert; & pour montrer qu'ils s'attendent que notre Chœur réponde au leur, nonobſtant la grande diſproportion qui ſe rencontre entre eux & nous, il ne faut qu'entendre ce que dit l'Epoux à ſes Epouſes, car il n'y a qu'elles qui chantent; *O vous qui habitez dans les jardins, nos amis ſont attentifs à écouter,*

(a) Pſ. 118.

faites moi entendre votre voix ; (a) Quæ habitas in hortis, amici auſcultant, fac me audire vocem tuam. Il eſt remarquable que ces Epouſes dont on entend la voix avec tant d'attention du haut du Ciel, paroiſſent ſeparées & ne demeurent point enſembles ; s'il n'y étoit parlé que d'un jatdin, on pourroit dire qu'elles ſeroient dans un même lieu ; mais comme il y en pluſieurs qui ſeroient inutiles pour une ſeule, il ſemble qu'il eſt plus probable qu'elles ſont ſeparees & que chacune eſt dans ſa retraite.

Helas ! mon Dieu, que je crains que cette invitation ſi aimable de l'Epoux ne nous regarde pas, & ne ſoit pour d'autres ; nous devons ſouhaiter également de n'être pas ſeules, & de n'être pas excluſes de ce bienheureux nombre des Epouſes dont la voix eſt ſi agreable, que l'Epoux & les Bienheureux avec les Saint déſirent de les entendre chanter ; Quelle excuſe apporterons-nous d'avoir demeurées muettes, & d'avoir trompé l'attente des Anges & de Dieu même ? Dirons-nous que la crainte de la diſperſion & des autres maux qu'on vouloit nous faire ſouffrir, ou la diſperſion même, nous a empêché de prendre part à ce Cantique ? Au contraire tous ces maux ne nous arrivent que pour animer notre

(a) Can. 8. 13.

voix, & pour la rendre plus claire & plus intelligible aux oreilles de l'Epoux. Saint Ambroiſe remarque qu'on chante mieux dans l'affection, & que nous élevons plûtôt notre voix à Dieu quand nous ſommes abandonnez ; *Deſolati citius confitentur* : La raiſon que nous apportons pour nous excuſer d'avoir fait attendre l'Epoux, ne fait donc que nous convaincre que nous ne devions pas le faire attendre ; ce n'eſt point une excuſe de ne point chanter, parce que nous ſommes renfermez dans des jardins & dans des ſolitudes particulieres, ſans avoir aucune communication enſemble, c'eſt au contraire ce qui devroit nous obliger de mieux chanter, Les cordes ne ſont plus mêlées, elles ſont bandées, & par là en état de former l'harmonie.

Ce n'eſt pas en vain que l'Epoux, témoignant à ſon Epouſe qu'il deſire d'entendre ſa voix, ajoute qu'elle demeure dans des jardins ; parce que ces jardins ſeparez, & qui ſont ſi bien fermez, doivent contribuer en effet à lui rendre la voix plus agreable ; & ſi elle ne commence à chanter & à louër Dieu, en le remerciant de toutes ſes grandes miſericordes, elle ſera condamnée pour avoir fait attendre l'Epoux inutilement, & parce qu'elle avoit le bonheur d'être du nombre de ſes Epouſes, & parce qu'elle demeuroit

demeuroit dans ces jardins où elle étoit encore plus éloignée du monde & de la vie des ſens, ce qui eſt une double obligation de le remercier ſans ceſſe.

Si nous ſommes donc fideles à Dieu, il ne nous peut arriver de ſi grandes ſeparations, qu'elle ne nous donne le moyen de lui être encore plus unis, en renouvellant en nous l'eſprit de priere, qui étant parfait, forme le Cantique des Saints. Quand nous ſommes dans un état paiſible conforme à nos inclinations, il eſt difficile d'élever ſa voix bien haut, & de bien chanter; il ne faut pas être étranger dans la terre des Saints; mais neanmoins ce n'eſt que dans une terre étrangere qu'on chante les juſtices de Dieu : *Cantabiles mihi erant juſtificationes tuæ in loco peregrinationis meæ*; Si vous n'êtes étranger dans le monde, vous ne chantez point, ou votre chant ne meritera point d'être entendu; ſi vous ne gemiſſez pas, vous ne chanterez point; & vous ne gemirez point, ſi rien ne vous manque, & ſi vous avez toutes vos aiſes.

Si la juſtice de Dieu ne vous plait dans le tems même que vous la reſſentez & qu'il la fait paroître ſur vous, vous ne la louerez point, & elle ne ſera point le ſujet de vos Cantiques. Car les juſtifications de Dieu ne nous paroiſſent loüables dans le lieu de notre exil, que lorſque

le loüons effectivement dans notre exil & dans toutes les circonſtances & afflictions qu'il nous envoye, & qui ſont également des preuves de ſa juſtice & de ſa miſericorde ſur nous.

Mais il me ſemble qu'il n'y a point de conſolation plus puiſſante dans cette ſorte de diſperſion, que de voir qu'elle nous met encore davantage à couvert de cette diſperſion terrible dont parle le Prophete Ezechiel, & dont Dieu ſe plaint comme d'un mal inſuportable, lorſque ſes Oüailles ſont diſperſées par toute la terre ; *Super omnem faciem terræ* : Toute affection dereglée qui eſt contraire à l'unité de la charité & qui partage notre cœur, nous met dans une cruelle diſpoſition, qui ne nous éloigne pas moins de nous-même que de Dieu ; ceux qui ſont trop attachez à l'interêt de leurs maiſons, & qui le préferent à l'interêt de Dieu & de l'Egliſe, tombent dans ce malheur, & il ne leur faut point d'autres diſperſions étrangeres, leur maiſons même eſt le lieu de leur diſperſion ; ce qu'ils preferent à Dieu eſt leur exil ; il n'y en a point de plus grand, comme dit ſaint Ambroiſe, que de n'être point avec Dieu, & de ſe trouver dans une voye toute oppoſée à celle des perſonnes qui le craignent & qui le ſervent, parce que ce n'eſt point la difference des lieux, mais

la difference des mœurs qui nous ſepare & qui nous diviſe : *Quid enim longinquius quám à ſe recedere, nec regionibus ſed moribus ſeparari & divortia habere ſanctorum.*

Nous ſommes delivrez de cette dangereuſe tentation, & qui eſt ſi commune à preſent, lorſque nous craignons moins d'étre diſperſez, que d'offenſer Dieu & de bleſſer notre conſcience ; nos Domeſtiques ne peuvent plus être en un ſens nos ennemis; & notre maiſon qui nous fait plus de mal en effet que ceux qui nous haïſſent le plus, ſi nous ſommes trop attachez à elle, n'eſt pas en état de nous en faire, lorſque nous aimons mieux l'abandonner que d'abandonner la juſtice, qui pour une maiſon temporelle que nous perdons, nous mettra en poſſeſſion d'une maiſon éternelle, qui eſt ſi élevée au deſſus de nos ſens. Voilà comme nous ſurmontons le ſiecle en ſurmontant notre maiſon, ſelon cette parole de ſaint Ambroiſe, *Si vincis domum, vincis & ſæculum.* Si nous ſommes fideles à Dieu dans cette derniere épreuve, on peut dire que tous nos ennemis ſont ſurmontez, & que nous n'avons plus qu'à ſurmonter le dernier qui eſt l'ingratitude, en remerciant Dieu continuellement de toutes les grandes miſericordes qu'il nous a faites.

On peut craindre quand on a encore quelque choſe à perdre ; mais quand on

a tout perdu, la ſeule crainte qu'on doit avoir eſt de ſe perdre ſoi-même ; c'eſt donc cette derniere perte qui nous rend libres, & qui nous fait trouver cette grande liberté dans notre plus grande captivité, parce que nous n'avons plus rien à craindre étant diſperſez, ce qui eſt un trés grand avantage, puiſque c'eſt toujours quelque crainte qui nous rend foibles.

Dieu qui connoît notre foibleſſe, & qui veut nous faire miſericorde, nous ôte tout, afin de nous faire mépriſer tout. Car comme ſaint Gregoire dit aprés ſaint Auguſtin, *Il eſt difficile de quitter entierement le monde quand il nous quitte, & de mépriſer tout quand on n'a plus rien.* Nous nous attachïons toujours à quelques choſes, & nos inquiétudes alloient toujours trop loin.

Notre Dieu a voulu ſe ſervir de ce dernier remede qui va juſqu'à la racine de tous nos maux, & qui reſſerre notre amour propre de tous côtez. Comment ſerions-nous diſperſez ſur la face de la terre, lorſque toute la terre n'eſt pour nous que la grandeur d'une Celule où il nous renferme, ſe plaiſant ainſi à ruiner notre cupidité, & la renverſer par le renverſement de tous les fondemens qui la ſoutenoient ou qui pouvoient en quelque maniere la ſoutenir ?

Si le fumier de Job a été deſavantageux à ce ſaint homme, je demeurerai d'accord que l'état dont je parle nous ſeroit deſavantageux ; mais comme au contraire ſaint Auguſtin nous apprend que le demon qui avoit vaincu Adam dans le Paradis terreſtre, a été vaincu par ce grand Saint ſur ſon fumier qui a été le lieu de ſa gloire, ou plutôt comme dit Tertullien, de la gloire de Dieu qui y érigea un trophée de ſa patience pour y ſubſiſter dans tous les ſiécles à la confuſion de ſon ennemi ; *Quale Deus in illo patientiæ feretrum erexit adverſus Diabolum* ; on peut dire de même que pluſieurs qui auroient été vaincus dans leurs maiſons, deviendront victorieux hors de leurs maiſons. Cet état de mépris & d'un abandonnement ſi univerſel, aura ſervi à les rendre plus glorieux devant Dieu. Ce fumier leur ſera comme un marche-pied pour monter ſur le trône, & ils y trouveront une couronne ; c'eſt pourquoi comme ſaint Chryſoſtome dit que Dieu ſe glorifioit dans la vertu de ſon ſerviteur Job, en même tems que Job paroiſſoit mépriſable aux yeux du monde ; je ne doute point auſſi que ſi nous demeurons avec paix dans cette confuſion & dans cette nudité generale hors de notre propre maiſon, & ſi étant ſéparez d'avec nos freres nous demeurons avec patienc

au milieu de nos ennemis, auſquels nous ſommes aſſujettis, ſans recevoir aucune conſolation humaine, Dieu ne tire ſa gloire que de notre abjection, ce qui eſt la plus grande conſolation que puiſſent recevoir les perſonnes qui aiment Dieu, & de tout leur cœur.

Quand Dieu eſt blaſphemé, nous ne pouvons mieux le glorifier qu'en l'adorant : c'eſt le conſeil que donna le Prophete aux Juifs qui demeuroient à Babylone, lorſqu'ils verroient adorer des Idoles d'or & d'argent devant eux ; il les avertit de dire dans le fond de leur cœur en s'humiliant devant Dieu; c'eſt vous ſeul Seigneur, qu'il faut adorer ; *Te oportet adorari, Domine.* L'excès & l'abus des richeſſes ne peuvent être mieux réparez que par une plus grande pauvreté ; ceux qui donnent tout ou qui abandonnent tout de bon cœur, ſemblent ſatisfaire à la juſtice de Dieu qui eſt ſi offenſée par la cruauté de ceux qui prennent tout ; car il y a quelqu'égalité, ſi d'un côté on ne laiſſe rien à donner, comme d'un autre on ne laiſſe rien à prendre. Les voluptez criminelles des ennemis de Dieu ſont contrebalancées par les mortifications de ſes Saints, ou pour le moins par la temperance de ſes ſerviteurs. Les grandes vertus des uns ſont comme une amende honorable qu'ils font à Dieu pour les

grands vices des autres. On fait à preſent une eſpece d'Idole de l'interêt des Communautez. On croit qu'il y a de la vertu à faire tout ce qui paroît néceſſaire pour la conſervation d'une Maiſon ; ce que nous croyons ne pouvoir faire pour nous, nous croyons le pouvoir faire pour elle : elle n'eſt jamais ni aſſez vangée, ni aſſez riche, & toutes nos cupiditez nous paroiſſent innocentes, à quelqu'excès qu'elles ſe portent, lorſqu'elles vont ſe perdre dans cette grande mer qui engloutit tout, & qu'on appelle le bien de la Communauté.

Voilà un grand outrage qu'on fait à Dieu, car ce qui eſt deffendu abſolument par ſa Loi ſainte, eſt encore plus deffendu pour toute une Communauté que pour un particulier ; parce que le mal eſt d'autant plus grand qu'il eſt plus répandu, que les ſuites en ſont plus fâcheuſes, & qu'il y a moins de remede. Voilà un ſcandale qui eſt public, car on ne s'en cache pas, & tout cela ſe paſſe aux yeux du Soleil, *in oculis Solis*, comme dit l'Ecriture, puiſqu'on n'a pas craint d'écrire & de ſoutenir qu'il eſt permis de tuer & de calomnier une perſonne qui bleſſe la reputation de notre Communauté. Je demande donc où eſt la ſatisfaction que les ſerviteurs de Dieu ayent faite pour reparer un tel outrage? Il n'en

pas ici queſtion du jeûne, & l'on peut dire que Dieu n'eſt point vangé de ce genre de demons par la priere & par le jeûne qui le vangent de tous les autres en les chaſſant. Je demande une ſatisfaction publique & qui ait quelque proportion avec ce deſordre ſi épouventable, pour le reparer à la vûë des Anges & à la face de toute l'Egliſe. Il me ſemble qu'il ſeroit difficile d'en trouver une meilleure que cette diſperſion même dont nous parlons; & il ne faut pas douter que le remede ne ſoit bon, puiſque Dieu l'a ordonné lui-méme par des voyes ſi extraordinaires & ſi ſurprenantes. Nous en voyons qui aiment leurs Maiſons juſqu'au mépris de Dieu. Que devons-nous faire ſi nous ſommes touchez de ſon interêt? que de l'aimer, & de le ſervir juſqu'au mépris de notre Maiſon, en ne faiſant aucune difficulté d'en ſortir & de l'abandonner afin de lui demeurer fideles, & de ne point abandonner ſa cauſe qui nous doit être incomparablement plus chere que nos maiſons, & que notre propre vie.

C'eſt ainſi que Dieu a tiré un très-grand avantage de notre diſperſion, outre qu'elle ſert à nous purifier de nos pechez; mais quand elle ne nous ſerviroit de rien en particulier, Dieu nous preſerve cependant de croire qu'une choſe nous

ſoit utile, quand nous ſçavons qu'elle lui eſt glorieuſe; ſi nous l'aimons notre avantage eſt toujours le ſien; car comme il ne peut avoir beſoin de rien étant la plenitude même de tous les biens, ce qui lui eſt avantageux ne l'eſt que pour nous. Voilà comme cette diſperſion, ſuivie de notre captivité, contribue beaucoup à nous guerir de cette autre diſperſion de notre cupidité. La premiere eſt un grand bien, parce qu'elle eſt le remede de la ſeconde, qui eſt le plus grand de tous les maux: *Radix omnium malorum cupiditas.*

Nous avons dit que nous étions encore ſujets à deux autres diſperſions qui ſont dangereuſes, & qui peuvent avoir de mauvaiſes ſuites. Cette diſperſion de Dieu eſt un remede general qu'il n'ordonne que pour les guerir toutes enſemble. Nous avons au dedans de nous-mêmes un fond inépuiſable de corruption; la cupidité & l'amour propre ſont comme les deux bras de ce grand fleuve qui arroſe toute la terre des mourans quoiqu'aſſez ſouvent on les confonde enſemble; mais on peut bien les ſeparer en diſant que la cupidité eſt un bras de ce fleuve ou de cette mer, par lequel nous ſortons hors de nous-mêmes, & nous nous mêlons dans la corruption des creatures en les aimant; & que l'amour pro-

pre en eſt un autre qui eſt tout rempli de notre propre corruption, qui nous flatte également, & qui nous tuë par cette attache malheureuſe que nous avons à tout ce qui eſt de nous. L'un nous ſert pour naviger à pleines voiles dans la haute mer, en fuyant le port du ſalut pour nous aller briſer contre les écueils du monde ; l'autre nous fait trouver le monde entier au dedans de nous-mêmes ſans en ſortir ; & nous faiſons également naufrage dans cette double navigation du vieil homme qui eſt exilé du Ciel, & qui fuit ſon propre bonheur en fuyant Dieu comme Jonas le fuyoit. Cette diſperſion de l'amour propre de laquelle nous avons parlé, fait que nous demeurons ſeparez les uns des autres, & que nous nous tenons chacun de notre côté, en ne cherchant que ce qui eſt à nous, au lieu de chercher ce qui eſt aux autres, comme veut ſaint Paul, ce qui nous approcheroit les uns des autres. N'eſt-ce pas une veritable diſperſion qui nous diviſe toujours d'avec nos freres, & qui eſt cauſe qu'on n'en trouve pas deux enſemble, *ut non relinquerentur duo pariter*, comme dit l'Ecriture, (*a*) ſi nous n'avons un ſoin continuel de nous reunir dans le ſein de la charité ? L'amour propre tend toujours à nous ſeparer : *La charité qui eſt*

(*a*) Reg. 1. 4. 11.

un amour commun, comme la définit ſaint Bernard, travaille auſſi toujours à nous reünir, en ruinant peu à peu dans nous cet autre amour qui nous diviſe; car il eſt certain que nous nous éloignons de nos freres à proportion que nous nous recherchons.

Cela ne va pas ſeulement à nous diviſer d'avec eux, en abandonnant ainſi une partie de nous-mêmes, qui ne nous eſt pas moins néceſſaire pour notre ſalut que nous-mêmes; mais cela va encore à diviſer le corps de Jeſus-Chriſt dont nous ſommes les membres, ce qui eſt le plus grand de tous les maux, & que Dieu a coutume de punir avec le plus de ſeverité. Tous les exercices de la pieté Chrétienne & toutes les ſaintes pratiques de la vie religieuſe, ne ſont que pour nous faire revenir de cette malheureuſe diſperſion qui a été cauſée par le peché du premier homme. Mais il faut avouer que trop ſouvent la force du mal ſurmonte celle des remedes, & que nous ne demeurons point unis comme il faut dans la maiſon même de notre Pere qui nous nourrit tous à ſa table, & dans le ſein même de notre mere qui nous embraſſe tous pour nous unir; car enfin il eſt impoſſible qu'il n'y ait toujours de l'amour propre. Mais comme on eſt dans une plus grande diviſion, & que le peril eſt plus grand à

proportion qu'on travaille avec moins d'ardeur à la ruine de l'amour propre, la bonté de Dieu qui n'a pas voulu que nous fuſſions ſi long-tems imparfaits, c'eſt-à-dire moins unis enſemble que nous ne le devions, ſupplée à notre negligence par un remede plus efficace & qui doit achever de nous unir en achevant de nous ſeparer.

Comme il eſt tout-puiſſant, il ne dépend point des cauſes ſecondes; il ne s'en ſert que comme il veut; & il ſe plaît ſouvent, pour nous faire connoître davantage ſa grandeur, à tirer la lumiere des tenebres, la force de la foibleſſe, la douceur de l'amertume, la vie de la mort, & la plus grande union de la plus grande diviſion. Il s'eſt donc ſervi de cette diſperſion pour nous unir, & il s'en ſervira quand il le voudra, parce qu'il n'y a rien qui ruine tant l'amour propre. La complaiſance que nous pouvons avoir en nous-mêmes le fait vivre, comme celle que nous pouvons avoir en Dieu le fait mourir. Or il eſt certain que dans une telle diſpoſition qui eſt ſi ſenſible à la nature, il eſt bien plus aiſé de n'avoir de la complaiſance que pour Dieu ſeul. On nous ôte d'un ſeul coup tout ce qui étoit capable de nourrir notre amour propre. Quand nous perdons tout ce que nous pouvons aimer, il n'y a plus rien qui

nous

nous diviſe d'avec nos freres. Le feu s'éteint quand il n'a plus de bois qui l'entretienne ; & ſi l'ardeur qui reſte dans les cendres nous doit toujours être ſuſpecte, nous trouvons dans cette diſperſion même qui eſt ſi amere, des ſources de larmes pour l'amortir & pour l'éteindre.

C'eſt un moyen bien ſûr, dont Dieu ſe ſert pour ruïner en nous l'amour du monde, que de ruiner le monde dans nous. Il n'y aura plus d'amour dans les Saints, quand il n'y aura plus de monde. Pourrions-nous aimer autre choſe que Dieu, quand pour ainſi-dire nous n'avons plus rien à aimer que lui, & qu'il ſe montre à nous encore plus aimable, en nous privant de tout le reſte que nous pouvions mal aimer. Or il eſt certain qu'en n'aimant que Dieu, nous aimons toujours nos freres qu'il nous recommande tant d'aimer. Comment demeurerions-nous attachez à nous-mêmes quand nous déplaiſons à nous-mêmes & que nous gemiſſons ? & ſi nous ſommes détachez du monde & de nous mêmes, comment n'aimerions nous pas Dieu & nos freres ?

Cette diſperſion eſt donc la cauſe de notre union, & en fortifiant l'amour de Dieu, & en affoibliſſant en nous l'amour de nous-mêmes & du monde, elle nous

fortifie dans l'amour de nos freres ; où il y a plus de charité , il y a plus d'union. La diſperſion qui augmente la charité eſt donc une des cauſes qui nous unit , & par conſequent elle ſert à nous délivrer de la diſperſion ſi dangereuſe de l'amour propre. La nature recouvre ſon ſentiment naturel lorſque les matieres étrangeres qui ont coulées dans les nerfs &qui l'ont fait perdre ſont diſſipées, les yeux s'ouvrent à la lumiere , & ils la voyent quand leurs écailles qui les couvrent ſont tombées , & qu'il n'y a plus rien qui les empêche de voir ; quand le cœur eſt vuide de l'amour du monde , il reçoit celui du ſaint Eſprit. Or c'eſt cet amour qui nous fait aimer nos freres. La charité eſt quelque choſe de ſi grand qu'elle ne peut venir que de Dieu ſeul, & qu'elle eſt Dieu même. *Deus charitas eſt* ; il n'y a pas de bien qui lui ſoit comparable , & nous devons regarder les plus grands maux quand ils nous diſpoſent davantage à la recevoir , comme étant en effet les plus grands biens.

Lorſque les yeux qui ne ſe repaiſſent que de ce qui eſt temporel, comme dit ſaint Paulin, *Temporalium expectatores* , ont perdu cette préſence ſenſible qui conſole l'homme extérieure , les yeux du cœur & de la foi qui ne cherchent que les choſes éternelles, nous font voir nos freres d'une maniere

toute ſpirituelle, qui conſole l'homme interieur & qui le fortifie. Cette diſperſion qui nous éloigne des membres d'Adam, nous approche des membres de Jeſus-Chriſt; nous converſions avec eux par les ſens, & les ſens entroient auſſi dans notre converſation, au lieu que nous ne converſons plus avec eux que par la foi. Nous nous comportions avec les membres de J. C. comme ſi ce n'eût été que les membres d'un homme mortel, & que J. C. n'eût pas été aſſis à la droite de ſon Pere, ce qui l'a obligé à nous dire ce qu'il dit à Madeleine; ne me touchez pas: *Noli me tangere*; Mais comme Jeſus-Chriſt, en lui deffendant de le toucher corporellement, lui fit la grace de la toucher ſpirituellement, il ne tiendra qu'à nous qu'il ne nous rende nos freres preſens par l'efficace de ſon eſprit, lorſqu'il nous a privez pour un tems de leur préſence ſenſible, afin de nous les rendre mieux préſens.

Comme nous penſons à eux plus ſouvent que nous ne faiſions, je ſuis aſſuré qu'ils penſent auſſi plus à nous. J'aime mieux leur penſée que leur préſence; elle m'eſt plus utile. Je ſuis foible & j'offenſerois peut-être Dieu en les voyant & en leur parlant; je les vois à preſent & je leur parle innocemment, quand je ne les vois & que je ne leur parle qu'en

Jeſus Chriſt; ils ne ſe faiſoient pas tort en me parlant, parce qu'ils veilloient ſur eux-mêmes, mais enfin ils avoient beſoin de cette violence pour ne ſe pas nuire, & je ne ſçai ſi je ne les empêchois pas ſouvent de prier Dieu; pour moi quand je leur parlois, le faiſant avec ſi peu de ſageſſe, je ne ſçai même ſi je ne les détournois pas de la preſence de Dieu. Quand une perſonne eſt entrainée par le cours de l'eau, elle entraine ſouvent ceux qui veulent lui donner la main, à moins qu'ils ne ſoient bien robuſtes. Je me privois donc même de l'avantage de leurs prieres; car il ne faut pas s'attendre que les Saints prient Dieu pour nous, comme ils feroient lorſque nous ſommes cauſe qu'ils prient moins Dieu. Et c'eſt avec juſtice que Dieu nous prive du fruit de leurs levres, puiſque nous avons eu l'imprudence de les fermer nous-mêmes.

A preſent je ne mets plus en eux d'empéchement à la grace de Dieu. J'en puis recevoir dans le fruit qu'il me deſtine & je ne le détourne point; l'état où je ſuis les oblige de penſer à moi; & c'eſt prier que d'y penſer. On prie quand on arrête ſes yeux ſur la croix de Jeſus-Chriſt: Car ſi on n'avoit quelqu'amour pour elle, on ne les arrêteroit pas; la compaſſion qui naturellement ouvre le

cœur, me fait entrer encore plus avant dans le cœur de mes freres : & quoique le mien ſoit dur, l'affliction qui le ramollit le rend auſſi plus ſenſible. Nous ſommes davantage enſemble depuis que nous n'y ſommes plus. Souvent ceux-mêmes qui ſe parlent ſont veritablement abſens les uns des autres, lorſqu'il y a peu d'union & que leurs interêts ſont differens : au lieu que cette diſperſion qui augmente notre union nous rend veritablement preſens. J'aime mieux une veritable preſence étant abſens, qu'une préſence fauſſe & trompeuſe étant préſent ; J'aime mieux étre préſens à mes amis par l'entremiſe du ſaint Eſprit que par celle des hommes à qui j'en aurois obligation; il vaut mieux que ce ſoit Dieu à qui nous en ſoyons redevables. Une telle préſence qui eſt cauſée par la charité eſt plus efficace & plus douce que celle qui eſt cauſée par la neceſſité ou par quelqu'autre rencontre. Quand nous ſommes enſemble de cette ſorte, c'eſt Dieu qui nous met enſemble, & l'on peut bien croire qu'il eſt avec nous, & qu'il entre dans notre converſation, lorſqu'elle ne peut venir que de lui, & que ce n'eſt que lui qui nous rend preſens ; il eſt bien dit dans l'Evangile : (a) *Que quand nous ſommes deux ou trois aſſemblez en ſon nom, il s'y trouve*

(a) Matt. 18. 20.

avec nous ; mais il faut que ce ſoit en ſon nom, & ſouvent le nôtre exclud le ſien : (*a*) ce qui eſt de l'homme empêchant ce qui eſt de Dieu, *outre que Satan ſe trouve même avec les enfans de Dieu*, comme il eſt dit dans le livre de Job ; & cet ennemi entre toujours dans leurs aſſemblées par la porte des ſens, quand on n'a pas aſſez de ſoins de la fermer ; c'eſt cette diſperſion même qu'il a cauſée, qui lui fermera la porte ſi nous voulons, & ſi nous nous ſervons de notre avantage. C'eſt dans cette rencontre que nous ſommes veritablement aſſemblez à ce nom de Jeſus Chriſt, lorſque ce n'eſt que ſon eſprit qui nous aſſemble. Il s'appelle Jeſus, ce qui veut dire Sauveur. Son nom eſt ſa grace ; c'eſt ſon nom qui nous aſſemble, c'eſt pour la cauſe de ſa grace que nous ſommes ſeparez avec violence de toutes les perſonnes qui nous ſont les plus cheres, & ce ſera ſa grace qui nous unira avec elle, avec plus de douceur & de conſolation que ſi nous n'en avions pas été ſeparez.

Ce ſeroit plûtôt un embarras qu'une ſatisfaction d'être avec toutes les perſonnes de ſa connoiſſance toutes enſemble ; outre que cela ne ſe peut pas, nous ne les voyons que les unes aprés les autres ; mais à preſent que notre converſation eſt de-

(*a*) Job. 1. 6.

venuë toute ſpirituelle, nous pouvons nous trouver tous enſemble, & elle n'en eſt que plus efficace. Il y en a toujours quelqu'une avec nous, tous ceux qui font leur cauſe de la cauſe de Jeſus-Chriſt, penſent à nous & prient pour nous. Il y a des perſonnes dans les lieux les plus éloignez qui levent les mains au Ciel pour nous, lorſque peut-être nous les tenons baiſſées. C'eſt ainſi que leur zéle ſupplée à notre peu de ferveur & nous ſoutient devant Dieu dans le lieu de notre diſperſion. Nous ne pouvions voir auparavant que les perſonnes qui étoient de notre connoiſſance, à preſent celles mêmes que nous ne connoiſſons pas & que nous n'avons jamais vûës, nous voyent devant Dieu, & nous conſolent par leurs prieres dont nous reſſentons le ſecours, & par le zéle qu'elles ont pour nous.

Mais que notre vuë eſt bornée, que de ne voir que les Saints de la terre qui s'intereſſent pour nous? Si nous avons cette foi qui donne ces yeux inviſibles, dont parle ſi ſouvent ſaint Auguſtin, *Inviſibiles oculos*, Nous nous verrions environnez de toute la Milice du Ciel; (*a*) & les collines qui ſont à l'entour de cette Ville aſſiegée, nous paroîtroient toutes couvertes de chariots de

(*a*) 4 Reg. 6. 17.

feu pour notre deffenſe. Si nous ne donnions pas tant aux ſens que nous faiſons, nous nous ſentirions comme embraſſez & ſoutenus par les membres glorieux de J. C. qui ne ſont plus ſur la terre, & qui regnent dans le Ciel avec lui. Ils honorent en nous la croix de Jeſus-Chriſt, que peut-être nous n'honorons pas nous-mêmes ; ils voyent avec joye nos ſouffrances, & leur portent quelque envie, pourvû que nous ayons de la joye nous-mêmes ; & que nous ne ſoyons pas ſi malheureux que de ſouffrir malgré nous & avec peine. Ils attendent en repos que nos ſouffrances ſoient conſommées ſelon qu'il leur a été ordonné par l'Apocalypſe, & cette attente n'eſt pas inutile pour nous, ſi nous les attendons auſſi bien qu'ils nous attendent ; ſi nous répondons à ce repos où ils ſe tiennent par le nôtre, nous ſommes déja enſemble, & la patience que nous aurons ſera un effet de cette union. Tous les membres s'intereſſent dans la cauſe de ceux qui combattent pour le Chef ; & quand nous avons le bonheur de ſouffrir quelque choſe pour Jeſus-Chriſt, tous les Saints de la terre compatiſſent pour nous, & prennent part dans nos ſouffrances, de même que tous les Saints du Ciel ſe rejouiſſent pour nous ; & j'oſe dire même qu'ils viennent

ſe réjoüir avec nous, quand nous avons aſſez de foi pour nous réjoüir en ſouffrant.

Cette diſperſion eſt donc un remede contre la diſperſion de l'amour propre qui nous ſepare d'avec nos freres; elle eſt un moyen pour nous unir avec eux d'une maniere d'autant plus efficace qu'elle eſt ſpirituelle; & elle ne nous unit pas ſeulement avec ceux que nous connoiſſons, mais auſſi avec ceux que nous n'avions jamais connus; elle ne nous unit pas ſeulement avec tous les Saints de la terre, mais auſſi avec tous les Saints du Ciel.

Nous avons dit qu'il y avoit une troiſiéme ſorte de diſperſion qui eſt beaucoup à craindre, & qu'on peut appeller la diſperſion du cœur, lorſqu'il ſe pert lui-même ſans pouvoir ſe retrouver, & que nous demeurons, comme dit le Prophete, ſans la lumiere de nos yeux. Elle eſt une juſte punition des deux autres; & elle ſuit toujours la diſperſion de la cupidité qui nous repend par toute la terre d'Egypte pour ramaſſer des fetus, de même qu'elle fait auſſi la diſperſion de l'amour propre, dont elle eſt une punition, ſelon ce qui eſt dit, *Diſperſit ſuperbos mente cordis ſui.* Quand Dieu nous éloigne de ſon cœur, nous demeurons éloignez du nôtre en même tems; parce

que ce ne peut être qu'un effet de ſa miſe-corde, quand nous nous poſſedons aſſez nous-mêmes pour être en état de le prier. Il eſt donc certain que plus nous demeurons attachez au monde ou à nous-mêmes, moins nous demeurons unis à Dieu.

Il n'eſt pas moins viſible que notre diſperſion eſt encore un grand remede contre cette derniere diſperſion, auſſi bien que contre les deux autres dont nous avons parlé. Comme on ne peut être en même tems en deux lieux differens, ni faire enſemble deux mouvemens qui ſoient contraires, il eſt bien difficile auſſi de parler aux hommes & à Dieu en même tems. Cette diſperſion du cœur n'étant rien que l'éloignement qu'il a de Dieu, à cauſe du voiſinage des creatures & du bruit que ce cœur en ſouffre quand elles s'en approchent de trop prêt, nous n'avons qu'à nous éloigner des creatures afin que Dieu s'aproche de nous, & qu'il réuniſſe notre cœur qui eſt toujours diviſe quand il n'eſt pas entre ſes mains. Nous avons toujours une malheureuſe inclination qui nous porte ſans ceſſe vers les objets qui ne peuvent que nous tromper & nous perdre : il eſt donc néceſſaire que Dieu faſſe pour nous ce que nous n'avons pas le courage de faire pour nous-mêmes, & qu'il nous prenne comme par la main pour

nous faire quitter les creatures, qui ſont toutes prêtes d'être brulées par le feu du ciel ; parce que, comme dit ſaint Gregoire, quoique le jour du Jugement ſoit incertain, on ne peut pas douter qu'il ne ſoit proche ; *Etſi occultus, non dubitatur tamen eſſe vicinus.*

Nous ſommes portez à abuſer de la liberté que nous avons au dehors, & elle ne ſert ſouvent qu'à nous rendre captifs au dedans : au contraire lorſque nous nous ſervons avantageuſement pour notre ſalut de notre captivité exterieure, elle devient un moyen très-efficace pour nous procurer la liberté interieure qui eſt la veritable liberté. De même que la captivité interieure eſt la veritable captivité & le commencement d'une captivité qui ne finira jamais ; la captivité exterieure ne peut être longue, & ne dure qu'un moment, ſi nous avons de la foi qui nous empêche de compter les années, en nous rempliſſant déja de l'Eternité. C'eſt ce qui fait dire à ſaint Ambroiſe, *Que celui-là eſt plus libre qui eſt libre au dedans de lui-même ; ille magis liber qui intra ſe liber eſt.* On ne peut lui ôter cette liberté qui ne dépend que de Dieu & de lui ſeul, & c'eſt un grand avantage ; ce qui eſt en la puiſſance des autres ne pouvant pas être un bien aſſuré, & elle eſt ſeule capable de nous rendre heureux. On peut être

libre au dehors & être en même tems pauvre, malade & accablé de toutes ſortes de maux ; on n'eſt jamais libre au dedans, qu'on ne ſoit riche, en bonne ſanté, & remplis de toutes ſortes de biens.

On ne peut donc pas douter que la diſperſion & la captivité exterieure ne nous délivrent de pluſieurs ſortes d'occupations & d'empêchemens qui diſſipoient le cœur abſolument en le multipliant & en le détournant de cette attention unique, ce qui étoit cauſe de ſa diſperſion. On ne peut pas douter non plus que cette autre diſperſion qui n'eſt qu'exterieure, & qui le reunit au dedans en l'appliquant davantage à Dieu, ne ſoit un remede puiſſant qui le delivre de la diſperſion qui l'en ſeparoit. Où ſont les perſonnes de pieté qui ne ſe plaignent des occupations exterieures qui les empêchent ſouvent de prier Dieu ? Quoique ces occupations ne les faſſent pas tomber dans cette diſperſion terrible du cœur, qui eſt une juſte peine de la cupidité du ſiécle & de l'amour propre, elles les diſpoſeroient néanmoins inſenſiblement à y tomber, ſi elles n'avoient un grand ſoin de ſe roidir contre le torrent de ces diſſipations qui entrainent même les Saints malgré eux, en leur faiſant perdre le Ciel de vûë ; & ſaint Bernard ne craint point de dire, en

écrivant

écrivant au Pape Eugene, que ces occupations, qu'il appelle maudites, pouvoient à la fin le faire tomber dans la dureté du cœur, s'il n'y prenoit garde : *In quo te pertrahere habent maledictæ occupationes ad cor durum.* Or la dureté du cœur n'étant rien que ſa derniere diſperſion, tout ce qui eſt capable de l'endurcir, eſt capable de le diviſer & de le jetter dans cette épouvantable diſperſion. On peut dire même que ces deux grands maux ſe trouvant toujours enſemble, s'ils ne ſont un même mal, la diviſion du cœur eſt la cauſe de ſon endurciſſement, parce qu'elle le prive de l'onction & du fruit de la pieté qui eſt ſeule capable de le ramollir. Notre cœur devient peu à peu un cœur de chair par l'exercice de la priere, au lieu que par le défaut de ce ſaint exercice il devient peu à peu un cœur de pierre.

La diſperſion exterieure, en nous éloignant des occupations & des embarras, nous éloigne donc auſſi de la diſperſion du cœur & de ſon endurciſſement. Que toutes les Marthes qui ont toujours raiſon de ſe plaindre, ſelon ſaint Bernard, & qui ſeroient en effet beaucoup à plaindre ſi elles ne ſe plaignoient pas, ſe conſolent, il ne tiendra qu'à elles de devenir des Maries ; la diſperſion ouvre la porte à la contemplation. Nous n'avons plus qu'à demeurer en repos aux pieds de l'E-

poux, & à nous y nourrir de ſa parole qui nous peut tenir lieu de toutes choſes, puiſque c'eſt elle qui a créé toutes choſes & qui les renferme toutes. Non ſeulement on nous donne lieu d'eſperer un ſi grand bien, mais on nous contraint preſque à le recevoir, & l'on nous met dans la néceſſité d'être heureux.

Nous n'avons plus rien à faire qu'à prier Dieu, & à nous purifier de nos pechez par l'exercice de la penitence qu'on ne nous empêche pas de faire, & à laquelle au contraire on nous oblige. Allons nous livrer dans la vallée avec Judith; s'il y a des gardes, ce n'eſt que pour nous empêcher d'aller à des fontaines qui ne ſeroient pas les plus excellentes, & où nous aurions beſoin de nous obſerver; mais les ſources d'eau vive qui réjailliſſent juſqu'à la vie éternelle ne ſont point gardées. On nous ferme les avenuës du monde, mais les avenuës du Ciel ne nous ſont point fermées; elles ſont encore plus libres qu'auparavant. On nous empêche de parler aux hommes, mais on ne nous empêche point de parler à Dieu, au contraire on nous en facilite les moyens; nos gardes, ſemblables à ceux que les Juifs mirent au tombeau de Jeſus-Chriſt, ne ſervent qu'à nous tenir mieux enfermez dans le nôtre avec lui, ils nous uniſſent plus étroitement à notre Epoux, bien

loin de nous en ſeparer, & ils nous mettent en état de partager ſa gloire, après avoir partagé ſes opprobres. On ne trouble point la ſolitude de l'Epouſe, & on ne la retire point du ſecret de ſon cœur, puiſqu'on empêche même qu'on ne lui faſſe du bruit; *Non tollitur Chriſtus de monumento juſti, nec de ſuæ virginis ſecreto & piæ mentis arcano*; mais quand on entreprendroit de la ſeparer d'avec ſon Epoux, ajoute ce Pere, on n'y reuſſiroit pas, & il n'y a point de puiſſance dans le monde qui ſoit capable de le faire; *Et ſi qui volunt tollere Chriſtum, aufferre non poſſunt.*

Que perdons-nous en effet, ſi cette captivité ne nous ſépare que du monde, & nous unit encore davantage avec Jeſus-Chriſt & avec nos freres? Nous ne les avons pas ſi ſouvent devant nos yeux, mais nous les avons dans notre cœur, où nous les voyons plus ſouvent & plus utilement, ſans que perſonne nous en empêche. Ce n'eſt pas être preſent que de ſe voir, & il faut bien qu'il y ait quelque choſe dans la preſence des Saints qui ne ſe trouve point dans la preſence des pecheurs qui ſe voyent & qui ſe parlent.

Nous ſommes preſens les uns aux autres quand nous nous aimons en Jeſus-Chriſt, & que nous penſons les uns aux autres, ſoit que nous ſoyons preſens, ſoit que nous ſoyons abſens; car l'eſprit,

comme dit ſaint Ambroiſe, eſt plus que les yeux, & l'union du cœur eſt plus conſiderable que celle du corps ; *Præſentior eſt qui ſe animis inſerit quàm qui oculis obverſatur ; plus enim eſt mente connecti quàm corpore copulari.*

Eſt-ce que les Apôtres qui ont été ſujets à la même diſperſion, comme remarque ſaint Ambroiſe, demeuroient ſans cette communication ſainte qui eſt un des plus grands fruits du Saint Eſprit. On les mettoit en priſon, on les diſperſoit, & ils demeuroient toujours avec Jeſus-Chriſt ; *Tradebantur in carcerem, diſpergebantur, & tamen cum Chriſto manebant ;* quoique l'on pût faire, en demeurant toujours avec Jeſus-Chriſt ils demeuroient toujours enſemble, puiſque tous les hommes ne peuvent diviſer ce qu'il a joint ; c'eſt pourquoi ſaint Ambroiſe n'oppoſe à cette diſperſion qui regarde les membres, que l'union qui regarde le Chef, *diſpergebantur à ſe, & tamen cum Chriſto manebant ;* parce que cette union du Chef qu'on ne peut nous ravir renferme celle des membres. Je n'ai qu'à demeurer en grand repos pour ce qui regarde l'union & la ſocieté que je deſire toujours conſerver avec mes freres ; tout mon ſoin ne doit être que de me tenir attaché à J. C. inviolablement : quoiqu'il arrive ſi on me ſepare d'eux pour l'amour de lui, je ſuis aſſuré

qu'il me les rendra à l'heure même au centuple ; car ſi l'on eſt récompenſé dès cette vie avec un ſi grand avantage d'avoir quitté pour l'Evangile des maiſons qui ne ſont bonnes qu'à quitter, il ne faut pas douter que le centuple ne ſoit bien plus grand, quand la perſecution eſt cauſe que nous quittons nos freres qu'il nous avoit donné lui-même afin de ne les jamais quitter. C'eſt alors qu'il s'intereſſe à nous les rendre encore plus preſens, quand ils ne nous ſont abſens que parce que nous lui ſommes demeurez fideles : il augmente la charité que nous avons pour eux & celle qu'ils ont pour nous ; il ne les tranſporte pas par leurs cheveux & par le miniſtere d'un Ange, comme il fit autrefois un Prophete, afin de nous les faire voir, ou de nous faire entendre leur voix à l'entrée de notre priſon, mais il ſe ſert de nos cheveux mêmes, c'eſt à-dire de nos penſées pour les tranſporter par ſon eſprit juſques dans notre cœur où ils demeurent continuellement avec nous à la mort & à la vie, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, (*a*) *& ad commoriendum & ad convivendum.*

Saint Chryſoſtome remarque que les Egliſes ſervent pour nous réunir quand nous nous y aſſemblons comme il faut, mais que ſouvent nous en revenons pires

(*a*) 2 Cor 3.

que nous n'y étions allez, ſi l'union que nous y avons avec nos freres n'eſt qu'exterieure, & ſi nous n'avons ſoin de nous unir enſemble dans le temple du ſaint Eſprit qui eſt le cœur. C'eſt le privilege de ce temple ſaint, de nous unir avec tous ceux qui y entrent; & c'eſt aſſez pour demeurer toujours unis, que d'y demeurer toujours enſemble. Les temples matériels ne peuvent unir ceux qui ſe haïſſent, mais il ne ſe trouve point de haine dans ces temples ſpirituels qui ſe bâtiſſent au milieu de la plus grande diſperſion; ce ſont des temples que la charité ſeule de Jeſus-Chriſt peut édifier & qui ne ſervent qu'à la charité; nous aimons tous ceux que le ſaint Eſprit y fait entrer avec nous; & quand nous aurions eû auparavant de l'averſion pour eux, nous ne pouvons plus que les aimer quand ils y ſont une fois entrez.

Qu'on nous ſepare de nos freres tant qu'on voudra, nous ſommes dans des liens differens, à la verité, mais nous ne laiſſons pas de les tenir embraſſez comme ſaint Paulin en aſſuroit un de ſes amis; *Si prolongatus videatur incolatus noſter à locis habitationis tuæ, tamen ſpiritus non eſt ſeparatus à complexu dilectionis tuæ.*

S'il n'y a donc rien qui nous puiſſe ſeparer de la charité de Jeſus-Chriſt qui nous rend preſens, il n'y a rien auſſi qui

puiſſe nous ſeparer d'avec nos freres, & qui nous les rendent abſens. Il n'y a aucune créature, comme dit l'Apôtre, qui ſoit capable de nous ſeparer du Chef, ſi nous ne nous en ſéparons nous-mêmes; il n'y en a point auſſi qui ſoit capable de nous ſeparer des membres ſi nous ne ceſſons de les aimer. L'abſence corporelle ne nous peut donc pas priver des effets de cette preſence ſpirituelle, comme dit le même ſaint Paulin. *Abſentia corporalis non poteſt præſentiam ſolvere ſpiritalem.* Ne craignons donc que la diſperſion du cœur qui éloigne nos freres de notre cœur, & non pas cette autre diſperſion qui les y aſſemble; ne craignons que la diſperſion que Jeſus-Chriſt a craint pour nous & qui l'a rendu triſte dans ſa Paſſion: comme nous aſſure ſaint Ambroiſe: *Triſtis erat non pro ſua paſſione, ſed pro noſtra diſperſione*; il n'étoit pas triſte de ce que nous ſerions un jour ſeparez de nos freres, mais de ce que nous aurions ſi peu de charité pour eux, qu'il ne faudroit qu'une ombre pour la troubler; c'eſt ce qui devroit auſſi nous rendre triſtes, ſi nous avions quelque ſoin de l'imiter dans ſa triſteſſe, dont nous ſommes obligez de reconnoître que nous avons été la cauſe.

L'exil d'Adam, ſelon la penſée de S. Ambroiſe, ne conſiſtoit pas proprement en qu'il fut chaſſé du Paradis, mais en ce

qu'il perdit ſon innocence, & qu'il fut changé ; *Cui non loci ſed morum mutatio naturæ ſuæ fecit exilium.* S'il n'eut point peché, il n'eut point été exilé veritablement dans quelqu'exil qu'il eût été ; mais ayant peché, ſon exil auroit été encore plus grand s'il fût toujours demeuré dans le Paradis terreſtre, parce qu'il n'y auroit pas ſi bien fait penitence, ce qui eſt la ſeule voye de recouvrer la verité quand on l'a perduë. On peut croire même qu'Adam n'eût point perdu la verité s'il ne fût point demeuré dans le Paradis terreſtre; peut-être qu'il l'eut conſervé dans un exil, s'il eût été poſſible qu'un ſi juſte Juge eût condamné l'innocence à un exil. Mais pour nous il eſt certain qu'il n'y a point de lieu qui nous ſoit plus avantageux pour y conſerver la verité & l'innocence, que celui qui nous eſt le moins agreable ; nous ne devons rien craindre ſi Dieu nous choiſit lui-même ce champ de bataille, acceptons-le de bon cœur, quelque repugnance qu'y trouve la nature, & notre ennemi eſt déja vaincu. Job eſt demeuré victorieux ſur le fumier. La diſperſion eſt ſenſible, mais elle me donne des forces pour me faire vaincre ; elle me fait perdre toutes ſortes de commoditez, mais elle me maintient dans la poſſeſſion de Jeſus-Chriſt que j'aurois perdu ſi j'avois trop apprehendé la diſperſion.

Ne nous affligeons pas de ce que c'eſt en Egypte que nous fuyons. Mais conſolons-nous de ce que c'eſt avec J. C. que nous nous ſauvons ; nous perdons notre maiſon, mais la foi nous en fait trouver une autre qui eſt éternelle. La Foi eſt la patrie naturelle des enfans d'Abraham, dit ſaint Ambroiſe : *Nulla patria verior quàm fides* ; & lorſqu'elle les accompagne dans leur exil, ils ſont toujours chez eux. Quoi que ce ſoit qu'on nous ôte, quand nous ne perdons point la foi, on ne nous ôte rien, & nous ſommes riches ſi nous n'avons point d'autres richeſſes. C'eſt le grand tréſor de l'Egliſe, & elle ne peut jamais le perdre. Les Peres diſent qu'elle ne poſſede que la foi. *Nihil poſſidet Eccleſia niſi fidem.* Si nous ſommes contens de cette ſeule poſſeſſion, & que nous n'ayons point d'autre déſir que de vivre de la vie de la foi, nous nous croirons libres en priſon, & nous ne croirons point être ſeparez de nos freres dans la plus grande diſperſion.

DE LA PRIVATION *de la Meſſe, & de la neceſſité d'un Sacrifice perpetuel pour les perſonnes qui ſont ſincerement à Dieu.*

IL me ſemble que comme on communie ſpirituellement lorſqu'on ne le peut faire ſacramentalement, on devroit de même, lorſqu'on ne peut entendre réellement la ſainte Meſſe, y aſſiſter ſpirituellement, afin qu'il ne ſe paſſât point de jours où l'on ne participât à ce grand Sacrifice qui s'offre tous les jours ſur nos Autels. C'étoit le ſentiment d'une grande Sainte, qui diſoit que lorſqu'on ne pouvoit aſſiſter au ſaint Sacrifice, qui eſt veritablement le tréſor de l'Egliſe, & tout ce qu'elle a de plus auguſte, il falloit ſe retirer en particulier, s'unir à elle, & entrer dans ſon eſprit & dans ſon intention. Si l'on s'accoutumoit ainſi à entendre la Meſſe dans le tems qu'on ne peut le faire autrement, on l'entendroit beaucoup mieux & avec plus de perfection, que lorſqu'il eſt permis d'y aſſiſter. Car de même qu'en communiant ſpirituellement le plus ſouvent qu'on peut, on communie mieux enſuite en communiant réellement ; on aſſiſteroit

au ſaint Sacrifice avec plus de fruit, ſi on s'y étoit comme préparé par une aſſiſtance ſpirituelle, lorſqu'on ne pouvoit pas y être réellement preſent; & l'on trouveroit dans ce Sacrifice particulier que l'on offriroit ſoy ſeul, la diſpoſition où il faut être pour l'offrir conjointement avec le Prêtre. Cela nous donneroit auſſi le deſir d'offrir plus ſouvent au Pere Eternel, l'Hoſtie ſans tache qui lui eſt ſi agreable; car comme nous devons la lui offrir, en reconnoiſſance de tous les biens qu'il nous a fait & en expiation de tout le mal que nous avons commis, il ſemble qu'il n'eſt pas juſte qu'en demeurant toujours ſi redevables à ſa bonté & à ſa juſtice, nous ne nous mettions en état de nous acquiter de ce que nous lui devons, que pendant le tems d'une demie heure que dure ordinairement une Meſſe. Je ne dis pas que nous ſoyons obligez d'entendre pluſieurs Meſſes, ou même que ſouvent cela fût utile, mais je crois qu'une demie heure par jour ne ſuffit pas pour rendre à Dieu ce que nous lui devons, & que des actions de graces qui demeurent ſi peu de tems ſont toujours trop courtes pour des bienfaits qui durent toujours. Le Pere Eternel nous donne continuellement ſon Fils, rendons-le lui toujours. Jeſus-Chriſt ne doit pas demeurer entre nos mains, nous ne

le recevons que pour le rendre ; ſi nous le retenons, c'eſt une injuſtice, & nous devenons doublement ingrats ; non-ſeulement en ne reconnoiſſant point les grandes obligations que nous avons à Dieu, & en ne lui rendant rien pour tous les biens qu'il nous a fait ; mais en ne lui rendant pas même ſon Fils qu'il ne nous donne que pour nous acquiter de tout ce que nous lui devons en le lui rendant.

C'eſt avoir bien peu de ſoin de ſon ſalut, que de ne pas ſe mettre en peine de payer à Dieu les dettes immenſes dont on eſt chargé envers lui, & de ne pas lui rendre ce qu'il nous donne. Nous pouvons facilement ſatisfaire à ce que nous lui devons, & d'une maniere digne de lui, cependant nous ne le faiſons pas, & nous négligeons ainſi de nous ſauver. Nous avons pour ainſi-dire notre ſalut entre nos mains, & nous n'y penſons pas. Jeſus-Chriſt ſe donne à nous, afin que nous le donnions lui-même à ſon Pere, & que ſon Pere ne puiſſe pas nous refuſer la grace que nous lui demandons en lui offrant ſon Fils ; il demeure ſur nos Autels, où il nous attend jour & nuit, afin que nous nous acquittions de toutes nos dettes & que nous le donnions lui-même en payement, non ſeulement pour nous délivrer du ſupplice de la mort, mais pour acquerir

le

le droit de regner avec lui. Cependant nous le laiſſons dans une ſolitude effroiable; il plaide notre cauſe en notre abſence devant ſon Pere, & nous ne nous informons pas même de tout ce qui ſe paſſe à ce Tribunal, il le prie d'avoir encore patience, & nous demeurons inſenſibles.

La plus grande partie du monde s'imagine s'être acquité de tous ſes devoirs, quand on employe une demie heure à aſſiſter à la Meſſe, ſouvent même avec mille diſtractions. Ce n'eſt pas là aſſiſter autant qu'on le doit à ce ſacrifice; & quand même on y auroit aſſiſté dignement, eſt-il juſte que le Chef demeure ſeparé le reſte du jour d'une grande partie de ſes membres; c'eſt vivre que de s'unir à Jeſus-Chriſt qui eſt notre vie, pendant le ſacrifice de la Meſſe. Pourquoi mourir en quelque façon le reſte du tems en interrompans cette union? Car n'eſt-ce pas comme mourir, que de demeurer dans un état ſemblable à celui de la mort, ſans mouvement & ſans ſentiment, & eſt-ce aſſez pour vivre de reſpirer pendant une demie heure, & de demeurer tout le reſte du jour ſans donner aucun ſigne de vie?

Si Jeſus-Chriſt ne s'offre que pendant une demie heure, ne l'offrons que pendant une demie heure; mais s'il s'offre continuellement avec nous, pourquoi ne nous

offrons-nous pas toûjours avec lui ? il dit ſans ceſſe à ſon Pere : (a) *Me voilà avec mes enfans que vous m'avez donné ; Ecce ego & pueri mei quos dediſti mihi* ; Nous devons craindre que nous ne lui ayons pas été donnez, ſi nous n'avons pas ſoin de reſter avec lui ; puiſqu'il eſt marqué que tous ceux qui lui ont été donnez ſont avec lui. Jeſus-Chriſt continuë encore de s'immoler pour nous, aprés que le Prêtre l'a immolé ſur l'Autel. La Meſſe finit, mais le ſacrifice continue, le grand Prêtre prie toûjours pour nous, (b) *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* Voulez-vous ſçavoir combien dure ſon interceſſion, voyez combien dure ſa vie. Il vit toûjours, il intercede donc toûjours, puiſqu'il eſt toûjours vivant, afin d'interceder toûjours pour nous, comme le dit ſaint Paul, *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* Si nous voulons toûjours vivre, joignons-nous toûjours à ce divin Chef qui demande continuellement la vie pour nous, nous la perdrons ſi nous le quittons. Il ne faut point que nous la demandions ſeuls, & il ne faut point qu'il la demande ſeul. Nous ne pourions la demander ſans lui, & il ne veut point la demander ſans nous. Mais nous ſommes trés aſſurez que nous vivrons, ſi dans le tems qu'il demande la

(a) Heb. 2. 13.
(b) Heb. 7. 25.

vie pour nous, nous avons ſoin de la demander avec lui.

Le culte que nous devons à Jeſus-Chriſt, doit avoir quelque raport à l'aſſiſtance qu'il nous donne, & à la neceſſité que nous avons de ſon ſecours. Nous n'avons pas beſoin de lui ſeulement pendant une demie heure, & il ne borne pas ſon aſſiſtance à ſi peu de tems, nous avons toujours beſoin de ſon ſecours, & il ne ceſſe de nous l'accorder. Pourquoi ne nous uniſſons-nous à lui que dans le tems d'une demie heure? Dieu qui eſt éternel, diſoit une grande Sainte, n'a point agreable une adoration ſi courte, & qui ceſſe à l'heure même. Nous ne pouvons lui plaire que par ſon Fils: pourquoi donc, afin de lui plaire toujours, ne lui preſentons-nous pas toujours ſon Fils? Je ne m'étonne donc pas de ce que nous ſommes ſi tiedes, & que nos forces n'augmentent point; c'eſt que par notre faute & contre l'ordre de Dieu, nous ne faiſons point aſſez d'uſage de l'aliment qui nous ſoutiendroit. Nous n'employons que quelques momens pour nous nourrir, & nous devrions y employer tout notre tems.

Il ſuffit au corps de prendre la nourriture une ou deux fois par jour; mais cela ne ſuffit pas à l'ame; le corps même ſe nourrit toujours au dedans, quoiqu'il

ne ſe nourriſſe pas toujours au dehors, & ſon action dure toujours. Le mouvement du cœur ne ſçauroit être interrompu ſans que la vie ſoit en peril. L'ouvrage de la nature ne ſe fait point par repriſe ; & comme dit Tertulien, elle ne ſçait ce que c'eſt que de ceſſer, *Otium ſui natura neſcit.* Elle craint juſqu'à l'oiſiveté d'un moment qui pourroît lui être mortel ; pourquoi donc ne craignons-nous pas d'être oiſifs dans l'action même de notre ſalut, qui eſt bien d'une autre importance que l'action de la nature ? pourquoi donc l'ouvrage de la grace demeure-t-il interrompu un ſi long tems? pourquoi employons-nous un ſi peu de tems à nous nourrir, quoique ce ſoit la ſeule choſe que nous ayons à faire? Saint Ambroiſe dit admirablement bien que l'on languit toujours de faim, quand on ne s'accoutume point à prendre une nourriture toujours ; *Semper famem patitur qui alimentis perpetuis neſcit impleri* : C'eſt qu'en effet notre nourriture doit répondre à notre beſoin ; la neceſſité eſt la régle de nos alimens, & la meſure naturelle qui nous marque ce que nons devons en prendre.

Or comme il nous eſt demeuré un vuide infini, qui eſt la ſuitte de cette maladie mortelle, qui non ſeulement nous a conduit juſqu'aux portes de la mort,

mais qui nous a tous fait mourir ; il n'y a point de nourriture qui puiſſe nous nourrir quand elle eſt bornée, ou quand nous ne continuons pas toujours de la prendre ; tout ce qui eſt fini & temporel ne peut nous nourrir, parce que nous avons au dedans de nous-mêmes un vuide infini qui ne peut étre rempli que par quelque choſe d'infini. Il n'y a point pour nous d'aliment & de remede dans la nature ; Dieu ſeul peut nous guerir & nous nourrir ; c'eſt lui ſeul qui eſt notre nourriture & notre remede, & même on peut dire que cette nourriture incomparable ne nous ſuffit pas ſi nous ne la prenons qu'en paſſant ; il faut que nous nous nourriſſions de Dieu & que nous nous en nouriſſions toujours, ſi nous voulons vivre & devenir fort. Si cette nourriture eſt diſcontinuée nous languiſſons, ſi nous ceſſons de nous en nourrir nous mourons, il eſt impoſſible que nous nous nourriſſions ſuffiſamment de Dieu, quand Dieu même ne nous ſuffit pas, & quand nous aimons quelqu'autre choſe avec lui, car alors nous ne nous nourriſſons pas continuellement.

Voilà pourquoi l'Ecriture dit qu'il n'y a que les commandemens éternels qui nous donnent entrée à la ſageſſe : (*a*) *Ingreſſus illius mandata æterna* ; c'eſt la ſageſſe

(*a*) Eccl. 34. 5.

qui eſt notre vie. Toute action qui ne fait que paſſer & qui ne ſubſiſte point dans nôtre cœur, eſt une action d'une perſonne foible, & n'eſt point capable de nous faire arriver juſqu'à l'entrée de la ſageſſe; puiſqu'il faut quelque choſe d'éternelle pour y entrer : *Ingreſſus illius mandata æterna*: On ne peut pas faire un grand voyage en ne remuant qu'un pied, ou lorſqu'on s'endort aprés avoir fait deux ou trois pas. La ſageſſe eſt tellement éloignée de nous, que nous ne pouvons pas avancer dans la voye de Dieu & faire un aſſez grand progrés dans la vertu, pour avoir quelqu'accés auprés de cette ſageſſe, ſi nous ne marchons continuellement. Si nous penſons quelque tems à Dieu & que nous penſions enſuitte au monde, ſi aprés une courte ou même une longue priere nous n'avons plus ſoin d'entretenir le feu qui doit toujours brûler ſur l'Autel de notre cour ; il eſt évident que comme il n'y aura rien en nous qui dure toujours & qui réponde aux commandemens éternels dont l'obſervation eſt neceſſaire pour avoir entrée dans la ſageſſe, il eſt évident, dis-je, que nous n'y entrerons point, & que nous en ſerons toujours éloignez. Il y a même à craindre que ce feu du cœur brulant avec ſi peu de continuité, & n'étant rallumé que de loin à loin ; le froid ne ſuccede enfin à

la chaleur ; & qu'ayant été trop de tems ſans être ranimé, il ne s'éteigne enfin.

C'eſt une action trés-ſainte que d'entendre la Meſſe, mais ſi après l'avoir entenduë nous ne penſons plus à Jeſus-Chriſt qui s'eſt offert ſur l'Autel à ſon Pere, & qui continue encore de s'offrir après qu'elle eſt dite, elle ne ſuffira pas pour nous rendre Saints ; je crains même beaucoup que faiſant ſi peu de reflections ſur la grace que nous y avons reçu, & n'ayant pas aſſez de ſoin de la conſerver au milieu de tant d'ennemis qui nous obſedent, nous ne venions à la perdre auſſitôt, & que nous ne demeurions auſſi nuds que nous étions auparavant. Pour entendre la Meſſe auſſi utilement que nous le pouvons, il faut encore y penſer après qu'elle eſt dite, & continuer de nous joindre avec Jeſus-Chriſt qui continue de s'offrir pour nous, comme nous le dit l'Apôtre ; *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.*

Il ne peut diſcontinuer de prier pour ſes Elus, comme il ne peut diſcontinuer de vivre, *ſemper vivens ad interpellandum pro nobis* : il vit toujours & il prie toujours pour eux ; ſon eſprit a attaché ſon interceſſion à ſa vie, afin que nous euſſions une plus grande confiance en cette admirable priere qui nous doit ſauver ; car

comme l'Apôtre dit, *que Dieu voulant faire voir avec plus de certitude aux heritiers de la promeſſe, la fermeté immuable de ſa reſolution a ajouté le ſerment à ſa parole, afin qu'étant appuyez ſur ces deux choſes inébranlables, par leſquelles il eſt impoſſible que Dieu nous trompe, nous ayons une puiſſante conſolation, de même afin de nous rendre inébranlables dans l'eſperance de l'Evangile de ſon Fils*; (a) il a voulu que la prierre qu'il fait pour nous fût jointe dans le nouveau Teſtament à la vie même glorieuſe qu'il a pris dans le tombeau, afin qu'étant très-aſſurez qu'il ne peut plus goûter la mort, comme parle l'Apôtre, depuis qu'il eſt aſſis à la droite de ſon Pere, nous ne le fuſſions pas moins qu'il ne peut pas nous oublier dans quelque abandonnement que nous paroiſſions être; *ſemper vivens ad interpellandum pro nobis.* Comme il vit toujours, il intercede toujours pour ceux qui s'approchent de Dieu par ſon entremiſe; mais comme il opere dans nous par ſon eſprit tout ce qu'il fait pour nous, nous ne pouvons avoir une marque plus aſſurée que nous avons le bonheur d'être du nombre de ſes Elûs, que lorſque nous avons ſoin de prier toujours & de nous joindre le plus ſouvent qu'il eſt poſſible à ce divin Mediateur qui s'offre & qui prie continuellement pour nous. Il eſt toujours vivant pour interce-

(a) Hebr. 6 17.

der, nous ne devons donc vivre que pour prier; ce qui eſt d'autant plus néceſſaire qu'en nous faiſant ſes enfans, il nous a fait Prêtres en un ſens, puiſque ſelon le témoignage de ſaint Pierre & de ſaint Jean, (*a*) tous les Chrêtiens participent au Sacerdoce de Jeſus-Chriſt pour offrir à Dieu ſur l'Autel de leurs cœurs des prieres & des vœux. Les ſimples Fideles ne ſont point égaux aux Prêtres, parce qu'ils n'ont point comme eux le caractere Sacerdotal; les Prêtres participent au Sacerdoce de Jeſus-Chriſt tout d'une autre maniere, & qui eſt incomparablement plus relevée que les ſimples Fideles; ceux-ci ne ſont Prêtres que pour prier, les Prêtres le ſont pour ſacrifier; nous ſommes Prêtres ſans Ordre & ſans caractere particulier, mais non pas ſans hoſtie, puiſque nous le ſommes pour offrir Jeſus à ſon Pere, non pas avec les mains, ſi ce n'eſt comme le dit l'Apôtre, lorſque nous levons vers Dieu des mains pures, *levantes manus puras*; mais nous ſommes Prêtres, parce que nous rendons à Dieu le culte de notre amour, non pas ſur les Autels viſibles de nos Egliſes, mais ſur l'Autel inviſible de notre cœur, où nous devons ſacrifier Jeſus-Chriſt à ſon Pere, en nous y ſacrifiant nous-mêmes, comme dit ſaint Auguſtin, *cujus ipſi inviſibiles ſa-*

(*a*) 1 Pe. 2. 5. & 9. Apoc.

crificium in cordibus noſtris eſſe debemus.

C'eſt une des grandes differences qui eſt entre nous & les Prêtres qui ſont revêtus du caractere qu'imprime l'Ordination, que ceux-ci ſacrifient réellement & offrent Jeſus-Chriſt veritablement pour nous, quand même ils ne ſe ſacrifieroient point & qu'ils ne s'offriroient point eux-mêmes, comme il arrive, lorſque ſans une veritable préparation & ſans être une hoſtie ſainte & dans leurs corps & dans leurs cœurs, ils ont la temerité de s'approcher de l'Autel pour offrir au Seigneur cette divine hoſtie pour nos pechez; alors même ils ne laiſſent pas de contribuer à notre ſanctification, quoiqu'ils attirent ſur leurs tête une terrible condamnation; mais pour nous, nous ne pouvons offrir Jeſus-Chriſt à ſon Pere, ſi nous ne nous offrons avec lui en même tems. Il faut que nous accompagnions ce ſacrifice du nôtre, & il n'eſt point notre hoſtie, ſi nous ne ſommes la ſienne, comme dit admirablement ſaint Gregoire; *tunc verè pro nobis hoſtia erit Deus, cùm nos ipſi hoſtiam fecerimus.* Les autres Prêtres peuvent être des mechans Prêtres, & ils demeurent toujours Prêtres, quoiqu'à leur grande confuſion; mais pour les Laïques, leur Sacerdoce eſt tellement attaché à leur vertu qu'il en eſt inſeparable; & ils ne ſont Prêtres qu'autant qu'ils

ſont ſaints. C'eſt pourquoi ſaint Pierre appelle ce Sacerdoce general des Chrétiens, *un Sacerdoce Royal*, parce qu'ils ne peuvent être Prêtres, s'ils ne ſont Rois par l'empire qu'ils doivent avoir ſur leurs paſſions, d'où vient qu'on peut dire qu'ils ſont des ſaints Prêtres, ou qu'ils ne ſont point Prêtres.

Il n'y a donc parmi les ſimples Fideles que ceux qui s'uniſſent à Jeſus-Chriſt qui puiſſent offrir Jeſus-Chriſt, *celui qui eſt deſcendu eſt le même que celui qui eſt monté*, & il n'y a que lui qui eſt monté, il n'y a auſſi que lui qui s'offre, & tous ceux qui ſont ſeparez de lui ne peuvent l'offrir, n'étant point unis à celui qui s'offre. Saint Auguſtin dit que pour participer à ce grand Sacrifice que le Pere recevra éternellement de ſon Fils dans le Ciel, *il faudra qu'on ſe ſoit acquis une place dans le corps du Grand Prêtre* qui s'offrira avec tous les Elûs qui l'offriront. On peut dire la même choſe de ce Sacrifice des Laïques, qui ne ſubſiſte point étant ſeparé de celui de Jeſus-Chriſt. Ce Sacrifice n'eſt rien en effet que la part que Jeſus-Chriſt a la bonté de nous y faire prendre par ſa grace, & il ne peut être offert que par les membres de ce ſouverain Prêtre, leſquels s'uniſſent à lui par ſon amour, qui eſt le feu qui ſeul conſomme ce Sacrifice : d'où vient que ſaint Ambroiſe l'appelle l'holo-

cauſte d'une dévotion ardente, qui naît de l'infuſion du ſaint Eſprit, lorſque les ames des Fideles qui renoncent aux délices & aux voluptez, commencent de s'approcher de cet Autel ſpirituel du Seigneur : *Oblatio & holocauſtum ferventis devotionis infuſioniſque Spiritûs ſancti, cùm ad illud ſpiritale Domini altare ceperint admoveri animæ credentium, quæ renuntiant voluptatibus atque delicus tanquam aratrum ducant in ſuis viſceribus ut fructus ferre poſſint piæ culturæ.*

C'eſt en ce ſens que le même Pere dit ailleurs que tous les enfans de l'Egliſe ſont Prêtres : *Omnes filii Eccleſiæ ſacerdotes*; ce qui devroit donner une grande confuſion devant Dieu, d'être honoré d'une ſi grande dignité, & d'en faire ſi peu d'uſage. Nous ne faiſons pas même reflection que nous ſommes Prêtres, & que nous avons à offrir un grand ſacrifice pour nos néceſſitez particulieres & pour celles de toute l'Egliſe. Qu'elle excuſe apporterions-nous à Dieu, de nous approcher ſi rarement de cet Autel ſpirituel, duquel nous ne devrions jamais être éloignez? car au lieu que les Prêtres n'offrent qu'une fois par jour le ſacrifice du corps de J. C. ſur nos Autels, nous ſommes obligez d'offrir continuellement cet autre ſacrifice, qu'on peut appeller le ſacrifice de notre cœur, de même qu'on appelle celui

des

des Prêtres le ſacrifice de l'Autel, les Prêtres mêmes ſont obligez aprés avoir offert une fois Jeſus-Chriſt ſur l'Autel viſible, de recourir à cet autre Autel inviſible pour continuer de l'y offrir. Aprés avoir offert Jeſus-Chriſt pour nous, ils l'offrent enſuite de la même maniere que nous; & ils ne peuvent être de bons Prêtres, s'ils ne s'appliquent continuellement à exercer les fonctions de notre Prêtriſe. Les Evêques dont le principal eſt la predication & le gouvernement des ames, ne ſeroient pas bons Evêques s'ils refuſoient de ſacrifier comme les Prêtres, de même que les Prêtres ne s'acquiteroient pas bien de l'obligation de leur miniſtere s'ils ne ſacrifioient comme les Laïques; difference qui ſe trouve entre les uns & les autres, & que les Evêques & les Prêtres dans pluſieurs occaſions, peuvent être long-tems ſans s'approcher de l'Autel & ſans y offrir Jeſus-Chriſt; au lieu que pour leur propre ſalut & celui des Peuples, il ne leur eſt pas permis d'être long-tems ſans l'offrir ſur l'autel inviſible qui leur eſt commun avec toutes ſortes de perſonnes, & qu'ils ſont obligez de l'y offrir, & plus ſouvent & plus ſaintement, parce qu'ils ſont obligez d'être d'autant plus ſaints qu'ils participent d'une maniere plus relevée au ſacerdoce de Jeſus-Chriſt.

Mais cette obligation qui leur eſt particuliere, & qui naît de leur caractere, n'empêche pas que celle qu'ont les laïques ne leur ſoit commune. On reconnoîtra un jour quel malheur ce ſera d'avoir été Prêtres ſans en avoir jamais fait les fonctions, & ſans avoir penſé que les Chrétiens ne ſont appellez Prêtres, que parce qu'ils ne peuvent ſe diſpenſer d'offrir à Dieu un ſacrifice qu'ils lui doivent; ſi nous avons tous ſoin de nous acquiter de ce devoir comme il faut, & d'offrir continuellement Jeſus-Chriſt au Pere Eternel, il n'y a point de grace que nous ne puiſſions attirer ſur l'Egliſe, pour la délivrer de tous ſes maux. Car ſi Aaron ſans avoir offert le ſang d'aucune hoſtie; (a) *Quoique les pechez ne fuſſent point remis ſans effuſion de ſang*, dans la loi ancienne, (ce qui eſt bien conſiderable.) Si Aaron dis-je, arrêta la colere de Dieu en ne luioppoſant d'autre bouclier que la priere, comme il eſt dit dans le livre de la ſageſſe (b) *Proferens ſervitutis ſuæ ſanctum orationem*: à plus forte raiſon dans la Loi nouvelle, dont le ſacrifice ne conſiſte point dans le ſang des bêtes, mais dans celui de Jeſus-Chriſt, on deſarmeroit bientôt le bras de Dieu quoi qu'invincible par lui-même, ſi tous ceux qui font profeſſion de le ſer-

(a) Heb. 3. 22.
(b) Sap. 18. 21.

vir ſe mettoient comme Aaron entre les vivans & les morts, & n'avoient point de plus grandes occupations que de lui offrir continuellement ſon Fils pour obtenir la remiſſion de nos pechez, & pour le prier de répandre ſes benedictions ſur ſon Egliſe.

C'eſt à ces fonctions que nous oblige notre qualité de Prêtre, c'eſt pour notre Mere que nous devons les remplir. Nous n'avons point de meilleurs armes pour la deffendre contre ſes ennemis que celle de notre ſacerdoce, nous devons ſacrifier pour elle ſur l'Autel de notre cœur, & y offrir à Dieu l'Epoux pour l'Epouſe, de même que les Prêtres l'offrent pour elle ſur l'Autel de nos Egliſes. Si tous ſes enfans étoient Prêtres de la ſorte, (*a*) comme il eſt dit que tous les enfans de David l'étoient, cette ſainte Mere ſeroit bientôt ſans ennemis; & ce ſeroit pour lors que regardant Jeſus-Chriſt, & mettant toute notre confiance dans les merites & dans le prix infini de la ſatisfaction qu'il a bien voulu faire pour nous, nous offririons à Dieu cette belle priere de Nehemias (*b*) *Accipe Domine ſacrificium pro univerſo populo tuo Iſrael, & cuſtodi partem, & ſanctifica, &c.* Recevez, Seigneur, ce grand ſacrifice pour votre Peuple d'Iſraël, con-

(*a*) 2. Reg. 8. 18

(*b*) 2. Mac. 1. 25.

ſervez & ſanctifiez ceux que vous avez rendus votre portion & votre heritage, raſſemblez ceux qui ſont diſperſez, délivrez ceux qui ſont dans la captivité, regardez favorablement ceux qui ſont devenus un objet de mépris & d'abomination, afin que toute la terre ſçache que vous êtes notre Dieu. Enfin, Seigneur, raſſemblez votre Peuple dans votre lieu ſaint, *Congrega diſperſionem noſtram, conſtitue populum tuum in loco ſancto tuo*; C'eſt ainſi que nous devrions prier pour toute l'Egliſe: car il ne faut pas ſe tromper, perſonne n'eſt Prêtre ſeulement pour ſoi-même, tous les Prêtres ſont le tréſor de l'Egliſe & lui appartiennent. Comme donc les Conciles ont ordonné qu'on ne conſacreroit point de Prêtres que pour le ſervice de l'Egliſe, ſelon le beſoin qu'elle en auroit, le ſaint Eſprit garde lui-même la régle qu'il a inſpiré à ces ſaintes Aſſemblées.

Les Prêtres qu'il fait lui-ſeul ſans le miniſtere des hommes, ne ſont que pour le bien de ſon Egliſe. Il ne répand dans leur cœur l'onction pour laquelle il les conſacre, qu'afin qu'elle ſe répande enſuite ſur la robe de ſon Epouſe. Ceux qui ne prient que pour eux prient froidement, ou du moins ils ne prient pas avec cette ſainte effuſion avec laquelle le cœur ſe répand devant Dieu, lorſqu'il

ne tient plus à rien, & qu'il eſt dans la liber é du ſaint Eſprit. Ceux qui n'offrent Jeſus-Chriſt que pour eux ſeuls, ne continuront pas long tems ce grand ſacrifice. Comme il eſt d'un prix infini, c'eſt ne pas l'offrir comme il convient, que de le renfermer dans des bornes ſi étroites, & de ſe l'approprier : le chef eſt pour tous les membres, & il n'eſt à chaque membre, qu'à proportion qu'il eſt uni par le lien de la charité à tous les autres.

Nous n'avons point d'autre régle & d'autre meſure de l'union que nous avons avec Jeſus-Chriſt, que celle que nous avons avec nos freres. Il eſt donc vray de dire que notre Chef ne fait couler qu'une partie peu conſiderable de ſes influences ſur ceux de ſes membres qui font peu de bien aux autres ; & qu'au contraire, quand on voit des perſonnes qui ont des entrailles de charité pour le prochain, on ne peut plus douter de l'abondance de la miſericorde de Dieu ſur eux, parce que nous la voyons clairement dans celle qu'ils ont pour les autres. Comment donc le Seigneur feroit-il à quelqu'un la grace de l'appliquer continuellement à lui offrir ſon Fils, ce qui eſt le faire Prêtre, s'il le voyoit uniquement appliqué à ſon propre avantage ? Comment me feroit-il ce grand don,

quand il voit que je garde pour moi ſeul tout ce qu'il me donne, & que je ne penſe qu'à mes interêts particuliers ?

Je comprend bien que le peu de charité que j'ai pour mes freres, eſt la vraye cauſe de la froideur de mes prieres. Et cela me fait ſouvenir d'une reflexion que fait le plus grand Maître de l'éloquence payenne, lorſqu'il parle de l'action de l'Orateur & de cette chaleur noble qui anime le diſcours & emporte les Auditeurs. Il dit qu'il eſt impoſſible qu'on ne ſoit plus animé quand on a un grand auditoire, que quand on parle à peu de perſonnes ; & la raiſon qu'il en donne, c'eſt qu'il n'y a perſonne qui ne jugeât qu'un homme ſeroit fou, ſi en parlant ſeulement à quelqu'un en particulier il parloit avec les mêmes geſtes & parloit avec la même ardeur que s'il parloit en public & devant un grand monde. Dieu s'eſt plû à nous faire voir des images de ſa verité dans les moindres choſes & juſques dans nos paſſions, comme remarque ſaint Auguſtin. La priere eſt l'éloquence des Saints ; & il n'y en a point de plus grande que celle qui perſuade Dieu pour ainſi-dire, & qu'on ne peut apprendre que de Dieu même ; mais ſi nous ne l'employons que pour nous ſeuls, je me ſervirai des paroles de ſaint Paul, (a) *La*

1 (a) Cor. 22. 14.

nature même ne nous enſeigne-t-elle pas que nous ne pouvons parler à Dieu avec la même ardeur que ſi nous parlions pour tous nos freres ? Notre priere ne peut être animée d'une grande ardeur que par une fervente charité, & nous avons peu de charité lorſque nous ne prions que pour nous. Prions pour toute l'Egliſe ; faiſons entrer tous nos freres dans cet auditoire ſpirituel ; & notre priere animée par les mouvemens du ſaint Eſprit, touchera le Seigneur, & le portera à nous faire miſericorde.

Pour être Prêtre, il faut que nous le ſoyons pour nos freres, & nous n'obtiendrons point cette grande grace, ſi nous ne la demandons que pour nous ; mais ſi Dieu nous l'accordoit & pour nous & pour eux, que nous ſerions heureux, & que nous avancerions beaucoup en peu de tems ! Nos mauvaiſes habitudes qui nous jettent dans la derniere langueur, céderoient à la grace de notre Prêtriſe. Cette grace nous feroit ſurmonter nos paſſions les plus violentes, & obtenir la remiſſion de tous nos pechez ; car quelle dette ne pourrions-nous pas payer, quelles graces, quelles richeſſes ne pourrions nous pas acquerir, ſi nous offrions continuellement Jeſus-Chriſt à ſon Pere ? Nos actions de graces lui ſeroient toujours agréables, parce que nous le remerci-

rions par Jeſus-Chriſt; nos prieres ſeroient plus efficaces, parce que nous ne pririons qu'au nom de de Jeſus-Chriſt;& nous aſſiſterions au ſaint Sacrifice avec plus de fruit & de merite, parce que nous coopererions avec le Prêtre en offrant avec lui Jeſus-Chriſt.

Mais un de nos grands avantages ſeroit que rien ne pourroit nous faire perdre notre tréſor, qui ne dépendroit que de la miſericorde de Dieu ſeul, quelques affaires & quelques accidens qui arrivaſſent. On ne pourroit jamais nous empêcher d'entendre la ſainte Meſſe, qui eſt la conſolation des Fideles, & leur force, parce que le ſacrifice s'offriroit toujours au dedans de nous, lors même qu'il n'y auroit point de Prêtres pour l'offrir devant nous.

Je ſçai bien la difference qu'il y a entre le ſacrifice que le Prêtre offre à l'Autel, & cet autre ſacrifice qui peut être offert par les Laïques. La ſainte Meſſe a une prérogative toute ſinguliere, & un des grands avantages de cet autre ſacrifice eſt de nous diſpoſer à la mieux entendre; mais s'il étoit impoſſible que nous l'entendiſſions, aprés avoir fait tout ce qui eſt en nous pour y aſſiſter en perſonne, nous trouverions tout le merite du ſacrifice genéral dans ce ſacrifice particulier, & nous offririons Jeſus-Chriſt conjointe-

ment avec les Prêtres mêmes qui ſont les plus éloignez & avec toute l'Egliſe. En quelque lieu que nous offrions J. C. à ſon Pere, nous ne ſommes point ſans Jeſus-Chriſt. Or quand on a Jeſus-Chriſt, dit ſaint Ambroiſe, on a tout, *Ubi Chriſtus, ibi omnia*; & on peut dire que pourvû que notre foi ſoit entiere, rien ne nous manque.

Que perdrai-je s'il n'eſt pas en mon pouvoir d'aſſiſter au ſaint Sacrifice dans le lieu particulier où Jeſus-Chriſt eſt offert par le Prêtre; lorſque je ſçai qu'on l'offre par toute la terre, lorſque je ſuis uni par les liens de ſa charité à tous ceux qui l'offrent, & lorſque je l'offre moi-même par la miſericorde qu'il me fait de m'unir à lui. On offre cette Hoſtie ſainte & ſans tache dans tous les lieux, ſelon que le Prophete l'a predit, on l'offre en tout tems. Pourvû que je veille & que ma foi ne s'endorme point, je ne perds rien; & étant exclus d'une Autel dont même on ne peut dire proprement que je ſuis exclus puiſque j'y aſſiſte en eſprit, je trouve les Autels de toutes les Egliſes qui ſont pour moi; quand on a l'Autel de Jeſus-Chriſt dans le cœur, on les a tous.

Ce n'eſt pas ce qui eſt au dehors de Jeſus-Chriſt, pour ainſi dire, mais c'eſt ce qui eſt au dedans qui nous guerit &

qui nous délivre de notre aveuglement, ſelon la parole de ſaint Ambroiſe, *verè videt qui Chriſti mundatur internis.* Or ce qui eſt d'interieur dans Jeſus-Chriſt & ce qui peut purifier l'ame, eſt veritablement par tout ; on ne peut rien perdre quand on eſt à Dieu de tout ſon cœur, quelque violence qu'on nous faſſe, parce qu'il eſt impoſſible de perdre Dieu qu'on ne le perde volontairement, & qu'il n'eſt pas moins impoſſible de perdre rien quand on a tout.

C'eſt bien dans cette rencontre que la parole de Tertullien auroit lieu, *tibi ipſi Sacerdos, &c.* Si vous n'avez point de Prêtre, vous êtes Prêtre pour vous-même ; vous ne pouvez être ſans Sacrifice, lorſque vous ſacrifiez toujours Jeſus-Chriſt, & vous ne pouvez être ſans Autel, puiſque votre cœur où vous ſacrifiez eſt votre Autel. Nous n'avons qu'à avoir une ferme confiance en Jeſus-Chriſt, comme dit ſaint Ambroiſe, nous n'avons qu'à avoir une foi vive, & nous avons Jeſus-Chriſt, parce que notre foi nous eſt Jeſus-Chriſt ; nous n'avons qu'à avoir une charité ardente & nous avons Jeſus-Chriſt, car notre charité nous eſt Jeſus-Chriſt ; *Unus eſt Chriſtus nobis fides, ſpes, charitas.* Qui a ces grandes vertus, a indubitablement Jeſus-Chriſt, parce que Jeſus Chriſt ne peut être dans un cœur

ſans elles, & qu'elles n'y peuvent être ſans Jeſus-Chriſt. Nous n'avons qu'à les rendre à Dieu & lui en faire hommage, reconnoiſſant humblement & veritablement devant lui que nous les tenons de ſa ſeule miſericorde, & nous ſacrifions Jeſus-Chriſt en le rendant à ſon Pere, & en lui faiſant une juſte offrande des biens mêmes qu'il nous a donné, & dont nous lui attribuons toute la gloire.

Ce que dit ſaint Anſelme, de l'adorable Sacrifice qu'offrent les Prêtres ſur nos Autels, ſe peut dire auſſi dans la conjoncture preſente du ſacrifice que tous les Fideles peuvent offrir : *Hoc in præſenti humiliter agimus in terris quod potentiabiliter ipſe pro nobis ſicut Filius pro ſua reverentia audiendus agit in cœlis.* Car nous faiſons en effet dans ce ſacrifice du cœur en y offrant Jeſus Chriſt à ſon Pere, ce que fait Jeſus-Chriſt en s'y offrant lui-même, & ce que font les Saints qui l'y offrent continuellement conjointement avec lui. Nous offrons ce ſacrifice ſans eſpeces & ſans Autel materiel, mais il n'y a pas non plus d'Autel ni d'eſpeces dans le Ciel où Jeſus-Chriſt eſt offert avec plus de perfection. Nous l'offrons ſans Temple, ſans Miniſtres & ſans rien de ſenſible, parce que nous n'avons beſoin que de lui pour le bien offrir. Son ſeul amour nous ſuffit pour cette oblation auguſte ; nous n'avons qu'à nous

joindre à celui que nous offrons, & nous l'offrons ; nous nous uniſſons à lui, comme dit ſaint Clement d'Alexandrie, par les paroles, par les actions & par le cœur.

Nous nous uniſſons à lui par nos paroles quand elles ſont vrayes ; par nos actions quand elles ſont juſtes, & par notre cœur lorſque notre volonté eſt embraſée par ſa charité ; voilà comme nous nous uniſſons à Jeſus-Chriſt afin qu'il puiſſe être notre hoſtie, & que nous l'offrions à ſon Pere pour nos pechez. Mais qui pourra nous empêcher de nous unir à lui de la ſorte ? Qui peut nous empêcher de dire vray ? qui peut nous contraindre de commettre une injuſtice, ſi nous ne le voulons ? que peut-on faire pour nous empêcher d'admirer & d'adorer la verité au dedans de nous mêmes, & d'être poſſedez de ſon amour ? Diſons donc la verité ; ne ſuivons que la verité ; n'aimons que la verité. Nous rendons à Dieu ſeul la gloire qu'il merite ; quand nous ſommes ſages dans nos paroles, quand nous ſommes juſtes dans nos actions, & quand nous lui ſommes ſoumis dans nos déſirs & dans nos penſées ; & en ne parlant que pour lui, en agiſſant que pour lui, en ne penſant qu'à lui, en ne deſirant que lui ſeul, en le loüant des dons de ſa bonté, & en nous humi-

liant

liant de notre propre iniquité, nous offrirons un ſacrifice ſtable & permanent qui ne peut nous être ôté, en quelque lieu, en quelque état, en quelque captivité que nous ſoyons, pourvû que le cœur ſoit libre, & que nous ayons toujours Jeſus-Chriſt devant les yeux. Nous pouvons toujours entendre la Meſſe, & offrir un ſacrifice dans lequel nous recevrons veritablement Jeſus-Chriſt, & nous le rendrons à ſon Pere en actions de grace des bienfaits dont il nous comble pour l'accompliſſement de notre ſalut *Amen.*

DE LA PRIVATION du Viatique.

SAint Jean a bien raiſon de dire que Jeſus-Chriſt ayant aimé les ſiens qui étoient dans le monde, (*a*) il les a aimez juſqu'à la fin; puiſque c'eſt dans le tems de cette fin même qu'il leur a témoigné un plus grand amour, en leur donnant pour nourriture dans la ſainte Euchariſtie ſon propre Corps avant que de l'abandonner aux Boureaux qui devoient l'attacher à la Croix pour nous délivrer de la mort. Mais il ne nous a pas aimé ſeulement juſqu'à ſa mort, & en mourant pour nous, il nous a aimé encore juſqu'à

(*a*) Joan. 13. 1.

notre mort, & en mourant en quelque ſorte en nous. Car comme il nous apprend lui-même qu'il ſouffre en nous, pourquoi ne peut-on pas dire auſſi en quelque maniere qu'il meurt dans nous, afin de nous faire ſurmonter la mort par lui-même, & en ſa perſonne, en nous délivrant de ſon aiguillon, qui eſt le péché, & en nous ôtant la plus grande partie de ſon amertume, par la conſolation de ſa ſainte préſence ? car comment craindrions nous la mort entre les bras de ſa vie ?

Il a donc voulu nous donner ſon corps aux approches de la mort, afin de nous rendre intrépides, & que le ſecours fût plus grand dans ce dernier paſſage où la violence de nos ennemis eſt plus grande. Ils voyent bien qu'ils n'ont plus que ce moment pour travailler à nous perdre, & c'eſt ce qui augmente leur rage, comme il eſt dit dans l'Apocalypſe, (a) c'eſt auſſi ce qui engage J. C. à redoubler en même tems les effets de ſon amour ; & il veut que ſa miſericorde abonde, où abonde la malice de notre adverſaire. C'eſt ce qui a fait que l'Egliſe dans la plus grande vigueur des Canons ne refuſoit point à la mort l'Euchariſtie aux plus grands pécheurs qu'elle en avoit privé pendant toute leur vie. Cette ſainte Mere ayant toujours eu grand ſoin qu'aucun de ſes

(a) Apo. 12. 12.

enfans, autant que cela ſe pourroit, ne partît de ce monde ſans recevoir le corps de Jeſus-Chriſt, qui eſt notre voye unique, & toute notre force pendant le cours de la vie, & à l'heure de la mort.

On ne peut donc pas douter que ceux qui nous privent à la mort du corps de Jeſus-Chriſt, & qui nous refuſent ce ſaint Viatique à la fin même du chemin où il eſt plus néceſſaire ne nous ôtent en effet un grand ſecours; mais de même que l'Apôtre dit: qui accuſera les Elûs de Dieu? (*a*) *Quis accuſabit adverſus Electos Dei?* nous pouvons dire auſſi: qui pourroit ſurmonter Dieu? S'il n'y a pas lieu d'accuſer ſes ſerviteurs qui lui ſont fideles, comment pourra-t-on les juger ou les condamner? comment pourra-t on les vaincre, ce qui ſeroit vaincre Dieu même? L'Apôtre ne dit-il pas, que tout coopére en bien à ceux qui aiment Dieu; puiſque cette grande régle ne ſouffre point d'exception, il faut donc que le refus qu'on nous fait à l'heure même de la mort, de l'Euchariſtie, nous devienne avantageux ſi nous demeurons fermes dans ſa crainte & dans ſon amour.

Notre conſolation eſt que ſi l'on nous ravit le corps de Jeſus-Chriſt à la mort, auſſi bien que durant la vie, on ne peut nous ravir le grand avantage d'être les

(*a*) Rom. 8. 33.

membres de ſon corps, & de lui demeurer attachez d'autant plus parfaitement dans la patience & dans l'humble joye de la ſouffrance, qu'on nous prive de plus de conſolation, parce que nous lui ſommes demeurez fideles. On peut nous ravir ſon corps, mais on ne peut nous ravir ſon eſprit; au contraire nous recevrons une plus grande abondance de ſon eſprit, parce qu'on nous ravit ſon corps; cette injuſtice qu'on nous fait, ſera devant Dieu notre juſtice. Nous perdons beaucoup étant privez du Viatique, mais notre perte fait notre gain; parce que nous ſerons recompenſez à proportion de ce que nous perdons, & que notre perte ne peut être ſi grande, lorſque nous la ſouffrons avec patience & avec charité, que notre recompenſe ne ſoit encore plus grande; *tantò majus præmium quantò grandius damnum.*

Il ne faut point douter que l'abondance de la moiſſon ne reponde à la ſemence, & que nous n'ayons d'autant plus de joye en moiſſonnant, que nous aurons verſé plus de larmes en ſemant. Si le jeûne le plus ordinaire des enfans de Dieu ne ſera point ſans fruit, quel ſera le fruit de ce jeûne ſi extraordinaire & ſi long que nous ſouffrons pour l'amour de lui & pendant la vie & à la mort? Ce n'eſt plus un morceau de pain que je ſeme,

qui peut même rapporter une grande moiſſon, c'eſt le corps de Jeſus-Chriſt; je ne le ſeme point dans un tems où il ſemble qu'il ſeroit moins penible d'en être privé, mais dans un tems où il ſemble le plus néceſſaire, je perds le corps de Jeſus-Chriſt pendant la vie & à la mort pour l'amour de lui, & pour ne le pas perdre. Ce ne ſont point des filets que je laiſſe pour le ſuivre, ce n'eſt pas moi-même ſeulement que j'abandonne pour le ſuivre, c'eſt lui-même que j'abandonne en quelque façon, afin de me donner tout à lui pour la deffenſe de ſa verité & de ſa juſtice; en achevant le ſacrifice de ma vie, j'acheve de lui ſacrifier la conſolation que j'aurois eu de le recevoir pendant ma vie & à ma mort : *Ecce reliquimus omnia & ſecuti ſumus te, quid ergo erit nobis ?* (*a*)

S'il me fait la grace de me mettre dans une telle diſpoſition, penſez-vous qu'il me ſoit fort deſavantageux de demeurer ainſi privé du Viatique ? penſez-vous que Jeſus-Chriſt me ſçache mauvais gré de l'avoir ſervi avec un tel deſintereſſement, & de n'avoir regardé que ſa gloire & l'avantage de ſon Egliſe ? Tant de perſonnes reçoivent tous les jours le ſaint Viatique, avec une conſcience criminelle ; penſez-vous que je deshonno-

(*a*) Matth. 19. 27.

re Jeſus-Chriſt, en ne le recevant point pour conſerver ma conſcience pure & ne le point offenſer ? S'il peut ſervir à ces perſonnes qui ſont dans un état auſſi horrible que celui de Judas, de recevoir Jeſus-Chriſt & de l'outrager encore de nouveau immediatement avant leur mort, je conviendrai avec vous qu'il me nuira de ne recevoir point le ſaint Viatique dans une telle rencontre & que je perdrai beaucoup en lui faiſant même le plus grand ſacrifice que je puiſſe lui faire avant que de mourir : mais comme il eſt impoſſible que ces malheureux qui donnent un baiſer de Judas à Jeſus-Chriſt en le recevant, en retirent aucun avantage, il n'eſt pas moins impoſſible que je me nuiſe en le ſervant & en lui ſacrifiant la joye de mon cœur, pour accomplir ſa volonté.

Il eſt vrai qu'on peut penſer que c'eſt un grand abandonnement de ſe voir reduit à mourir ſans Viatique ; mais lorſqu'on n'eſt privé de cette derniere conſolation que pour être fidele à Jeſus-Chriſt, il ne faut pas croire qu'il nous abandonne quand nous ſouffrons une telle peine avec patience afin de ne le point abandonner. Nous éprouvons en un ſens quelque choſe de ſemblable à ce ſaint abandonnement qu'il éprouva lui-même à la croix, lorſqu'il dit à ſon Pere ; mon

Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? (*a*) *Deus Deus meus, ut quid dereliquiſti me?* Nous ſommes abandonnez de même qu'il étoit abandonné. Mais comme certainement il n'étoit pas abandonné & qu'il étoit très-intimement uni à ſon Pere, dans le tems de ſon plus grand abandõnement qu'il ne ſouffroit que pour nos pechez & pour la ſanctification de ſon Egliſe; il eſt certain auſſi qu'il ne nous abandonne pas à la mort, mais qu'il nous y protege d'une maniere toute particuliere en nous tenant ſous l'ombre de ſes aîles, lorſque nous ſommes privez de ſon corps pour n'avoir rien eu plus à cœur que les interêts de ſon Egliſe. Je n'heſiterai point de dire, puiſqu'on m'y contraint, & je reconnois en même tems que je ſuis très-indigne d'une ſi grande grace. Je ſouffre cet abandonnement pour ſon Epouſe, de même que Jeſus-Chriſt a ſouffert le ſien pour elle; excepté, outre une infinité d'autres diſproportions, que je le ſouffre auſſi pour mes pechez, au lieu que Jeſus-Chriſt qui étoit l'innocence meme, ne le pouvoit ſouffrir que pour les miens.

Cet abandonnement qu'il ſouffrit à la croix avant que de mourir & d'entrer dans la gloire de ſa Reſurrection, pouvoit bien repreſenter l'état de l'Egliſe

(*a*) Matth. 27. 47.

dans la fin des tems, où elle paroîtroit étrangement abandonnée, quoiqu'il la dût toujours deffendre, & où on la verroit toute couverte de ſon opprobre, avant que d'être renduë participante de de ſon immortalité & de ſa gloire. Dans cet état d'abandonnement où il m'a fait la grace de me reduire pour la cauſe de ſa verité & de ſa juſtice, il voit en moi quelque choſe de ſemblable à l'état où il a été ſur la croix, & où ſe trouvera ſon Egliſe dans la fin des ſiécles. Tout indigne que je ſuis, je porte ſur moi les glorieuſes marques de ce double abandonnement de l'Epoux & de l'Epouſe; & ce qui eſt encore une plus grande grace, c'eſt pour leur ſervice que je les porte. Je puis dire en quelque maniere ce que diſoit le grand Apôtre: *Je porte les marques du Seigneur Jeſus imprimées ſur moi: ego ſtigmata Domini Jeſu in corpore meo porto*, (*a*) excepté qu'il les portoit avec incomparablement plus de ſainteté, & que je ne les porte pas ſur mon corps qui eſt très-foible, mais ſur mon cœur.

Mais je voudrois qu'il me fût permis de dire en même tems comme lui: *Au reſte que perſonne ne me cauſe de nouvelles peines; car je porte imprimez ſur moi les marques du Seigneur Jeſus.* Je n'aurai jamais de honte d'être ſemblable à Jeſus-Chriſt;

(*a*) Galat. 6. 17.

c'eſt l'imiter autant que ma foibleſſe le peut permettre, que d'être abandonnez de la ſorte pour le ſervir. Cette peine eſt aſſez grande quoique d'ailleurs elle ſoit glorieuſe, puiſque je la ſouffre pour Jeſus-Chriſt. Ne m'en faites point de nouvelles. Qu'il vous ſuffiſe de me ravir Jeſus-Chriſt autant que vous le pouvez; ne me reprochez point que je m'éleve contre lui lorſque je m'humilie ſous ſa main qui me chatie & me purifie & que j'honore ſa juſtice toute ſainte, en la perſonne de ceux qui me traitent avec plus d'injuſtice. Ne dites point que je ſouffre pour ma déſobeïſſance, jamais je ne lui ay donné une plus grande marque de mon obéiſſance, qu'en conſentant d'être privé de recevoir ſon corps pour lui demeurer toujours fidele & obeiſſant; ne me faites point peur de ce que je meure ſans J. C. je trouve dans la verité, ce que vous penſez me faire perdre dans l'Euchariſtie: & je ne perds rien de l'Euchariſtie, parce que c'eſt la verité qu'elle contient. Cette ſainte hoſtie qui s'eſt immolée pour nous, eſt toute entiere ſous les moindres fragmens; qui a quelque choſe de J. C. a tout J. C. Comment pourriez-vous me le faire perdre en me privant de ſon corps, parce que je crains de bleſſer ſa verité & ſa juſtice, qui eſt lui-même? comment ſerois-je ſans lui, en ſouffrant pour lui?

ſe ſuis dans la voye : je ne ſuis donc pas ſans Jeſus-Chriſt, puiſqu'il eſt la voye. J'abandonne tout pour la verité, qui eſt Jeſus-Chriſt, je ne ſuis donc pas ſans Jeſus-Chriſt, il n'abandonne jamais ceux qui n'ont point d'autres deſirs que de le ſuivre, & on ne peut le ſuivre ſans lui. Je vous prouve donc par l'abandonnement même où vous me reduiſez, que je ne ſuis point ſans Jeſus-Chriſt, puiſqu'il me ſeroit impoſſible de le ſouffrir pour une ſi ſainte cauſe ſans ſon ſecours. Privez-moi donc de la ſainte Euchariſtie, tant que vous voudrez, & même à la mort; j'en gemirai; mais comme je ne laiſſerai pas de le benir & de le remercier, je ne ſerai point ſans Euchariſtie. Si vous me privez de mon Viatique, pendant que vous n'en privez perſonne, la verité ſera mon Viatique : la charité que je déſire toujours conſerver pour tous les membres de Jeſus-Chriſt, & pour ceux mêmes qui me perſecutent, ſera mon Viatique. Aprés cela dites tout ce que vous voudrez, je ne mourray point ſans Viatique.

Un des principaux effets de ce Viatique, eſt de nous fortifier dans ce dernier paſſage, lorſqu'étant prêts de ſortir de cette vie mortelle & d'entrer dans la vie éternelle par la porte de la mort, nos ennemis qui ſont les démons, nous at-

tendent là pour nous ſurprendre. C'eſt à cette porte de l'éternité qu'ils nous tentent ſouvent, & qu'ils nous parlent pour nous confondre. Mais nos ennemis viſibles qui nous font priver du ſaint Viatique, qui ſeroit notre deffenſe à cette heure ſi redoutable, nous fourniſſent eux-mêmes ſans y penſer un autre Viatique qui nous rendra invincibles, & qui nous empechera d'être confondus en parlant aux ennemis inviſibles qui nous tenteront, & nous accuſeront devant Dieu en ce paſſage ; (*a*) *Cum loquentur inimicis noſtris in porta.*

C'eſt le Prophête qui nous donne cet avis important & ſalutaire dans un paſſage qui a beaucoup d'obſcurité, mais qui eſt auſſi trés édifiant, & qui peut beaucoup nous conſoler ; ſon obſcurité même nous étant utile, comme remarque ſaint Auguſtin, parce que nous donnant lieu de l'expliquer en pluſieurs manieres, & de lui donner pluſieurs ſens, elle nous rend plus riches, en nous rendant plus inſtruits : *Ut doctiores & ditiores diſcedant homines, quia clauſum invenerunt, quod multis modis operietur* ; c'eſt à l'occaſion de ces paroles du Pſ. 126. *Sicut ſagittæ in manu potentis, ita filii excuſſorum. Beatus vir qui implevit deſiderium ſuum ex ipſis, non confundetur cùm loquetur inimicis ſuis in porta.* C'eſt une

(*a*) Pſ. 126.

maniere de parler aſſez uſitée, dans les Auteurs mêmes profanes, de dire par exemple, les enfans des méchans, au lieu de dire les méchans ; or il ſemble naturel d'entendre ici par ces *hommes ſecouez*, *Filii excuſſorum*, les reprouvez & les méchans; parce que Dieu les éloigne de lui & les rejette, en les traitant ſelon qu'ils le meritent, mais il ne laiſſe pas de s'en ſervir d'une maniere trés ſainte, & qui eſt trés avantageuſe pour le ſalut de ſes Elûs. Il eſt dit dans le livre de Job, que les méchans ſont dans les tréſors de Dieu, comme des inſtrumens dont il ſe ſert pour accomplir ſes plus grands deſſeins & pour purifier ſes ſerviteurs. Car, comme dit admirablement ſaint Gregoire, le démon les prend par l'ordre de Dieu (*a*) dans ces tréſors de neige & de grêle, ſuivant l'expreſſion de l'Ecriture, & s'en ſert comme de ſes meilleurs armes pour exercer les gens de bien : *Per ipſos quippe nos ſæviens cruciat, ſed neſciens purgat* : & c'eſt ainſi, dit ce grand Pape, que tout ſert aux Elûs ; & que ceux qui ſe perdent eux-mêmes contribuent à les ſauver : *Quatenùs electis Dei non pereat, etiam omne quod perit.* Les méchans que ſaint Gregoire appelle *les armes du Diable*, ſont donc effectivement des fléches entre les mains de Dieu ; parce que ces Miniſtres de ſa juſ-

(*a*) Job 28, 22.

tice

tice ne peuvent rien faire que ſelon ſes ordres, *Sicut ſagittæ in manu potentis, ita filii excuſſorum.* Ces fleches entrent bien avant dans la chair, & nous font en apparence de grandes playes; mais ce n'eſt que pour nous guerir, & pour nous ſauver; car que dit l'Ecriture? *Heureux celui qui en a rempli ſon deſir; Beatus vir qui implevit deſiderium ſuum ex ipſis.*

Nos ennemis rempliſſent notre déſir, lorſque nous n'avons point d'autre deſir, ſinon que la volonté de Dieu ſe faſſe en nous, & que nous nous ſoumettons avec joye aux ordres de ſa providence, en le loüant dans nos ſouffrances, qui ſont l'effet de ſes plus grandes miſericordes. Nos ennemis rempliſſent notre deſir lorſque nous les aimons, & que nous aimons encore le mal qu'ils nous font, qui nous eſt ſi utile; car ſi nous le ſouffrions avec impatience, il nous ſeroit impoſſible de les aimer. Ils rempliſſent enfin notre deſir, lorſque nous prions Dieu de leur faire miſericorde, & que nous n'avons pour eux que des deſirs de benédiction & non de vangeance. Les perſonnes donc que Dieu met dans cette ſainte diſpoſition, & qui étant perſuadées que rien ne peut être mieux fait que ce qu'il a fait, n'admirent pas moins ſa conduite & ſa ſageſſe dans les afflictions qu'il leur envoye, que dans la diſpoſition & la beau-

té du monde & de toutes les créatures ; auront ce grand avantage à la mort qu'elles ne ſeront point confonduës en parlant à leurs ennemis ; *Beatus vir qui implevit deſiderium ſuum ex ipſis non confundetur cùm loquetur inimicis ſuis in porta.* Demandons donc à Dieu, qu'il nous rempliſſe de joye dans nos ſouffrances, & qu'il nous donne un ſi grand amour pour nos ennemis, qu'il nous puiſſe ſervir de Viatique, pour ſuppléer à celui qu'ils nous raviſſent. On previent nos Peres mêmes contre nous : on les anime contre nous : on leur fait croire que nous ſommes poſſedez de l'eſprit de revolte, & que nous ne reſpirons que ſedition & que ſchiſme, dans le tems que nous n'avons par la miſericorde de Dieu, que des penſées d'union, de ſoumiſſion & de paix. Voilà des actions de ténebres & d'une grande malice. Et ſi ces perſonnes ne ſe convertiſſent, & ne quittent cette voye de réprobation, je ne doute point que ce ne ſoient, *Filii excuſſorum* ; Ils ſont autant éloignez de la paix de notre Pere, qu'ils tâchent de nous éloigner de la paix de notre Mere. Ils veulent nous chaſſer de l'Egliſe, & ils s'en chaſſent eux-mêmes ; ils veulent nous précipiter dans un abime, & ils s'y précipitent eux-mêmes : *Non modo excutientur ſed ipſi ſe excutient filii excuſſorum.* Ils ſont dignes de compaſſion. Voilà ce qui doit

ſenſiblement toucher notre cœur, comme cela touchoit celui des premiers Chrêtiens, qui ſelon la remarque de Tertulien, aimoient avec tendreſſe ceux qui les perſecutoient avec fureur, & qui tranquiles ſur eux-mêmes, ne travaillent que pour leurs bourreaux, en penſant aux malheurs dont leur injuſtice étoit ménacée : *Quod nulla cruitas impunè latura eſſet ſanguinis noſtri effuſionem.*

Si nous ſommes dans cette diſpoſition de patience & de charité, nous aurons un Viatique qui nous mettra en aſſurance contre les efforts du démon & de l'enfer; car que peuvent ces homicides, & les peres du menſonge & de la haine, contre les enfans de la verité & de l'amour? Que peuvent faire les ténébres contre cette pleine lumiere de l'Evangile qui leur fait peur? Si Dieu nous fait cette grande miſericorde, nous ne ſerons pas confondus en leur parlant, eux ſeuls le feront; & peut-être qu'ils ne nous parleront pas même, & que Dieu les fera fuïr devant ſa face : il n'y a rien qu'ils n'apprehendent davantage que ce Viatique d'amour. Y a-t-'il un meilleur Viatique à la mort que celui de la charité, qui ſera notre nourriture même dans toute l'éternité; c'eſt la verité, c'eſt la charité, qui ſont la vie de l'autre vie, il ne faut donc craindre que ce puiſſant Viatique que

Dieu donne à ſes ſerviteurs, ne prevale pas contre la mort. Et c'eſt pour cela que je n'ai pas craint de l'appeller de ce nom, car je crois que l'Euchariſtie même n'a été appellé Viatique, que parce que lorſqu'on la reçûë dignement, elle empêche que le cœur ne nous manque dans ce chemin ſi perilleux : *Ne deficiamus in via*, ſelon la remarque de ſaint Cyprien ; c'eſt pourquoi ſi la charité qu'on a dans le cœur pour ſes ennemis, a la même force de nous preſerver contre toutes les attaques des démons, je crois qu'on peut auſſi lui donner ce même nom de Viatique : *Beatus vir qui implevit deſiderium ſuum ex ipſis : non confundetur cùm loquetur inimicis ſuis in porta.*

Mais les perſonnes qui ſont privées du ſaint Viatique pour la cauſe de Jeſus-Chriſt en ont bien plus d'un, ce qui doit les remplir de confiance & de joye dans ce paſſage ſi redoutable ; il n'y a point de meilleur Viatique que la croix, & qui nous rende plus terrible à nos ennemis; & je crois que ſi l'Epouſe des Cantiques eſt appellée *terrible comme une armée rangée en bataille*, c'eſt ſur tout lorſqu'elle ſouffre pour ſon Epoux. Le Diable la craint moins ſur le Thabor, que ſur le Calvaire où elle eſt unie à ſon époux & ſur la même croix. Ce n'eſt pas le tems de ſurprendre une armée, que celui où

elle eſt rangée en bataille,& au milieu de ſes retranchemens;les ennemis de l'Epouſe ne peuvent pas la ſurprendre quand elle ſouffre ſur la croix de ſon Epoux, pourvû qu'elle s'y plaiſe, & qu'elle ne veuille pas en deſcendre. C'eſt pourquoi l'on peut auſſi appeller la croix, du nom de *Viatique*, parce qu'elle a une force toute particuliere pour nous deffendre contre toutes ſortes d'attaques & de ſurpriſes & pendant la vie & la mort, & pour nous remplir de courage & de fermeté auſſi bien que l'Euchariſtie.

Je ne ſçai même ſi le demon ne fuit pas davantage la croix que l'Euchariſtie. Ce qui me donne cette penſée, c'eſt qu'il eſt remarqué dans l'Evangile, qu'il entra dans le cœur de Judas, immediatement aprés qu'il l'eut reçuë; & l'on voit aſſez tous les jours qu'il ne s'éloigne pas tant des perſonnes imparfaites, qui ont plus de ſoins de communier que de faire penitence, quoi qu'elle reçoivent l'Euchariſtie dans une meilleure diſpoſition que cet Apôtre perfide. Si elles mettoient plus leur dévotion à ſe mortifier qu'à communier fréquemment, elles reſiſteroient au Diable avec plus de force; & comme dit ſaint Jacques, (*a*) cet ennemi s'enfuyeroit d'elles, mais il a été trompé par la croix, & tous les jours elle le ſurmonte à force ouverte; c'eſt elle qui l'a

chaſſé de toute la terre, c'eſt elle qui a rendu l'Egliſe victorieuſe à tous les Elûs; & il ne le hait pas moins qu'un captif hait le char de triomphe de celui qui l'a vaincu; le demon eſt confondu à la vuë de la croix de Jeſus-Chriſt. Nous n'avons donc qu'à monter ſur le char de ce conquerant, & nous y aſſeoir avec lui, en le remerciant humblement de l'honneur qu'il nous fait, & les démons s'enfuiront devant nous, & n'auront non plus de force que des mouches pour nous attaquer à l'heure de la mort; c'eſt la comparaiſon dont ſe ſert ordinairement ſainte Thereſe, pour faire voir la grande foibleſſe des démons; en effet ils ne ſont forts, que contre ceux qui ſe rendent foibles par l'uſage des voluptez & l'amour des biens du monde.

J'avouë qu'il y auroit du danger à ne pas recevoir le Viatique, ſi l'on n'avoit ſoin d'y ſuppléer par la croix; mais nos ennemis qui nous en privent y ſuppléent eux mêmes, & ils ont un grand ſoin de ne nous laiſſer pas manquer de croix. Ils nous fourniſſent à leurs dépens & avec bien des peines, tout le bois qui eſt néceſſaire pour la faire, & ils nous l'apportent ſur leurs épaules. Quand nous n'aurions pas d'autre croix, cette privation même où on nous reduit, eſt une

grande croix. Que peuvent donc faire nos ennemis contre nous? Ne rendent-ils pas eux mêmes tous leurs effotrs inutiles? Ils nous privent du Viatique pour nous humilier : ils ſont ravis de nous charger de cet opprobre devant les hommes : ils triomphent en nous cauſant cette peine; ils ne prennent pas garde que cette opprobre même & cette peine ſont un puiſſant Viatique, qui nous rend inſurmontable. Ils ne ſçauroient nous priver d'un Viatique qu'ils ne nous en donnent un autre. Si nous ſommes ſans l'Euchariſtie, nous ne ſerons pas ſans la croix. Quelques choſes qu'ils faſſent, nous ne pouvons pas être privez de ces deux Viatiques tout à la fois. Le ſerpent porte avec lui ſon antidote; & en nous piquant, il nous fournit en même tems de quoi guerir la bleſſure qu'il nous a faite.

On ne peut pas douter que la croix qui a la force de ſuppléer au Baptême, n'ait auſſi celle de ſuppléer à l'Euchariſtie. Jamais perſonne n'a ſouffert & n'a répandu ſon ſang pour Jeſus-Chriſt ſans le ſang de Jeſus-Chriſt; nous n'aurions pas le courage de répandre le nôtre s'il ne nous faiſoit boire le ſien. Il eſt donc indubitable que ceux qui ſouffrent pour Jeſus-Chriſt, ont Jeſus-Chriſt; dans une néceſſité ce Viatique ſupplée à l'autre.

Il me ſemble qu'il eſt bien remarquable que la ſainte Vierge qui étoit dans une diſpoſition très parfaite pour recevoir l'Euchariſtie, ne la reçut point dans le tems de ſon inſtitution; comme elle reçut enſuite le ſaint Eſprit avec les Apôtres: elle pouvoit bien communier avec eux, & recevoir le corps de ſon Fils dans la ſocieté des Apôtres, avec leſquels elle devoit recevoir ſon Eſprit; pour le moins elle pouvoit recevoir en particulier ce Pain de vie, & participer à la benediction du nouvel Agneau Paſchal, en mangeant des premices de la Loi nouvelle. Neanmoins il étoit à propos que cela ne fût pas, puiſque cela n'a pas été. Cette ſainte mere étant ſur le point de monter au Calvaire avec ſon Fils, n'eut pas beſoin d'une autre Euchariſtie; elle l'y trouva toute entiere, l'Euchariſtie étant pour nous repreſenter la mort de Jeſus-Chriſt qui ſe paſſoit ſous ſes yeux & dans ſon cœur. Saint Jean communia à la Cene, pour nous montrer qu'il n'y a point de meilleure diſpoſition pour aller au Calvaire, que de manger le corps de Jeſus-Chriſt; mais la ſainte Vierge n'y communia point, pour nous apprendre auſſi peut-être que les ſouffrances peuvent ſuppléer à l'Euchariſtie; qu'il ne faut point s'inquiéter de la recevoir, quand il eſt tems de repreſenter d'une autre maniere

la mort de ſon Fils, & qu'il faut que nos ſouffrances accompagnent les ſiennes.

Il faut encore obſerver que la veille de la Paſſion, Jeſus-Chriſt étant prêt de retourner à ſon Pere, la Vierge ne communia point le jour de la Cene du Seigneur, & que Judas y communia. Cette ſainte Mere & cette Epouſe ſi aimée, & qui aimoit ſi parfaitement, ne reçut point le baiſer de l'Epoux, comme nous avons dit, pendant que l'ennemi de l'Epoux & le plus grand de ſes ennemis, le reçut ſans aucune difficulté. Mais eſt-ce que Judas gagna beaucoup pour avoir communié, & que la ſainte Vierge perdit quelque choſe pour n'avoir point communié ? eſt-ce qu'elle en fut moins ſainte ? eſt-ce qu'elle étoit ſans Jeſus-Chriſt pour n'avoir point reçu ſon Corps ? où témoigna-t-elle de la peine de ſe trouver ſur le Calvaire au milieu des bourreaux, parce qu'elle n'avoit pas reçu ce Viatique qui nous anime & qui nous fortifie dans les perils ? Elle n'en eut pas moins de fermeté, n'en ayons donc pas moins auſſi. Si comme elle nous n'avons pas communié, ne laiſſons pas d'aller à la mort avec lui, & tâchons de mourir avec tant de patience, de ſoumiſſion, d'amitié, & d'humilité, que notre mort merite de repreſenter celle de Jeſus-Chriſt qui ne peut être re-

preſentée par une mort qui n'eſt pas humble. Soyons nous-mêmes une eſpece d'Euchariſtie par des vertus qui ſoient dignes de ſa Paſſion & de ſa mort ; *Ad mortis Dominicæ Sacramentum ſumitur Chriſtus*, comme dit ſaint Gregoire, ſi ſa mort eſt repreſentée par l'Euchariſtie, élevons-nous juſqu'à cette grande imitation de l'Euchariſtie ; il n'y a rien qui puiſſe ſi bien repreſenter la mort du Chef que la mort des membres. Son intention a été de nous donner le même corps qu'il a livré à la mort pour nous, afin de nous occuper l'eſprit de ſa mort, & de nous porter à l'imiter ; ſoit que nous vivions, ſoit que nous mourrions, ne nous occupons que de ce qu'il a ſouffert pour nous, & des obligations infinies que nous lui avons.

C'eſt ainſi que nous aurons tous les avantages de l'Euchariſtie, & que nous ſerons remplis de l'eſprit de J. C. quoique nous n'ayons pas communié en Viatique. Mais n'eſt-ce pas communier, que d'être dans de telles diſpoſitions en ſouffrant & en mourant ? Si l'Euchariſtie eſt une imitation de la Paſſion, comme dit le même ſaint Gregoire, la Paſſion eſt pour le moins une imitation de l'Euchariſtie. On ne peut donc abſolument être ſans l'Euchariſtie, en ſouffrant pour Jeſus-Chriſt, & en ne penſant qu'à ſes ſouffrances.

Ce qui doit encore beaucoup adoucir nos peines dans l'impuiſſance où nous ſommes de recevoir le ſaint Viatique, c'eſt que Jeſus-Chriſt nous ayant donné ſon corps pour être notre conſolation dans ſon abſence, nous ſommes ſur le point de l'aller trouver pour n'être plus ſeparez d'avec lui. Quand l'Epoux arrive, l'Epouſe n'a plus tant de peine de n'avoir point reçu de lettres pendant ſon abſence; & elle ne s'étonne pas du bruit qu'elle entend, quand elle apprend que c'eſt lui qui frappe à la porte, elle quitte tout & courre au devant de lui. Ayez un peu de patience, le rideau va être tiré; vous verrez Jeſus-Chriſt comme il vous voit, ſelon que vous en aſſure l'Apôtre, & vous verrez tout en le voyant; il eſt bien aiſé de ſe conſoler de ne le voir plus ſous les eſpeces, quand on eſt ſi proche de le voir ſans aucune eſpece & face à face, comme dit l'Ecriture. Il eſt vrai que l'Euchariſtie nous conſole dans ſon abſence; mais puiſqu'il vous eſt impoſſible de la recevoir comme vous le deſirez, vous avez une autre conſolation qui eſt bien grande; c'eſt que vous allez joüir dans un moment de la vûë de Jeſus Chriſt, & qu'il vous tend déja les bras pour vous recevoir. Conſolez-vous de ce qu'on vous empêche de manger votre Pain comme les autres hommes le mangent: vous al-

lez le manger comme les Anges. On vous prive de la chair du Verbe, mais dans le même moment le Verbe ſe donne à vous. C'eſt là que vous adorerez éternellement cette chair glorieuſe qui eſt la cauſe de notre immortalité, & qui eſt tellement la chair d'un homme, qu'elle eſt auſſi la chair d'un Dieu.

Il eſt vrai que l'Euchariſtie eſt notre nourriture, mais outre qu'on peut dire en quelque maniere de ce Pain des Anges, (*a*) que l'homme ne vit pas ſeulement de pain, mais de toute parole qui ſort de la bouche de Dieu; les hommes en vous privant du Viatique, & de ce Pain qui nous ſoutient dans notre exil, ne vous retranchent votre nourriture, que lorſque vous êtes ſur la fin du vôtre, & que vous allez être aſſis à la table de votre Pere. Vous pouvez dire en mourant ce que Jeſus-Chriſt diſoit ſur le point de mourir: je ne boirai plus déſormais de ce fruit de la vigne, (*b*) *Non bibam amodo de hoc genimine vitis*, mais dites auſſi pour vous conſoler ce qu'il ajoute: *Juſqu'à ce jour que je le boirai nouveau dans le Royaume de Dieu. Uſque in diem illum cùm illud bibam novum in Regno Dei.* Pourquoi vous affligez-vous de ce que vous ne boirez plus de ce Vin ſur la terre? conſolez-vous plutôt de ce que vous allez le boire dans le Ciel. Vous ne mangerez plus à cette Table de

(*a*) Mat. 5. 4. (*b*) Marc 14 25

lait, comme l'appelle S. Auguſtin; mais vous allez manger la viande ſolide de l'éternité ſur cette table admirable dont perſonne ne peut comprendre ni la grandeur, ni la magnificence, que ceux qui ont déja le bonheur d'y être aſſis. Quand il ſeroit vrai que la manne vous auroit manqué, ſouvenez-vous que vous avez déja paſſé le déſert, & que vous avez déja un pied dans la terre de promiſſion, ſouvenez-vous que la croix ne nous fortifie pas ſeulement, mais qu'elle nous nourrit étant en même tems une viande & un remede. Souvenez-vous enfin qu'il n'y a pas une meilleure viande que de faire la volonté de notre pere, & que ç'a toujours été l'Euchariſtie de J. C. ſelon qu'il nous l'apprend dans ſon Evangile : (*a*) *Meus cibus eſt ut faciam voluntatem ejus qui miſit me, ut perficiam opus ejus.* L'Euchariſtie ne nous a pas été donnée ſeulement pour nous nourrir, mais pour nous unir auſſi plus intimement à Jeſus-Chriſt; c'eſt pourquoi ſaint Chryſoſtome remarque que l'Apôtre ne l'a pas appellé ſimplement participation, mais communion, (*b*) *communicatio corporis Chriſti.* Or dans cette rencontre où l'on nous prive du Viatique, outre que nous ſommes à la veille du grand jour de l'éternité, &

(*a*) Joan. 4 34.
(*b*) 1. Cor. 10. 16.

prêts d'être unis parfaitement à l'humanité & à la Divinité de Jeſus-Chriſt, l'état même de la mort, & l'anéantiſſement de la nature & des ſens, en ruinant en nous la ſource du peché, ſont déja un commencement & une diſpoſition favorable à la ſainte union qui va ſuivre ; & par conſequent la mort même dans les Saints & dans les perſonnes qui ſont à Dieu a quelque choſe de l'Euchariſtie; c'eſt la penſée de ſaint Ambroiſe ſur ces paroles du Prophete, *Oculi mei defecerunt in ſalutare tuum* ; (*a*) il faut, dit ce Pere, que les yeux du corps ceſſent de voir ce qui eſt de l'homme, afin que les yeux de l'ame commencent de voir ce qui eſt du Verbe, *oculi defectum ſui patientes ut aſſumant quod Verbi eſt.*

S'il eſt néceſſaire que l'ame ſoit moins unie au corps pour être plus unie à Dieu, elle s'unit davantage à Dieu, lorſqu'elle eſt plus deſunie des ſens, *cùm tota deficit, tota unitur.* Saint Cyprien rapporte qu'un ſaint Evêque de ſes confreres étant ſur le point de rendre l'eſprit, eut une viſion d'un Ange qui lui reprocha le peu de foi des Chrétiens qui craignoient la mort: *Adſtitit deprecanti & jam penè morienti juvenis honore & majeſtate venerabilis, ſtatu celſus, & clarus aſpectu, & quem adſiſtentem ſibi vix poſſet humanus aſpectus oculis carnalibus intueri, niſi*

(*a*) Pſ. 18.

quod talem videre jam poterat de ſæculo reverſurus ; Pourquoi ſeroit-on plus en état de voir les Anges, quand on eſt prêt de mourir, comme le dit expreſſément ce ſaint Docteur, ſinon parce qu'on eſt moins en état de voir les autres créatures, & que les yeux qui ſe ferment au monde, s'ouvrent à Dieu ; c'étoit auſſi la diſpoſition où ſaint Bernard marque qu'il ſe trouvoit lui-même dans la derniere lettre qu'il écrivit à un de ſes meilleurs amis, lorſqu'il reſſentoit déja les approches de la mort, dans une défaillance preſque generale de la nature : *Secundùm interiorem hominem, ut munùs ſapiens dico, ſpiritus promptus in carne infirma.*

Le ſacrifice n'eſt fait que quand l'hoſtie eſt conſommée ; le ſacrifice ne ſe perfectionne que quand l'hoſtie ſe conſomme, ce qui n'arrive que par la mort qui nous délivre de tous les obſtacles qui nous empêchent de joüir de Dieu en détruiſant tout ce qui nous ſepare de ſa preſence ; il eſt donc vrai que l'état de la mort même eſt un état d'union avec Dieu dans ceux qui le craignent ; & quoiqu'on n'ait pas été aſſez ſpirituel durant ſa vie pour meriter de voir les Anges en mourant, comme le ſaint Evêque dont nous venons de parler, le débris de la nature & la démolition même du corps nous uniſſent d'une maniere plus parfaite à Dieu dans

notre mort, & ſi nous avons eu ſoin de nous unir à lui durant la vie. Car enfin, l'union d'une victime avec Dieu, autant qu'elle en eſt capable, conſiſte dans ſon annéantiſſement ; elle s'unit donc à lui dans ſa maniere quand elle s'annéantit ; & par conſequent en cela je trouve encore quelque choſe de l'Euchariſtie dans la mort, qui m'unit à Dieu en conſommant mon ſacrifice & en annéantiſſant la nature, de même que l'Euchariſtie m'y unit par l'annéantiſſement de Jeſus-Chriſt, qui, pour ainſi dire, entre en moi au lieu que la mort fait entrer les Fideles dans lui, ſelon ce qui eſt dit au bon ſerviteur, *Entrez dans la joye de votre Seigneur ; intra in gaudium Domini tui.*

Mais ſi l'on veut prendre les choſes plus à la lettre, ſans m'arrêter à toutes ces conſiderations de la foi & de la pieté Chrétienne, qui doivent nous perſuader qu'en l'état où nous ſommes nous ne mourrons point ſans Viatique, combien de fois arrive-t il que des perſonnes mêmes qui ſont à Dieu meurrent ſans avoir reçu le Viatique, & ſans qu'on s'en étonne ou qu'on en ait la moindre peine. Je ne parle point de tant de Martyrs & de ſaints Confeſſeurs qui ayant été ſurpris de la perſecution, n'ont point eu d'autre Viatique que celui de leur ſang & de leur confeſſion, qui eſt un trés bon Viatique. Combien y a-

t il eu dans tous les ſiécles de l'Egliſe des ſoldats Chrétiens, (car je ne parle que des perſonnes qui ſont à Dieu) qui étant morts ſur le champ de bataille & dans des rencontres imprévûës, n'ont point reçû d'autre Viatique que celui de leur generoſité & de leur vertu, qui eſt encore un bon Viatique? Combien de Fideles ont peris dans des nauffrages? Combien y en a-t-il qui ont été tuez par des volleurs ou dans des embuches? Combien de morts ſubites, & qu'il étoit impoſſible de prévoir? toutes ces perſonnes n'ont point reçu d'autre Viatique que celui de la foi & de la charité de Jeſus-Chriſt qui ſuffit pour les ſauver, & on ne croit point que cela faſſe tort à leur ſalut; Eſt-ce qu'il n'y a de peril à ne pouvoir recevoir le Viatique, que lorſque c'eſt pour la cauſe de Jeſus-Chriſt que l'on ſe trouve dans cette impuiſſance? Eſt ce que les rencontres fortuites de la vie nous rendent en cela plus innocents, que le deſir de plaire à Dieu, que le ſoin de conſerver notre conſcience pure, que l'amour de la verité & le zéle de la juſtice? Je ne crains donc point de dire ce que diſoit Tertulien dans une rencontre aſſez ſemblable; tout le monde eſt expoſé tous les jours à ſouffrir ce qu'on fait difficulté de ſouffrir pour Dieu, *Nemo non etiam hominis cauſâ pati poteſt quod in cauſâ Dei pati dubitat.*

Je conclus donc que quand il n'y auroit que la ſeule impuiſſance qui nous empêche de recevoir le Viatique, on n'auroit rien à craindre, la neceſſité diſpenſe de la loi; mais quand on ne ſe trouve dans cette neceſſité que pour ſatisfaire à une loi ſuperieure, quand on eſt dans l'impuiſſance de ſatisfaire à une loi humaine, que parce qu'on ne veut pas violer une loi divine, il n'y a plus de joye qui oblige. Le commandement de recevoir le Viatique, eſt Eccleſiaſtique; le commandement de ne point porter un faux témoignage eſt divin. La loi du Viatique eſt temporelle; la loi de la verité eſt éternelle. Je ſuis diſpenſé de cette premiere loi qui eſt temporelle, ſi l'on ne me permet de l'accomplir qu'en violant la ſeconde qui eſt éternelle. Mais j'accomplis même cette loi en déſirant de tout mon cœur de l'accomplir. Je l'accomplis en pluſieurs autres manieres; je trouve un Viatique dans mon innocence; je trouve un Viatique dans la confeſſion libre de ma foi; j'en trouve un dans mes ſouffrances, j'en trouve un dans l'amour de mes ennemis; je trouve même dans la mort pluſieurs grands effets de l'Euchariſtie, lorſqu'on m'empêche de recevoir à la mort l'Euchariſtie. Jeſus-Chriſt nous conſole dans ſon Sacrement; mais la mort eſt la grande conſolation de ceux

qui ſouffrent pour Jeſus-Chriſt ; l'Euchariſtie eſt une table toute de lait pour les enfans, pendant que nous ſommes ſur la terre ; mais la mort nous fait aſſeoir à la table du Ciel, & nous fait manger le pain ſolide de l'éternité avec les Anges.

L'Euchariſtie nous unit à Jeſus-Chriſt, mais on peut dire que la mort nous y unit encore davantage. L'Euchariſtie fait que Dieu entre dans nous, & la mort nous fait entrer dans Dieu. Ne craignons point en ſoutenant la cauſe de Dieu avec humilité & avec un entier déſintereſſement, car nous n'avons rien à craindre que notre interêt, ſi nous ne regardons que celui de Dieu nous ſommes ſauvez. Ne laiſſons pas d'avoir une entiere confiance, quoique nous mourrions ſans Viatique ; ayons en même encore davantage, puiſque nous n'en ſommes privez que pour être fideles à Jeſus-Chriſt. Si les ſuites de cette privation vous inquietent, conſolez-vous en penſant à la cauſe pour laquelle vous la ſouffrez. Saint Gregoire Pape, dit que nous n'avons pas beſoin qu'on offre pour nous cette Hoſtie ſainte aprés la mort, ſi nous avons ſoin d'être nous-même une hoſtie à Dieu durant la vie : *Audenter dico quia ſalutari hoſtia poſt mortem non indigebimus, ſi ante mortem Deo ipſi hoſtiæ fuerimus* ; Il me ſemble qu'on pourroit

encore ajouter que nous n'en n'avons pas même beſoin à la mort, ſi nous ſouffrons avec douceur & avec une humble tranquilité, d'être abandonnez comme des victimes pour l'amour de Jeſus-Chriſt & à la vie & à la mort; *Nec ſalutari hoſtia in morte indigebimus ſi moriendo hoſtia ſimus. Amen.*

DE LA PRIVATION de l'Extrême-Onction.

ON peut dire de l'Extrême-Onction ce qu'on a dit des autres Sacremens, quand c'eſt pour la même cauſe qu'on refuſe de nous l'adminiſtrer. Comme tous les hommes enſemble ne peuvent empêcher que Jeſus-Chriſt ne ſe donne & ne ſe communique très particulierement à ſes Epouſes, quoiqu'on les prive de ſon Euchariſtie, qui eſt le Sacrement de ſa communication & de ſon amour, il n'y a point auſſi de violence capable d'arrêter ou de ſuſpendre la derniere des miſericordes qu'il veut leur faire dans le Sacrement de l'Extrême-Onction. Les hommes peuvent les priver de l'Extrême-Onction exterieur, mais il leur eſt impoſſible de les priver de celle qui eſt interieur. Ils peuvent bien ne pas faire ſur le corps cette Onction, qui eſt le Symbole du ſaint Eſprit; mais il leur eſt impoſſible de leur

ôter le ſaint Eſprit ; il ſouffle où il veut, & ſon operation ne dépend point de la puiſſance des hommes ; ils ne ſont que ſes Miniſtres, pour faire ce qu'il veut, & non pas l'empêcher de faire lui-même ce qu'il lui plaît. Car peut-on penſer qu'ils ſoient plus forts que lui, & la volonté de Dieu peut elle être arrêtée par celle de l'homme? On ne lie point le ſaint Eſprit, puiſque c'eſt lui qui nous délie, il eſt l'auteur de la remiſſion des pechez ; & ceux qui ont l'honneur d'être ſes Miniſtres, ne les remettent qu'autant qu'ils agiſſent, pour ainſi-dire, de concert avec lui. Quelqu'abſolution que donnent les hommes, nous ne ſommes point abſous quand le ſaint Eſprit ne nous abſout point ; & quelque refus qu'on faſſe de nous abſoudre, quand il nous donne ſa grace, nous ſommes abſous. Jeſus-Chriſt a dit que tout ce que ſes Miniſtres remettroient ou lieroient ſur la terre, ſeroit auſſi remis ou lié dans le Ciel, mais il a ſuppoſé qu'ils agiroient par ſon eſprit, & qu'ils ſe conduiroient ſelon ſes regles ; en leurs communiquant ſon autorité, il ne s'eſt pas fait tort à lui-même. Il n'y a rien qui puiſſe préjudicier à la verité, dit Tertulien, à plus forte raiſon elle ne ſe fait pas de préjudice à elle méme. Je ne fais point de tort aux Miniſtres de Jeſus-Chriſt, quand je leur prefére Jeſus Chriſt ; je les

honore, mais je ne les égale point à Dieu, & c'eſt en cela même que je les honore. Il eſt de l'interêt de l'homme de ceder à Dieu, dit le même Tertulien, *Intereſt homini Deo cedere.* Si la Terre ne s'accorde pas avec le Ciel, j'aime mieux être délié dans le Ciel & demeurer lié ſur la terre, que d'être délié ſur la terre & demeurer lié dans le Ciel. Qu'on faſſe tout ce qu'on voudra, on ne peut m'ôter Jeſus-Chriſt, s'il me fait miſericorde. Si l'on ne peut m'ôter Jeſus-Chriſt, on ne peut me faire perir; parce que, comme dit ſaint Ambroiſe, on ne peut perir avec Jeſus Chriſt, *Nemo poteſt perire cui non oblatus eſt Chriſtus.* Il faut dire la même choſe en particulier de l'Extrême Onction. S'il eſt queſtion de choiſir, j'aime mieux l'Onction du Ciel que celle de la Terre. J'aime mieux la recevoir devant les Anges que devant les hommes; & j'ai droit de l'eſperer, puiſque je ne ſuis privé de l'Onction viſible, que parce que je demeure fidele à Jeſus-Chriſt.

Il y a deux choſes dans l'Extrême-Onction: l'Onction & la grace du ſaint Eſprit qui eſt communiquée au malade par l'onction; ce qui ſe voit eſt ſanctifié, mais ce qui ne ſe voit point eſt la ſainteté même; l'Onction n'eſt rien ſans la grace du ſaint Eſprit; mais le ſaint Eſprit qui ne dépend point des inſtrumens dont il

ſe ſert, eſt tout ſans l'Onction. On ne peut nous ôter ce qui eſt divin, mais ſeulement ce qu'il y a de ſenſuel; nous trouvons toute la verité de ce qu'on peut nous ôter, dans ce qu'on ne nous ôte point; puiſqu'on ne nous ôte point la ſource, & nous l'y trouvons avec d'autant plus d'abondance, que nous ſommes privez de tout le reſte. La dureté que les hommes nous témoignent, eſt recompenſée par la miſericorde que Dieu nous fait; & il nous traite avec d'autant plus d'indulgence & de bonté, que ſes Miniſtres affectent de n'en avoir aucune pour nous.

Que ſi nous ne perdons rien étant privez de cette ſorte d'Euchariſtie, (quoique Jeſus-Chriſt ſoit réellement contenu ſous les eſpeces qu'on nons refuſe,) parce qu'il y ſupplée & qu'il ſe donne à nous par une autre voye, pouvant entrer dans notre cœur les portes fermées: comment perdrions-nous quelque choſe en ne recevant point l'Extrême-Onction, dans laquelle ce que les hommes donnent exterieurement, n'eſt pas tant que ce qu'ils nous donnent dans l'Euchariſtie? Jeſus-Chriſt peut bien ſuppléer à lui-même en ſe donnant à nous d'une autre maniere que celle dont nous le recevons dans le Sacrement: comment donc l'huile inviſible qui fait toute la joye des juſtes,

qui eſt une huile de joye, comme l'appelle le Prophete, ne pourra-t-elle point ſuppléer à cette huile viſible qu'on nous refuſe ? Eſt ce que pouvant bien recevoir Jeſus-Chriſt ſans l'Euchariſtie, nous ne pouvons recevoir le ſaint Eſprit ſans l'huille qui toute ſanctifiée qu'elle eſt par les prieres de l'Egliſe, eſt beaucoup moins que l'Euchariſtie qui contient l'Epoux de l'Egliſe ?

Le remede que Dieu nous applique par l'entremiſe de nos ennemis qui veulent nous priver de tous les remedes de l'Egliſe, eſt bien plus puiſſant pour nous guerir de notre concupiſcence, & pour achever de détruire en nous tous les reſtes du péché, que ne ſeroit l'Extrême-Onction, quoique la vertu de ce Sacrement ſoit trés grande. Jeſus-Chriſt nous touche bien plus ſenſiblement par ſa croix, & ſans doute bien plus efficacement, que nous ne ſerions par la main d'un Prêtre. C'eſt ce divin Epoux que l'Ecriture appelle un Epoux de ſang, qui nous fait lui-même toutes ces admirables Onctions ; & il ne nous les fait pas avec de l'huile, mais avec ſon ſang qui eſt le beaume & l'Onction de ceux qui l'aident, pour ainſi dire, à porter ſa Croix, & qui s'eſtiment heureux de pouvoir ſouffrir avec lui ; c'eſt lui-même qui nous adminiſtre ce Sacrement en qualité

qualité de grand Prêtre, nous ne le voyons pas des yeux du corps; mais nous le touchons par la foi, en ne rougiſſant pas pour lui. Nous le touchons encore par ſa croix, en ſouffrant pour lui. Voilà comme nous touchons Jeſus-Chriſt, ſi nous lui demeurons fideles, & de quelle maniere il nous touche. Ce n'eſt point par les ſens, c'eſt par la foi, comme dit ſaint Ambroiſe: *non coporali tactu Chriſtum, ſed fide tangimus.* Si nous ne regardons que Jeſus-Chriſt dans tout ce que nous ſouffrons, il nous touche & nous le touchons. C'eſt le toucher que de le voir, dit le même Pere, *Qui videt tangit.* Si nous le voyons dans nos ennemis pour les aimer, il nous fait une grande onction qui peut nous guerir de tous nos maux. Si nous le voyons dans la pauvreté où l'on nous réduit & ſi nous la ſouffrons avec joye, il nous touche & nous fait une Onction avec cette huile du ſalut, qui ſuffit ſeule pour effacer toutes les taches de nos péchez, & pour nous rendre invulnerables. Car on ne tomberoit jamais dans le peché ſi l'on n'aimoit point le monde, & ſi l'on faiſoit ſes délices de l'humiliation attachée à la pauvreté. Si nous voyons Jeſus-Chriſt dans les calomnies dont on nous noircit, & dans l'opprobre, & dans la confuſion où nous ſommes devant les hommes,

nous eſtimant bien honorez de participer à l'infamie de ſa croix, il nous touche, & il nous fait une onction toute royale qui fera fuir nos ennemis inviſibles de devant nous; ſi enfin nous le voyons dans les priſons, dans les douleurs, & généralement dans toutes les peines que l'on peut ſouffrir pour la deffence de la juſtice & de la verité, il ne faut point douter qu'il ne nous touche encore d'une maniere plus efficace, & qu'il ne nous faſſe une Onction par la force & la vertu de laquelle on peut s'élever en un moment juſques au Ciel.

Il n'y a point là d'Onctions omiſes; elles s'y trouvent toutes, & tout leur effet s'y rencontrent. C'eſt Jeſus-Chriſt lui-même qui nous les fait; les Anges y aſſiſtent, parce que, comme dit ſaint Paul, nous ſommes devenus un ſpectacle à Dieu, au monde & aux Anges. Il nous les fait en nous donnant ſon eſprit qui eſt l'Onction veritable de tous ſes Elûs, & qui ne peut jamais leur manquer, il nous les fait par ſa trés grande miſericorde, *per ſuam piiſſimam miſericordiam*; parce que c'eſt une grande grace qu'il nous fait que celle de ſouffrir, & que nous pouvons bien dire qu'il ne la fait pas à tout le monde. Toute la force du Diable eſt éteinte en nous par cette impoſition des mains du ſouverain Prêtre qui nous fait

ces Onctions en nous rendant conformes à ſa croix, qu'il nous applique comme le plus grand remede à tous nos maux ; & c'eſt ce qui eſt marqué par l'adminiſtration de l'Extréme-Onction ordinaire ; *In nomine Patris, & Filii, & Spiritûs ſancti, extinguatur in te omnis virtus Diaboli per impoſitionem manuum noſtrarum* ; *Au nom du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit, que toute la force du Diable ſoit éteinte en vous par l'impoſition de nos mains.* Non ſeulement l'invocation du nom des trois perſonnes eſt jointe à ces Onctions ; mais quand on les reçoit comme il faut, on eſt rendu participant de la puiſſance du Pere, de la ſageſſe du Fils, & de la charité du ſaint Eſprit. On joint à cette invocation des des trois perſonnes divines, celle des Anges, parce que comme dit ſaint Baſile, ils ſont témoins de la verité : celle des Patriarches, parce qu'ils ont été les premiers fondemens de la foi ; celle des Prophetes, parce qu'ils l'ont prédite ; celle des Apôtres, parce qu'ils l'ont prêchée ; celle des Martyrs, parce qu'ils l'ont défendu : celle des Confeſſeurs, parce qu'ils l'ont honoré par la ſainteté de leur vie ; celle des Vierges, parce qu'elles l'ont orné par leur pureté ; celle de tous les Saints, parce que tous ceux qui ont été ſauvez l'ont été par l'onction de cette grace & par le merite de cette foi, pour

le témoignage de laquelle on nous priveroit des Sacremens & de l'Onction exterieure dont nous parlons. Si nous avions des yeux inviſibles, nous verrions des ceremonies toutes divines qui accompagnent cette Onction, & nous nous trouverions fortifiez du ſecours de tous les Saints qui aſſiſtent à notre Onction, & qui nous deffendent.

On ne peut dire que les invocations ordinaires que l'on fait en adminiſtrant l'Extrême-Onction, non ſeulement ne manquent pas à la nôtre, mais qu'elles s'y font d'une maniere encore plus conſolante, parce que les Saints attentifs à nos ſouffrances s'intereſſent davantage à prier le Grand Prêtre de nous benir, *per invocationem omnium ſanctorum Angelorum & Archangelorum, Patriarcharum, Prophetarum, Apoſtolorum, Martyrum, Confeſſorum, Virginum atque omnium ſimul Sanctorum.* Ce n'eſt point ici une ſimple fiction; ſi dans l'Ancien Teſtament un ſeul Prophete ſe trouvant aſſiégé par une armée nombreuſe & formidable, (*a*) le Seigneur lui découvrit un bien plus grand nombre d'Anges qui étoient là pour le deffendre, & fit voir à ſon ſerviteur effrayé une multitude de chevaux & de chariots de feu rangez autour de lui: je ne doute point que dans ce nouveau Teſtament où nous avons bien

(*a*) 4. Reg. 6. 15.

d'autres prérogatives, quand on ſouffre pour la juſtice & pour la cauſe de Jeſus-Chriſt, on ne reçoive un grand ſecours des armées du Ciel, mais d'une maniere plus ſpirituelle & moins ſenſible. Si Jeſus-Chriſt dit qu'il eſt au milieu de ceux qui l'invoquent, à plus forte raiſon il eſt au milieu de ceux qui ſouffrent pour lui en l'invoquant; s'il eſt au milieu de nous, les Saints y ſont auſſi, parce qu'ils l'accompagnent; car Jeſus-Chriſt n'eſt jamais ſeul. Quand on eſt aſſuré de ſa protection, on eſt aſſuré de celle des Saints, qui eſt l'effet de la ſienne. L'onction inviſible que nous recevons eſt ſi efficace, qu'elle s'étend ſur tous nos ſens & les purifie.

Si vous conſentez de ne voir perſonne, & de demeurer, s'il le faut, renfermez dans le fond d'une priſon, ſoyez aſſurez que Dieu vous pardonne tous les pechez que les yeux vous ont fait commettre; *Quidquid per viſum deliquiſtis.* Si vous voulez bien demeurer dans une entiere ſeparation du monde, & vous priver d'entendre tout ce qu'il peut vous dire, ayant également averſion de tout ce qu'il eſt & de tout ce qui vient de lui, ſoyez aſſurez que Dieu vous pardonne tous les pechez que l'ouïe vous a fait commettre; *Quidquid per auditum deliquiſtis.* Si votre converſation eſt toute dans le Ciel, & que

vous ne trouviez par tout ailleurs qu'une odeur de mort, rien ne pouvant vous plaire de ce qui n'eſt point Jeſus-Chriſt, ſoyez aſſuré qu'il vous pardonne tous les pechez que vous avez commis par l'odorat; *Quidquid per odoratum deliquiſtis.* Si vous ne trouvez de goût que dans la mortification des ſens, ſi vous aimez mieux vous taire que de parler, ſi vous ſouffrez pour Jeſus-Chriſt dans le ſilence de Jeſus-Chriſt, ſoyez aſſurez qu'il vous pardonnera tous les pechez que vous avez commis par le goût & par la langue, *Quidquid per guſtum & locutionem deliquiſtis.* Si vous ſouffrez avec patience que tout ce qui vous environne & ce qui vous touche ſoit plein d'horreur, ſi vous ne faites que du bien à ceux qui vous font du mal, ſi toutes vos démarches ne vous conduiſent qu'à ſouffrir pour l'Epouſe & pour l'Epoux, ſoyez aſſurez qu'il vous pardonne tous lespechez que vous avez commis par le toucher & par le marcher; *Quidquid per tactum & per greſſum deliquiſtis.*

Cette onction ne cede en rien à celle des malades; & ſi elle eſt plus longue, elle en a plus de merite. C'eſt la coutume de laiſſer la croix aux malades après qu'on leur a adminiſtré l'Extrême-Onction; c'eſt ce qu'a fait Jeſus-Chriſt; il nous a laiſſé ſa Croix, afin que nous puiſſions vivre en toute aſſurance à l'om-

bre de ſes aîles qui eſt l'ombre de ſa Croix & de ſa paſſion, comme dit ſaint Ambroiſe : *Umbra alarum, umbra crucis, umbra eſt paſſionis.* Si nous tenons à cette ombre ſalutaire & que nous ne demandions qu'à être cachez ſous les aîles de la croix, nous y trouverons la gueriſon de tous nos maux, & une protection invincible contre les efforts de tous les hommes ; *Il n'y a que les Juifs qui croyent que la Croix eſt un ſcandale, il n'y a que les Payens qui croyent que la Croix eſt une folie* ; mais pour les enfans de l'Egliſe, ils y trouvent toute leur ſageſſe & toute leur force ; c'eſt être enfans de l'Egliſe, dit ſaint Ambroiſe, *que de regarder la Croix comme un triomphe, & comme le triomphe de Jeſus-Chriſt : Qui crucem ſcandalum putat, Judæus eſt ; qui crucem ſtultitiam putat, Græcus eſt ; eſt autem Eccleſiæ filius, qui crucem Chriſti triumphantis agnoſcit.* Nous pouvons donc prouver notre onction par la croix que Jeſus-Chriſt nous a laiſſée pour notre partage, & que ſes Miniſtres laiſſent toujours à ceux qui ont reçu l'Extrême-Onction, afin que cette croix ſoit toute leur conſolation & le fondement de leur eſperance. Il faut avoüer que ce Sacrement a un rapport tout particulier à la croix, parce que celui qui le reçoit voyant la mort de tous côtez, eſt dans un état beaucoup plus conforme à celui de Jeſus-Chriſt mourant ; & cette

conformité, quoiqu'elle ne ſoit qu'exterieure, étant acceptée avec ſoumiſſion & avec reſpect, peut produire des fruits de vie juſques dans le ſein même de la mort.

Mais lorſque cette conformité eſt interieure, & que notre vie l homme étant crucifié avec Jeſus-Chriſt, comme dit l'Apôtre, (*a*) nous ſommes entez en lui par la reſſemblance de ſa mort, & nous demeurons enſevelis avec lui, par ce Batême de penitence & de larmes; il ne faut pas douter qu'elle n'opere de plus grands effets, & qu'elle ne rende notre Onction beaucoup plus efficace. Car il arrive ſouvent que faute de diſpoſition de la part de la perſonne qui reçoit l'onction exterieure, il n'y a que la vie du corps qui s'éteint, tandis que les reſtes du péchez ſurvivent; au lieu que, dans cet état de privation où on nous réduit, le peché meurt par l'onction de la croix, & cette onction renouvelle tout l'homme interieur, & lui donne une nouvelle vie & une nouvelle force avec laquelle il eſt capable de vaincre tous ſes ennemis. Il n'y a que le peché qui meurt par la vertu de cette onction ſainte, & la perſonne qui l'a reçut vit pour loüer Dieu; au lieu que l'autre onction, qui eſt une onction de neceſſité, & non pas de liber-

(*a*) Rom. 6. 5.

té comme la nôtre, c'eſt la perſonne qui meurt & le peché demeure encore vivant, ſi l'on a eu ſoin de le faire mourir par de dignes fruits de penitence.

Que ſi l'on veut qu'aprés l'Extrême-Onction ordinaire, ce ſoit le plus ſouvent pour la perſonne qui l'a reçûë un avantage de mourir, parce que la mort eſt aux Chrétiens l'entrée de la vie ; on peut dire que l'onction de la croix a auſſi cet avantage. Quand on eſt monté ſur la croix de Jeſus Chriſt, quoique l'on n'y meure pas toujours, il eſt vrai néanmoins que l'on y peut toujours mourir : la croix n'eſt pas moins le chemin de la mort, que les maladies qui ne ſont pas toujours mortelles ; mais comme il n'y a point de maladie qui ne le puiſſe devenir ſi elle augmente, il n'y a point auſſi de perſecution dans laquelle on ne puiſſe finir ſes jours, & qui ne puiſſe même les finir, ſi Dieu qui regle tout ce qui arrive dans le monde veut qu'elle devienne plus violente. C'eſt pourquoi de même que dans les maladies quoique communes, les perſonnes qui ont de la religion penſent à la mort ; je croi auſſi que dans les perſecutions même mediocres, on devroit toujours y penſer, parce que dans quelque tems que ce ſoit, il eſt toujours neceſſaire de ſe preparer à bien mourir.

La croix eſt donc tout enſemble un ob-

jet de mort & de vie, & elle doit remplir notre eſprit de ces deux idées quoique differentes. Nous ſommes redevables à Jeſus-Chriſt de ſa mort ; *C'eſt une grande dette*, comme dit ſaint Ambroiſe, *dont nous ſommes chargez envers lui, quoiqu'il ne nous la demande pas toujours ; il nous a donné ſon ſang, nous lui devons donner le nôtre : il a payé pour nous de ſon ſang ; s'il veut nous faire payer cette dette, ce ne ſera pas pour lui, mais pour nous que nous la payerons. Pretium non ſemper exigeris, ſed ſemper debes ; ille pro te ſolvit, tu pro te redde : il a payé pour vous, rendez-le pour vous.* Notre onction a donc un double avantage, celui de la vie, & celui de la mort. Celui de la vie, elle nous donne la force de benir Dieu en ſouffrant ; celui de la mort, elle nous donne la conſtance de la ſouffrir avec joye s'il eſt néceſſaire pour la cauſe de Dieu. Mais ſoit que nous vivions, ſoit que nous mourrions ; elle nous fait être à Dieu, & elle nous conſacre à ſon ſervice ; *C'eſt ainſi*, comme dit l'Apôtre, *que nul de nous ne vivra pour ſoi-même, & que nul ne mourra pour ſoi-même* ; (*a*) parce que quand on ſouffre pour Jeſus Chriſt avec joye, la vie & la mort lui appartiennent également dans quelque état que l'on ſe trouve, & de quelque circonſtance exterieure que ſoit accompagnée notre vie ou notre mort.

(*a*) Rom. 14. 7.

Le Concile de Trente dit que l'Extrême-Onction eſt le ſupplément de la Penitence dans les mourans. Mais y a-t-il un meilleur ſupplément de la Penitence, que la croix que ſaint Clement d Alexandrie appelle *une Penitence abregée* ? La croix eſt la voye la plus aſſurée de la Penitence, elle en eſt même la recompenſe ; ſi l'on a commencé à la faire, on la conſomme par la croix; ſi on l'a faite, on en recueille les fruits, parce qu'on ſouffre avec beaucoup plus de perfection ; ſi l'on n'a pas encore commencé à faire penitence, on peut y commencer, & l'y finir en même tems, & même la rendre parfaite, ſi dans le peu de tems qu'on la porte Jeſus-Chriſt fait encore la grace de la porter avec une ſoumiſſion & une patience parfaite.

Notre onction a donc ce grand avantage au deſſus de l'autre, qu'elle peut ſuppléer à la penitence & la rendre parfaite en même tems, au lieu que l'extrême-Onction la laiſſe toujours imparfaite, ſi elle n'eſt perfectionnée par l'onction interieure de la croix.

Il eſt vrai que ſi l'on s'arrête aux ſens qui ne jugent jamais bien des choſes de la foi, cette onction paroît avoir quelque choſe d'effrayant. Si la croix qui a été figurée par la verge de Moyſe, & qui a operé les plus grands miracles dans la

nouvelle Alliance, de même que cette verge opera les plus grands prodiges dans l'ancienne ; ſi, dis-je, la croix n'eſt enviſagée avec des yeux éclairez & avec attention, elle nous paroît quelquefois comme un ſerpent qui donne de l'horreur à la nature, & qui nous fait fuir à l'heure même, comme fit Moyſe lorſqu'il vit ſa verge ſe changer en ſerpent. Mais imitons cet homme plein de foi, qui après avoir dabord ſuivi le premier mouvement qui le fit éloigner, ſe raprocha auſſi-tôt au commandement que Dieu lui fit ; & ayant étendu ſa main ſans craindre pour prendre l'extremité de ce ſerpent, il fut tout étonné de voir que ce n'étoit plus un ſerpent, & que c'étoit ſa verge même.

C'eſt ainſi que ſi nous nous éloignons de la croix, & ſi nous la rejettons, elle paroîtra comme un ſerpent ; mais ſi nous obéiſſons ſans heſiter au commandement de Jeſus-Chriſt qui nous ordonne de prendre notre croix & de la porter, en prenant ce ſerpent par la queüe ; c'eſt-à-dire, en conſiderant la fin des ſouffrances qui durent ſi peu, & qui produiſent en nous le poids éternel d'une ſouveraine & incomparable gloire, nous trouvons en effet que ce ne ſera plus un ſerpent, mais toute notre force & tout notre ſoutien ; & au lieu d'en avoir de l'averſion & de

la fuir, elle deviendra l'objet de notre amour & de nos déſirs.

Mais on peut dire que ce refus qu'on nous fait de l'Extréme-Onction à la mort eſt veritablement notre derniere onction & notre derniere croix, parce qu'il n'y a plus rien à ſouffrir enſuite, & que les hommes ne peuvent plus nous faire du mal. C'eſt donc la derniere croix, & nous la portons en un tems où même on n'eſt plus capable d'en porter aucune. On ceſſe de ſouffrir quand on ceſſe de vivre; & l'on peut dire que la mort qui nous effraye tant, n'eſt preſque pas ſenſible, parce que pour avoir du ſentiment il faut avoir de la vie, & même une certaine force que l'on perd inceſſamment avant que de mourir. N'eſt-ce pas une conſolation aux Epoules de Jeſus-Chriſt, que la mortification de ſa croix les accompagne juſqu'à la mort, & dans la mort même qui a déja fait ceſſer toutes ſortes d'autres mortifications? Voilà donc une nouvelle croix que Jeſus-Chriſt preſente à ſes Epouſes, qui eſt proportionnée à leur état de foibleſſe & de mort, & qu'elles peuvent porter encore lorſqu'elles n'en peuvent plus porter d'autres. Il veut qu'elles ayent quelque choſe à lui offrir juſques à la mort, & que ce dernier ſacrifice ne ſoit pas ſeul. La mort qui eſt la plus grande peine du peché, en

porte les marques & le caractere qui la rendent horrible ; il plaît à Dieu d'y joindre une autre peine, qui au contraire eſt toute pleine des marques & des effets de ſon amour. Le refus de l'Extrême-Onction, quelque reſpect que nous devions avoir pour ce Sacrement, & quelque deſir que nous en ayons, doit moins nous affliger que nous rejoüir, puiſque c'eſt le témoignage de notre foi qui nous l'a attiré de la part des hommes. On peut dire avec cela que de toutes nos peines, celle que nous cauſe ce refus eſt la plus courte ; elle ne dure preſque qu'un moment, & elle eſt la moins ſenſible à la nature dans le tems où l'on ſouffre. Je me ſouviens à ce ſujet de ce qui eſt écrit dans le livre de Job, *in ſex tribulationibus liberabit te, & in ſeptima non tangit te malum. Dieu après vous avoir affligé ſix fois vous délivrera, & à la ſeptiéme, ne permettta pas même que le mal vous touche.* (a)

Ces ſix tribulations ſont tout ce que nous avons ſouffert juſqu'ici ; le nombre de ſix eſt un nombre indefini, comme le remarque ſaint Gregoire, & la ſeptiéme tribulation eſt la derniere de toutes. Dieu nous ſauve par ces tribulations que nos ennemis nous ont ſuſcitées pour nous perdre, & il a changé le mal qu'ils vouloient nous faire en un remede qui nous guerit,

(a) Job. 5. 19.

Car ſi nous veillions un peu ſur nous-mêmes, ſi nous ſommes attentifs à notre bonheur, ſi nous remercions Dieu de ſes graces, nous trouverons notre liberté même dans notre plus grande captivité, & nous croirons en effet que c'étoit là l'unique moyen d'en être délivrez, parce qu'il n'y a que la penitence qui nous délivre. Mais pour cette ſeptiéme & derniere tribulation, il eſt viſible qu'elle ne nous touche preſque point, parce que la mort même nous empêche de la reſſentir, ſi ce n'eſt qu'on aime mieux dire que le refus de l'Extrême-Onction eſt pour nous une veritable onction qui nous fortifie tellement contre nos ennemis à cette derniere heure, que par la miſericorde de Dieu qui benit ce dernier remede, nos ennemis ne pourront pas même nous approcher; *In ſeptima non tangit te malum.*

Que ſi néanmoins on a de la peine de ſe voir ſans cette derniere conſolation que l'Egliſe donne aux mourans, il me ſemble qu'on s'en peut conſoler d'autant plus facilement que c'eſt pour l'Egliſe même qu'on en eſt privé. Nous ſommes trop heureux, n'ayant rien pû faire pour elle pendant notre vie, de pouvoir ſouffrir quelque choſe pour elle à notre mort. Cette ſeule conſolation peut ſuffir pour nous donner du courage & de la joye à cette derniere heure.

Mais qu'il eſt aiſé de ſe priver d'une conſolation de peu de durée, quand on eſt ſi proche d'une conſolation éternelle & infinie ! L'Epoux a ſoin pendant ſon abſence, de conſoler ſouvent ſon Epouſe, il lui fait ſavoir de ſes nouvelles, il lui écrit, il lui donne des marques de ſon affection & de ſa tendreſſe dans toutes les occaſions qui ſe rencontrent ; mais ſi l'Epouſe s'affligeoit de ce qu'elle n'a point reçû de ſes lettres, lorſqu'on l'aſſure qu'il frappe à la porte, & qu'on lui dit comme à Marie : *Magiſter adeſt & vocat te, le Maître eſt venu, & il vous demande* ; en vérité cette affection ſeroit-elle raiſonnable ? Seroit il néceſſaire de pleurer de ce qu'on ne reçoit point de nouvelle de ſon époux, lorſqu'on va ſe réjoüir de l'embraſſer, & qu'on ne ſera plus jamais ſeparez d'avec lui? C'eſt l'eſperance de ce bien ineffable qui faiſoit la conſolation de ſaint Paul, *& ſic ſemper cum Domino erimus* ; Où eſt l'épouſe qui demeureroit triſte pour un tel ſujet & dans une telle rencontre, & qui n'oubliroit pas le lieu où elle eſt, & ce qu'elle tient entre ſes mains, ce qu'elle fait, & l'état où elle ſe trouve pour aller ſe jetter entre les bras de ſon époux ? La mere de Tobie ayant apperçû ſon fils, quoi qu'elle ne le vit que de loin, courut à l'heure même

(a) Joan. 11. 28.

dire à ſon mary qu'il venoit, elle ne fut plus occupée d'autre choſe que du plaiſir qu'elle alloit avoir de l'embraſſer; d'où vient donc que voyant Jeſus-Chriſt ſi proche de nous, nous pouvons encore penſer à autre choſe qu'à Jeſus-Chriſt?

Ne devrions-nous pas craindre qu'il ne nous reprît de notre peu de foi, comme il reprit Magdeleine lorſqu'elle voulut le toucher mal-à-propos, (*a*) *Noli me tangere*, ne me touchez pas. Si nous y prenons garde, il nous dit la même choſe, lorſqu'au lieu de nous conſoler par la foi qui touche ſeule Jeſus-Chriſt, comme dit ſaint Ambroiſe, *Chriſtum niſi fides perfecta non tangit.* Nous cherchons des conſolations ſenſibles qui nous éloignent toujours de la veritable conſolation.

Il nous fait reproche de ce que nous ne ſommes pas content de ſouffrir avec lui, ce qui a toujours fait la joye des ſaints; mais ſur tout il nous dit, dans cette derniere épreuve, qu'il va lui-même être notre conſolation; Que pouvez-vous craindre lorſque je ſouffre avec vous, & que j'ai déja la couronne entre les mains pour vous recompenſer de ce peu d'opprobre que je vous ai fait la grace de ſouffrir pour mon Evangile? vous ne pouvez me perdre, ſi vous m'aimez. Que craignez-vous? je ſuis avec vous &

(*a*) Joan. 20. 27.

dans vous, quelques efforts que les hommes faſſent pour vous ſeparer de moi, je ſuis encore plus à vous; & ils ne ſervent qu'à m'enfermer davantage dans votre cœur, en vous privant de tout le reſte. Perſonne ne ſouffre pour moi ſans moi, je ſuis avec tous ceux qui ſouffrent, & j'y ſuis d'autant plus qu'ils ſouffrent plus. Si vous m'aimez, que votre joye augmente quand on augmente vos ſouffrances, parce que vous joüiſſez davantage de ma preſence. Je ne dis pas cela à vos ſens, je le dis à votre cœur, & c'eſt la foi que je vous ai donnée qui vous le dit; ſi vous croyez, & ſi vous m'aimez, vous m'entendez. Mais quand vous ne vous ſeriez jamais rejoüi auparavant, réjoüiſſez-vous à preſent que je vous donne mon Eſprit avec plus d'abondance dans votre derniere affection, pour être votre derniere conſolatiõ; ne vous attriſtez point de ce qu'on vous refuſe des goutes de mon huile qui eſt moins que mon Eſprit que je vous donne. Je vais vous plonger dans un fleuve de vie qui eſt brillant comme du chriſtal, & qui ſort de mon Thrône; je vous ferai même aſſeoir ſur ce Thrône, & vous y regnerez avec moi, parce que vous n'êtes qu'un avec moi; j'ai ſeul vaincû, & je vous ferai part de ma victoire, venez en joüir avec moi: *Fiat, fiat, amen, amen, etiam Domine Jeſu veni citò.*

Que la grace de notre Seigneur Jeſus-Chriſt ſoit toujours avec vous. *Amen.*

DE L'AGONIE.

L'Egliſe dont la charité eſt univerſelle, & comprend tous les tems, a ſoin de ſes enfans durant leur vie, à leur mort, & aprés leur mort. Il n'y a point de lieu ni de tems où nous ne reſſentions les effets de la pieté de cette ſainte Mere; mais comme le tems de la mort eſt le plus dangereux pour nous, & celui où nos ennemis qui n'ont plus que ces derniers momens pour nous unir, redoublent leurs efforts pour nous perdre, c'eſt auſſi celui où l'Egliſe nous rend le plus d'aſſiſtance, & où elle fait ce que doit faire une bonne Mere pour ſes Enfans. Outre les autres devoirs de charité qu'elle nous rend, elle oblige ſes Miniſtres autant que cela ſe peut d'aſſiſter à notre agnonie, pour nous deffendre par leurs exortations & par leurs prieres contre les artifices & la violence de nos ennemis. Mais les hommes, aprés nous avoir déja refuſé toutes les autres aſſiſtances que l'Egliſe veut qu'on rende à ſes enfans, nous refuſe encore celle-ci. Il n'y a point de Prêtres qui nous aſſiſtent, nous mourons ſans leurs ſecours, ils ne font point ſur nous les prieres accoutumées, ils ne recitent point auprés de nous la paſſion de Jeſus-

Chriſt, que l'Egliſe veut qu'on nous rapelle dans ces derniers momens, afin que la victoire d'un Dieu ſouffrant qu'on nous repreſente, nous encourage & nous faſſe ſurmonter nos ennemis à nôtre mort, comme elle nous a donné la force de les combattre durant la vie.

Il n'eſt pas difficile de montrer que nous ne perdons rien, pour être privez de cette derniere aſſiſtance, que l'on a coutume de donner aux mourans. Ce n'eſt pas qu'elle ne ſoit trés avantageuſe en elle même, mais il eſt avantageux d'être privez de toutes ſortes d'avantages pour Jeſus-Chriſt. Les Peres ne nous enſeignent-ils pas que c'eſt gagner, que de perdre quelque choſe pour lui? Quand on eſt donc aſſez heureux de perdre tout afin de lui demeurer fidele, on peut dire qu'on gagne tout. Quelque peché que nous ayõs commis, ſi nous ſouffrons humblement & avec amour, il nous abſout par la vertu de ſa croix, comme lorſqu'il y étoit attaché il en a abſout le bon Larron: (a) *Car puiſqu'il nous a été donné de ſouffrir pour lui*, pour me ſervir des paroles de ſaint Paul, *ayant reçu un ſi grand don de* Dieu, dit ſaint Ambroiſe, *eſt ce que nous n'avons pas reçû la remiſſion de nos pechez? Numquid qui donum Dei habet, poteſt non habere indulgentiam?* C'eſt une moindre grace de

(a) Phil. 1. 29.

recevoir l'abſolution, que de ſouffrir pour l'Evangile ; Je trouve ce qui eſt de moins dans ce qui eſt de plus ; & je croi avec confiance que Dieu me pardonne quand il a la bonté de m'appeller à lui & qu'il veut me rendre participante de ſa couronne. On m'impoſe de faux crimes, & on me fait ſouffrir injuſtement : c'eſt ce qui me procure le bienfait d'une nouvelle abſolution ; car comme dit admirablement ſaint Ambroiſe, la peine des innocens eſt leur pardon, *pœna innocentium univerſorum redemptio.*

Je parle exprés d'abſolution, parce qu'on nous la refuſe, même à l'agonie, & qu'on ne veut pas nous délier des moindres pechez, dans un tems où l'Egliſe dans la plus grande rigueur des Canons les remettoit tous aux plus coupables ; mais nous n'y perdons rien : nous trouvons notre abſolution dans notre innocence, dans la croix de Jeſus-Chriſt, dans les entrailles de ſa miſericorde infinie, qu'il tient ouvertes pour nous y recevoir, pour nous y cacher, & pour nous y mettre en ſureté.

Comme donc nous ſommes abſous ſans le miniſtere des Prêtres ; comme nonobſtant le refus qu'on nous fait de nous donner le Corps de J. C. dans l'Euchariſtie, nous ne laiſſons pas de recevoir Jeſus-Chriſt ſi nous ſouffrons patiem-

ment ſa croix : comme enfin il nous fait lui-même les dernieres onctions par l'applitation de la derniere croix qu'il nous fait porter, & qu'il ſupplée par ſon ſang à l'onction qui nous ſeroit faite de la part de ſon Epouſe; il ſupplée encore dans notre agonie, à toute l'aſſiſtance que nous aurions pû recevoir de ſes Miniſtres. Quand Dieu ſupplée à l'homme, on ne perd rien pour être privé du ſecours de l'homme; un tel ſupplement me dédommage abondamment de tout ce qu'on pourroit me refuſer.

Mais je ne ſuis pas même privé de l'aſſiſtance que l'Egliſe procure aux mourans; mes meres & mes ſœurs me rendent les mêmes devoirs que nous rendroient les Prêtres de Jeſus-Chriſt. On recite les mêmes prieres, on fait les mêmes cérémonies; les Epouſes dans une telle néceſſité ſuppléent aux amis de l'Epoux; & on peut dire que s'il y a moins d'autorité, il n'y a pas moins de charité. Je me vois environnée de mes ſœurs qui prennent d'autant plus de part à mon dernier ſacrifice, qu'elles portent toutes la même croix avec moi; je vois ces larmes conſolantes que la charité fait encore plus couler de leurs cœurs que de leurs yeux, & qui me raſſurent contre mes ennemis qui les apprehendent. Elles redoublent leur zéle, parce que je n'ai point d'autre

ſecours, & elles me donnent toutes leur cœur, pour ſuppléer aux prieres d'un Prêtre qui a refuſé de m'aſſiſter.

Quand il s'agit de rendre les derniers devoirs à une perſonne qui ſe meurt, tous les Fideles deviennent Miniſtres de Jeſus-Chriſt. S'il n'y a perſonne qui dans un cas de neceſſité ne puiſſe batiſer un enfant, quoique le Batême eſt un Sacrement & la porte de tous les autres; à plus forte raiſon, il n'y a point de Fidele qui ne ſoit capable d'aſſiſter une perſonne mourante, & qui ne puiſſe dire les mêmes prieres que dit un Prêtre.

Il y a d'ailleurs tant de rencontres où l'on meure ſans qu'il s'y en trouve un ſeul; & avec cela ce n'eſt point pour la cauſe de Dieu, & il n'y a point là d'Epouſe de Jeſus-Chriſt, dont on puiſſe être aſſiſté. L'aſſiſtance que donne cette Epouſe ne procure-t-elle pas une conſolation qui peut égaler ſouvent celle qu'on recevroit de l'aſſiſtance d'un Miniſtre de l'Egliſe? Mais je ſuppoſe que je n'ai point ce grand avantage de mourir comme dans le ſein de la charité, & en la préſence de toutes mes ſœurs qui m'éleveroient entre leur bras, pour m'offrir à Dieu par les merites de ſon Fils, & avec ſon Fils qu'elles lui offriroient pour moi; je ſuppoſe que dans la péſanteur de la nature qui ſuccombe, je ne puiſſe pas

penſer moi-même à mon ſacrifice, qui ſe conſomme ſans moi, mais non pas ſans Jeſus-Chriſt, & que je meure même dans des mains étrangeres, ou ſi vous voulez ſans être aſſiſté de perſonne, car cela pourroit arriver, je ſerai encore plus heureuſe, ſi je ſouffre un ſi grand abandonnement pour l'amour de Jeſus-Chriſt. Où eſt donc la foi de nos Peres? où eſt la foi d'une ſainte Vierge, qui étant abbandonnée aux dernieres extrémitez que craignent le plus les Vierges, ſe conſoloit en diſant que ſi elle avoit moins de ſecours des hommes, elle en auroit plus de Dieu? *Vacua præſidio, ſed Deo plenior.*

Si je reçois moins de conſolation à la mort, j'en aurai plus de merite; ſi j'ai moins de conſolation, les Anges en auront davantage, parce qu'ils me verront ſouffrir davantage pour la cauſe de Jeſus-Chriſt; ils ſont impaſſibles par leur nature, c'eſt pour eux un ſujet de joye de voir que dans le peu de tems que dure notre vie, nous ayons la gloire de ſouffrir quelque choſe pour l'Evangile. *Si vous cherchez Dieu*, me dit ſaint Ambroiſe, *il eſt avec vous, puiſque vous ſouffrez pour lui; ſi vous cherchez un homme, ce n'eſt pas là ce que vous avez promis à Dieu quand vous vous êtes faites Religieuſe: Si Deum quæris, tecum eſt; ſi hominem quæris non hoc voviſti.* Pendant

que

que j'aurai la liberté de l'eſprit, je n'ai qu'à offrir à Dieu mon ſacrifice avec celui de ſon Fils qui fait tout le merite du mien. Lorſque je n'aurai plus cette liberté, mon ſacrifice eſt conſommé, & je n'ai plus rien à craindre: ſi l'on me laiſſe ſeule pendant que j'aurai l'uſage des ſens, la ſolitude où j'ai fait vœu de paſſer mes jours me deffendra juſqu'à la mort; ayant choiſi de vivre ſeule, j'aurois tord ſi je craignois de mourir ſeule & ſi je cherchois compagnie dans le tems qu'il faut quitter toute compagnie. Saint Auguſtin prioit avec inſtance dans ſa derniere maladie qu'on ne permit à perſonne d'entrer dans ſa chambre, on m'offre le même avantage ſans que je le demande; ſi l'on me laiſſe encore ſeule quand j'aurai perdu le ſentiment, je demeurerai ſeule dans mon lit, comme je demeurerai ſeule dans le ſepulchre, juſqu'à ce que je me reveille de l'aſſoupiſſemennt de la mort, & que je me trouve entre les bras de Jeſus-Chriſt qui me recevra, ſi c'eſt lui ſeul que j'ai cherché & pendant la vie & à l'heure de la mort.

Quand l'ame joüit de Dieu, ou quand elle eſt ſur le point d'en joüir, elle ne s'intereſſe plus à ce qui regarde le corps; & lorſqu'il pourrit dans la terre, elle n'en eſt non plus inquiette & affligée que le ſeroit une perſonne dont par ordre du Sou-

verain on auroit démoli la maiſon pour la changer en un Palais: c'eſt la même choſe pour un moribond qui n'a plus de ſentiment d'être ſeul ſur un lit, ou d'être dans le ſepulchre, & d'ailleurs il eſt certain que ſi nos corps ont été les Temples du ſaint Eſprit pendant la vie, ils conſervent encore cette qualité glorieuſe aprés la mort, le ſaint Eſprit reſide dans leurs cendres pour y être le principe de leur reſurrection à la fin des ſiécles; ce qui doit beaucoup diminuer l'horreur naturel que nous avons de la mort. Le point capital eſt de bien vivre & d'être ſolidement à Dieu. Notre mort & toutes les choſes exterieures qui l'accompagnent, ne doivent point nous mettre en peine; c'eſt l'affaire de Dieu & non pas la nôtre: de quelque maniere qu'il en ordonne, ce ne peut être que pour notre bien & pour ſa gloire.

Si je meure entre les mains de perſonnes, qui non ſeulement ne m'aſſiſtent pas mais qui m'inſultent, je ſerai d'autant plus heureuſe, que ma mort aura plus de conformité avec celle de Jeſus-Chriſt qui fut un ſpectacle d'opprobre à toute la terre. On a inſulté à Jeſus-Chriſt juſqu'à la mort; non ſeulement il eſt mort entre les mains de ſes ennemis, mais ſes ennemis l'ont fait mourir; il a été traité comme un voleur, & il eſt mort au

milieu des voleurs, comme plus criminel que tous les voleurs. Celui qui étoit la ſageſſe increée, a paſſé pour un inſenſé; celui qui étoit la verité, a paſſé pour un fourbe & un ſéducteur. Les Phariſiens & les Scribes ont triomphé de lui & en ſa preſence; & ils ſe ſont comme raſſaſiez de ſon ſang. Jeſus-Chriſt eſt mort dans l'infamie du ſupplice le plus honteux, & dans les douleurs les plus ſenſibles de la croix. Qu'eſt-ce que la mort de l'Epouſe pourra avoir de ſemblable à cette mort que l'Epoux a voulu ſouffrir pour elle? de quelle maniere qu'elle meure, elle ne mourra point ſur la croix; quelque douleur qu'on lui puiſſe faire ſouffrir, il n'y aura point de cloux ni de couronne d'épine; quelque amertume qu'on lui puiſſe faire goûter à la mort, il n'y aura point de fiel. Peut-être qu'on branlera la tête devant l'Epouſe, de même que les Juifs la branlerent devant l'Epoux; peut-être qu'elle ſera traitée avec quelque opprobre, ce qui étoit le ſujet de la gloire des Apôtres; peut-être qu'il faudra ſouffrir de quelques diſcours, mais ils ne ſeront jamais ſi injuſtes ni ſi offenſans que ceux que Jeſus-Chriſt a ſouffert pour elle. Si l'Epouſe eſt abandonnée dans ſon agonie, elle aura plus de reſſemblance avec ſon Epoux, lorſqu'il étoit à l'agonie. S'il ne ſe trouve perſonne qui la conſole,

perſonne auſſi ne s'y trouva pour conſoler Jeſus-Chriſt ; & je ne ſçai ſi l'Ange qui fut envoyé pour ſuppléer à la dureté & à l'inſenſibilité des hommes, ne le fut point pour nous apprendre que dans une telle rencontre nous recevrions de la conſolation du ciel, quand celles de la terre nous manqueroient. Les Anges ſuppléent aux hommes dans les néceſſitez de l'Egliſe comme nous apprennent les Peres. Ce ne fut point ſans un myſtere & ſans un deſſein particulier de Dieu, que les Apôtres qui euſſent dû conſoler Jeſus-Chriſt, demeurerent dans un profond aſſoupiſſement qui eſt ſi bien marqué dans l'Evangile ; mais que l'Epouſe ne s'étonne donc point ſi les Apôtres dorment, les Anges ne dorment point, & ſon Epoux ne dormira point pour elle ; qu'elle ne s'effraye point de ſe voir ſans Prêtre à cette derniere heure, puiſqu'elle y voit ſon Epoux ſans ſes Apôtres, ce qui peut-être n'eſt arrivé à l'Epoux que pour conſoler l'Epouſe elle-même. Il fit des reproches à ſes Apôtres de ce qu'ils dormoient ; ces reproches pouvoient leur faire voir ce qu'ils euſſent dû faire, mais il ne leur en fit point de ce qu'ils le laiſſoient ainſi ſans aucune conſolation, pour nous apprendre à nous réjoüir plutôt qu'à nous plaindre, quand nous entrerons ſeuls comme lui & avec lui dans le Jardin des Olives,

où la joye de la foi qui peut ſubſiſter avec la triſteſte des ſens ſuffit, pour nous procurer une plus grande conſolation que celle que tous les hommes enſemble pourroient nous donner.

On craint peut-être que les demons n'ayent plus de force pour faire ſuccomber à la tentation une perſonne qui eſt abandonnée de tout le monde & deſtituée de tout ſecours ; mais c'eſt au contraire ce qui fera fuïr davantage ces ennemis : ce ne ſont pas les hommes qui environnent notre lit qui leur font peur ; ce n'eſt que Jeſus-Chriſt qu'ils apprehendent ; ce n'eſt pas ce qu'on nous peut dire qui les écarte, c'eſt ce que nous ſouffrons pour J. C. ils ne ſeroient pas fâchez peut-être que nous euſſions toutes ſortes de conſolations exterieures, parce qu'aſſez ſouvent lorſque nous y repoſons avec trop de confiance, elles les rendent plus forts contre nous ; ce n'eſt que la conſolation du ſaint Eſprit qui eſt l'onction de la croix de Jeſus-Chriſt qui fait leur peine ; à proportion que nous ſerons plus pauvres, plus ſolitaires, & plus abandonnez à l'heure de notre mort, nous en ſerons plus forts effectivement, & les Demons en ſeront plus foibles ; ſouvent même ils ne peuvent approcher de la croix, & ils n'oſeroient la regarder : c'eſt elle qui les a vaincus, l'ombre ſeule de ce bois ſalu-

taire peut faire mourir le ſerpent, & ce qui nous délivre de notre ſupplice fait celui qu'ils ſouffrent. Ne craignons donc point la ſolitude de notre agonie ; car ils la craignent eux-mêmes, comme étant marquée du caractere & des ſtigmates de la croix de Jeſus-Chriſt. Nous n'avons pas beſoin d'autre aſſiſtance exterieure, parce que la privation que nous en ſouffrons pour l'amour de Jeſus-Chriſt, nous tiendra lieu de toute aſſiſtance. La croix ſeule de Jeſus-Chriſt eſt aſſez forte contre les Demons, & contre tout l'Enfer. Nous n'avons qu'à mourir en paix ſans en vouloir deſcendre. Jeſus-Chriſt ne deſcendit qu'aprés ſa mort : ne perdons point de vuë ce modele, imitons-le, & nous n'aurons rien à craindre.

Il ne faut pas oublier que l'Egliſe ſera d'autant moins abandonnée, que nous le ſerons davantage & pendant la vie & à la mort, ce qui nous doit tenir lieu de la plus grande conſolation qu'un Fidele puiſſe jamais recevoir : heureuſes les ſouffrances qui ſeront cauſe que l'Egliſe ſouffrira moins : heureuſe l'agonie qui pourra contribuer en quelque choſe à retirer l'Egliſe de celle où elle pourroit être. C'eſt une grace & une faveur extraordinaire que nous recevons ſans en être digne, mais que Jeſus-Chriſt ſeul nous a merité par ſa mort, de pouvoir mettre la main au de-

vant des coups que l'on veut porter à ſon Epouſe, & d'empêcher qu'elle ne ſoit frapée autant que le voudroient ſes ennemis ; il vaut bien mieux que ces coups tombent ſur nous que ſur elle. On peut dire que la ſainte Vierge a ſouhaité de recevoir cette grande grace : car ſaint Ambroiſe remarque qu'elle demeura toujours au pied de la croix de ſon Fils, parce que n'ignorant pas qu'il mouroit pour la Redemption de tout le monde & pour former ſon Egliſe, elle eſperoit pouvoir auſſi contribuer en quelque choſe à ce grand ouvrage par ſes ſouffrances & par ſa mort, *fortaſſe quia non ignorabat per filii mortem mundi redemptionem, putabat ſe & ſuâ morte publico muneri aliquid addituram.*

C'eſt ainſi que cette Vierge, & cette mere unique ne craignit point d'irriter les Juifs par ſa preſence ; & que peut-être elle avoit quelque eſperance qu'ils pourroient la faire mourir avec ſon Fils, mais ce Fils vouloit qu'elle vêquit pour l'Egliſe, & non pas qu'elle mourût pour l'Egliſe ; il l'avoit deſtinée pour contribuer à la ſanctification de ſon Epouſe par ſon exemple & par ſes prieres ; nous devons toujours apprendre de là que cette Mere Vierge n'eût point craint d'être dans l'état où nous ſommes, & n'eût point apprehendé une agonie pendant laquelle

elle eut été délaiſſée de tous les hommes. Elle ne ſe fût jamais troublée dans les abandonnemens, dans les privations, & dans les ſouffrances ; elle eût crû que ç'eût été une veritable gloire & une vraye felicité, de pouvoir ſouffrir avec ſon Fils & pour ſon Fils ; & elle eût été ravie de pouvoir ſuppléer par ſes ſouffrances pour le bien de l'Egliſe à ce qui manquoit encore à celle de Jeſus-Chriſt dans ſes membres. C'eſt pourquoi ne craignons qu'une ſeule choſe dans toutes ces agitations qui troublent la paix de l'Egliſe, & dans tous les maux qu'on nous peut faire ; c'eſt de perdre Jeſus Chriſt. Que ce ſoit là notre ſeule crainte ; & cette crainte nous rendra invincibles, ſoit pendant la vie, ſoit à la mort. Nous ſommes aſſurez de vivre avec Jeſus-Chriſt, parce que Jeſus-Chriſt eſt la vie, & que *la vie conſiſte à demeurer avec Jeſus-Chriſt*, comme dit ſaint Ambroiſe : *Vita eſt eſſe cum Chriſto.* Que nous ſoyons en liberté ou dans la captivité, nous ſommes aſſurez de régner, ſi nous demeurons perſeveremment avec Jeſus-Chriſt, parce que *c'eſt regner que d'être unis avec Jeſus-Chriſt, Ubi Chriſtus ibi regnum.*

Nous ne pouvons mourir dans un meilleur tems & qui ſoit plus avantageux à notre ſalut, que dans ce tems d'abandonnement & de ſouffrances, *c'eſt le tems de mourir*, dit ſaint Ambroiſe, *lorſque la vertu*

eſt la plus forte dans notre cœur, & que l'iniquité y eſt captive. Tunc emigrandum ex hac vitâ, quando virtutes vigent, & vitia captiva ſunt.

Si mes vices ne ſont pas captifs autant qu'ils devroient l'être, j'ai du moins cette conſolation que je ſuis tout-à fait captive moi même; peut être que je trouverai dans la captivité de mon corps, ce qui manque à la liberté de mon cœur. Peut-être que mon peu de vertu ne me ſera pas imputé, ſi je ne crains point d'être perſecutée pour l'amour de Jeſus Chriſt; peut être que l'ombre de ſa croix couvrira tous mes deffauts, & que je gagnerai à ma mort ce que j'ai perdu durant ma vie. Je ne craindrai point une agonie qui me fera trouver ce que je n'aurois jamais pû eſperer; j'étois trop imparfaite pour meriter d'être viſitée & aſſiſtée particulierement de Jeſus-Chriſt à la derniere heure de ma vie; j'eſpere que j'en ſerai aſſiſtée, parce que je ſerai abandonnée, Mon abandonnement ſera mon merite, je n'en ai point d'autre que celui là, mais il me ſuffit, parce que j'ai un Epoux infiniment miſericordieux.

Je n'ai donc qu'à confeſſer ſes miſericordes & eſperer en ſa bonté, pour vivre & pour mourir en ſa paix; qu'on me la refuſe au dehors tant qu'on voudra, j'aime mieux la paix du dedans que celle du

dehors. Je prefere la paix de Dieu à celle des hommes ; tout ce que les hommes peuvent donner eſt beaucoup moins que ce que Dieu donne. Je deſire la paix de l'Egliſe de tout mon cœur ; & ma grande conſolation m'en trouvant ſeparée exterieurement, eſt que peut-être ce que je ſouffre pourra contribuer à lui procurer cette paix qu'on me refuſe. Je ne l'ai pas à preſent, mais pourvû que ma mere l'ait, je l'aurai ; l'heritage de ma mere eſt l'héritage de ſes enfans, & ſon bien nous appartient, par la miſericorde de ſon Epoux qui l'a donné pour elle & pour nous. Je ſouffre en paix qu'on m'en dépoüille, afin qu'elle n'en ſoit point dépoüillée ; & ainſi je trouve en elle & dans l'amour que je lui porte, ce qu'on me peut faire perdre des biens qu'elle m'avoit preparez.

Ma mort, quand je ſerai ainſi abandonnée, ſervira peut-être auſſi à rendre à mes ennemis la vie qu'ils ont perduë. Je leur ſouhaite, en penſant à eux le plus ſouvent que je puis, le bien qu'ils me procurent ſans y penſer. Je leur ſouhaite la paix qu'ils veulent me faire perdre : je deſire de tout mon cœur qu'en croyant me ſeparer de l'Egliſe, ils ne s'en ſeparent point eux-mêmes ; nous pouvons nous en ſeparer nous-mêmes, & ce ſeroit un effet terrible de la Juſtice de Dieu ſur

nous, mais nous ne ſçaurions en ſeparer les autres injuſtement, & ſans qu'ils le veuillent. Perſonne ne demeure dans l'Egliſe par force, & perſonne n'en eſt chaſſé par force, parce que pour y demeurer il ſuffit de le vouloir, & de ne rien faire qui merite qu'on nous en chaſſe. Je crains que mes perſecuteurs ne ſe perdent en voulant me perdre. Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il me rende plus ſenſible au mal qu'ils ſe font à eux mêmes, qu'à celui qu'ils peuvent me faire, & que j'entre dans les ſentimens du Roi Prophéte qui ſont ſi dignes de l'Evangile de Jeſus Chriſt: *Vbi prævaricantes & tabeſcebam, quia eloquia tua non cuſtodierunt.* Faites moi la grace, Seigneur, que je ſeche d'ennui & de regret en voyant le mal qu'ils ſe font, mais que ce ne ſoit pas à cauſe qu'ils me le font. Que je ne conſidere point mon interêt, & que je n'enviſage que le vôtre & celui de leur ſalut. Que ma douleur ne ſoit que de ce que vous êtes offenſé, & que ce ſont mes freres qui vous offenſent. Qui ſuis-je, Seigneur, pour ne m'occuper que de moi ſeul alors? N'avez-vous pas aſſez de bonté pour vous en occuper vous-même? Faites de moi tout ce qu'il vous plaira; tout ce que je deſire, c'eſt que vous ne ſoyez plus offenſé. Arrêtez le bras de mes ennemis qui ſe déchirent eux-mêmes, & qui vous

outragent ; je ſuis la moins à plaindre, & peut-être la plus coupable devant vous, peut-être que j'ai donné lieu à leur jalouſie & à leur haine, c'eſt moi peut-être qui ſuis cauſe de leur aveuglement. O mon Dieu, nous ſommes tous coupables, faites-nous à tous miſericorde, Seigneur, convertiſſez-les, ou que je n'aye plus d'autre douleur que de ce qu'ils ne ſe convertiſſe pas. *Amen.*

Ces ſentimens ne viennent point de l'eſprit de l'homme. Je ne dois pas douter ſi je les ai effectivement, que ce ne ſoit Dieu qui me les donne. Ce qui eſt bon vient de ſon eſprit & non pas du mien ; que ſi je ſuis aſſez heureux pour vivre de ſon eſprit, comme je dois croire que j'en vivrai ſi j'aime mes ennemis avec tendreſſe, que dois-je craindre autre choſe que de ne pas continuer toujours à les aimer, comme dit ſaint Auguſtin ? En les aimant de tout mon cœur ; je puis croire que le ſaint Eſprit eſt dans mon cœur ; s'il y eſt, quel abandon ou quelle agonie peut me nuire ? Qu'on m'abandonne, qu'on me rejette comme un excommunié tant qu'on voudra, qu'on me traite de Vierge folle tant qu'on voudra, Dieu ne rejettera jamais perſonne qui aura l'eſprit de Jeſus-Chriſt. C'eſt ſaint Ambroiſe qui me l'apprend : *Non projiciatur in quo eſt Spiritus ſanctus.*

DE LA PRIVATION
de la Sépulture Eccléſiaſtique.

UNe perſonne d'ailleurs recommandable par ſa piété, me fit un jour compaſſion, en me témoignant qu'elle auroit beaucoup de peine, s'il arrivoit qu'elle mourût dans une terre étrangere, & que ſon corps ne fût pas inhumé avec les Ceremonies ordinaires de l'Egliſe. Car quoiqu'en general toutes les Ceremonies de l'Egliſe ſoient ſaintes, & qu'elles puiſſent être une ſource de ſainteté, quand on les regarde avec un eſprit de foi & de religion, & qu'en particulier celles de la ſépulture ſoient comme conſacrées par la Loi ancienne & par la nouvelle, il me ſemble néanmoins qu'un Chrétien doit ſe tenir de telle ſorte attaché à l'ordre de la Providence qui gouverne toutes choſes, que rien ne ſoit capable de le troubler ni pendant la vie ni à la mort, pourvû qu'on reſpecte ce que fait l'Egliſe, & qu'on eſtime ſes coutumes & ſes obſervances, & les moindres ceremonies dans leſquelles on reconnoît la ſainteté de l'eſprit qui la conduit, je dois être tranquille ſi ce n'eſt point par ma faute que je ſois privé de la ſepulture Eccleſiaſtique, pour laquelle j'ai beaucoup de vénération; & ſi je me ſoumets en cela avec humilité & avec pa-

rience à l'ordre de Dieu, je n'y perdray rien, j'y gagnerai au contraire ; Mais ſi c'étoit pour une action de vertu ou pour avoir rendu témoignage à la verité que je m'en viſſe privé, ce ſeroit le ſujet d'une nouvelle couronne.

Il n'y a point d'avantage ſi conſiderable ſur la terre, auquel on ne doive preferer celui de s'en voir privé pour être fidele à Jeſus-Chriſt ; il eſt impoſſible d'être plus magnifique que lui ; il nous donnera toujours plus que nous lui donnons, & on ne peut faire une ſi grande perte pour l'amour de lui, qu'elle ne ſoit ſuivie d'une recompenſe encore plus grande. Les ſaints Martyrs dont les corps ont été jettez dans la mer, ou ſont demeurez ſans ſepulture expoſez aux bêtes, ou dont les cendres ont été jettez aux vents, n'ont rien perdu ; au contraire l'inhumanité des tyrans qui n'a pas pû même être ſatisfaite par leur mort, leur a été avantageuſe, puiſqu'elle a été cauſe que leur gloire n'a point été enſevelie dans le tombeau, & que leurs humiliations ont plus duré que leur vie.

Les perſonnes qu'on prive ainſi de la ſepulture reçoivent encore une nouvelle gloire. Comme ils ont tâché d'imiter Jeſus-Chriſt durant leur vie, ils ont encore quelque reſſemblance avec lui même aprés leur mort. Ce ne fut pas ſans un

deſſein bien conſolant pour nous qu'il permit que les Phariſiens miſſent des gardes à ſon ſepulcre. Il voulut après qu'il eut operé la redemption de tout le monde ſur la croix que ſon corps demeurat en la puiſſance de ſes ennemis dans le tombeau, qui eſt la porte de la liberté, même pour les eſclaves; & par là il nous a montré que nous ne devons pas avoir tant d'empreſſement de nous voir délivrez de la domination de nos ennemis, puiſqu'il a voulu que les ſiens exerçaſſent une eſpece de domination ſur lui juſques dans le ſepulcre. C'eſt une marque que la grandeur du ſupplice de la croix qui avoit étonné la nature, n'avoit point encore ſatisfait, pour ainſi dire, la grandeur de ſon amour.

Il a voulu que ſon aſſujettiſſement à la violence de ſes ennemis ne ſe termina pas au ſupplice de la croix; il l'a porté encore plus loin, afin de nous apprendre à ne nous point ennuyer de la domination des nôtres, quelque longue & quelque dure qu'elle puiſſe être. Jeſus-Chriſt a voulu pour nous conſoler & nous témoigner ſon grand amour, que ſa croix l'accompagnat en quelque ſorte juſques dans ſon ſepulcre, & il a conſenti d'y être comme en priſon dans le tems même qu'il donnoit la liberté aux morts.

Nous n'avons rien à lui offrir qui ait le

moindre raport avec ce qu'il a eu la bonté de faire pour nous ; mais les perſonnes que l'on priveroit de la ſepulture auroient cette ptivation à lui offrir en reconnoiſſance de ce qu'il a bien voulu ſouffrir, que ſes ennemis fiſſent mettre une garde à ſon ſepulchre. Les gens du monde ont quelquefois en mourant la foible & vaine conſolation de laiſſer des monumens de leur gloire, dans la vûe de ſe faire encore admirer après leur mort. Il me ſemble que les amateurs de Jeſus-Chriſt & les vrays diſciples de la croix ont une raiſon bien ſolide de ſe rejoüir à la mort, quand ils penſent qu'ils auront encore le bonheur de ſouffrir en quelque façon pour lui, même après leur mort ; & c'eſt un grand témoignage qu'il leur donne de l'amour qu'il a pour eux, puiſque n'étant plus capables de rien faire ni de rien ſouffrir pour lui, ils trouvent le ſecret de continuer leur victoire après leur vie. Ce ne doit donc pas être une peine pour les perſonnes qui ont de la foi, de ſe voir menacez d'être privée de la ſepulture Eccleſiaſtique : au contraire, elles doivent être dans une ſainte joye de ce qu'elles vont encore remporter une victoire, de ce qu'elles vont rendre un nouveau témoignage à Jeſus-Chriſt lors même que leur langue ne pourra plus le faire, de ce qu'elles vont encore deffendre la verité &

l'annoncer publiquement juſques dans le ſilence de la mort.

Voilà ce que ces perſonnes peuvent offrir à Jeſus-Chriſt, lors même qu'il ſemble que l'on n'a plus rien à lui offrir : elles lui offrent ce qu'on leur refuſe ; elles lui offrent la violence qu'on doit exercer ſur leur corps ; elles lui offrent non pas la garde qu'on doit faire à leur ſepulchre, mais l'injuſtice qu'on leur fait de leur refuſer même un ſepulchre ; elles lui offrent la privation des ſaintes cérémonies dont leurs corps doivent être honorez, & dont leurs ames reçoivent le fruit avec beaucoup plus d'avantage que ſi on ne les en avoit pas privées. Les Anges font leur funerailles au deffaut des hommes qui refuſent de leur rendre ce devoir ; mais ils les font en Anges & avec une magnificence digne du Ciel. Car s'il eſt écrit qu'ils ſe réjoüiſſent à la converſion d'un pecheur, on ne peut pas douter de leur joye dans la continuation de la penitence, & les ſouffrances des juſtes qui s'y trouvent encore en quelque façon aſſujettis, même après avoir été reçus en leur compagnie, pour avoir eu comme eux la gloire de rendre témoignage à la verité.

C'eſt une des loüanges que ſaint Baſile donne aux Eſprits bienheureux de les appeller *les aides de ceux qui ſervent avec eux le Seigneur & les témoins de la verité* : *Adjutores*

conſervorum & teſtes veritatis. Ils n'ont garde d'abandonner des corps qui ne demeurent ſeparez qu'aprés la mort, que parce qu'ils ont été des organes de la verité durant la vie. Comme les Anges ſont demeurez fermes dans la verité, ils honorent des corps qui ont honoré la verité par leurs ſouffrances, ils admirent la magnificence de Dieu & la grandeur de ſes miſericordes, en voyant qu'il a élevé ſi haut un peu de terre, qu'elle ait été capable de ſervir à la deffenſe de la verité, & d'être aſſociée à cette grande grace qu'il leur a fait de veiller & de combattre pour elle; comme ils ſe ſont joint aux Princes de la Milice celeſte, & qu'ils ont teraſſé Lucifer qui a été le premier ennemi de la grace, ils ſe joignent encore à tous ceux qui la deffendent; & lorſque nos chefs s'endorment, ce ſont les protecteurs de l'Egliſe qui les reveillent ou qui veillent pour eux; il y a des Peres qui diſent que les Anges ſuppléent à nos Paſteurs, & qu'ils ſont nos Prêtres eux-mêmes quand nous n'en avons point. Il ne faut donc pas douter que dans une rencontre ſi importante à la gloire de leur Maître, qui eſt le nôtre, ils ne faſſent pour nous ce que les hommes devoient faire; & qu'ils ne nous rendent en leur maniere, ce dernier devoir de pieté qu'on nous refuſe injuſtement. La joye qu'ils

reſſentent dans une telle occaſion, ſuppléent aux ceremonies de l'inhumation, & les benédictions qu'ils donnent à Dieu dans leurs Cantiques, l'honorent bien autrement que ne feroit le chant des hommes.

Qu'on ne nous menace donc plus qu'on ne chantera point à notre enterrement, puiſque nous aurons cette grande conſolation, en demeurant toujours fideles à Dieu, que les Anges y chanteront. Nous ne devons point nous affliger d'être privez du chant des hommes, quand leur ſilence nous procure le chant des Anges. J'aime mieux la muſique du Ciel que celle de la terre. Les hommes qui n'ont que des oreilles corporelles ne l'entendent pas; mais Dieu qui ſouvent n'entend pas la nôtre, entend bien celle là. Quand nous ſerons delivrez de la priſon de notre corps, nous l'entendrons avec joye; & nous remercierons le Seigneur de ce que l'injuſtice qu'on nous aura faite, nous ſera devenue ſi glorieuſe que nous aurons honte de l'avoir apprehendé, s'il étoit poſſible qu'on eut de la honte quand on ſera avec Dieu.

Saint Auguſtin a bien raiſon de dire que tout ce qu'on peut faire de plus extraordinaire pour ceux qu'on aime en leur rendant les derniers devoirs, ne ſoulage que les vivans; (ſi même on peut dire proprement qu'ils en ſoient ſoulagez.)

Pompa funeris, agmina exequiarum ſumptuoſa diligentia ſepulturæ, monumentorum opulenta conſtructio, vivorum ſunt qualiacumque ſolatia non adjutoria mortuorum; & ſaint Ambroiſe dit, en parlant d'une perſonne qui enſevelit un mort, & qui l'enterre par un motif de charité; *vous vous êtes ſoulagez vous-mêmes en l'enterrant, continuo miſertus ſepulturæ te ſolatus tradidiſti.*

Nous devons du reſpect à nos corps parce qu'ils ont été les temples du ſaint Eſprit, & nous devons penſer en les regardant, que le Verbe s'eſt fait chair, & a pris un corps ſemblable au nôtre. Le corps d'un Dieu, rend le corps d'un homme venerable, quand on a de la foi.

Il faut confier avec des ſentimens & des marques de piété ce ſacré dépôt à la terre qui le rendra tout entier au ſon de la trompette de l'Archange. Il faut honorer les Sacremens de Jeſus-Chriſt, que ce corps a reçu, & on ſatisfait à ce devoir en l'honorant par la ſepulture: Mais je voudrois lorſqu'on nous en prive pour la cauſe de Jeſus-Chriſt, ce qui eſt un plus grand honneur que celui de la ſepulture même, que nous euſſions cette fermeté & cette confiance, dont la foi de l'Evangile & l'aſſurance que nous donne Jeſus-Chriſt, que tous nos cheveux ſont comptez, doivent remplir les Chretiens.

Il eſt honteux que nous deshonorions notre vie & notre mort par une crainte ſi puerile, qui fait injure à la grandeur de Dieu & à ſa puiſſance ; nous l'étendons cette crainte juſqu'au tems où nous n'avons plus rien à craindre, & malgrés l'avertiſſement que nous donne Jeſus-Chriiſt (*a*) de ne pas craindre ceux qui ne peuvent tuer que le corps, & qui après cela n'ont plus rien à nous faire, *& poſt hoc non habent amplius quid faciant* : nous craignons encore ce qu'il nous ferons après la mort. Le grand ſaint Arſenne, qui fuyoit ſi fort la vûë des hommes&qui vouloit encore demeurer inconnu après la mort, comme il avoit taché de l'être pendant ſa vie, recommanda à ſes diſciples avec un eſprit de mortification & d'humilité qu'on ne peut trop admirer, de ne rendre aucun honneur à ſon corps, leur ordonnant même qu'auſſitôt qu'il ſeroit expiré, ils lui attachaſſent une corde aux pieds & trainaſſent ſon corps ſur la montagne pour le dérober à la connoiſſance des hommes ; *Neſſitis mittere funem in pede meo & me trahere in montem* ; Il ne s'agiſſoit point là de la cauſe de Jeſus-Chriſt, il ne s'agiſſoit que d'imiter ſon humilité, quoi qu'en un ſens on puiſſe dire que l'humilité eſt toujours la cauſe de Jeſus-Chriſt: Mais enfin ſi ce ſaint Solitaire aimoit

Luc. 12 4.

mieux être privé de la ſepulture ; que d'être honoré de ſes freres, même après ſa mort, ſe fut-il mis en peine d'en être privé pour être fidele à Jeſus-Chriſt & pour honorer ſon Evangile ? Eut-il apprehendé qu'on n'eût point de charité à ſes funerailles, & qu'on l'eût enterré ſans aucune ceremonie, ſi cela eût été neceſſaire pour la deffenſe de la juſtice, puiſqu'il ne l'apprehendoit pas, lors même que cela n'étoit point neceſſaire ? Il ne mépriſoit pas ſans doute de ſi ſaintes céremonies, mais il leur préferoit l'humilité de l'Evangile ; il ne ſaut donc pas douter qn'on ne doive leur preferer la verité qui eſt comme l'ame qui anime ces ceremonies & ſans laquelle elles ſont inutiles. Saint Arſenne ſçavoit bien ce que ſaint Auguſtin a dit depuis, que l'honneur des funerailles conſo'e ſeulement les vivans, & ne ſert de rien aux morts.

Mais me direz-vous, ce ne ſont que les priéres de l'Egliſe dont je ne puis ſouffrir d'être privé. Je ne demande après la mort que ce qui eſt utile aux morts : je ne demande que le ſacrifice qu'on offre pour les vivans & pour les morts. Et moi je vous dis qu'il eſt impoſſible que ceux qui ſouffrent pour la verité & la juſtice en ſoient privez; quand on n'a point d'autres interêts que

ceux de l'Egliſe, on ne peut être ſans le ſecours des prieres de l'Egliſe ; ſi l'Egliſe s'oublie elle-même elle pourra vous oublier, mais cette ſainte mere a incomparablement plus de charité que les autres meres qui n'oublient point leurs enfans ; ce n'eſt point la nature qui l'a fait mere, c'eſt la charité de ſon époux, & par conſéquent elle ne peut manquer de charité ſans laquelle elle ne ſeroit point mere. Ceux qui offriront le ſaint Sacrifice ſur l'Autel, ne voudront peut-être pas penſer à vous ; mais aſſurez-vous que l'Egliſe ne vous oubliera point, elle ſe ſouviendra de vous d'autant plus efficacement, que ces Miniſtres affecteront davantage de vous oublier ; s'ils vous ferment leurs entrailles elle vous ouvrira les ſiennes. Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Egliſe; quelque tempête qu'on excite contre vous, ſoit pandent la vie, ſoit à la mort, ſi vous demeurez toujours fidelles à ſon époux, vous demeurerez toujours dans ſon ſein ; & ſoit que vous viviez, ſoit que vous mouriez, elle vous tiendra toujours entre ſes bras pour vous offrir à Dieu ſur l'Autel inviſible où elle ſe conſomme elle-même par le feu de ſon amour.

Si vous craignez que l'Egliſe ne vous refuſe ſes prieres lorſque vous mourrez

en combattant pour elle, quoi qu'elle ne les refuſe pas à ſes ennemis, fiez-vous du moins à l'eſprit qui la conduit; c'eſt cet Eſprit ſaint qui la fait prier, c'eſt lui-même qui prie, comme dit ſaint Paul, c'eſt l'eſprit de verité; eſt-ce qu'il l'oublira? S'il pouvoit oublier ceux qui n'aiment en effet que ſa verité & qui s'oublient eux-mêmes pour elle, il l'oubliroit cette verité, ce qui ſeroit s'oublier ſoi-même; or Dieu ne peut pas s'oublier, comme il ne peut ſe contredire, (*a*) *negare ſe ipſum non poteſt.* Ne craignez donc rien, l'Egliſe ne peut vous oublier dans ſes prieres, lorſque vous ſouffrez pour elle, l'eſprit de Dieu qui la fait prier, ne peut vous oublier, lorſqu'il vous fait la grace que vous vous oubliez vous-même pour ſon ſervice; c'eſt l'épouſe qui prie en commun, mais c'eſt l'époux qui applique en particulier toutes ſes prieres; ainſi quand même perſonne ne penſeroit à vous, il ſuffit que Jeſus-Chriſt y penſe, c'eſt lui qui a les clefs de tous les treſors de ſon épouſe, elle ne les tient que de lui, & c'eſt lui qui en eſt le diſpenſateur. Il ne ſeroit pas juſte, dit ſaint Auguſtin, que des riches qui ont ſi peu penſé à Dieu durant leur vie, & pour leſquels on prieroit beaucoup après leur mort, reſſentent un plus grand avantage des prieres de l'E-

(*a*) 2. Tim. 2. 13.

gliſe

gliſe que des pauvres qui ſemblent n'avoir perſonne qui prie pour eux, & qui ont ſervi Dieu avec fidelité durant leur vie. Il ne s'agit donc point ici des prieres de l'Egliſe qui ſont encore plus aſſurées aux perſonnes qui ſouffrent pour elle, il ne s'agit que des ceremonies exterieures & de la ſepulture ordinaire dont notre corps eſt privé, & dont vous êtes dédommagez par les prieres que toute l'Egliſe fait pour vous. Si la privation de la ſépulture peut être dans certaines occaſions une eſpece de ſupplément de penitence devant les hommes, comme il eſt raporté dans la vie des Peres qu'un Solitaire en fut privé pour ſuppléer à l'imperfection de ſa vie : qui doute qu'elle n'en puiſſe être l'accompliſſement & la couronne devant Dieu, & lorſque nous la ſouffrons avec ſoumiſſion, comme venant de la part de Dieu, & comme une peine que nous n'avons à préſent à ſoutenir que parce que nous ſommes fideles à ſa verité.

J'oſe dire que ſi l'on ſouffre cet opprobre avec une diſpoſition digne de Dieu ; quand on ne feroit point de prieres pour nous, & que dans toute la terre il n'y auroit perſonne qui ſe ſouvint de nous à l'Autel de Jeſus-Chriſt, cela ſeul ſuppléroit aux prieres de l'Egliſe, & ſeroit capable de nous purifier & de rendre com-

plette la ſatisfaction dont nous ſerions encore redevables à la Juſtice de Dieu; non-ſeulement nous devons croire que nous ne perdons rien dans cette privation de la ſepulture & des ceremonies de l'Egliſe, nous devons au contraire être perſuadez que nous y gagnons. Croyez-vous que des perſonnes qui, à la honte du Chriſtianiſme, ont mené une vie toute payenne, & qui en apparence meurent dans la paix de l'Egliſe, après avoir reçû tous les Sacremens ſans eſprit de penitence & ſans une veritable converſion, ſont enterrées juſques dans le ſanctuaire avec pompe & magnificence, & dont les heritiers devenus riches par leur mort, ont ſoin de faire dire des mille Meſſes en un jour, ſans parler des Services ſolemnels qu'on fait pour eux dans toutes leurs Terres & en pluſieurs autres lieux, (car tout cela fait partie de la pompe,) coyez-vous dis-je que des impies gagnent beaucoup de mourir avec ces avantages? Dieu nous preſerve d'avoir de telles penſées, qui ſont ſi indignes de la grandeur de notre Réligion & de la majeſté de l'Evangile. Rien de tout ce que les hommes peuvent faire pour nous aprés notre mort, n'eſt capable de nous ſauver quand nous nous ſommes perdus nous mêmes; comme rien de tout ce qu'ils peuvent nous ôter, n'eſt capable de nous

perdre, quand Dieu nous a fait la grace de nous ſauver.

Saint Gregoire Pape dit que ſi des perſonnes qui ſont avilies par une vie toute criminelle, veulent qu'on les enterre dans le Sanctuaire, elles ſeront jugées & condamnnées pour cette preſomption même, & que non ſeulement la ſainteté ne les ſauvera pas, mais que leur temerité même les accuſera devant Dieu: *Illis peccata gravia deprimunt, ſi in ſacro loco ſepelirit ſe faciant, raſtat ut etiam de ſua preſumptione judicentur, quatenus eos ſacra loca non liberent, ſed etiam culpa temeritatis accuſet*; Il eſt facile de conclure de là que ſi l'honneur de la ſepulture ne ſert de rien aux méchans, la privation de ce même honneur n'eſt en aucune maniere nuiſible aux gens de bien; & que ſi cet honneur injuſtement demandé par les impies les rend plus coupables, comme dit ce grand Pape, le refus injuſte qu'on en fait aux Saints augmente devant Dieu leur merite & leur innocence. Quand il n'y auroit que le ſeul opprobre qui accompagne ce refus, il ne peut que leur être très avantageux; car comme la vanité nuit toujours, l'humilité ſert auſſi toujours; (*a*) ſi l'Egliſe a été édifiée de l'humilité d'un ſaint Evêque, qui voulut être enterré ſous la goutiere de l'Egliſe de ſainte Colombe, combien le

(*a*) S. Leu.

ſera-t-elle davantage de la fermeté de ceux qui aiment mieux être privez de la ſepulture, que de ceſſer d'être fideles à la verité; il y a de l'humilité à choiſir une ſepulture ſi humble : mais il y en peut encore avoir davantage où il a plus d'humiliation ; & l'on fait ſans doute quelque choſe de plus agreable à Dieu, quand on ſouffre avec joye l'humiliation d'être privé de toute ſepulture Eccleſiaſtique pour l'amour de la verité & de la juſtice.

Ce n'eſt pas au reſte une choſe extraordinaire, que de n'être point enterré dans le tombeau de ſa famille & avec ſes ancêtres. Abraham n'eut point de peine d'avoir ſon ſepulcre dans une terre étrangere. Il eſt vrai qu'Iſaac fut enterré avec ſon pere, & que Jacob voulu qu'on le tranſportât dans le même ſepulchre; mais Rachel qu'il aima toujours tendrement, & qui mourut hors de ſa maiſon, fut enterrée ſur un chemin ; & il eſt bon de remarquer qu'il n'eſt point dit dans l'Ecriture qu'après qu'Iſaac, Jacob, & tous les autres eurent été mis dans le tombeau de leurs Peres, ont éxigé quelque monument pour conſerver leur mémoire, mais il eſt dit que Jacob en dreſſa un pour Rachel; (a) *Erexitque Jacob titulum ſuper ſepulchrum ejus:* & l'Ecriture ajoute, *C'eſt ce monu-*

(a) Gen. 2. 5. 20

ment de Rachel qu'on voit encore aujourd'hui. Hic eſt titulus monumenti Rachel, uſque in præſentem diem. Ce fait eſt trop circonſtancié pour ne pas croire que l'Eſprit de Dieu a voulu s'en ſervir pour nous donner quelque inſtruction particuliere ; il ſemble que c'étoit aſſez d'avoir dit : *Jacob dreſſa un monument de pierre ſur ſon ſepulchre. Erexitque Jacob titulum ſuper ſepulchrum ejus*, ſans ajouter, *c'eſt ce monument de Rachel qu'on voit encore aujourd'hui hic eſt titulus monumenti Rachel* ; Il eſt parlé deux fois de ce tître dans le même lieu, & il eſt remarqué que ce tître ou monument de Rachel a ſubſiſté dans la poſterité, & qu'on le voyoit encore dans le tems que Moyſe écrivoit le livre de la Geneſe. Ne ſera-t-il pas permis de croire que le Seigneur a voulu faire part de ce détail à ſon Egliſe, afin de ſoutenir dans la ſuite ceux de ſes enfans qui mourroient ſans la conſolation que cette bonne Mere a coutume de procurer à tous ſes enfans. Ne ſeroit-ce point pour fortifier au lit de la mort ceux qui ſe verroient mourir exterieurement & en apparence hors de la maiſon de leur Mere, pour le ſervice de leur Pere ? Ne ſeroit ce point pour nous apprendre que comme Rachel eſt morte & a été enterrée ſur un chemin aprés avoir enfanté Benjamin, dont le nom ſignifie *le Fils de ma droite*, nous devons être content de n'avoir pas une ſepulture differente

de celle-là, lorſque par notre fermeté nous avons ſervi comme de bras à Jeſus-Chriſt pour reſiſter aux ennemis de la verité.

Cette privation de ſepulture eſt un tître pour Jeſus-Chriſt qui confirme ſa verité & qui montre le droit qu'il a dans notre ſalut, dont toute la gloire lui appartient, & lui appartient à lui ſeul; on eſt ſi curieux de prendre des Actes de tout ce qui peut le moins du monde faire connoître notre droit, Jeſus-Chriſt en prend un de cette privation de ſepulture; il permet qu'on nous faſſe cette injuſtice pour être une preuve contre les ennemis de ſa verité & de ſa juſtice. On refuſe la ſepulture à ceux qui ne veulent point conſentir à une injuſtice; donc on reſiſte à l'injuſtice, en voilà un acte formel qui ſe verra dans la poſterité. On eſt heureux de ſouffrir quelque choſe pour ſervir de témoignage au droit de Jeſus-Chriſt, & lui faire gagner ſa cauſe, car c'eſt ce qui nous fera gagner la nôtre. Il n'avoit que faire de nous, mais puiſqu'il a la bonté de vouloir, pour ainſi dire, nous avoir cette obligation; nous ſerions bien inſenſez de refuſer la grace qu'il nous veut faire, bien ingrat de ne l'en pas remercier. Il nous eſt avantageux d'être privez de la poſſeſſion même de notre ſepulture, qui eſt la ſeule qu'Abraham

voulut avoir dans la terre de Canaan ; afin de confirmer à Jeſus-Chriſt la poſſeſſion de ſon heritage qui eſt ſa verité, juſqu'à la fin des ſiecles. Il n'y a point d'enterrement, quelque pompeux & quelque magnifique qu'il puiſſe être, qui ait rien de comparable à celui là. Il eſt vrai que les anciens ont regardé comme un acte de Religion le deſir d'être enſevelis dans le ſepulchre de leurs peres; & c'étoit une eſpece de malediction d'être enterré dans une terre étrangere ; Jacob conjura ſon Fils Joſeph de le faire porter aprés ſa mort dans le ſepulchre d'Abraham ſon Pere, & Joſeph conjura ſes freres de ne laiſſer point ſes os en Egypte ; mais nous devons tellement nous ſouvenir de la crainte qu'ils ont eû que leurs corps ne fuſſent pas mis dans le tombeau de leur famille, que nous n'oublions pas la cauſe de cette crainte ; il n'y avoit rien qui fût ſi cher aux Saints de l'ancien Teſtament, que l'heritage & le ſepulchre de leurs Peres; mais ils voyoient quelque choſe en cela que les perſonnes charnelles n'y voyoient pas. Ils aimoient & ils reſpectoient dans le ſepulchre de leurs peres la foi de leurs peres. C'étoit une figure, ils n'étoient ſi jaloux de conſerver l'heritage de leurs peres, que pour nous apprendre à n'abandonner jamais, quelque violence qu'on puiſſe nous faire,

l'heritage de la foi que nous avons reçû de pere en fils par une tradition non interrompuë ; leur ſepulture ne leur étoit une choſe ſi ſainte, qu'à cauſe de la ſainteté de la foi qui étoit repreſentée par ce ſepulchre. Ils apprehendoient d'être enterré avec des étrangers, parce qu'ils apprehendoient comme la mort une foi étrangere, & qu'ils vouloient montrer à leurs deſcendans à l'apprehender comme eux. Il ne faut pas les imiter dans la crainte qu'ils avoient de n'être point enterrez avec leurs proches, parce que le tems du nouveau Teſtament ne nous permet plus de rien craindre ſur cela ; mais nous devons les imitter dans la cauſe de cette crainte. Cette crainte ne s'accorderoit pas bien avec la foi de l'Evangile, mais ce qui en eſt le ſujet s'accorde parfaitement avec cette foi. Prenons donc garde qu'étant trop jaloux de notre ſepulture, nous ne le ſoyons pas aſſez de notre foi, pour laquelle ſeule nos peres dans le tems de l'ancien Teſtament, ont regardé cette ſepulture comme une choſe ſacrée. Ce ſeroit un échange horrible de perdre la foi pour un ſepulchre, qui dans le tems même de l'ancienne loi n'étoit conſiderable que pour la foi.

Il peut donc nous être avantageux d'être privez de la ſepulture, & même nous y pouvons gagner. Mais comment ga-

gnerons nous après la mort, puiſque ce n'eſt plus un tems de gagner ? (*a*) *Faites profiter mon argent juſqu'à ce que je revienne*, dit le Pere de famille : *Negotiamini dùm venero* ; quand il eſt venu, il n'y a donc plus de profit à faire. Il eſt vrai que les occaſions de gagner beaucoup dans le tombeau ſont rares ; mais le bras de Dieu n'eſt point racourci, nous les avons entre les mains. On nous menace de nous priver de la ſepulture, ſi nous ne faiſons ce qui nous eſt impoſſible de faire ſans trahir la verité. Choiſiſſons plutôt mille fois d'être privez de mille ſepultures, que de bleſſer notre conſcience, & nous gagnerons encore après la mort. C'eſt ainſi que nous acheterons par notre foi, & comme Abraham, *pecuniâ dignâ*, un ſepulchre plus magnifique que celui des Rois, & dont la gloire ſubſiſtera dans toute l'éternité, lorſqu'il n'y aura plus de ſepulchre. Ne nous mettons point en peine de ce que deviendra notre corps après la mort. De quelque maniere qu'on le traite, il reſſuſcitera glorieux, ſi nous conſervons notre cœur pur & nos mains nettes. Sa gloire ſera plus grande dans le Ciel à proportion qu'il aura été traité ſur la terre avec plus d'ignominie ; *ſeminatur in ignobilitate*, comme dit l'Apôtre, *ſurget in gloria.* La moiſſon aura du raport à ce

(*a*) Luc 19. 33.

que nous aurons ſemé ; c'eſt pourquoi nous devrions plutôt craindre de perdre par notre faute quelque choſe de cette illuſtre infamie, qui ſera comme la ſemence d'une ſi grande gloire. Vous me menacez de me priver de la ſépulture, ſi je ne conſens à l'oppreſſion d'un innocent, & ſi je ne rends un témoignage que je crois faux : ſi vous ne m'en privez que parce que je crains de faire un menſonge & de commettre une injuſtice, vous me procurez vous-même un des plus grands avantages qui me puiſſe jamais arriver. Si je n'étois perſuadé qu'étant foible comme je ſuis, je ſerois temeraire de m'expoſer à la moindre tentation, & qu'il n'y a jamais rien de ſi aſſuré que de laiſſer faire Dieu, vos menaces me paroitroient dignes d'envie. Il n'y a rien qui ne merite d'être deſiré dans ce que vous voulez me faire craindre. Vous me menacez comme d'un grand mal, de ce que je regarde comme un grand bien. J'ai perdu toute ma vie, & je l'ai paſſé inutilement pour mon ſalut ; je ſuis indigne de reparer une vie lâche par une mort courageuſe ; cela eſt au deſſus de mes forces : il n'y aura plus de reſſource pour moi, & je demeurerai toujours pauvre, ſi vous ne me faiſiez trouver un treſor dans mon ſepulchre.

Je reconnois la grace de Dieu dans vo-

tre haine, & j'adore ſa miſericorde infinie contre un mort ; faites de mon corps ce qu'il vous plaira, j'y conſens, je vous l'abandonne, faites le pourrir où vous voudrez, il n'en deviendra pas moins incorruptible ; faites-le jetter dans la mer, expoſez-le à être devoré par les bêtes, ou faites-le brûler, ſi vous voulez : il ne ſe perd rien dans la nature ; & quand elle même le perdroit, Dieu ne peut rien perdre ; pourvû qu'on meure dans la paix de Dieu, il n'y a point d'abîme ni de lieu ſi éloigné où l'on ne ſoit trés proche de la bien-heureuſe reſurrection ; parce que Dieu qui nous reſſuſcite, eſt par tout. On entendra également en tous lieux le ſon de ſa Trompette. Par la grace de Dieu, je ſuis en aſſurance de ce côtez-là, je crains avec raiſon que les ceremonies de ma ſepulture ne m'euſſent été fort inutiles, & que je n'y euſſe rien gagné, au lieu que Dieu par vôtre moyen me preſente l'occaſion de gagner peut-être plus que je n'ai fait dans toute ma vie.

Mais auſſi il faut avouer que ſi nous negligeons la grace de Dieu, & ſi nous reculons dans une telle rencontre où il eſt ſi aiſé de vaincre, nous nous rendons entierement inexcuſables : car que pourrions nous dire pour notre deffenſe s'il arrivoit que nous fuſſions infideles à Dieu par la crainte de ce qu'on peut

faire à notre corps après la mort ; nous n'avons pas le courage de pratiquer de grandes auſteritez, & nous croyons que ce ſont les forces qui nous manquent. Nous n'avons pas aſſez d'humilité pour aimer les grandes humiliations qui pourroient ſuppléer aux autres fruits de penitence : nous diſons d'abord ce que dit ce ſerviteur de l'Evangile, ſur le point d'être diſgratié de ſon maître : (a) *Je ne ſçaurois travailler, & j'aurois honte de mandier ; fodere non valeo, mendicare erubeſco.* Nous n'avons rien à donner, & nous n'en avons pas même aſſez pour nous. Je devrois donner aux autres de mon travail, & ils me donnent du leur. Je devrois nourrir les pauvres, & ce ſont eux qui me nourriſſent. Cependant il faut ſe ſauver, & on ne ſe ſauve point ſans quelque effort conſiderable : (b) car il eſt écrit que le royaume des Cieux ſe prend par violence,

Dieu qui veut que tous les hommes ſoient ſauvez a eu compaſſion de notre foibleſſe ; & il nous preſente une occaſion de lui rendre un grand ſervice à peu de frais, nous n'avons pas beſoin d'une force extraordinaire pour acccomplir ce qu'il demande ici de nous, les foibles le peuvent faire comme les forts. Il n'eſt plus

(a) Luc 16. 3.

(b) Matth. 11. 12.

queſtion

queſtion de dire : *je ne ſçaurois travailler & j'aurois honte de mandier*, ce qu'il exige de nous n'a beſoin ni d'un grand travail ni d'une humilité extraordinaire. Si nous n'avons rien à donner, nous ne donnerons rien ; le peu qu'il demande ici que nous lui donnions, n'eſt qu'aprés la mort, ce qu'il veut que nous ſouffrions pour ſon ſervice, nous ne le ſouffrirons que dans un tems, où l'on ne ſent point ce que l'on ſouffre ; y a-t-il rien de plus aiſé ? Il ſera content de nous, ſi ayant quelque confuſion de ne pouvoir rien faire davantage pour ſon ſervice, nous conſentons volontiers que notre corps ſoit enterré ſans aucune ceremonie, ou qu'il ſoit même privé de ſepulture, pour rendre un témoignage à ſa verité qui ſoit autentique, dont on ne puiſſe douter, & qui ayant quelque choſe d'éclatant & d'extraordinaire, ſoit capable de reveiller pluſieurs de ſes ſerviteurs qui ſont dans l'aſſoupiſſement & qui s'endorment ſur le bord du précipice.

Quand on mépriſe ſa vie on ne ſe met point en peine de ſes funerailles. Saint Ignace le Martyr, qui avoit tant d'ardeur pour être devoré par les bêtes, n'eut point horreur d'un tel ſepulchre, il le préferoit même à un Mauſolée. Les Martyrs ne ſe ſont jamais mis en peine de leur enterrement ; tant de ſaintes Vierges ſe ſont vûës

entre les mains des bourreaux ſans avoir la moindre inquietude de ce qu'on feroit de leurs corps. Quand on ſe fie bien à Jeſus-Chriſt durant la vie, on peut bien s'y fier aprés la mort. Saint Ambroiſe remarque que ces illuſtres Confeſſeurs qui changeoient ſi ſouvent d'exil, & qui rempliſſoient toute la terre de gloire de la verité qu'ils annonçoient ſi hautement & d'une maniere ſi intrepide, n'avoient pas le moindre déſir d'être enterrez dans leur pays. Ils ne penſoient point où ils laiſſeroient leur corps. Ils ne s'occupoient que du lieu où iroient leurs ames; & la vûë de la terre des vivans leur ôtoit même le ſouvenir de la terre des mourrans. *Non deſiderarunt patrum ſepulchrum, quibus reſervabatur cæleſte domicilium.*

Ce n'eſt qu'un mal imaginaire que nous appréhendons & qui nous bleſſe. Car quand même on ne pourroit ſe repreſenter ſans horreur le traitement qu'on doit nous faire après la mort, nous en ſerions conſolez à l'heure même, en penſant que c'eſt le traitement que l'on a fait aux Saints. L'imagination même ne demeure point frappée d'un opprobre qui devient glorieux par le merite & la qualité de ceux qui le ſouffrent. On eſt bleſſé à la Cour de voir une perſonne habillée autrement que tous les autres; mais quand le Roy & toute la Cour portent un

habit de la même facon, cet habit fût-il le plus extraordinaire du monde, il n'eſt point remarquable parce qu'il eſt commun, & perſonne ne s'en choque; il y auroit même de la honte de ne le pas porter: l'imagination ſe fait aux modes. La Cour de Jeſus-Chriſt n'auroit-elle point pour ainſi dire les ſiennes? n'y a-t-il point de certaines choſes dans le Royaume de Dieu, à l'égard deſquelles on doit ſe conformer au tems? Les richeſſes n'étoient point un ſujet de honte dans l'ancien Teſtament, comme elles le ſont dans le nouveau, & ſaint Jacques dit, *que celui qui eſt riche doit ſe confondre dans ſon veritable abaiſſement.* Au contraire dans l'ancien Teſtament il y avoit une eſpece de deſhonneur attaché à la Virginité, au lieu qu'il n'y a rien de ſi glorieux dans le nouveau. Dans quelque tems que ce ſoit, ce qui eſt plus en uſage parmi les Saints devient plus honorable dans l'Egliſe, parce que ce ſont les Grands de cette Cour ſainte que nous devons regarder, pour apprendre d'eux comme il faut honorer Jeſus-Chriſt.

S'il arrivoit donc dans l'Egliſe que les Princes de ſa Cour & les perſonnes qui lui ſeroient le plus agréables, ne fuſſent plus enterrez, ceux qui ſont ſenſibles au veritable honneur devroient avoir quelque honte de n'avoir point de part à cet-

te glorieuſe ignominie. La veritable gloire eſt d'être traité comme les Saints ; il n'y a point d'autre infamie que de ne leur être pas ſemblables & pendant la vie & à la mort ; conformons-nous donc avec joye à cette mode ſainte & glorieuſe de l'Egliſe, qui ne vient point du caprice des hommes comme celle du monde, mais d'un ordre exprès de Dieu, & de la conduite de ſa providence qui eſt toujours admirable. Soyons content d'être un jour enterrë ſelon l'uſage devenu commun parmi les Saints, (a) *ſicut mos eſt ſepelire.*

C'eſt un bonheur d'être inhumé en terre ſainte ; qui en doute ? Mais auſſi peut-on douter que s'il etoit queſtion de deffendre la ſainteté de l'Evangile, il ne valût beaucoup mieux n'être point mis en terre ſainte, & être ſaint. Tâchons d'acquerir la veritable ſainteté en demeurant inébranlables dans la confeſſion de la verité, & alors toute la terre nous ſera ſainte, puiſque ſaint Bernard ne craint pas de dire que nos Temples ſont ſaints à cauſe de la ſainteté de nos corps : on peut dire auſſi ſans crainte que la terre devient ſainte en quelque maniere quand on y met les corps des Saints. Les habits de tant de ſaints Confeſſeurs qui ont fait des miracles, n'a-

(a) Joan.

voient point d'autre bénédiction particuliere que d'avoir touchez à leurs corps, & cela ſuffiſoit pour les rendre les inſtrumens de la puiſſance de Dieu.

La ſeule choſe donc qui pourra nous faire tort, ce ſera de n'être pas ſaint; mais confeſſons le ſaint Nom de Jeſus-Chriſt avec une voix libre, un cœur intrepide & une force toute divine, pour me ſervir des paroles de ſaint Cyprien, & nous ſerons ſaints; *voce liberâ, mente incorruptâ, virtute divinâ, telis quidem ſæcularibus nudi, ſed armis fidei credentes armati.* Confeſſons la grace de Jeſus-Chriſt qui fait les Saints, par une foi vive & par une vie ſainte; & de quelque maniere qu'on nous enterre nous ſerons Saints. Nous ne ſentirons pas même l'indignité des traitemens qu'on pourra nous faire, & cette eſpece de ſouffrance morte & inſenſible ne laiſſera pas d'être récompenſée d'une couronne; *Quàm felix pœna in quâ nihil ſit quod ſentias, & plurimùm ſit quod acquiras.*

QUE L'ON NE DOIT JAMAIS tant eſperer de Dieu, que lorſque tout paroit deſeſperé du côté des hommes.

QUoique les évenemens extraordinaires dont nous ſommes témoins

aujourd'hui ſemblent ne repreſenter que des idées très affligeantes à ceux qui aiment ſincerement l'Egliſe, cependant on peut dire avec verité que nous n'en devons être ni conſternez, ni même alarmez ; il ſemble au contraire, (ce qui paroît un paradoxe) que nous ſommes dans une ſituation plus avantageuſe que celle où nous avons été juſques icy, & qu'en ce qui nous regarde perſonnellement nous devons en avoir de la joye. Il eſt vrai qu'on ne ſçauroit ſe diſſimuler, que tout ce qui ſe paſſe peut avoir de grandes ſuites ; il ſuffit même que tout ce que nous voyons ſoit l'ouvrage de nos ennemis, pour penſer qu'il pourroit nous en coûter tout ce que nous avons de plus cher en ce monde : mais c'eſt cela même qui doit nous perſuader qu'en perdant tout, nous aurions tout gagné, ce qui eſt vrai, ſelon les vûës de la foi toujours ſi differentes de celles de la nature. Ce ſont nos ennemis qui ſont juges dans leur propre cauſe, mais c'eſt Jeſus-Chriſt qui eſt Juge de la nôtre, & la nôtre eſt la ſienne. Il a reçu toute puiſſance dans le Ciel & ſur la terre : ainſi rien n'arrive que par ſon ordre ou par ſa permiſſion. Pourquoi donc, ſi nous croyons que ce que nos ennemis ont fait contre nous nous eſt nuiſible, ne croirons nous pas auſſi que ce que Jeſus-Chriſt a fait pour lui & pour

nous, nous eſt utile? Eſt-ce que nos ennemis ne ſe trompent point, & que Jeſus-Chriſt ſe trompe? eſt-ce que nos ennemis font ce qu'ils veulent, & que Jeſus-Chriſt ne fait pas ce qu'il veut? une telle penſée ne peut venir dans l'eſprit de perſonne. Il eſt donc aiſé de conclure que ſi Jeſus-Chriſt a quelque part dans tel & tel évenement, il ne tiendra qu'à nous que cet évenement ne nous ſoit très-avantageux. Jeſus-Chriſt eſt la puiſſance du Pere : il fait donc ce qu'il veut, & perſonne ne peut lui réſiſter. Il eſt la ſageſſe du Pere ; il nous a tant aimé qu'il eſt mort pour nous ; il ne fait donc rien que ce ne ſoit pour nous rendre ſa mort utile & avantageuſe ; & ſi nous avons les ſentimens que nous devons avoir de ſa bonté, de ſa ſageſſe & de ſa puiſſance, quoiqu'il arrive nous devons être en paix. Je dirai plus ; ſi notre foi n'eſt point chancelante nous devons être comblez d'une ſainte joye.

Quand Dieu ne regleroit pas juſqu'au petites choſes, il eſt clair que ces grands coups viennent de lui ; & quand il tonne, il n'eſt rien de ſi aiſé que de dire que c'eſt lui même. Oüi c'eſt lui, & c'eſt lui qui ſe déclare hautement pour les interêts de ſa gloire ; & nous y trouverons toujours notre ſalut, ſi nous n'avons point d'autre penſée, ni d'autre deſir que de contribuer

à cette gloire aux dépens même de notre propre vie. Il n'eſt pas neceſſaire de penetrer dans l'avenir, ni de comprendre la ſuite des plus grands évenemens, pour s'aſſurer qu'ils nous ſont avantageux : il ne faut qu'avoir de la foi. On ne ſe trompe pas quand on dit que Dieu a bien fait toute choſe; c'eſt être ſage que de le croire toujours ſage, non ſeulement dans ſes paroles, mais dans tout ce qui arrive: puis qu'en un ſens, il n'arrive rien qui ne ſoit l'effet de ſa parole. Je ne me connois pas du tout en peinture ; mais ſi je voyois un tableau où le peintre ſe ſeroit fait un plaiſir d'employer tout ſon art, ſi j'étois bien perſuadé que ce peintre eſt le plus habile du monde, & ſi je l'aimois uniquement : quoi que mon admiration ne pû ſervir de rien pour rélever l'excellence de l'ouvrage, je ne pourrois pas neanmoins m'empêcher de le trouver beau & de l'admirer. Nous voyons l'ouvrage de Jeſus Chriſt, & il le conſomme à nos yeux. Son grand ouvrage c'eſt ſon Egliſe, tout ce qui eſt arrivé dans le monde, & durant le cours de tous les ſiecles, n'eſt que pour elle. Il accomplit ce qui lui manque, & il l'accomplit devant nous, pour ne rien dire de plus, ce qui ſuffit pour nous donner de la joye. Il nous ouvre les yeux ; & dans le tems qu'il ſe cache à pres que tou te la terre, il nous communique ſa lumiere. il

veut que nous le voyons travailler : & nous pouvons dire que quoique ſa main ſoit inviſible, nous le voyons dans tout ce qui ſe paſſe aujourd'huy. Pourquoi donc ne diſons-nous pas comme ce peuple de l'Evangile ; Il a bien fait toute choſe ; *Bene omnia fecit* : Eſt-ce qu'on penſe qu'on gouverneroit mieux ſon Egliſe qu'il ne la gouverne ? (*a*) Il vient nous trouver, ſon amour le fait ſe hater ; & par ſes œuvres, il nous dit ce qu'il a fait écrire dans l'Apocalipſe ; *Je vais venir bien tôt.* (*b*) *Ecce venio citò.* Eſt-il de démarches plus aimables que celles qu'a fait Jeſus Chriſt ? Quoi ! l'Epoux a la bonté & la condecendance d'admirer les démarches de l'Epouſe, & l'Epouſe n'admirera pas les ſiennes, lors même qu'il accourre pour l'embraſſer & la ſauver ? y auroit il de juſtice, ou plutôt ni auroit-il point de l'ingratitude? L'admiration d'un ignorant ne ſert de rien à un peintre, & le peintre n'en fait pas d'etat. C'eſt une admiration inutile à celui qui admire, & celui qui eſt admiré. Mais la nôtre nous ſervira infiniment, ſi nous admirons l'ouvrage de Jeſus Chriſt; & j'oſe dire qu'elle lui ſervira à lui-même, parce qu'il nous ſauvera par cette admiration, & que ſa gloire eſt de nous ſauver. Cette admiration ou nous ſerons de ſa

(*a*) Marc 7. 3.
(*b*) Apoc. 32. 11.

grandeur & de ſa ſageſſe, ſera un inſtrument de ſa miſericorde ſur nous ; c'eſt pourquoi elle lui ſera utile, par ce qu'il nous confond, pour ainſi dire, avec lui même, & que les membres de Jeſus-Chriſt ſont tellement ſes membres, qu'ils ſont Jeſus Chriſt même, comme dit ſaint Fulgence : *membra unum eſt corpus, & hoc corpus ſic eſt Chriſtus, ut Chriſtus ſit.*

Ne refuſons pas notre admiration à Jeſus-Chriſt, puis qu'il veut s'en ſervir pour nous ſauver. Ne lui refuſons point les applaudiſſemens qu'il nous demande & qu'il nous eſt ſi glorieux de lui donner. Il veut notre approbation pour nous faire du bien & pour en faire à ſon Egliſe. Si nous admirons, comme nous y ſommes obligez, la conduite de Jeſus-Chriſt la ſituation de cette Sainte Mere en ſera plus avantageuſe ; puiſque ces veritables avantages viennent de la vertu & de la patience de ſes enfans, Jeſus attend de nous que nous lui diſions dans de telles rencontres. Il a bien fait toutes choſes : *bene omnia fecit.* Portons donc ce jugement ſi juſte pour ſa gloire, & ſi avantageux à l'Egliſe & à nous mêmes. Diſons cette parole pour lui & pour nous : nous rendons un ſervice important à l'époux & à l'épouſe, pourvû que cette parole vienne du cœur, & que ce ne ſoit pas ſeulement la langue qui la profere. Cette parole

étoit la loüange que les peuples donnoient à Jeſus-Chriſt, lorqu'ils lui voyoient operer tant de gueriſons miraculeuſes, & elle nous apprend à le loüer en nous conformant à ſa volonté, ce qui eſt lui donner une loüange toute divine. Mais nous la lui donnerons ici avec encore plus de juſtice. Car ce que fait Jeſus-Chriſt à préſent eſt bien plus grand que ce qu'il faiſoit alors; il guériſoit les corps, aujourd'hui il guérit les ames; il ajoute ce qui manque au corps de l'Egliſe; il acheve le nombre des Saints, il ſe hâte de remettre ſon Royaume entre les mains de ſon pere, pour y regner éternellement. Nous avons donc bien plus de raiſon de dire à preſent! *il a bien fait toutes choſes: bene omnia fecit..*

En quelque conjoncture qu'on ſe trouve, c'eſt une grande louange que celle qui eſt renfermée dans ces paroles; mais quand on le dit en ſouffrant, c'eſt un miracle qu'il aime peut-être mieux que les autres qu'il a fait ſur la terre. Et il le fait dans le cœur de ceux qui le louent. Pour moi je croi qu'il n'y a point de voye plus courte & plus éficace pour eccomplir toute juſtice, que dire cette ſainte parole en portant la Croix de Jeſus-Chriſt; & c'eſt pour nous une ſeconde raiſon de dire à préſent: *il a bien fait toutes choſes: bene omnia fecit;* parce qu'il ſe de ſert nos ſoufrances

pour nous punir de nos pechez & pour nous les pardonner ; ce qui n'eſt pas moins un effet de ſa miſericorde que de ſa juſtice. Mais il s'en ſert encore pour l'accompliſſement de ſes deſſeins ſur ſon Egliſe, qui eſt la fin & la communication de toutes ſes miſericordes. Voila une raiſon generale qui montre que nous ne pouvons nous tromper en adorant les jugemens de Dieu ſur nous, & en croyant que nos affaires vont bien, puiſque c'eſt Dieu que nous en avons chargé & qui en a le ſoin.

Il me ſemble neanmoins qu'on peut dire encore quelque choſe de plus que cela. Car ſoit que Dieu ait reſolu de nous laiſſer dans cette oppreſſion particuliere pour abreger le tems, & nous délivrer encore plutôt de l'oppreſſion generale du monde : ſoit qu'il ait reſolu au contraire de nous délivrer pour quelque tems de la puiſſance de nos ennemis ; je croi que nous devons avoir plus d'eſperance que nous n'en avions auparavant. En voici la raiſon : c'eſt que Dieu eſt plus prêt de nous ſervir, quand il n'y a perſonne qui nous ſecoure, & que toutes les puiſſances du monde jointes enſemble ne ſçauroient diminuer ni augmenter la puiſſance de Dieu : certainement nous ſommes infiniment plus forts lorſqu'il n'y a que lui qui nous aſſiſte, & que tout

le

le monde eſt contre nous; ce qui a fait dire à ſaint Paul : (*a*) *Lorſque je ſuis foible, c'eſt alors que je ſuis fort ; Cum infirmior, tunc potens ſum.* Dieu eſt naturellement la deffenſe des pauvres. Il eſt de foi qu'il les deffend, & qu'il les délivre lorſqu'il ne ſe trouve perſonne pour les délivrer, & qu'ils n'eſperent qu'en lui ſeul. (*b*) *Liberabit pauperem à potente, & pauperem cui non erat adjutor.* Mais le ſecours qu'on attend des hommes, ou retarde ou affoiblit celui de Dieu dans lequel eſt toute notre force : or il me ſemble que nous ſommes à peu prés dans l'état où étoit David. Nous ſommes pauvres, nous ſommes opprimez comme il l'étoit par des enne mis qni ſont puiſſans ; & il n'y a perſonne qui nous delivre. *Pauperem cui non erat adjutor.* Il s'en ſuit donc que Dieu nous delivrera, pourvû que nous ne renoncions point à notre avantage, en faiſant attention au ſecours des hommes, ce qui ſeroit regarder derriere nous. C'eſt pourquoi nous devons avoir de la joye quand nous nous voyons abandonnez ; & il arrive ſouvent que lorſque des perſonnes du monde diſent aux ſerviteurs de Dieu qu'ils ſont perdus, parce que ces perſonnes n'ont pas d'yeux pour voir le ſecours de Dieu, les Anges au contraire ſe rejoüiſ-

(*a*) Corrin. 17. 10.
(*a*) Pſ. 71. 12.

ſent avec eux, en diſant, *Courage vous ſerez bientôt delivrez.* C'eſt la conſolation que Raphael donna à Tobie ; *Forti animo eſto, in proximo eſt ut à Deo cureris. Ayez bon courage, vous allez etre bientôt gueri.* L'abandonnement des hommes eſt un remede ſi ſouverain, quand on ſçait s'en ſervir, qu'il n'y a point de mal ſi incurable qu'il ne gueriſſe : & ce remede eſt toujours efficace, quoiqu'il ne le ſoit pas toujours de la même maniere. On pourroit montrer cela par une infinité d'exemples de l'un & de l'autre Teſtament, ce qui ſeroit trop long & n'eſt pas néceſſaire, parce qu'on les ſçait, & que nous devons les avoir toujours devant les yeux.

Il eſt ſi vrai qu'il n'y a rien de ſi avantageux que d'être ſans ſecours, que David ne deſiroit point d'autre ſecours ; *Secourez-nous dans l'affliction, diſoit-il à Dieu,* (a) *Da nobis auxilium de tribulatione.* Et la raiſon en eſt admirable, & digne du ſaint Eſprit qui parloit en lui, c'eſt dit-il, *que le ſalut qui vient de l'homme n'eſt que vanité, quia vana ſalus hominis :* comme s'il diſoit le ſecours des hommes eſt ſi vain, que c'eſt un grand ſecours que d'être abandonné d'un tel ſecours. David le diſoit pour nous inſtruire, & il le pratiquoit comme nous le pouvons voir dans ces paroles ſi admi-

(a) Pſ. 59. 12.

rables : (a) *Quand je ſerois aſſiegé par toute une armée, mon cœur ne craindra rien. Quand elle fondroit ſur moi pour me combattre, le combat même redoubleroit mon eſperance. Si conſiſtant adverſum me caſtra, non timebit cor meum; ſi exurgat adverſum me prelium, in hoc ego ſperabo.* Quand une puiſſante armée vient fondre ſur nous, il y a plus de peril qu'à être ſimplement aſſiegé. C'eſt pourquoi quand le peril eſt moindre, le Prophête ſe contente de dire qui ne craindra point : *non timebit cor meum*; mais quand le peril eſt extréme, il ne croit pas que ce ſoit aſſez de ne point craindre. Mais afin de ne ſe point montrer ingrat envers Dieu, & indigne de ſa grace & de ſa protection, qui eſt plus grande lorſque nos ennemis ſont beaucoup plus forts que nous, il témoigne expreſſément que non ſeulement il ne craindra point; mais qu'au contraire cela lui ſera une occaſion d'eſperer, *in hoc ego ſperabo.*

Ce qui eſt arrivé juſqu'ici à notre égard étoit comme un ſiege, & ſans doute nous n'y devions point craindre, parce que Dieu eſt avec nous, quand nous ſommes dans l'affliction. C'eſt alors qu'il falloit dire, *Mon cœur ne craindra point, Non timebit cor meum.* Mais ce qui eſt arrivé depuis, nous annonçant comme une bataille qu'on eſt prêt de nous livrer, nous devons re-

(a) Pſ. 26. 3.

connoître que Dieu approche de nous davantage; & par conſequent ſi nous avons de la foi nous devons dire avec joye pour honorer ſon ſecours: *C'eſt le danger même où nous ſommes qui nous donne de l'eſperance: In hoc ego ſperabo.* C'eſt ce que J. C. demande de nous, quand il nous dit *que c'eſt alors qu'il faut regarder en haut & lever nos têtes, parce que notre redemption eſt proche; Reſpicite & levate capita veſtra, ecce enim appropinquat redemptio veſtra.* Cela ſeroit encore plus vrai quand même Dieu ne voudroit pas nous délivrer viſiblement, pour nous délivrer inviſiblement & avec plus de gloire; ce qui pourroit être le ſujet d'un grand diſcours. Mais il eſt certain que quand le Seigneur a reſolu de nous délivrer de nos ennemis, il execute ſes deſſeins quand les hommes ne voyent plus d'apparence que nous en puiſſions étre délivrez: & c'eſt alors au contraire que les ſerviteurs de Dieu commençent d'y voir plus d'apparence; parce qu'ils n'en jugent que par la foi, dont les vûës ſont oppoſées aux ſens & au deſſus des raiſonnemens humains.

Quand Abraham eut épouſé Sara, il étoit aiſé de juger en les voyant tous deux ſe portant bien & dans un âge peu avancé, qu'ils n'étoient pas éloignez d'avoir des enfans; au contraire quand on les vit dans la derniere vieilleſſe on pouvoit

bien dire qu'ils en étoient trés-éloignez. Mais ſi quelqu'un eût été inſtruit du deſſein de Dieu, il eût eu raiſon de ſe mocquer de tous ces jugemens; car comme Dieu avoit réſolu de faire paroître ſa puiſſance dans Abraham & dans Sara, & qu'il vouloit qu'Iſaac fût un fils de promeſſe, comme le dit l'Apôtre, il n'y avoit dans la verité aucune apparence qu'ils duſſent avoir des enfans, lorſqu'il ſembloit y en avoir toutes les apparences du monde; & auſſi lorſqu'il n'y avoit aucune apparence qu'ils en duſſent avoir, on devoit juger qu'ils en auroient bientôt, parce que c'étoit le vrai tems que Dieu avoit choiſi pour leur en donner.

Je ne ſçai pas ce que Dieu a reſolu de faire, ni s'il nous veut donner un peu de tems pour reſpirer & reprendre nos forces; mais certainement s'il le veut faire, & que ce ſoit ſon deſſein de montrer encore par un ſi grand exemple qu'il n'y a rien de ſi ſûr que de s'abandonner entre ſes mains & de renoncer à toute la fauſſe ſageſſe du ſiécle: s'il veut nous délivrer pour ſa gloire, il faut avoüer qu'il n'y a jamais eu lieu d'avoir tant d'eſperance qu'à preſent, parce que non ſeulement les étrangers ne nous ſecourent point, mais ceux de notre propre maiſon nous perſecutent; ce ſont les enfans mêmes & ceux qui paroiſſent nos amis qui

nous oppriment, & qui ſervent d'inſtrumens à nos ennemis : à qui aurions-nous donc recours ? toute la terre eſt contre nous. On craint même de dire qu'on nous connoit & qu'on nous aime ; nous voilà donc parfaitement ſans ſecours, & par conſequent nous voilà aſſurez du ſecours de Dieu, ſelon la parole du Prophete : (a) *Il delivrera le pauvre de la main du puiſſant, & le foible qui n'avoit aucun ſecours : quia liberabit pauperem cui non erat adjutor.* La ſeule choſe que nous avons à craindre eſt de n'être pas pauvres ; car Dieu ne dit pas qu'il aſſiſtera tous ceux qui demeure ſans aucune aſſiſtance, mais ſeulement les pauvres qui ne ſont point aſſiſtez & qui ne peuvent l'être : *pauperem cui non erat adjutor.*

Gedeon qui avoit beaucoup de foi, ſelon le témoignage que lui rend l'Apôtre, comprenoit bien que Dieu n'a pas beſoin des moyens humains. C'eſt pourquoi ayant été choiſi par le Seigneur pour délivrer ſon peuple de la puiſſance des Madianites, il ne ſe mit pas tant en peine d'amaſſer une grande armée que de s'aſſurer de ſa volonté. Il ne leva des Troupes que de quatre Tribus ; car il eſt dit ſeulement qu'il envoya des couriers ſans faire une convocation particuliere, ni recommander avec inſtance de pren-

(a) Pſ. 72. 12.

dre les armes ; & cependant il ne comprenoit pas encore aſſez combien il eſt vrai que Dieu n'a pas beſoin du ſecours des hommes, ni de leur multitude pour executer ſes plus grands deſſeins. Dieu lui dit donc que ſon armée étoit trop nombreuſe pour vaincre ſes ennemis : *Multus tecum eſt populus, nec tradetur Madian in manus tuas.* (*a*)

Qui a jamais entendu parler d'un ſemblable raiſonnement ? Vous ne vaincrez pas, parce que vous êtes trop fort ; puiſqu'au contraire on n'eſt vaincu que parce qu'on eſt le plus foible. C'eſt là auſſi un raiſonnement de Dieu, & non pas des hommes ; & il faut avouer que ſes penſées ſont bien differentes des nôtres, comme il nous le dit ſi ſouvent dans ſes Ecritures. Si nous avions été en ce tems-là, nous euſſions crû facilement que Gedeon ne pouvoit pas vaincre avec une telle armée, parcequ'elle n'étoit pas aſſez grande, & ſi nous avions été de ſon conſeil, nous lui aurions donné avis d'aſſembler toutes les forces du peuple de Dieu, afin de pouvoir remporter la victoire avec plus d'aſſurance, ce qui eût été le vrai moyen de la lui faire perdre ; car le deſſein de Dieu étoit de faire connoître à ſon peuple qu'il n'étoit pas délivré par ſes propres forces, mais par ſa ſeule miſericorde ; *De peur*

(*a*) Judic. 7. 2.

qu'Iſraël ne ſe glorifie contre moi, & ne diſe : J'ai été délivré par ma propre force ; Ne glorietur contra me Iſraël & dicat, meis viribus liberatus ſum. (*a*) C'eſt la raiſon que Dieu en apporte, qui nous apprend que c'eſt ſe glorifier contre lui que de mettre ſa confiance en ſoi-même, ou dans le ſecours des hommes. Gédeon renvoya donc la plus grande partie de ſon armée *qui* n'étoit pas grande ; & quoiqu'en *cela il* eût ſuivi exactement l'ordre de Dieu, il ſe trouva néanmoins qu'il étoit encore trop fort, & le Seigneur lui dit : *Le peuple eſt encore en trop grand nombre : Dixitque Dominus ad Gedeon, adhuc populus multus eſt.* Sur ce ſecond ordre il congédia preſque toute le reſte de ſon armée, ne retenant que trois cens hommes, & encore ſans armes, puiſqu'au lieu d'épées & de boucliers, *il ne leur donna dans les mains que des trompettes & des pots de terre vuides avec des lampes : Et dedit tubas in manibus eorum, lagenaſque vacuas ac lampades in medio lagenarum.* Dieu avoit reſolu de donner la victoire à ſon peuple, mais il vouloit qu'il demeurât entierement perſuadé que c'étoit Dieu ſeul qui avoit vaincu & non pas l'homme.

Si dans les guerres qui arriverent aux Iſraëlites ſous les autres Juges, ou ſous les Roys, Dieu leur eût fait le même

[*a*] Judic 7. 2.

commandement qu'il avoit fait à Gedeon, & qu'il eût ordonné de renvoyer la plus grande partie des troupes ; n'eſt-il pas vrai qu'au lieu de s'en affliger, ils euſſent crû au contraire que c'étoit une marque aſſurée qu'il vouloit leur donner la victoire ſur leurs ennemis. Je me demande donc à moi-même pourquoi j'ai moins de foi que les Juifs ? d'où vient que je perds courage, en voyant que Dieu renvoye la plus grande partie de ſes troupes, & qu'il retient ſi peu de monde pour combattre ſous ſes enſeignes & pour ſa cauſe ? C'eſt cela même qui nous doit faire eſperer davantage, au lieu de nous faire craindre. Indubitablement Dieu vaincra, mais il veut qu'on croye que c'eſt lui ſeul qui nous fait vaincre. Si cette conduite étoit nouvelle, elle pourroit nous ſurprendre quoiqu'elle ſoit ſi juſte & ſi digne de Dieu; mais après tant d'exemples, nous devons être aſſurez que, puiſqu'il ſe comporte avec nous de la même maniere dont il s'eſt comporté avec ſon peuple ſous Gedeon, il eſt viſible qu'il a auſſi le même deſſein, & qu'il veut tellement nous faire vaincre, que nous ne nous en glorifions que dans lui ſeul.

Il eſt écrit, *qu'il y a beaucoup d'appellez, & peu d'élûs* ; mais à preſent on peut dire qu'il y a même peu d'appellez en comparaiſon de ceux qui ne le ſont pas. Il y a

un grand nombre de perſonnes dans l'Egliſe qui devoient combattre pour la cauſe de Dieu ; mais Dieu les renvoye, parce qu'ils ſont timides, & qu'ils craignent plus de perdre un peu de bien ou quelques commoditez temporelles, que de perdre leurs ames : & le Seigneur dit encore aujourd'hui, ce qu'il fit dire par Gedeon : *Que celui qui a peur & qui eſt timide, s'en retourne ; qui formidoloſus & timidus eſt, revertatur.* (a) C'eſt ici le langage de ſa juſtice, & il ne fait pas la grace à ceux qui ne ſe donnent pas tout-à-fait à lui, de ſe ſervir d'eux. Ne nous étonnons donc point du grand nombre des perſonnes qui le quittent.

Gedeon ne fut point ſurpris de voir que vingt-deux mille hommes quittoient le camp & s'en retournoient chez eux : il ne fut point ſurpris non plus quand de dix mille hommes qui lui reſtoient, il ne lui en demeura que trois cens qui ne plierent point le genouil pour boire ; ce peu de perſonnes ne devoit pas être dans l'abbatement & la triſteſſe, parce qu'il ſe voyoit en petit nombre, mais il devoit être dans la joye de ſe voir préferé par le choix de Dieu à tant d'autres. Ils ne devoient pas en avoir moins de courage, mais plus de reconnoiſſance. C'eſt là notre regle. Quand Dieu exécute ſes ordres, nous ne

(a) Judic. 7. 3.

devons pas perdre notre paix, s'il eſt le ſeul que nous aimons; car ceux qui n'aiment que ſa loi comme dit le Prophete, ne s'affoibliſſent point de quelque évenement que ce puiſſe être : *Pax multa diligentibus legem tuam, & non eſt illis ſcandalum*; ce ne leur eſt pas un ſcandale, que Dieu faſſe ſa volonté qu'ils preferent toujours à la leur, mais une occaſion de le ſervir encore avec plus de fidelité, de le louer avec plus d'amour, ſelon ce qui eſt écrit, *Super hoc laudabit te populus fortis, quia factus es fortitudo pauperi & egeno in tribulatione ſua*; (*a*) c'eſt pour cela qu'un peuple puiſſant vous rendra gloire, parce que vous êtes devenu la force du pauvre & du foible dans ſon affliction.

Dans ces grands jugemens que Dieu exerce, ceux qui le craignent ont de la triſteſſe & de la joye; mais leur triſteſſe n'a pour objet que le malheur de leurs ennemis, parce qu'ils ſe perdent; & leur joye eſt pour eux mêmes parce qu'ils ſe ſauvent. Ne diſons donc point, tout le monde nous perſecute ou nous abandonne. Que notre eſperance ne s'affoibliſſe pas dans de telles rencontres; mais qu'elle ſe releve par la foi que nous avons, que le ſecours de Dieu eſt tout proche. Il ne nous dira point à preſent comme à Gedeon : *Vous avez encore trop de*

(*a*) Iſaie 25. 3.

monde avec vous : adhuc populus vobiſcum multus eſt. Ce n'eſt plus notre nombre qui nous nuit : *Quia pauci facti ſumus valde.* Graces à Dieu nous n'avons point d'armes : nous ſommes ſans aucune protection de la part des hommes ; & par conſequent, nous voilà en état de vaincre, ſi la trompette de la verité ſe fait entendre dans notre cœur, & ſi la lampe de la charité eſt dans nos mains par le bon exemple que nous donnons, & ſi nous ne faiſons non plus d'état de nos corps, que de pots de terre pour les briſer en les ſacrifiant à Jeſus Chriſt.

En quelque petit nombre que ſoient les amateurs de la verité, pourvû qu'ils ſoient dans de ſemblables diſpoſitions, ils vaincront toujours. Pourquoi comptons-nous les goutes de pluye qui tombent ſur nous, & pourquoi ſommes-nous ſi attentifs à obſerver les nuées, contre la défenſe du ſage ? puiſque nous ſommes aſſurez que les grandes eaux ne peuvent éteindre le feu de la charité, comme il eſt dit dans le Cantique (*a*) & que des fleuves entiers ne ſont point capables de l'étouffer.

N'ayons d'autres ſoins que de demander ſans ceſſe à Dieu qu'il allume dans notre cœur ce grand feu de charité, & laiſſons faire le monde ; quoiqu'il puiſſe

(*a*) Cant. 8, 7.

faire

faire contre nous ; ne l'aimons point, & il eſt déja vaincu. Il ne peut nuire que quand on l'aime, & il ſert toujours quand on le hait. Qu'on nous calomnie, qu'on nous trahiſſe, qu'on nous perſecute, qu'on nous apprenne que tout le monde nous croye perdus ſans reſource : ſi nous ne regardons que Dieu ſeul, ſi toute notre confiance eſt en lui, nous vaincrons la perſecution par ſon ſecours, quelque grande qu'elle puiſſe être ; ou s'il veut nous faire encore une plus grande miſericorde, la perſecution nous fera vaincre. Quand nous voyons que les maux croiſſent, croiſſons auſſi dans de plus grands biens, & animons nous par la foi, pour nous relever encore plus haut à proportion qu'on nous accable La meſure eſt certaine, c'eſt le poids du Sanctuaire. Dieu nous aime autant qu'on nous hait pour l'amour de lui. Je craindrois que nous ne fuſſions ingrats & infideles, ſi nous avions plus de triſteſſe de la haine du monde & de ſa perſecution, que nous n'avons de joye de l'amour que Dieu nous porte & de ſa protection ſi particuliere. Pour bien faire, nous devrions être ſi attentifs à louër Dieu & à l'aimer, que nous ne nous apperçuſſions pas même, pour ainſi dire, de ce que le monde fait contre nous.

J'ai honte quand j'apprends qu'un

Philoſophe Payen étoit tellement attentif à des figures mathematiques, qu'il ne fut point détourné de cette occupation de vanité par la priſe de la Ville où il étoit. Il ne s'apperçut point de la déſolation publique, & il fut tué ſans qu'il y penſât. Pourquoi les Epouſes de Jeſus-Chriſt ſeront-elles moins fermes & moins tranquilles dans l'application qu'elles doivent toute entiere à la verité, & à la charité de leur Epoux? Ne ſeroit-il pas honteux qu'elles demeuraſſent conſternées à la vuë d'une feüille que le vent emporte, lorſque les Eſclaves du démon ont tant de force? Je ne voudrois pas au fond ne me point appercevoir de tant de maux, puiſque Jeſus-Chriſt me commande de lever alors la tête : *Levate capita veſtra.* Je ne voudrois pas être inſenſible, puiſqu'il me commande de m'en réjoüir : *Gaudete & exultate* : Quand on leve la tête comme Jeſus-Chriſt l'ordonne, on voit bien la perſecution, mais on la mépriſe; quand on ſe rejoüit dans les maux qu'on ſouffre, on n'eſt pas inſenſible, mais on n'a point d'autre ſentiment que celui que l'amour donne. Nous devons ſi peu avoir de reſſentiment contre nos ennemis à cauſe du mal qu'ils nous font, que nous ne devons preſque pas nous appercevoir qu'ils nous en font. Mais nous devons avoir un ſi grand reſ-

ſentiment de la miſericorde que Dieu nous fait de nous expoſer à ſouffrir quelque choſe pour la juſtice, que nous devons l'en loüer par des actions de graces continuelles.

Si nous levions ainſi nos têtes pour remercier Dieu du mal qu'on nous fait ſouffrir, & pour pardonner de tout notre cœur à ceux dont il ſe ſert pour nous le faire, notre eſperance croîtroit à proportion que croîtroient les maux qu'on nous fait ſouffrir; ce qui obligeroit Dieu de les faire finir par une infinité de moyens qu'il a toujours en ſa diſpoſition, ou pour donner la paix à ſon Egliſe, ou pour nous la donner à nous mémes, en rendant notre couronne parfaite, s'il ne vouloit pas la faire finir. Une Epouſe de Jeſus-Chriſt pourroit ſe ſervir des paroles de l'ami de l'Epoux, & dire ici avec ſaint Paul, *Je me ſens preſſé des deux côtez*, *coarctor è duobus*. Car qu'y a-t-il que les enfans de l'Egliſe puiſſent deſirer avec plus de raiſon que la paix de l'Egliſe? & qu'y a-t-il que les ſoldats de Jeſus-Chriſt puiſſent deſirer plus ardemment que de mourir pour ſon ſervice? C'eſt pourquoi il n'y a point d'eſperance qui ſoit ſi bien fondée, que celle qui nait & qui ſe fortifie de la grace; car elle eſt cauſe que la perſecution même finit, ou qu'elle nous couronne.

Nous ne devons point vouloir entrer dans les deſſeins de Dieu, non plus que les trois Enfans de la fournaiſe ; mais il eſt certain que ſi Dieu a réſolu de faire éclater les merveilles de ſa puiſſance ſur nous en nous protegeant viſiblement, & s'il veut nous délivrer de la puiſſance de nos ennemis, nous devons croire fermement que nous ſerons d'autant plus proches de ce port ſi déſiré de la paix, que la tempête qui s'éleve contre nous ſera plus grande, & qu'il n'y a point de voye plus courte pour y arriver que la grandeur même de nos maux, pourvû qu'elle ſoit accompagnée d'une grande patience dont l'ouvrage eſt toûjours parfait, ſoit qu'elle mette fin à la perſecution, ou que la perſecution mette fin à notre vie, (ce que nous ne meritons pas) parce que nous n'avons pas rendu notre vie aſſez conforme à la croix de Jeſus-Chriſt pour meriter cette grande grace d'y pouvoir mourir. Mais quoiqu'il arrive, c'eſt toujours une grande grace que Dieu délivre ſon Egliſe pour un tems, ou qu'il nous délivre nous-même, laiſſons-le faire ; car il fait tout avec une ſageſſe & une charité infinie : mais quoiqu'il faſſe, ſi nous n'eſperons qu'en lui ſeul nous verrons toujours de grandes choſes, ſoit dans la délivrance de l'Egliſe, ſoit dans la nôtre, qui ſera d'autant plus réelle qu'il ne nous

délivrera de nos ſouffrances que par la mort.

Nous avons encore un autre ſujet d'eſperance qui vient de la haine implacable de nos ennemis, qui ſe réjoüiſſent & qui triomphent de nos maux; ce qui eſt ſeul ſuffiſant pour attirer la miſericorde de Dieu ſur nous, ſi nous ne repondons à leur haine que par notre douceur & par notre amour. (*a*) Si Dieu retire ſa colere quelquefois de deſſus ſes ennemis, comme Salomon nous en aſſure, lorſque ceux qui les haïſſent ſe réjoüiſſent de leurs miſeres, à plus forte raiſon il l'ôte de deſſus ſes enfans qui ne ſouffrent pas ſeulement pour leur injuſtice particuliere, mais auſſi pour ſa juſtice, lorſque la cruauté de leurs ennemis ſe baigne dans leur ſang, & leur fait trouver de la joye en leurs ſouffrances. Nos adverſaires en criant contre nous, font plus que s'ils prioient pour nous; & en tâchant d'allumer la colere des puiſſances contre des perſonnes innocentes à leur égard, ils éteignent celle de Dieu contre des coupables.

Pour moi j'eſpere que Dieu nous pardonnera, quand je vois que nos ennemis qui nous offenſent ſans que nous les offenſions, ne veulent pas même nous pardonner; & il n'eſt pas facile de preſumer que notre Juge s'appaiſe, & qu'il

(*a*) Prov. 24. 18.

nous veut faire miſericorde lorſque ces ennemis ſi implacables & ſi cruels ne ſe laiſſent toucher d'aucun ſentiment de compaſſion dans l'extrémité de nos miſeres. Nous devons regarder ces paroles de ſang qu'ils vomiſſent contre nous, & que ſaint Cyprien appelle *des paroles meurtrieres*, *parricidalia verba*, comme des gages de la protection de Dieu & de ſa paix, de quelque maniere qu'il nous la donne. C'eſt ainſi qu'on trouve dans le ſerpent même un antidote contre ſon venin; c'eſt ainſi qu'ils nous preſentent eux-mêmes le remede du mal qu'ils nous font, pourvû que nous ne refuſions pas de nous en ſervir, & que nous les aimions toujours; car ce remede n'eſt ſalutaire & efficace qu'entre les mains de la charité.

Je conclus donc que ſi nous devons être délivrez, il y a de l'apparence que nous le ſerons bientôt, parce que nous n'avons aucun ſecours, parce que tout le monde nous opprime, parce que nos maux augmentent toujours, & que la haine que nous portent nos ennemis eſt ſi grande qu'elle ne peut preſque plus augmenter. Nous avons donc occaſion de prier Dieu qu'il ait pitié de nous à cauſe de nos ennemis, *Propter inimicos meos eripe me*; (a) à

(a) Pſ. 58. 16.

cauſe de lui-même, *propter temetipſum*; (*a*) & à couſe que nous ſommes entierement abandonnez, *quia pauperes facti ſumus nimis.* (*b*)

Que ſa ſainte volonté ſoit faite & qu'il nous faſſe la miſericorde de nous délivrer de quelque maniere qu'il nous délivre. *Amen.*

(*a* Dan. 79. 19.
(*b*) Ibid- 78.8.

QU'IL NE SERT DE RIEN de s'approcher des Sacremens, ou d'en être privez même pour la cauſe de Jeſus-Chriſt, ſi on n'a d'ailleurs une ſolide & veritable piété, qui ſeule eſt utile.

COmme Dieu n'a pas beſoin des moyens ordinaires qu'il a établis dans ſon Egliſe pour le ſalut des hommes, nous pouvons être ſauvez quand il le voudra ſans nous confeſſer, nous pouvons être ſauvez ſans communier; mais il n'en eſt pas de même de ſon amour; jamais nous ne pouvons être ſauvez ſans l'aimer, & c'eſt en cela que conſiſte principalement notre bonheur. C'eſt le plus grand effet de ſa miſericorde ſur nous, de nous obliger de l'aimer, & de nous avoir mis par là dans la néceſſité d'être heureux; car comme il eſt

impoſſible d'être heureux ſans l'aimer, il eſt impoſſible de n'être pas heureux en l'aimant. C'eſt pourquoi l'obligation de l'aimer non ſeulement n'a rien de rude, mais il n'y a rien même de plus doux; non ſeulement elle eſt éloignée de toute ſervitude, mais elle eſt le principe de notre liberté. Ce ſeroit une néceſſité bien agréable à un ambitieux d'être Roy; *c'en* doit être une bien plus agréable à un homme raiſonnable d'être obligé d'aimer Dieu; car ſi c'eſt regner déja que de commencer à le ſervir, que ſera-ce de l'aimer parfaitement ?

Il n'y a point ici d'exception, quoiqu'on puiſſe faire, il faut toujours obéir à Dieu, il faut toujours l'aimer. Mais en lui obéiſſant & en l'aimant, quoiqu'on puiſſe faire, on eſt heureux, & on n'a rien à craindre; puiſque la ſeule choſe que nous devions craindre eſt de ne lui obéir pas & de ne le pas aimer. Sans cet amour, qui eſt l'eſprit & la vie de tout, rien ne ſert, ou plutôt tout nuit. La verité que nous liſons dans l'Ecriture ſainte, ne nous délivre point ſans l'eſprit de la verité que ſaint *Ambroiſe* appelle *penetralia veritatis*. Il ne ſert de rien, ſelon ſaint Auguſtin, de manger la vie ſi l'on a déja la vie : de même qu'il ne faut pas croire non plus qu'il nous puiſſe être utile d'être retranchez exterieure-

ment de la participation de la vie, quand ce ſeroit pour l'interêt de vie même, qui eſt Jeſus-Chriſt, ſi l'on ne vit pas. Le Corps de Jeſus-Chriſt même ne peut nous profiter ſans ſon Eſprit; (*a*) *Caro non prodeſt quidquam, ſpiritus eſt qui vivificat*: à plus forte raiſon, ce n'eſt pas aſſez d'être ſeparez de ce ſaint Corps, pour quelque bonne cauſe que ce puiſſe être, ſans ce même eſprit de foi & de charité.

Il faut que la foi animée de la charité, coopere avec toutes nos œuvres, pour les rendre ſaintes devant Dieu, comme elle cooperoit avec celle d'Abraham, ſelon ſaint Jacques (*b*) *fides cooperabatur operibus illius*. Il faut ſe confeſſer devant Dieu, quand on ne peut ſe confeſſer devant les hommes, afin que la peine de ne nous point confeſſer nous ſoit utile; il faut communier interieurement quand on ne peut communier à l'exterieure, afin que la peine d'être privez de l'Euchariſtie nous ſoit utile & contribuë à notre ſalut. Il faut faire toujours ſpirituellement ce qu'on nous empêche de faire d'une maniere ſenſible; & nous ſommes cenſez avoir fait devant Dieu ce qu'on nous empêche de faire. Si je me confeſſe à Dieu avec une douleur humble & paiſible, de ne pouvoir plus me confeſſer aux hommes, j'ai le fruit du ſaint Sacrement de peni-

(*a*) Joan. 6. (*b*) Jacq. 2. 12

tence, & j'ai encore le merite de ce qu'on m'en prive. Si je m'unis à J.C. par la foi, j'ai le fruit de l'Euchariſtie, & j'ai encore le merite d'en être ſeparé pour l'amour de lui, & pour la deffenſe de ſa cauſe, quand je ſerois excommunié pour ce ſujet, & retranché de la communion des Saints à la vuë de toute l'Egliſe; ſi j'ai encore plus de ſoin de m'unir à ces membres dont on me ſepare par le lien d'une charité ſincere, & qui ne s'aigrit de rien, j'ai le fruit entier de la Communion de l'Egliſe, & cette excommunion devient pour moi un nouveau merite devant Dieu, qui ſuffit pour me ſanctifier ſi je ſuis dans les diſpoſitions que je viens de dire.

Mais ſi je me contente de l'avantage que j'ai d'être ſeparé des Sacremens de l'Egliſe, pour la cauſe même de l'Egliſe, ſans me mettre en peine d'honnorer ce retranchement par une pieté ſolide & par des fruits dignes de penitence, je ſuis en danger d'être condamné avec ceux qui ſe confeſſent mal, & qui communie indignement; puiſque j'abuſe de la grace de Dieu auſſi bien qu'eux, & que je ne reconnois point le tems de ſa viſite. On ſera puni pour avoir approché des Sacremens avec les meilleurs intentions du monde, ſi on en a retiré aucun fruit: on ſera puni auſſi pour en avoir été ſé-

paré, ſi l'on n'a tiré aucun avantage de cette ſeparation, quoique ç'ait été pour la meilleure cauſe du monde; la juſtice de la cauſe ſupplée à tout, puiſqu'elle ſupplée même au Corps de J. C. avec une abondance de merites, mais elle ne ſupplée pas à J.C. & à ſon amour. Rien n'y ſupplée, car il n'y a point d'autre fondement que J. C. (*a*) dit ſaint Paul. La pieté eſt bien utile à tout, mais rien n'eſt utile ſans la pieté.

Il ne faut donc pas ſe repoſer ſur cette ſeparation, non plus que ſur la reception de l'Euchariſtie, qui eſt ſi ſainte par elle-même. Quoique nous nous approchions de l'Euchariſtie, ſi elle demeure inutile en nous, elle nous nuit; quoiqu'on nous en ait ſeparez injuſtement, ſi nous laiſſons cette ſeparation oiſive, notre ſituation n'a plus de quoi nous raſſurer, & elle ſe trouve moins favorable au ſalut que celle où nous étions auparavant. L'Euchariſtie eſt ſainte, & cette ſeparation de l'Euchariſtie eſt ſainte, mais en profanant la ſainteté de l'Evangile & en vivant négligemment, nous ſommes privez de toutes les graces qu'une telle ſeparation devoit nous procurer; & ce talent qu'on peut dire être unique, & qu'on ſçait être rare, & ſi capable de nous rendre riches à jamais ſi nous le faiſons valoir

(*a*) 1. Cor. 3. 11.

comme il faut, ſera la cauſe principale de notre condamnation, ſi nous ſommes aſſez lâches pour l'enfoüir dans la terre, au lieu d'en faire notre profit.

Tout le monde demeure d'accord qu'il ne pouvoit y avoir rien de ſi ſaint, que de confeſſer le nom de Jeſus-Chriſt avec une fermeté Chrétienne devant les Juges & en preſence d'un peuple Idolatre, & de ſouffrir toutes ſortes de ſupplices plutôt que de renoncer à la foi ; cependant les Apôtres & les ſaints Evêques qui leur ont ſuccedé & tous les Peres ne diſpenſoient pas ces Martyrs de la privation de l'Evangile qui n'eſt point une obligation particuliere, mais commune & generale à toutes ſortes d'états & en tout tems. Tertulien repreſentoit aux Confeſſeurs de la foi, que c'étoit dans le tems qu'ils ſouffroient davantage qu'ils devoient faire paroître une plus grande ſainteté. Je ne trouve rien de ſi beau que ces paroles de S. Cyprien, lorſqu'il loüe toutes les vertus Chrétiennes dans les Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt, (a) *Vous avez toujours obſervez* leur dit-il, *les commandemens du Seigneur avec une vigueur digne de votre fermeté ; vous avez conſervez la ſimplicité & l'innocence, la charité & la concorde, la modeſtie & l'humilité. Vous vous êtes acquitez de votre miniſtere avec beaucoup de ſoin & d'exactitude. Vous avez fait*

(a) Ep. 80.

paroître

paroître de la vigilance pour aider ceux qui avoient beſoin de ſecours, de la compaſſion pour les pauvres, de la conſtance pour deffendre la verité, & du courage pour maintenir la ſeverité de la diſcipline; & afin qu'il ne manquât rien à ces grands exemples de vertu que vous avez donné juſqu'ici, voilà que par une confeſſion & des ſouffrances genereuſes vous animez hautement vos Freres au martyre & leur en tracez le chemin. Semper in Eccleſia Domini, cuſtodito fidei tenore, viguiſtis, conſervantes firmiter Dominica mandata; in ſimplicitate innocentiam, modeſtiam in humilitate, diligentiam in adminiſtratione, vigilantiam in adjuvandis laborantibus, miſericordiam in fovendis pauperibus, in deffendenda veritate conſtantiam, in diſciplina veritate cenſuram; ac ne aliquid ad exemplum bonorum factorum deeſſet in vobis, etiam nunc in confeſſione vocis & paſſione corporis fratrum mentes ad divina martyria provocantis, & duces vos exhibendo virtutis.

Il dit ailleurs & en pluſieurs endroits, qu'il n'y en avoit point qui fuſſent plus obligez de maintenir la ſainteté de l'Evangile & de la faire paroître dans toute leur vie, que ceux qui avoient eu le bonheur de ſouffrir pour l'Evangile. Lorſqu'il loue Aurele, & qu'en recompenſe d'une fermeté extraordinaire qu'il avoit témoigné, il le fait Lecteur, il ne le louë pas ſeulement de la gloire de ſes playes, mais de la ſainteté de ſes mœurs; *Nec in-*

venio quid in eo prædicare plus debeam, gloriam vulnerum, an verecundiam morum? (a) Quand il louë encore un autre illuſtre Confeſſeur nommé Celerin pour la même cauſe, & qu'il lui confere le même honneur en le joignant à Aurele, il remarque particulierement qu'ils étoient tous deux auſſi recommandables par leur humilité que par leur conſtance, ce qui ne les rendoit pas moins utiles à l'Egliſe dans la paix que dans le combat : *Quantùm divinâ dignatione promoti, tantùm ſuâ quiete & tranquillitate ſummiſſi, & congreſſioni & paci congruentes.* Cette humilité qu'il louë en eux, & cet amour de la paix & de l'obéiſſance, qui eſt le caractere des humbles, faiſoient bien voir que cette ardeur qu'ils avoient fait paroître pour la deffenſe de l'Evangile, ne venoit pas d'une impetuoſité de nature qui rend agiſſant & hardi, mais de la force du ſaint Eſprit qui les enflammoit. Si ç'eût été une humeur brullante qui les eût fait agir de la ſorte, comme la nature ne change point, ils auroient agi toujours de même; au lieu qu'ayant été des lions dans le combat, ils étoient des agneaux avec leurs freres. Le même eſprit qui leur faiſoit aimer le travail, leur faiſoit enſuite aimer le repos; & c'étoit l'effet de la même grace, de ce qu'ils ne s'étoient point cachez pendant la guer-

(a) Ep. 38.

re, & qu'ils aimoient tant à ſe cacher durant la paix : *Quantùm divinâ dignatione promoti, tantùm ſuâ quiete & tranquillitate ſummiſſi.*

Il eſt donc bien remarquable que le ſaint Martyr en louant ces genereux Confeſſeurs, ne les loue pas ſeulement de ce qu'il n'y avoit rien de ſi relevé que leur confeſſion, mais auſſi de ce qu'il n'y avoit rien de ſi humble ; *nihil in honore ſublimius, nihil in humilitate ſummiſſius.* En un mot, ce ſaint Evêque vouloit que la ſainteté de leur vie fit connoître à toute la terre que ceux qui avoient eu le plus de courage pour confeſſer Jeſus-Chriſt, étoient auſſi les plus recommandables par l'éminence de leur vertu : *Ut appareat quomodo ſe in Dei confeſſione virtutibus vincerent, poſt confeſſionem moribus eminerent.*

Mais ce qu'il faut ſur tout bien remarquer, c'eſt que lorſque ſaint Cyprien écrivoit à ces illuſtres Confeſſeurs du Nom de Jeſus-Chriſt, qui étoient renfermez dans des cachots, & qu'il les conſoloit de ce qu'ils ne pouvoient plus aſſiſter à la celebration des ſaints Myſteres, perſuadé qu'en effet ils n'y aſſiſtoient pas moins que s'ils euſſent été preſens de corps dans le lieu où l'on les celebroit ; il joint toujours à la gloire de cette ſeparation la gloire de toutes ſortes de vertus ; il ne leur dit pas ſeulement qu'ils n'avoient

rien perdu, & qu'il ne leur manquoit rien de ce qui regarde le culte de la religion ; *ſed nec in illo, Fratres dilectiſſimi, aliqua poteſt aut religionis aut fidei jactura fieri, quòd illic nunc Sacerdotibus Chriſti facultas non datur offerendi & celebrandi Officia divina.* Mais il leur dit qu'ils devoient travailler à ſe rendre agréables à Dieu, en renonçant au monde, comme l'ordonne le grand Apôtre : (*a*) *nolite conformari huic ſæculo*, &c. Il ne leur dit pas ſeulement qu'ils offroient à Dieu un ſacrifice bien glorieux & d'un prix ineſtimable, en ſouffrant pour la juſtice de l'Evangile : *Celebratis immò atque offertis ſacrificium Deo pretioſum pariter & glorioſum* ; mais il leur dit auſſi qu'ils devoient ſe rendre eux-mêmes des hoſties ſaintes & des victimes ſans tache ; *Hoſtiæ facti Deo, & voſmetipſos ſanctas & immaculatas Deo victimas exhibentes.* Il ne leur dit pas ſeulement que ce divin ſacrifice qu'ils offroient à Dieu leur ſeroit d'un merite extraordinaire pour acquerir la vie éternelle ; *Sacrificium plurimum vobis ad retributionem primorum cœleſtium profuturum* ; mais il leur dit auſſi qu'ils devoient l'offrir ſans ceſſe & ſans aucune interruption, en paſſant les jours & les nuits dans ce ſaint exercice ; *Hoc ſacrificium ſine intermiſſione die ac nocte celebratis.*

Voilà notre Regle. C'eſt beaucoup de

(*a*) Rom. 12. 1.

ſe confeſſer, & de communier; c'eſt encore davantage d'être privé de la confeſſion & de la communion pour la deffenſe de la verité & de la juſtice; pour la gloire de Dieu, & pour l'interêt de ſon Egliſe; mais ce n'eſt pas aſſez, ſi vous n'accompagnez la communion ou cette ſeparation ſainte de l'Euchariſtie, de l'exercice continuel de l'humilité, de la patience & de la charité. Sans ces grandes vertus, il n'y a rien de ſaint & qui ſoit capable de plaire à Dieu. Si j'étois auſſi humble & auſſi affligé de mes pechez, lorſque je ne puis pas les confeſſer que lorſque je les confeſſe, je m'approcherois de la ſainte Euchariſtie avec la même confiance que ſi je m'étois confeſſé. Pourquoi? c'eſt qu'il n'y manque rien de ma part que ce que je ne puis ajoûter ſans offenſer Dieu: l'impuiſſance où je me trouve n'eſt que l'effet de ma fidelité. Si je ſuis dans les mêmes diſpoſitions qui rendroient ma confeſſion bonne & ſainte; dans le cas dont il s'agît, c'eſt comme ſi je m'étois confeſſé actuellement. La Confeſſion que j'aurois fait alors m'aurois dû mettre l'eſprit en repos; je dois être dans la même paix, puiſque je poſſede par la miſericorde Dieu le principe de cette paix qui eſt Jeſus-Chriſt, & le myſtere de ſa foi avec une conſcience pure & nette; il en eſt de même de l'Euchariſtie; ſi je ſuis dans la diſ-

poſition qui pourroit rendre ma Communion ſainte, je dois être aſſuré que je ne perdrai rien de cette ſainteté que Dieu m'auroit communiquée par la reception de l'Euchariſtie, & que je la trouverai toute entiere en ne communiant point, puiſque ce n'eſt que pour l'amour de lui que j'en ſuis privé.

Non ſeulement je ne perd rien, & je recevrai la même grace ſi j'ai la même foi, mais cette ſeparation rendant ma foi plus vive & plus enflâmée par l'application de la croix, qui n'eſt jamais inutile, elle me fera croître en grace, & augmentera mon merite bien plus. Pourvû que j'aye une bonne volonté à laquelle rien ne peut ſuppléer, & que j'aye un déſir ſincere d'être à Dieu & de faire penitence, quand ma conduite n'auroit pas été juſqu'à preſent auſſi ſainte qu'elle auroit duë l'être, je ne dois rien craindre; & je dirai avec confiance dans le même eſprit qui animoit David : (a) *Il eſt vrai que je ne ſuis pas dans toute la pureté où je devrois être : mais la circonſtance où je me trouve aujourd'hui me purifie : Porro hæc via polluta eſt, ſed & hodie ſanctificabitur in vaſis.* Ce qui m'aſſure de cela, c'eſt que comme la croix de Jeſus-Chriſt qu'on a l'honneur de porter dans une telle ſeparation, n'a pas moins de force ſans doute

(a) 1. Reg. 21. 5.

que la confeſſion qui peut ajouter quelque choſe à la diſpoſition du pénitent quand elle eſt bien faite, & que même toute la ſainteté de la penitence ne vient que de la croix ; il n'y a point de doute que la croix dans ce cas extraordinaire ne puiſſe ſuppléer à l'avantage qu'on pourroit retirer d'une ſainte Confeſſion.

Si ceux qui n'étoient pas preparez, ſelon toutes les régles, pour manger l'Agneau Paſchal, pourvû qu'ils cherchaſſent Dieu en effet, ne laiſſoient pas de manger ſaintement cet Agneau, comme nous apprenons dans l'Ecriture, que le crût Ezechias ; (*a*) il ne faut pas douter que quand notre ſeparation ne ſeroit pas accompagnée de toute la perfection qui ſeroit à deſirer, pourvû que nous en jouiſſions humblement, nous ne trouvions dans cette ſeparation même de quoi la purifier. Et nous pourrons dire hardiment avec ce ſaint Roy : (*a*) *Le Seigneur eſt bon, il nous fera miſericorde. Bonus Dominus repropitiabitur* : Quand on eſt bien reſolu de ſe convertir & de tout ſouffrir, on peut dire que Dieu pardonne tout, & que le zele de la verité & de la charité eſt un grand Manteau qui couvre la multitude de nos pechez, &

(*a*) 2. Paral. 30. 22.
(*b*) Ibid.

OF OXF ORD
LIBR

la couvre d'autant mieux, que nous ne nous mettons point en peine pour l'amour de lui de demeurer exposez à tous les traits de la calomnie autant de tems qu'il le permettra.

FIN.

TABLE

Des differens ſujets de Piété contenus dans ce Livre.

DE la conduite que doit tenir un Chrétien dans les ſouffrances & les tribulations qui peuvent lui arriver. page 1

Des menaces. 34

De la ſéparation des perſonnes qui nous ſont utiles pour notre ſalut, & des diſpoſitions dans deſquelles il faut la ſouffrir. 55

De la privation du Sacrement de Pénitence.

De la Confeſſion. 84

Autre traité ſur la Confeſſion 105

De l'Abſolution. 120

Avantages de la Confeſſion qu'on fait à Dieu. 166

TABLE.

De la privation de l'Euchariſtie. 196
De la diſperſion ou ſéparation.
De la privation de la Meſſe & de la néceſſité d'un Sacrifice perpetuel pour les perſonnes qui ſont ſincerement à Dieu. 258
De la pivation du Viatique. 325
De la privation de l'Extrême-Onction. 356
De l'Agonie. 379
De la privation de la Sépulture Eccléſiaſtique. 397
Que l'on ne doit jamais tant eſperer de Dieu, que lorſque tout paroît deſeſperé du côté des hommes. 425
Qu'il ne ſert de rien de s'approcher des Sacremens ou d'en être privé, même pour la cauſe de Jeſus-Chriſt, ſi on n'a d'ailleurs une ſolide & veritable piété qui ſeule eſt utile. 451

Fin de la Table.

58590103